N° 410 — Tome CX 16 Juillet 1914

MERCVRE

DE

FRANCE

Vingt-cinquième Année

Paraît le 1er et le 16 de chaque mois



GUILLAUME APOLLINAIRE, EDMOND BARTHÈLEMY, JACQUES BRIEU,
R. DE BURY, HENRY-D. DAVRAY, GEORGES DUHAMEL,
RENÉ DUMESNIL, GEORGES EEKHOUD, JEAN DE GOURMONT,
CHARLES-HENRY HIRSCH, GUSTAVE KAHN, JEAN MARNOLD, ÉMILE MASSON,
CHARLES MERKI, CHARLES MORICE, LOUIS PERGAUD, RACHILDE,
C. F. RAMUZ, MARCEL ROBIN, ALBERT SAINT-PAUL, ANDRÉ SPIRE,
A. VAN GENNEP, DOCTEUR PAUL VOIVENEL.

PRIX DU NUMÉRO

France : 1 fr. 25 *net.* | **Étranger : 1 fr. 50.**

DIRECTEUR

ALFRED VALLETTE

PARIS

MERCVRE DE FRANCE

XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

MCMXIV

SOMMAIRE

—

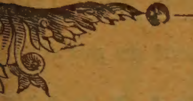
N° 410. — 16 JUILLET 1914

REVUE DE LA QUINZAINE

LES MANUSCRITS NE SONT PAS RETOURNÉS

Les auteurs non avisés dans le délai de DEUX MOIS de l'acceptation de leurs ouvrages peuvent les reprendre au bureau de la Revue, où ils restent à leur disposition pendant un an.

Les avis de changement d'adresse doivent nous parvenir, accompagnés de 0,50 en timbres-poste, au plus tard le 10 pour le numéro du 16, le 25 pour le numéro du 1er du mois suivant.



BOUVARD ET PÉCUCHET

SONT-ILS DES IMBÉCILES ?

—

Las de toutes leurs tentatives avortées, rebutés par des essais sans nombre et tous également malheureux, injuriés par les ingrats Chavignollais qu'ils convient à une conférence, devenus ennemis d'un peuple dont ils souhaitaient pourtant le bien, menacés enfin d'arrestation, Bouvard et Pécuchet conviennent que les meilleurs jours de leur vie, ils les doivent encore à la sandaraque et à l'écritoire. Décidant alors de « copier comme autrefois », ils font aussitôt confectionner par le menuisier Gorju un bureau à double pupitre. Et le plan de Flaubert — car nous n'avons malheureusement que le sommaire de ces derniers épisodes, — s'achève par ces mots :

Ils s'y mettent.

Mais cette indication « copier comme autrefois » pose un problème. Qu'allaient-ils donc copier ?

A cette question, pas plus les notes suivant le texte de *Bouvard et Pécuchet* dans l'édition Conard, que la thèse soutenue en Sorbonne par M. E.-L. Ferrère, et publiée sous ce titre : *Le Dictionnaire des Idées reçues* (1), pour ne parler que des travaux les plus récents, n'apportent une réponse satisfaisante.

Le problème a été repris par M. René Descharmes, dans un très judicieux article de la *Revue d'Histoire littéraire de la France*, dont j'ai sous les yeux les bonnes feuilles.

Le roman devait avoir deux volumes, et l'on a dit un peu

(1) Paris, L. Conard, in-4°, 1913.

partout que le second aurait été *entièrement* composé de citations, c'est-à-dire qu'il aurait emprunté sa matière à la copie faite par Bouvard et Pécuchet revenus à leur ancien métier. Cette opinion est née de l'interprétation abusive ou trop étroite d'une phrase de la *Correspondance de Flaubert*, que j'examinerai tout à l'heure.

M. Descharmes établit, par de solides arguments, que, contrairement à l'hypothèse généralement admise, et défendue par M. E.-L. Ferrère, ce n'est pas le *Dictionnaire des Idées reçues* qui devait former la matière de ce second volume.

La confusion est née de ce fait qu'après la mort de Flaubert on a trouvé sur sa table et parmi les documents utilisés déjà, ou devant être utilisés, pour *Bouvard et Pécuchet*, un fort dossier contenant les feuillets de ce dictionnaire. On en a conclu trop hâtivement qu'il constituait la « copie » des deux bonshommes, et cela d'autant mieux que le qualificatif « dossier de la bêtise humaine », appliqué par Flaubert lui-même à cette copie, convenait en vérité merveilleusement à ce dictionnaire (1).

Or, M. René Descharmes a confronté quantité d'articles du *Dictionnaire des Idées reçues* avec des phrases extraites non seulement des chapitres achevés de *Bouvard et Pécuchet*, mais encore de *Madame Bovary* et de *l'Education sentimentale*. Cette juxtaposition des textes, en même temps qu'elle montre l'ancienneté de cette documentation réunie par Flaubert, prouve aussi du même coup l'ancienneté de son utilisation, puisque, dès la préparation de *Madame Bovary*, qui embrasse les années 1851-1856, Flaubert y a recours. Ainsi, l'auteur n'aurait pu, sans se répéter lui-même, employer le *Dictionnaire des Idées reçues* aux fins qu'on lui suppose habituellement, puisque certains apophtegmes de M. Homais, de l'abbé Bournisien, d'Arnoux, d'Hussonet, de Sénécal et de tant d'autres de ses personnages, ne sont, en définitive, que des extraits ou des « illustrations » de ce dossier.

On en trouve d'ailleurs mention, dès 1853, dans la *Corres-*

(1) Ce dossier a été donné récemment à la Bibliothèque de Rouen, par Mme Franklin-Grout, avec le manuscrit, les notes et les brouillons de *Bouvard et Pécuchet*, le « sottisier » dont il sera question plus loin, et le manuscrit de *Madame Bovary*. L'autorisation de travailler sur ces documents ne sera accordée qu'en 1930 — date où le cinquantième anniversaire de la mort de Flaubert fera tomber son œuvre dans le domaine public.

pondance de Flaubert, et c'est déjà un très vieux projet : « En attendant, écrit-il à Louise Colet, une vieille idée m'est revenue, à savoir celle de mon *Dictionnaire des idées reçues*. Sais-tu ce que c'est ?...Ce serait la glorification historique de tout ce qu'on approuve... On y trouverait par ordre alphabétique, sur tous les sujets possibles, ce qu'il faut dire en société pour être un homme convenable et aimable (1). »

Cette « vieille idée » tire vraisemblablement son origine de la farce du « garçon » — ce personnage imaginaire conçu par Flaubert, le Poittevin et leurs amis, dès leur extrême jeunesse et qui, ne parlant que par idées reçues, débitait avec un rire niais toutes les inepties qu'on peut dire en toutes circonstances.

Mais il faut remarquer, en outre que, si Bouvard et Pécuchet se mettent à *copier*, ce fait semble bien exclure l'idée d'une rédaction personnelle. Or, comment « copier » les définitions d'un dictionnaire encore inédit? Si Flaubert avait eu cette pensée, sans doute, lui si précis, et qui connaissait la valeur et le sens des mots, n'aurait pas écrit *copier*, mais *rédiger*. Après leur tentative de composer une histoire du duc d'Angoulême, Bouvard et Pécuchet, au surplus, en même temps qu'ils ont fait preuve de sens critique — puisque Bouvard juge le Duc un « imbécile » — ont pu se convaincre de leur inaptitude à ce genre de travaux; il était donc bien improbable que les deux amis entreprissent à nouveau de rédiger une œuvre d'aussi longue haleine.

Comme nous l'avions indiqué déjà, M. Descharmes et moi, dans une note de notre ouvrage *Autour de Flaubert* (2), c'est bien ailleurs qu'il faut chercher la copie de *Bouvard et Pécuchet*. Flaubert, à côté du *Dictionnaire des Idées reçues*, avait dressé un sottisier, un album de phrases recueillies au cours de ses lectures, « pensées ridicules ou grotesques » glanées çà et là, copiées dans les œuvres des plus célèbres comme des plus obscurs écrivains, énormités, dit M. Ferrère, « que l'on peut toujours relever même chez les grands maîtres ».

Dans ce « parc aux huîtres », comme dit M. Descharmes, — Flaubert, aidé de ses amis Jules Duplan et Edmond Laporte,

(1) *Correspondance de Flaubert*, t. II, p. 184, Edition Conard. Voir aussi pp. 204 et 215.

(2) René Descharmes et René Dumesnil, *Autour de Flaubert*, II, p. 19 (*Société du Mercure de France*, 2 vol. 1912).

avait pendant vingt ans rassemblé les « perles » les plus rares. La découverte de ces curiosités exigeait d'immenses et rebutantes lectures : « Il vous faudrait lire pour moi toute une bibliothèque imbécile », écrit-il un jour à Edmond Laporte, justement à propos de *Bouvard et Pécuchet*. Or, pourquoi tant de recherches, si la copie des deux « bonshommes » avait été toute prête dans le carton des *Idées reçues?*

D'ailleurs, Edmond Laporte m'a dit autrefois lui-même, à maintes reprises, que les recherches faites par lui pour Flaubert (il avait dépouillé entre autres ouvrages le *Dictionnaire des Sciences médicales*, l'*Histoire Naturelle de la Santé et de la Maladie* de Raspail, etc.) devaient précisément servir à la copie de *Bouvard et Pécuchet*. A lui seul ce témoignage suffirait. Mais il se trouve confirmé par ce fait que, dans les papiers laissés par Edmond Laporte se trouve une forte liasse de citations tirées d'ouvrages de médecine, d'histoire naturelle, de philosophie, d'économie politique, et qui portent des indications marginales de la main de Flaubert, telles que : *contradictions*, *exaltation du bas bourgeois*, etc., correspondant exactement à la classification du sottisier, indiquée par Maupassant (1), et montrant bien que les notes ainsi recueillies avaient subi déjà un premier classement. En outre on peut d'autant mieux penser que la phrase de Flaubert : « mon second volume est fait aux trois quarts ; il ne sera presque composé que de citations (2) » désigne le sottisier et non le Dictionnaire des Idées reçues, que le texte du Dictionnaire est original, tandis que celui du sottisier est tout entier fait de citations.

Dans le don fait par Mme Franklin-Grout à la Bibliothèque de Rouen figurent les brouillons autographes de *Bouvard et Pécuchet*, paquet considérable de *onze mille* feuilles non paginées, et *soixante* dossiers de « notes et documents » extraits de près de 1500 volumes lus par Flaubert, Duplan et Laporte, et parfaitement distincts d'un autre dossier de fiches composant le *Dictionnaire des Idées reçues*, celles-là entièrement de la main de Flaubert, et rédigées pour la plupart bien avant la préparation de *Bouvard et Pécuchet*. « Savez-vous, écrivait Flaubert à Mme Roger des Genettes, à combien se montent les

(1) Guy de Maupassant, *Préface aux lettres de Gustave Flaubert à George Sand*, pp. XXVIII et sq. (Charpentier, in-12, 1884).
(2) *Correspondance de Flaubert*, IV, p. 410.

volumes qu'il m'a fallu absorber pour mes deux bonshommes : A plus de 1500 ! Mon dossier de notes a huit pouces de hauteur, et tout cela ou rien, c'est la même chose. Mais cette surabondance de documents m'a permis de n'être pas pédant ; de cela, j'en suis sûr (1). »

Mais ces prémisses étant admises — et elles sont d'autant plus admissibles que l'opinion de M. René Descharmes se trouve en parfait accord avec les dires d'Edmond Laporte, si intimement mêlé, comme on sait, aux dernières années de Flaubert et à la préparation de *Bouvard et Pécuchet*, — le doute n'en reste pas moins sur l'intention secrète de l'auteur. Dans quel esprit ses deux héros vont-ils se mettre à copier, et pourquoi, — non content de nous dire leur retour aux chères habitudes de leur vie passée après les déboires de l'heure présente, — ajoute-t-il à son roman cette manière de post-criptum ? Il semble assez inutile en apparence, puisque le fait que Bouvard et Pécuchet reprennent la plume est déjà par lui-même une conclusion.

Il y avait donc pour Flaubert grand intérêt à faire connaître ce qui allait sortir de leur écritoire. N'était-ce point le trait définitif ajouté au portrait des deux scribes, et précisant leur caractère ? — C'est la question que je veux tenter d'élucider ici.

Elle se pose de deux façons : Flaubert a-t-il fait acquérir à ses deux héros le pouvoir de discerner la bêtise, au point de la rechercher par passe-temps et par plaisir, dans les livres, et de trouver dans la copie des sottises qu'ils y rencontrent une délectation morose ? — ou bien, au contraire, Bouvard et Pécuchet copient-ils naïvement au hasard, tous les passages qui retiennent plus spécialement leur attention, et ces passages se trouvent-ils être toujours des absurdités ?

La seconde hypothèse est, en vérité, bien peu satisfaisante.

Tout d'abord, il faut remarquer que, dans l'un et l'autre cas, la copie de Bouvard et Pécuchet ne peut former à elle seule toute la matière d'un volume.

Pas plus une suite de définitions d'« idées reçues » toutes sèches et sans commentaires qu'une kyrielle de « bourdes » n'eût été d'une lecture possible. Avant la dixième page, le lecteur le mieux disposé et le plus bénévole s'en fût rebuté. Ces

(1) *Correspondance*, IV, p. 410.

sortes de recueils ne valent que par les explications où la malignité de l'auteur trouve à s'exercer : Si *l'Exégèse des Lieux Communs*, de M. Léon Bloy, — qu'on ne peut s'empêcher de rapprocher du *Dictionnaire des Idées reçues*, — est d'un si grand intérêt, c'est grâce à la perpétuelle intervention de l'auteur, aux gloses passionnées, aux allusions satiriques et mordantes dont il fait suivre chaque définition. Mais voit-on Bouvard et Pécuchet, que Flaubert a voulu nous représenter comme assez dénués d'ironie, émaillant leur copie de réflexions humoristiques ? Que serait devenu, dans un pareil livre, le dogme de l'objectivité, de l'impassibilité sacro-sainte ? Que Flaubert, dans la *Lettre à la Municipalité de Rouen*, ait dit leur fait aux bourgeois, à ces « conservateurs qui ne conservent rien » — cela montre assez qu'il était capable, quand il le jugeait utile, de quitter sa tour d'ivoire, et de crier très haut ses convictions, — cela montre qu'il eût su faire œuvre de brillante satire sociale, — mais eût-il choisi, pour ce faire la forme du roman, et se fût-il justement abrité derrière des personnages qu'il aurait pris soin de rendre falots, sinon grotesques, durant tout un volume préalable ? Eût-il élu pour porte-paroles de pauvres êtres incapables, par défaut de méthode, de mener à bien la moindre entreprise ? Dans *Madame Bovary*, dans *l'Education*, — et dans *Bouvard et Pécuchet* aussi, — la critique cinglante des mœurs et des hommes est toujours indirecte : elle résulte des faits eux-mêmes (1). L'auteur n'intervient jamais et se garde de tirer directement la morale ou la conclusion.

Et que viendrait faire, comme conclusion d'un livre dont les véritables personnages sont des systèmes et non plus des hommes, un dictionnaire d' « Idées reçues », une collection de propos bourgeois et ineptes ? Tandis qu'au contraire un dossier d'erreurs et de contradictions, d'affirmations sans fondement ou de sottises même, échappées aux meilleurs auteurs comme aux médiocres, est bien le couronnement natu-

(1) Dans son théâtre, Flaubert a largement utilisé le dossier des *Idées reçues*. Il est telle scène du *Château des Cœurs*, dont les répliques ne sont formées que de ces phrases toutes faites : « Voilà ce qu'on ne trouve pas au restaurant ! — Nous sommes entre la poire et le fromage. — Le fond de l'air est froid, etc... » (VIe tableau, sc. II. — De même au Ve tableau, sc. VII, l'Ile de la Toilette. Dans *le Candidat*, le discours de Rousselin (acte III, sc. II) est également une mosaïque d'idées reçues : « Les impôts sont pénibles, mais indispensables, etc... » On en trouverait aussi beaucoup dans *le Sexe faible*.

rel d'une œuvre destinée à rabaisser l'orgueil, à montrer l'impossibilité où nous sommes de tout connaître et de tout comprendre — que toutes choses sont incertaines et variables, que les systèmes se détruisent les uns les autres, que la vérité d'aujourd'hui est erreur demain, et « contient en proportions inconnues des parts de vrai comme de faux ».

§

La « copie » de Bouvard et Pécuchet ne pouvait, d'ailleurs, dans sa sécheresse et sans que l'équilibre du roman en souffrît gravement, composer à elle seule tout un volume aussi long que la partie achevée (1).

Peut-on sérieusement penser que Flaubert ait songé à donner 300 à 400 pages de citations comme second volume, — et, ce faisant, à laisser porter au premier toute l'affabulation du roman, tandis que le second ne fût venu que comme une sorte d'annexe, d'appendice, un recueil de pièces justificatives tendant à prouver — quoi ? au surplus, que nous n'ayons déjà découvert en lisant le premier tome ?

Lui, dont les livres décèlent un soin sans égal non seulement dans l'écriture et dans l'expression, mais encore dans l'agencement et dans la composition — lui dont les œuvres sont si bien balancées, en intérêt comme en proportions, lui qui sacrifia sans hésiter jamais les plus beaux effets de style, par crainte qu'ils ne fissent « longueur » — comment penser un seul instant qu'il eût, de propos délibéré, fait litière de ses idées les plus chères, foulé aux pieds toutes les théories qui lui tenaient tant à cœur ?

Ou la phrase : « mon second volume est fait aux trois quarts et ne sera presque composé que de citations » est une exagération d'auteur, qui, oubliant ses efforts passés et les chapitres

(1) Cette partie entièrement rédigée remplit 394 pages in-12 de la première édition (Lemerre, 1881), 485 pages de la réimpression, dans la « Petite Bibliothèque Littéraire (Lemerre, petit in-12), 410 pages dans la « Collection Charpentier », et 391 dans l'Édition Conard (grand in-16) — auxquelles il faut ajouter une trentaine de pages, au bas mot, qu'aurait fournies le développement du scénario — tout cela avant d'aborder la copie, soit en tout 420 à 430 pages in-12, pour le premier volume.

A relire de près le scénario, il paraît en effet bien impossible que Flaubert ait pu en condenser la matière en moins de trente pages. Bien qu'il ne porte pas de divisions de chapitres nettement indiquées, de par ses divisions logiques ce plan non développé en devait fournir deux ou trois : la conférence — les démêlés avec les gendarmes, et les chavignollais — et enfin la constatation que « tout leur ayant craqué dans la main » Bouvard et Pecuchet n'ont plus qu'à « copier comme autrefois ». Trente pages sont donc un minimum probablement très inférieur à la vérité.

qu'il vient d'écrire, songe uniquement à ceux qu'il va entreprendre, et dans ceux-là envisage surtout le point capital : faire entrer les citations, — ou bien le second volume devait être beaucoup plus court que le premier, — ou bien encore il faut entendre la phrase autrement, et supposer que Flaubert a voulu dire : « mon second volume est fait aux trois quarts ; ce qui me reste à écrire ne comprend presque que des citations », et c'est ce sens-là que, pour ma part, je crois être le bon.

A moins que *Bouvard et Pécuchet* n'eût atteint des proportions démesurées, — ce qui n'eût pas manqué si le second volume eût offert la même longueur que le premier (1), — il faut bien admettre que la coupure entre les deux tomes devait se faire avant que les deux amis ne se remissent à copier.

Peut-être le premier s'achevait-il après le neuvième chapitre (la religion) — le dernier auquel Flaubert apporta des corrections qui semblent à peu près définitives — ou même après le huitième. Et il fallait bien qu'il en fût ainsi, pour qu'il ait écrit à sa correspondante que son premier volume était à peu près achevé, la réserve s'appliquant aux corrections que l'achèvement du second eût rendues nécessaires. Peut-être même la coupure se fût-elle faite plus haut. Quoi qu'il en soit, il semble bien que le chapitre X et le plan non développé aient dû, avec le Sottisier, faire partie du second volume.

Encore ne sont-ce là que des conjectures. *Bouvard et Pécuchet* aurait peut-être eu le sort de *la Tentation de Saint Antoine*. Quels élagages, quelles refontes aurait subis ce roman ? Et qui sait si, dans la rédaction définitive, la publication de l' « album » n'eût pas été réduite aux quelques pages les plus typiques ? L'intention de Flaubert était bien de faire un choix ; Maupassant indique dans son étude que la moitié au moins de cet amas de documents devait être supprimée. Flaubert, au surplus, écrivant à Mme Roger des Genettes, à propos de ce formidable dossier haut de huit pouces, « tout cela et rien, c'est la même chose » — n'exprime-t-il pas nettement son

(1) *L'Education sentimentale*, publiée aussi en deux volumes (Lévy), a, dans l'Edition Conard, 612 pages. *Bouvard et Pécuchet* en eussent donc eu : 391 (partie achevée), plus trente (partie à rédiger) pour le 1er volume — plus quatre cents pour le second, soit 820 ! *Madame Bovary et Salammbô* ont, dans la même édition, respectivement 481 et 414 pages. Le premier de ces deux romans a été, lui aussi, publié en deux volumes dans l'édition originale (Lévy).

intention bien arrêtée de ne publier qu'une faible partie des « sottises » par lui recueillies? Peut-être aussi l'auteur eût-il compris que la joie par lui éprouvée à découvrir ces inepties, ses lecteurs ne la pouvaient ressentir aussi parfaitement que lui-même, puisque eux n'avaient pas eu le plaisir de la découverte.

§

Mais ceci n'est qu'accessoire et ne nous renseigne pas sur la solution du problème : Quels sont les sentiments de Bouvard et Pécuchet quand ils s'attablent devant leur écritoire ? Existe-t-il des indices qui nous permettent de les connaître ?

Remarquons tout d'abord — et ceci est un truisme — que Bouvard et Pécuchet, héros de roman, ne peuvent avoir de sentiments qui ne leur soient prêtés par l'auteur. C'est donc aux « à côté » du roman, tout autant qu'au roman lui-même, qu'il faut demander la réponse, parce qu'ils sont mieux que lui susceptibles de nous fournir des indications sur les desseins de Flaubert.

Or, il semble que Flaubert, à mesure qu'il avançait dans sa tâche, a modifié la conception qu'il s'était faite de ses deux héros. Il paraît bien que, conçus d'abord comme de purs grotesques, Bouvard et Pécuchet deviennent bientôt plus sympathiques à l'écrivain. La nuance est certes très légère, mais elle est indéniable. Dans l'idée primitive, il y a, en dépit de l'impassibilité du romancier, une sorte d'hostilité, ou tout au moins d'antipathie pour ces deux fantoches, incarnant la médiocrité bourgeoise. Petit à petit ce sentiment s'atténue — et, à défaut de sympathie nettement caractérisée, fait place à une neutralité, — plutôt bienveillante et nuancée de pitié, — parce que Flaubert en traçant leur portrait fait un peu la caricature de son propre caractère et la satire de ses propres aspirations.

Je n'ai point la pensée d'écrire ici un plaidoyer pour la réhabilitation de Bouvard et Pécuchet, victimes d'une erreur du jugement public. Mais je suis bien sûr que le défaut des deux « bonshommes » n'est point la bêtise foncière, la bêtise épaisse d'un Homais. Leur défaut, c'est le manque de méthode (1). — La bêtise de M. Homais est beaucoup plus qu'un défaut. Elle est agressive, sournoise et malfaisante; elle s'allie

(1) Le sous-titre de mon roman, écrivait Flaubert à Mrs Tennant, serait : Du défaut de méthode dans les sciences (*Correspondance*, IV, p. 390, Ed. Conard).

à la cautèle et à l'astuce. Elle est prétentieuse, et satisfaite. Homais, tout bête qu'il est, reste madré, perfide et retors, — *ficelle*, comme disent ses compatriotes. Il ne néglige point ses affaires, et pour ceux qui prisent plus que tout la réussite, être bête comme Homais c'est presque une qualité (1). Bouvard et Pécuchet, au contraire sont parfaitement désintéressés : ils ont des âmes d'apôtre et veulent le bien du peuple. Ils sont prêts à se dévouer en toutes circonstances, pour le triomphe de leurs idées d'abord, et aussi pour les individus. Je sais bien que, dans ce dévouement, la curiosité du demi-savant qui voit en toute chose matière à vérifier l'application de ses théories, entre pour une grande part. Mais qui peut se vanter de faire le bien sans y chercher une satisfaction quelconque, — ne serait-ce que le contentement de soi?

Et puis, entre tous les mobiles qui font agir les hommes, la soif de savoir est peut-être encore le plus louable. Ceux que nulle déconvenue ne rebute, ceux dont l'enthousiasme ne fléchit pas sous les déceptions répétées, mais qui trouvent en eux-mêmes assez de force et de courage pour tenter de nouvelles expériences quand le sort s'acharne à ruiner leurs espoirs, ont un caractère qui mérite plus l'admiration que la risée.

Est-ce donc leur faute, à ces pauvres autodidactes, s'ils n'ont pu apprendre l'art d'apprendre, — le plus difficile de tous, — si leur cerveau, trop longtemps appliqué aux besognes terre-à-terre du bureau, ne peut plus s'élever et manque de la subtilité et de la souplesse nécessaires pour assimiler et pour « digérer » parfaitement le fatras livresque dont il n'est plus apte à dégager l'esprit? Et nul maître ne se trouve là pour guider leurs lectures, pour les conseiller.

Peut-être me trompé-je, mais je crois deviner que Flaubert, à vivre dix ans en leur compagnie, à partager leurs travaux et leurs peines — et quel ne fut pas son labeur! — s'est à la longue départi quelque peu de son impassibilité coutumière. Entre tous leurs enfants, les parents chérissent plus tendrement ceux qui leur ont coûté le plus de soucis. Volontairement ou non, Flaubert a fait de ses deux « bonshommes »

(1) Pourtant, Homais, pas plus que les autres personnages de Flaubert, n'est un caractère tout d'une pièce. C'est un « type », mais qui n'a rien de schématique ni d'absolu.

les personnages sympathiques de son livre ; et de tous les gens de Chavignolles, en vérité, Bouvard et Pécuchet sont non seulement les moins bêtes, mais encore ils sont les plus humains. Du comique qu'ils dégagent, il faut vite se hâter de rire, car il suffirait de réfléchir bien peu, pour avoir envie d'en pleurer ! Et cet élément comique paraît parfois tendu, volontaire, comme si Flaubert s'était repris soudain pour ne pas laisser voir sa sympathie, et parce que l'idée directrice du livre lui commandait de cacher ce sentiment sous l'accumulation des traits propres à rendre ses personnages grotesques. Ainsi, comme certaines peintures, le roman laisse voir des « repentirs » dont la mort n'a pas permis à l'auteur d'effacer les traces.

Il y a dans la littérature contemporaine un autre héros de roman célèbre, à qui rien ne réussit trop non plus des entreprises qu'il aborde, et qui, au fond de toutes choses a vite fait de trouver le néant. Il paraît bien téméraire, sans doute, de rapprocher des Esseintes — pur dilettante et esthète raffiné — de pauvres « primaires » comme Bouvard et Pécuchet. Mais la comparaison n'est point tant que cela paradoxale. Des Esseintes, aussi, fait le tour de toutes les connaissances humaines, et si son dilettantisme les lui fait estimer à la mesure du sénateur Pococurante, ne souffre-t-il pas d'un mal comparable à celui des deux copistes ? C'est la différence de l'éducation qu'ils ont reçue, du milieu où ils ont vécu, qui sépare plus que tout le reste des Esseintes de Bouvard et de Pécuchet. Tout près de la nature, d'une santé morale parfaite si on la compare à celle du héros d'*A Rebours*, ceux-ci sont moins malheureux, moins misérables que le névrosé décadent, pour qui, comme le pronostiquait Barbey d'Aurevilly, se posera bientôt, avec une force terrible l'inéluctable dilemme : choisir entre les pieds de la croix ou la bouche d'un pistolet (1). Pour consoler leurs déceptions, Bouvard et Pécuchet choisiront le travail.

A ce propos, remarquons que le dénouement des deux livres est comme un symbole où s'enveloppe l'idéal des deux auteurs : *A Rebours* se termine par une prière, un appel désespéré : « Seigneur, prenez pitié du chrétien qui doute,

(1) La phrase de Barbey d'Aurevilly, tirée d'un article du *Constitutionnel* du 28 juillet 1885, s'adresse en réalité à Huysmans, et non à son héros.

de l'incrédule qui voudrait croire, du forçat de la vie qui s'embarque, seul, dans la nuit, sous un firmament que n'éclairent plus les consolants fanaux du vieil espoir! » — prière qui fait pressentir la conversion d'Huysmans. C'est par une profession de foi dans un bonheur plus immédiat — mais comportant aussi sa part de renoncement — que, sous une apparence volontairement grotesque, s'achève *Bouvard et Pécuchet*. Le personnage de Des Esseintes est la caricature des aspirations de Huysmans, comme Bouvard et Pécuchet sont la caricature des aspirations de Flaubert.

§

L'idée du renoncement leur est venue parce que le défaut de méthode les a fait — comme des Esseintes son dilettantisme — tout embrasser, ou plutôt tout effleurer, sans se fixer nulle part. Ils n'ont pas pu, ou pas su vaincre les difficultés premières. Ils venaient à peine de s'engager et au lieu de persévérer dans la voie qu'ils s'étaient tracée, au lieu de chercher les causes de leurs échecs, ils se disaient après chacune de leurs déceptions : « Qu'importe de n'avoir pas réussi. Laissons cela, tant de choses encore sollicitent nos efforts! » Et à l'agronomie succédait la chimie. La médecine, aussitôt qu'abordée, était délaissée pour la géologie, l'archéologie pour la critique historique; la littérature pour la politique; la gymnastique pour la métaphysique et la religion, — comme si les jours qu'il leur restait à vivre leur eussent semblé trop courts pour tout connaître de ce qu'avait acquis la pensée humaine, — comme s'ils avaient pris pour devise, en modifiant à peine le sens, la parole de Chremes, dans *le Bourreau de soi-même* :

Homo sum, et nihil humanum a me alienum puto.

Est-ce tant que cela faire preuve de sottise?

L'instabilité de Bouvard et Pécuchet — qui est aussi celle de des Esseintes — des esprits supérieurs en ont souffert. Jane Welsh n'écrivait-elle pas à Thomas Carlyle : « Mon goût l'emporte tellement sur mes autres facultés que j'en suis arrivée à me dégoûter de tout ce que je fais dès que je l'ai commencé : et par manque de raisons assez fortes *m'obligeant à persévérer*, j'ai pris l'habitude de sauter d'une chose à l'autre, me flattant toujours de l'espoir de mieux réussir. Je perçois

les effets pernicieux de ceci, non seulement quand je réfléchis amèrement au fait que j'ai déjà gaspillé une grande partie de ma vie en vains efforts, mais pareillement au manque de courage avec quoi j'entreprends toute chose et qui suffit, de soi, à exclure toute chance de succès : « Languescet industria si nulla ex re spes (1). »

Au moins, Bouvard et Pécuchet, en dépit de leur instabilité, conservent-ils l'espoir. S'ils retournent à la copie, c'est plus par dépit que par lassitude : ils sont les victimes de la sottise ambiante bien plus que de leur propre faiblesse. Tout ne leur a-t-il pas, en effet, « craqué dans la main » et n'est-ce pas la constatation qu'ils en font qui les pousse à copier ? Si l'auteur, à la fin de son livre, leur avait fait faire, comme à Frédéric Moreau et à Deslauriers, leur examen de conscience, on y eût sûrement trouvé quand même moins d'amertume et de découragement qu'en celui des héros de *l'Education sentimentale.*

§

Quand on lit les conversations qu'ils ont avec les bourgeois de Chavignolles, on connaît bien vite que ce ne sont point les discours des deux amis qui sont les plus riches en « idées reçues », mais au contraire qu'ils abondent en hardiesses où leurs interlocuteurs trouvent prétexte à scandale. Et pourtant, les « négations lourdes » du *Curé Meslier* choquent Pécuchet...

Dès les premières pages du roman, ne trouve-t-on pas cette indication prouvant que Flaubert n'a pas voulu faire de Bouvard et Pécuchet deux imbéciles, — la phrase est capitale pour comprendre sa pensée : « *Par leur curiosité, leur intelligence se développa* » ? Et son corollaire, si juste, qui la suit immédiatement, ne laisse plus place au doute : « *Ayant plus d'idées, ils eurent plus de souffrances.* »

M. Homais, lui, ne souffre pas. Le contentement de soi, la certitude, est le premier trait de son caractère. Bouvard et Pécuchet ne sont donc pas imperfectibles — comme Homais. Bien au contraire, « *une faculté pitoyable se développe dans leur esprit : celle de voir la bêtise et de ne plus la tolérer. Des choses insignifiantes les attristaient : les réclames des journaux, le profil d'un bourgeois, une sotte réflexion entendue*

(1) *Lettres inédites de Jane Welsh à Carlyle*, publiées dans le *Mercure de France* du 16 mai 1914, p. 246 (E. et M. Masson, trad.).

par hasard. En songeant à ce qu'on disait dans leur village et qu'il y avait jusqu'aux antipodes d'autres Coulon, d'autres Marescot, d'autres Foureau, ils sentaient peser sur eux toute la lourdeur de la terre (1) ».

Est-ce là le fait d'imbéciles ? Souffrir pareillement de la bêtise bourgeoise, mais c'est toute la peine de Flaubert lui-même. Il suffit d'ouvrir au hasard un volume de sa *Correspondance*, pour l'entendre déplorer, lui aussi, que la terre soit peuplée jusqu'aux antipodes d'autres Coulon, d'autres Marescot et d'autres Fourreau — et, j'imagine, il ne vient à personne l'idée que ce sont là réflexions d'imbécile.

§

Restent, à côté du développement intellectuel de Bouvard et de Pécuchet, des traits de stupidité, qui font un contraste si violent avec lui, — la tête de mort, par exemple, dont ils s'amusent à éclairer les cavités orbitaires en y plaçant une bougie, — que l'on serait tenté d'y voir la particularité dominante de leur caractère. Et ce serait une méprise. Ces amusements ou ces réflexions saugrenues semblent bien plutôt un indice de ce que l'élément comique, loin d'être bien fondu dans le roman, ne coule pas de la même veine, et n'est là que parce qu'il fallait que le livre fût grotesque. Mais n'oublions pas que nous ne devons point, au demeurant, juger *Bouvard et Pécuchet* comme une œuvre achevée, et que la disparate un peu choquante eût probablement été atténuée, sinon effacée, lors des corrections définitives.

Plus simplement peut-être cette opposition entre le développement intellectuel de Bouvard et Pécuchet, et les traits farces » — comme dit Flaubert — n'est-elle qu'un reflet de la propre personnalité de l'auteur. Lui aussi se plaisait à imaginer semblables divertissements qui le délassaient et offraient à ses yeux l'immense mérite de scandaliser le « bourgeois ». — N'oublions pas non plus que sa génération se montrait moins sottement prude que la nôtre; rien d'étonnant alors à ce que nous trouvions si souvent dans *Bouvard et Pécuchet* comme un écho de rire du *Garçon*.

Et puis, ces honnêtes scribes ont été tous deux, avant que ne se soit développée en eux la « pitoyable faculté de voir la

(1) *Bouvard et Pécuchet*, ch. VIII.

bêtise et de ne plus la tolérer », des amis de Barberou, le commis voyageur facétieux... Il y paraît encore, malgré qu'ils jugent maintenant leur ancien camarade. Comment, de temps en temps, le vieil homme ne renaîtrait-il pas en eux ?

Toutes les pasquinades douteuses, toutes les trivialités qu'on relève à leur charge n'empêchent point que leur esprit ait évolué. Maupassant, qui avait reçu les confidences de Flaubert, définit leur caractère dans cette phrase qui est à retenir : « Le livre est une revue de toutes les sciences telles qu'elles apparaissent à deux esprits *assez lucides*, médiocres et simples (1). » Médiocres et simples, — oui certes, mais lucides, plus encore.

Avouons que ce propos de Bouvard : « La science est faite suivant les données fournies par un coin de l'étendue. Peut-être ne convient-elle pas à tout le reste qu'on ignore, qui est beaucoup plus grand et qu'on ne peut découvrir », est d'une profondeur de pensée qui mérite d'être rapprochée de la célèbre réflexion d'Hamlet : « Il y a plus de choses, Horatio, entre le ciel et la terre que n'en peut rêver notre philosophie ! »

§

Mais alors, quand ils vont reprendre la copie, Bouvard et Pécuchet ne manquent donc pas d'esprit critique. Des autodidactes comme eux — surtout à l'âge où ils commencent leur éducation scientifique — sont bien obligés, dans leur soif de tout connaître, de faire quelques écoles; mais, en dépit du défaut de méthode dont ils ont souffert, ils ont acquis une discipline.

Sans doute, si l'on en juge d'après le plan des chapitres inachevés, leur conférence, en même temps qu'elle montre un complet mépris des opinions bourgeoises — et qui nécessite tout de même du courage — témoigne d'un manque de raffinement et d'une brutalité qui trouvent bien leur excuse dans ce qu'ils sont provoqués par l'hostilité sournoise des gens de Chavignolles.

Leur droiture foncière rend Bouvard et Pécuchet incapables d'humour : ils sont trop simples pour avoir le sens du ridicule. Ils disent ce qu'ils pensent, et ne conçoivent guère qu'une idée, du moment qu'elle est honnête, sincère et désin-

(1) Guy de Maupassant, *loc. cit.*, pp. XXIV-XXV.

téressée, puisse, par son expression maladroite, devenir grotesque. Et ce trait est l'un des éléments de comique les plus puissants du roman, comme il est lui aussi une preuve nouvelle de l'impossibilité où sont les deux amis de composer un *Dictionnaire d'Idées reçues*. Ce sont des hommes sérieux imperturbablement, — sauf à de rares moments de détente, — qui peuvent bien avoir la pensée de dresser un inventaire méthodique et raisonné des inexactitudes ou des contradictions, des sottises ou des bizarreries rencontrées au cours de leurs lectures, — mais qui n'auraient jamais l'idée de rassembler dans un lexique les locutions toutes faites dont ils font eux-mêmes couramment usage sans en suspecter l'aloi.

Cette insensibilité au ridicule leur joue de mauvais tours ; — notez que ce défaut, si c'en est un, s'observe chez des savants authentiques. Sans y entendre malice, Bouvard propose gravement — et devant quel auditoire ! — de créer des haras d'hommes pour améliorer la race. Fort de l'autorité de Robin, il rédige une pétition au conseil municipal pour permettre un lupanar à Chavignolles ! Il eût volontiers, comme Caton l'Ancien, félicité publiquement et nommément les jeunes gens de fréquenter les mauvais lieux plutôt que de débaucher les honnêtes femmes, sans se douter que des compliments de cette nature peuvent faire rougir ceux à qui on les adresse... Bouvard et Pécuchet sont restés candides comme des enfants, malgré l'accroissement prodigieux de leurs connaissances.

§

Devant leur bureau à double pupitre, les deux copistes sont maintenant attablés. Sur les rayons de leur bibliothèque, ils ont choisi des livres que marquent d'innombrables signets. Et comme s'est développée en eux la « faculté pitoyable de voir la bêtise et de ne plus la tolérer » (on ne saurait trop y insister parce que Flaubert, en écrivant cette phrase, a, je crois bien, livré sa pensée), comme ils ont souffert de la sottise, ils vont *se venger* (1).

Ainsi, Flaubert les a dotés d'un trait de sa propre nature : La bêtise humaine avait pour lui, comme dit M. Faguet, des « charmes atroces » (2). Vis-à-vis d'elle Flaubert était dans des dispositions complexes :

(1) Remarquons que l'argument conserverait la même valeur si Bouvard et Pécuchet, au lieu de copier le sottisier, rédigeaient le *Dictionnaire des Idées reçues*.
(2) Emile Faguet, *Flaubert*, pp. 128-129.

« Vous n'aimez pas les sots. Ne vous en occupez pas !

— « Par exemple, je ne m'occupe que d'eux pour en avoir plus d'horreur et pour savourer cette horreur dans toute l'étendue qu'elle peut avoir. » D'un poème ennuyeux, J.-B. Rousseau disait : « Rendons-le court, en ne le lisant point. » Flaubert l'aurait lu en l'épelant pour le trouver plus long et avoir matière à le maudire davantage.

Reprenant la copie, Bouvard et Pécuchet reviennent à leur seconde nature. Mais « ils s'attristent maintenant des choses même insignifiantes ». Comme Flaubert, dont ils sont décidément un reflet caricatural et très déformé, mais quand même un reflet — n'a-t-on pas vu dans l'amitié des deux « bonshommes » une charge de la fraternité littéraire de Flaubert et de Bouilhet ? — Comme Flaubert, ils vont s'amuser à chercher parmi les livres les stupidités et les bizarreries — les «bourdes» — dont ils vont composer tout un recueil.

C'est bien en vue de satisfaire ce besoin pervers de rechercher la bêtise — tout en sachant que sa découverte leur procurera des « charmes atroces » — qu'ils se mettent à la tâche. Car s'il en était autrement, s'ils copiaient naïvement ces passages stupides, parce que ceux-là seuls leur semblent dignes d'être admirés, — s'ils faisaient un sottisier croyant faire une anthologie, — il y aurait une contradiction formelle entre cette admiration de la bêtise et le fait que leur esprit s'est affiné. On ne comprendrait plus pourquoi Flaubert aurait pris si grand soin de noter que leur développement intellectuel leur donne de nouveaux motifs de souffrir...

Ensuite, on pourrait se demander pourquoi de pareils imbéciles, pour qui la bêtise seule serait admirable, feraient leur lecture coutumière d'ouvrages aussi sérieux. Car, ne l'oublions pas, les citations de l'album sont tirées *de préférence* des meilleurs auteurs. (Ici l'on retrouve encore en Bouvard et Pécuchet un trait du bon Flaubert et sa joie devant la découverte « hénaurrrme ! ») Maupassant, dont le témoignage confirme celui d'Edmond Laporte, et me semble au surplus, irrécusable, le dit formellement : « Ce surprenant édifice de science, bâti pour démontrer l'impuissance humaine, devait avoir un couronnement, une conclusion, une justification éclatante. Après ce réquisitoire formidable, l'auteur avait entassé une foudroyante

provision de preuves : le dossier des sottises *cueillies chez les grands hommes* (1). »

Quoi qu'il en soit, une telle constance dans la recherche de la sottise déconcerte et confond. Une pareille sûreté de jugement stupéfie... Et c'est là où Flaubert courait le danger de passer la mesure — au moins dans les intentions qu'il avait manifestées, puisque nous ne pouvons savoir ce qu'aurait été le roman dans son texte définitif. Comment admettre, étant données les lacunes de leur savoir, que Bouvard et Pécuchet aient acquis un sens critique aussi aiguisé que celui de Flaubert lui-même (2) ; comment, dans leur recueil, des erreurs de jugement ne se glissent-elles pas ?

Dans les hypothèses hardies des philosophes ou des savants lus par nos deux copistes, il devait bien se rencontrer quelque pensée incompréhensible pour eux, et que, parce qu'ils ne pouvaient en pénétrer le véritable sens, ils auraient été amenés à considérer comme une sottise.

Vraiment, le problème, ici, devient insoluble, et l'on se demande comment Flaubert en eût pu sortir. Pour terminer « l'infernal bouquin » il fallait sa patience et sa maîtrise, et malgré tout l'on doute que le résultat répondît jamais à l'énormité de la tâche.

Et ceci me semble une preuve nouvelle de ce que, à l'insu de l'auteur, l'idée directrice du roman a dévié. Est-ce par sympathie inconsciente pour ses héros ? Peut-être bien... Ou bien est-ce parce que l'intérêt ne pouvait se soutenir sans que les deux principaux personnages évoluassent ?

Il est probable, en effet, que Flaubert eût senti la nécessité d'exprimer plus clairement sa pensée, et que ceci l'eût amené à pratiquer quelques changements dans les chapitres publiés après sa mort comme « définitifs ». Quand on sait le soin minutieux avec lequel le maître corrigeait ses œuvres jusque

(1) Guy de Maupassant, *loc. cit.*, p. XXVII.

(2) Voici une anecdote contée par Maupassant (*loc. cit.*, p. XLIV), qui montre quel point extraordinaire ce sens, servi par une mémoire sans défaillances, avait atteint chez Flaubert.

« En lisant le discours de réception de Scribe à l'Académie française, il s'arrêta net devant cette phrase qu'il nota immédiatement :

« La comédie de Molière nous instruit-elle des grands événements du siècle de Louis XIV ? Nous dit-elle un mot des erreurs, des faiblesses et des fautes du grand roi ? Nous parle-t-elle de la révocation de l'Edit de Nantes ? »

Il écrivit au-dessous de cette citation : Révocation de l'Edit de Nantes : 1675. Mort de Molière : 1673.

sur la dernière épreuve, on n'en peut douter. C'est pourquoi, dire qu'il est heureux pour sa gloire que Flaubert soit mort avant d'avoir achevé *Bouvard et Pécuchet* me semble la pire injustice. C'est présumer gratuitement qu'il eût été incapable d'apporter aux défauts que nous y découvrons les corrections nécessaires. Or, ces défauts ne sont pas irrémédiables. Loin de là. A supposer qu'ils tiennent à cette sorte de déviation que je disais, il suffisait de supprimer ou de refondre les quelques passages grâce à quoi le doute naît dans l'esprit du lecteur, pour que le roman fût remis d'aplomb dans une direction ou dans l'autre. Et l'on sait que Flaubert n'hésitait pas à opérer les plus douloureux sacrifices d'auteur ! Les corrections de *Madame Bovary* en sont une preuve. On sait du reste, aussi que nulle considération n'eût, en tous cas, pu le déterminer à livrer au public son roman avant qu'il ne l'eût jugé parfaitement au point. A l'instant de sa mort la date de l'achèvement lui paraissait encore si incertaine qu'il écrivait à Mme Adam, pressée de le publier dans sa Revue et soucieuse aussi de procurer à son ami quelque argent : « Pas d'imprudence ! Mes deux bonshommes ne sont pas près d'être finis ! Le premier volume sera términé cet été. Mais quand ? et le second me demandera bien encore six mois, si toutefois je ne suis pas moi-même fini avant l'œuvre. Donc, je vous en prie, n'annoncez rien, ne faites rien... (1). »

Peut-être aussi ces défauts nous sont-ils sensibles seulement parce que nous ignorons la conclusion véritable du livre, cette « éclatante justification », comme dit Maupassant, que Flaubert eût tirée de la copie de ses deux héros. Elle eût précisé le sens de l'œuvre, et rendu, sans aucun doute, impossible l'équivoque sur les sentiments et sur l'esprit véritable de *Bouvard et Pécuchet*. Toutefois, la lecture attentive des longs fragments achevés permet de répondre à la question posée au début de cet article. Si l'auteur a peint ses héros comme des grotesques, il n'a pas, pour cela, voulu en faire des imbéciles. Et si l'on a pu se méprendre sur ses intentions, c'est qu'on a mal lu, car Flaubert a pris soin, dans les passages que j'ai cités,

(1) *Correspondance*, IV, p. 387 (Edition Conard).— Cf. aussi, p. 412, une lettre adressée par Flaubert à G. Charpentier le 15 février 1880, où l'on trouve cette phrase : « Quand sera-t-il terminé ? [le premier volume]. Peut-être au milieu de l'été seulement. Et j'en aurai ensuite pour six mois avant d'avoir expédié le second... »

de renseigner clairement le lecteur sur le développement intellectuel des deux copistes. Que certains points de ce roman soient obscurs, c'est possible, mais, parlant de *Bouvard et Pécuchet*, le critique ne devrait jamais oublier que Flaubert se serait opposé de toutes ses forces à sa publication dans l'état où il fut livré à notre curiosité. Et les titres que possède le maître à notre respect et à notre admiration sont plus que suffisants pour que, s'il nous faut porter sur son œuvre inachevée un jugement qui ne peut être que conjectural, nous supposions, pour le fonder, le mieux et non le pire (1).

RENÉ DUMESNIL.

(1) Au moment où cet article venait d'être composé. M. Ernest Seillière publiait chez Plon un volume sur Gustave Flaubert : *Le Romantisme des Réalistes*. Un chapitre de cet ouvrage remarquable est consacré au « caractère mystique de la conception du « Garçon », au *Dictionnaire des Idées reçues* et à *Bouvard et Pécuchet*. M. Seillière remarque « qu'une fois jeté le premier feu de sa verve satirique, Flaubert prête à ses héros des opinions toujours bourgeoises, certes, mais néanmoins intelligentes, ou même pénétrantes. » Il note que Bouvard et Pécuchet sont bien souvent, dans leurs appréciations dénigrantes, les véritables porte-paroles de l'auteur, et qu'après avoir étudié les philosophes, « leur supériorité intellectuelle sur leur entourage bas-normand éclate aux yeux surpris du lecteur ». M. Seillière conclut qu'ils en viennent à exprimer les opinions de celui qui les fait parler, sans aucune nuance d'ironie ou de parodie — et que, peut-être le « Garçon » faisait-il quelquefois de même.

ADRIEN MITHOUARD

NOTES D'UN AMI

—

Qu'un poète soit à la présidence du Conseil municipal parisien, c'est un fait considérable dans l'histoire des Lettres et de l'Administration; que ce poète soit celui-là, j'estime que l'événement est très heureux.

Je voudrais dire pourquoi.

« Notes d'un ami. » Ces mots, sous le titre de cet article, ne sont pas pour mettre le lecteur en défiance; au contraire, car, nous le savons bien tous, l'esprit voit plus loin et plus juste des hauteurs où la sympathie l'élève que des lieux bas où il se traîne avec l'indifférence. Ils avertissent, simplement, que ce n'est point, ici, une étude critique, à précisément dire. Du moins, l'auteur ne discutera pas les idées que l'actualité désigne à l'attention générale en les illustrant d'un visage honoré, parce que ce sont — avec des nuances sur lesquelles il n'y a pas lieu d'insister — les siennes aussi.

Balzac, selon le témoignage de Banville, voulait « que la littérature eût le pouvoir dans l'ordre des faits comme elle l'a dans l'ordre des idées » : et alors seulement, concluait-il, nous serions aussi avancés que la Chine, où l'autorité politique des individus est proportionnée au degré de leur instruction.

Ni Banville ni Balzac n'avaient prévu qu'au lendemain de leur siècle la Chine serait en république. Il nous est impossible à nous-mêmes, contemporains de cette catastrophe, de prévoir et de calculer les ravages que le suffrage universel ne manquera pas de causer dans le naguère céleste empire. Il est probable que là-bas comme chez nous les traditions les plus augustes seront bafouées, le niveau intellectuel baissera, la politesse et la douceur s'évanouiront, tandis que la boxe et l'esperanto seront à la mode, et les femmes abdiqueront leurs droits à la maternité (abdication peut-être opportune, en dé-

finitive, car autant vaut, après tout, que soient supprimées matériellement des générations destinées à être moralement sacrifiées : la vraie civilisation renaîtra de quelques couples par miracle préservés de l'universelle contagion). Il en sera des Chinois comme des Français et, bientôt, de tous les peuples de la terre, puisqu'il semble qu'aucun d'eux ne doive échapper à l'abominable Mal démocratique : ils subiront la domination de gens qui, dans une société bien faite, auraient rang de laquais, et ce sera partout l'apothéose de la médiocrité, tant que les choses ne rentreront pas dans l'ordre.

Balzac et Banville étaient donc bien mal inspirés en nous donnant les Chinois pour modèles. Mais leur pensée n'en était pas moins juste et belle, qui rejoint la conception grecque du gouvernement par les philosophes (frères des poètes et parents éloignés des savants) et la pratique médiévale du gouvernement par les clercs. Je voudrais que ce fût le lieu et le moment de démontrer combien il serait logique et expédient, dans l'intérêt commun, d'attribuer l'exercice du pouvoir et l'élaboration des lois aux maîtres de la littérature — sans distinction de sexes, du reste. Et c'est bien le lieu, puisque j'écris au *Mercure*, et c'est bien le moment, puisque l'auteur du *Pauvre Pêcheur* et des *Pas sur la Terre* vient d'être nommé Président du Conseil municipal; mais il me faudrait trop de temps et de pages...

Je commencerais par faire justice de cette erreur, assez communément préférée à la vérité, que la politique et les idées générales « n'ont rien à voir ensemble » — comme on parle aujourd'hui — quand il paraît clair que justement la politique est, par excellence dans l'ordre des faits, la réalisation des idées générales, comme la littérature dans l'ordre spirituel. Je ne trouve, du reste, pas du tout surprenant que nos maîtres actuels refusent de reconnaître les droits de l'intelligence ; ils ont leurs raisons. Mais ce n'est pas dans la politique seulement qu'on prétendit nous imposer la tyrannie des faits particuliers, de la circonstance, des détails, de l'accident, et ce n'est pas de tout à l'heure. Le bon Coppée, qu'il ne faut ni méconnaître ni s'exagérer, me disait, à propos de poésie : « Le temps des idées générales est passé. » Or, nous le voyons assez nettement, c'est le temps du bon Coppée qui est passé, mais celui des idées générales — continue ! A vrai dire, elles connurent

une période de demi-désuétude et ce fut, en effet, la période durant laquelle les Parnassiens et les Naturalistes se partageaient ou se disputaient l'empire de la littérature. Période relativement courte. Et n'est-ce pas tout juste dans le même temps que les politiciens de profession, tous ces sordides et ces dénués, commencèrent d'encombrer les voies de la politique ? Ils en occupent maintenant les points stratégiques les plus importants. Cependant, et malgré les apparencss, leur temps est passé ; ils sont des épaves jetées là par une vague qui depuis longtemps a rejoint ses sœurs dans la haute mer; ils seront avant peu rejetés à l'abîme par le vent, ou ils y retomberont de par leur propre poids et comme les autres poussières : parce que, dis-je, leur temps est passé, puisque celui des idées générales est revenu, dans la politique comme dans les lettres et dans les arts. Il est dès aujourd'hui impossible de faire de la politique absolument privée d'idées, comme il est impossible de faire, en poésie ou en peinture, du pur et simple impressionnisme. Il est même curieux et un peu comique de voir, mal gré qu'ils en aient, nos députés se guinder à ce rôle de penseurs, à quoi ils sont mal préparés, tout en protestant désespérément contre cette confusion verbale des faits et des idées qui, gémissent-ils, conduit à la plus désastreuse méconnaissance de la véritable chose politique. Ils gémissent, mais ils cèdent au courant, qui les bousculera, je l'espère, et nous en débarrassera. C'est alors qu'il conviendrait d'inviter les écrivains à prendre la direction des affaires...

Mais pourquoi m'attarderais-je à raisonner sur des hypothèses quand je pourrais poursuivre cette démonstration — à laquelle, bien entendu, je me contente ici, de faire une rapide et superficielle allusion — en parlant directement, désormais, de l'événement actuel, que le nom de Mithouard doue d'un si haut sens ?

C'est dans l'intérêt de la Ville, *de son commerce et de son industrie comme de sa gloire*, que les Conseillers, esprits expérimentés, pondérés, sérieux, ont confié à un poète la direction de leurs délibérations, la présidence de leur assemblée. Sans doute, ils n'ignoraient pas les qualités d'administrateur dont Mithouard leur avait donné tant de preuves, et ce dévouement inlassable, et cette admirable puissance de travail. Mais ils ne pouvaient davantage méconnaître le principe duquel pro-

cédaient tous ces mérites, et que Mithouard s'acquittait en poète de ses fonctions de conseiller, en poète gouverné par certaines convictions, orienté selon certains desseins : c'est à ce poète qu'ils ont offert la présidence du conseil, afin que, s'acquittant en poète de ses nouveaux devoirs, il sauvegardât les intérêts de la Ville, *de son commerce et de son industrie comme de sa gloire.*

Il est bon pour les affaires que les poètes s'en occupent. Ils sont préparés par le maniement des idées générales au maniement des esprits. Les comparaisons qu'ils ont faites des doctrines les plus diverses, les fluctuations qu'ils ont observées dans le mouvement perpétuel de la pensée, ce qu'il persiste de fragilité au fond de leur plus chère conviction, l'expérience spirituelle, en un mot, et l'exemple de l'art et de l'histoire les aident à comprendre la nécessité de certaines compensations d'intérêts. Passionnément désintéressés de tout ce qui n'est pas l'Affaire Publique elle-même, ils lui apportent une conception générale de l'homme, de tout l'homme tel qu'ils ont appris à le connaître dans les livres et dans la vie, tel qu'ils l'aiment sans se dissimuler ses faiblesses, et c'est pour ce homme vrai, et non pas pour l'entité chimérique des Jacobins, qu'ils feront des lois ou prendront d'importantes décisions administratives.

Les poètes ; et non pas les peintres ou les musiciens, et non pas les architectes, ni les sculpteurs, sans doute parce que ces plastiques et ces lyriques, par la nature même de leur art, demeurent isolés des autres hommes (dans l'état actuel et affreux de notre société) dont ils ne sont, à l'ordinaire, guère compris : les poètes ; et non pas les professeurs, et les avocats, et les médecins, qui, ne pouvant entrer dans la politique sans renoncer à leur profession (tandis que l'écrivain *travaille de son métier* toutes les fois qu'il est en relations avec ses semblables — comme le peintre et comme tous les artistes), ont, en conséquence, constitué cette catégorie odieuse de professionnels politiques, et plutôt politiciens, qui sont comptables de toutes nos misères publiques, de toutes nos diminutions nationales ; les poètes furent toujours, quand ils daignèrent, de très remarquables hommes d'Etat. Et ce n'est pas seulement parce qu'ils ont des choses une vue d'ensemble, qui leur permet de se rendre compte de l'importance relative des événe-

ments, de la valeur comparée des individus ; ce n'est pas davantage, ou du moins ce n'est pas uniquement parce qu'ils sont les plus (ou les seuls) « pratiques » des hommes : c'est aussi et surtout qu'ils se passionnent pour un emploi de leur activité où ils trouvent le bénéfice d'une constante augmentation personnelle.

Il est bon, pour les poètes, qu'ils s'occupent des affaires publiques. Ils en apprennent à connaître la vie dans sa réalité, dans son « réalisme », à mesurer l'élasticité de ses ressorts et jusqu'à quel point on peut les tendre ou les plier sans les rompre, à se rendre compte des conditions délicates au prix desquelles les idées font leur chemin dans le monde ; précieux apprentissage que rien, et pas même le génie, ne supplée. Point de meilleure formation pour les caractères. C'est là ce qui donne aux Mémoires des hommes d'action cette merveilleuse saveur : écrites sur le tard, dans la retraite, par des mains impatientes de la plume, ces pages fleurent le parfum de l'expérience ; les figures y sont dessinées en deux traits véridiques comme elles ont été pénétrées en deux regards lucides, et le temps, sacré, y est estimé ce qu'il vaut. L'habitude de la vie publique confère de même aux écrits des rares poètes modernes qui s'y risquèrent une incontestable autorité, qualité peut-être qui manque entre toutes le plus aux produits de notre littérature depuis que les écrivains représentent dans le monde une classe à part — à part de la vie.

On sait combien il est rare que nous soyons pleinement dans le secret de nos propres desseins. Et sans doute est-il bon que le hasard et l'instinct collaborent, même chez les esprits les plus réfléchis, avec le calcul. Ne devons-nous pas, d'ailleurs, être toujours prêts à nous incliner devant le fait imprévoyable, à éprouver sur lui notre volonté, à réformer selon lui nos plans ? Et n'est-ce pas, le mystère, presque tout l'avenir ? — On se persuade qu'on est en possession de la vérité, on veut s'efforcer de la réaliser en acte ; on apporte donc une certitude et un désir : on apprendra des hommes et des choses comment ce désir servira cette certitude et comment il la trahirait.

C'est, je pense, l'histoire commune et celle de Mithouard. Dès ses premiers pas dans la carrière administrative, il savait

ce qu'il voulait ; il fut amené à prendre conscience de la direction précise qu'il devait donner à ses efforts, de ce qui était possible et de ce qui eût été chimérique, lentement, logiquement, par un développement naturel.

Je ne suis pas sûr qu'il se soit de très bonne heure décidé ou résigné à briguer les suffrages de ses contemporains autrement que par des livres. Les recueils de poèmes par lesquels il débuta semblent même dénoncer un tempérament hostile aux tumultes forains. Poète de la tendresse et de la raison, épris de sentiments exquis, curieux de cadences rares, en lui l'artiste lyrique et plastique se débat contre des abstractions qui l'attirent sans le passionner exclusivement et qui parfois compromettent son expression poétique. C'est pourtant dans ces abstractions qu'est l'avenir de cette âme ; l'élément méditatif et constructif la domine ; elle s'élèvera au sommet de son arabesque en suivant le chemin des raisonnements. Elle n'en est pas moins, cette même âme, singulièrement altérée de beauté. Poésie, musique, peinture, sculpture, architecture surtout, elle recherche, elle connaît, elles aime toutes les formes du beau où l'homme a mis son empreinte ; aux splendeurs de la nature aussi elle demande insatiablement la joie d'admirer ; c'est réellement cette joie qu'elle convoite même quand elle paraît le plus soumise à ce démon de la logique dont elle est possédée : c'est sur les meilleurs motifs de cette meilleure joie qu'elle raisonne, en quête *d'unité*.

... O délice ! *O tourment !*

L'empreinte de l'homme... les splendeurs de la nature... Quel « homme » ? Quelle « nature » ? Les livres de Mithouard vont nous répondre.

Ce qui distingue ces livres — : *Récital mystique*, *l'Iris exaspéré*, *les Impossibles noces*, *le Pauvre Pécheur* (1894-1899) — de ceux que publiaient aux mêmes dates les émules de l'auteur, c'est moins la personnalité de l'accent, de la vision, qu'une sorte de parti pris fatal et raisonné de tout sentir et comprendre d'un unique point de vue, grâce à quoi l'homme moderne, à la fois mystique et plastique, chrétien et païen, puisse s'accomplir légitimement, harmonieusement, absolument.

Je vénère, étant catholique,
Le souffle d'air de mes poumons.
Je porte comme une relique
Un peu de la brise des monts.

Depuis l'heure où j'eus l'heur de naître,
J'en garde le dépôt sacré.
Il ne sortira de mon être
Qu'au temps où je trépasserai.

Et jeune à la vieille doctrine,
Simple aux enseignements reçus,
Je porte un peu dans ma poitrine
De l'air qu'a respiré Jésus.

Principe premier ; profession de foi, douce et catégorique. Le sens vrai de toute l'activité de cet esprit, dût sa conviction initiale subir avec les années quelque modification, n'en restera pas moins là, dans cet *amour catholique de la vie*. Car il faut bien les entendre, ces petits vers, d'une forme si simple, d'une expression si directe. J'en sais peu d'aussi fortement médités et suggestifs. Ils pourraient conclure la controverse d'un saint François d'Assise avec Torquemada, d'un saint Vincent de Paul avec Jansénius. Ils protestent contre l'hérétique rigueur des faux docteurs qui prétendent déduire des principes catholiques le mépris obligatoire de la vie : « Je la vénère *parce que* je suis catholique », réplique le poète. Ce disciple de Jésus est dévot à la nature ; l'air qu'a respiré Jésus, c'est la brise aussi des monts, et c'est en cela, c'est en cette brise sacrée qu'il voit une relique. Et c'est en qualité de catholique qu'il célèbre pieusement la nature ; c'est dans sa foi qu'il trouve et son refuge contre le désespoir auquel il comprendrait qu'un athée succombât, et le point élevé et fixe d'où il puisse assister sans être pris de vertige aux spectacles tumultueux du monde. Cet amour catholique de la vie s'oppose donc, également, aux catholiques trompés qui condamnent la nature et aux pessimistes qui croient en une vérité triste irrémissiblement. Le poète espère en la vie parce qu'il espère en Dieu, parce qu'il sait que la vie humaine est une participation à la vie divine. Tout, rationnellement, découle de ce premier établissement de son esprit.

Mithouard ne tardera pas à proclamer qu'il préfère à tout l'empreinte *occidentale* de l'homme, les splendeurs *occidentales* de la nature — et nous aurions pu prévoir ces affirmations secondes, corollaires du premier principe.

« La France est pays d'unité (1) », dit-il, et il eût aussi

(1) *Les Marches de l'Occident*.

justement dit : pays de catholicité, d'universalité harmonique et une de par les deux moitiés de son être, lequel est idéaliste et réaliste, capable d'héroïsme et apte à tous les travaux, épris d'absolu et sans répugnance pour les plus humbles besognes — ceci bien moins dans un sentiment de résignation que sur le commandement du bon sens. — Catholique et Français : l'amour *catholique* de la vie est *français*, et nulle part aussi magnifiquement que chez nous la poésie catholique ne s'est cristallisée en réalités historiques. Il y a là deux mots, deux éléments que la Renaissance, la Réforme et la Révolution n'ont pas réussi à brouiller, en dépit de tant d'obstination. Quand ces deux mots se rencontrent, nûment, sur des lèvres non encore déshonorées par les équivoques de la critique et les mensonges de la politique, ce sont les deux moitiés de la vérité qui se rejoignent.

En quatre livres, qu'il faut compter parmi les plus essentiels des dix premières années de ce siècle, — *Le Tourment de l'Unité* (1901), *Traité de l'Occident* (1904), *Les Pas sur la Terre* (1908), *Les Marches de l'Occident* (1910),— Adrien Mithouard nous fait perpétuellement assister à cette rencontre, à cette réunion dans l'unité; selon des épisodes divers et sur plusieurs thèmes, c'est l'expression d'une pensée constante qui, sans se répéter, se multiplie avec les circonstances.

Cette œuvre en prose est, entre l'action de l'homme public et l'œuvre en vers, — plus intime, plus secrète, et très mystérieuse parfois, comme un passage : la pensée, qui s'est rassemblée pendant que les vers chantaient, se projette en songeries vers les dehors, où elle atteindra par des gestes bienfaisants. Songeries ? Est-ce par antiphrase que je désigne de ce mot des écrits point vagues du tout, à coup sûr, et partout animés du plus ardent désir de précision, d'affirmation ? Eh bien, non, ce sont des songeries tout de même, celles d'une raison en proie, je vous l'ai dit, au démon de la logique et qui pour rien au monde ne voudrait être dépossédée de son divin tourment. Car cette raison veut avoir raison, et elle ne doute pas d'elle : mais elle doute de l'heure. En vain peut-elle se dire que, dans le même instant, Vincent d'Indy, Barrès, Baffier font, chacun dans son domaine, le même effort de préservation nationale auquel tout entière elle s'est elle-même

donnée. Elle reste, me semble-t-il, secrètement convaincue que l'ère des précurseurs n'est pas close : de la vérité qui sera bientôt une évidence on parle encore au futur, et c'est encore la période de démonstration. Mithouard y procède, pour son compte, avec un enthousiasme contenu, qui vibre parfois en mineur et ne s'en répercute que plus profondément dans les esprits préparés à l'entendre. Encore ne doit-on pas se dissimuler que, même entre ceux-là, l'unité n'est pas faite. Il s'agit de la faire, déjà, contre certains, s'il est impossible d'obtenir leur assentiment à la vérité pure.

« Quand vous me louez — écrit Mithouard (1) à M. Charles Maurras — de n'être pas un de ces esprits « qui opposent « grossièrement à la Renaissance le Moyen-Age ou même au « XVIIe siècle le XVIe, comme plus vivant ou plus libre », je sens quelque besoin de me dérober. Je suis en effet de ceux-là que vous ne croyez pas que je suis. Lorsque j'interroge mes sympathies et ma raison, je ne puis me défendre de commettre le péché flétri par vous. Et quand je me laisse aller à une si grossière débauche intellectuelle, c'est quelquefois, je vous l'avoue, pour préférer le Moyen-Age à la Renaissance, mais c'est aussi, je vous l'assure, pour préférer au XVIe le XVIIe siècle. Il reste donc que c'est l'entre-deux que je ne préfère jamais, encore que je l'admire. »

Et dans la même admirable lettre, cette formule, ou plutôt ce texte de loi, ou encore cet arrêt, définitif : « Il est bien inutile de vouloir se relier même à la plus haute tradition du monde ancien, *si l'on ne possède en outre le secret de rester en même temps fidèle à celle de son pays.* »

Des paroles si merveilleusement sages sont pour gouverner l'avenir ; mais dans le moment de la bataille on ne les entend pas. C'est pourquoi dans ces quatre livres, précis comme des traités et qui constituent une sorte de Somme nationaliste, je lis des songeries divaguées par un penseur qui devance son heure ; mais elle le rejoindra.

En attendant, il s'est assigné deux grandes tâches et il s'en acquitte avec le même succès. Il formule la doctrine et s'efforce de la faire surgir à la réalité sensible en donnant l'exemple du geste utile. Ce geste, il le multiplie avec une étonnante bravoure, — et cependant je sens bien que les plus positifs ré-

(1) *Traité de l'Occident.*

sultats n'assouvissent pas son désir passionné de réalisation. C'est beaucoup que d'avoir victorieusement défendu contre les barbares quelques-uns des plus beaux sites et des plus beaux monuments parisiens; mais Mithouard estime que ce n'est rien auprès de ce qu'il faudrait faire et qu'il n'est pas encore temps d'entreprendre : « Notre esprit ne saurait retrouver son équilibre qu'en reconstruisant une nouvelle cathédrale (1) »; et il ajoute, sagement, mélancoliquement : « Ce n'est pas l'œuvre d'un jour. » Ce sera une œuvre d'années aussi que la reconstitution du caractère occidental, avec ses vertus spécifiques, « le respect de l'homme, l'honnêteté du travail, le sentiment de l'équilibre, la juste entente des réalités, le bon usage du temps, le goût de l'énergie », — disons aussi ce sens inné de l'ordre qui a permis à nos ancêtres les grandes œuvres collectives, par exemple ces travaux séculaires auxquels s'employait tout un peuple de clercs et d'artisans, les Cathédrales, parce qu'il maintenait chaque force à son rang, à toutes les unités imposait la préoccupation de l'ensemble et assujettissait tous les bras au commandement de l'esprit. Hélas! elles sont en sommeil, ces antiques vertus de la race. Quand des hommes tels que le nouveau président du Conseil seront parvenus à les réveiller, alors ce sera l'Autre Renaissance et nous pourrons travailler en commun à l'édification de la Nouvelle Cathédrale.

CHARLES MORICE.

(1) *Les Marches de l'Occident.*

LES RUSTIQUES

—

LA VENGEANCE DU PÈRE JOURGEOT

Par un entrebâillement de rideaux, un rayon de soleil planta dans la pièce sa lance d'or, et son éclat, entourant comme d'un trait lumineux les masses confuses des meubles grossiers, sembla transformer la chambre du poêle où s'éveillait le père Jourgeot.

L'atmosphère était chaude et pesante. Des racines coupées et des feuilles de betteraves, bouillant dans une marmite sur le feu, mêlaient leur parfum âcre à l'odeur de renfermé qui semblait stagner dans les encoignures. Les vitres embuées mettaient une doublure de mousseline à la translucidité des rideaux de cretonne blanchissant avec la lumière levante. On n'entendait que le roulement monotone de l'eau heurtant à petits coups semi-métalliques le couvercle en fonte de la marmite et le battement régulier de la vieille horloge comtoise dont l'énorme lentille de cuivre s'avivait avec le flot de soleil qui déferlait en chatoyant.

Silencieusement, repoussant d'une main ridée et d'un bras osseux les rideaux sombres aux plis épais qui entouraient la tête du lit et mettaient entre les choses et ses yeux leur tenture ténébreuse, le vieux s'étira et bâilla.

D'un coup d'œil machinal il interrogea le cadran : six heures ; c'était le moment. Sa femme, elle, était déjà levée. Jeune et alerte, tous les matins avant le lever du soleil elle sortait des draps et, pendant que son époux reposait encore, elle vaquait silencieusement aux premiers soins de la maison de ferme, c'est-à-dire allumait le feu, préparait le lécher des bêtes et trayait ses vaches.

Dans la tiède torpeur du réveil, le père Jourgeot savoura ce délicieux engourdissement qui est comme la prise de conscience des bons sommeils réparateurs et des nuits tranquilles ; puis, bien réveillé, il goûta la sérénité de ceux qui voient avec

confiance les jours se suivre, assuré qu'il était d'une matinée sans souci et d'un avenir sans nuages.

Sa Julie ? Quelle brave femme, et que vaillante à la besogne ! C'était elle qui assumait dans la maison les travaux de l'homme que sa vieillesse lui eût rendus difficiles. Combien de ménagères auraient, d'elles-mêmes, pris cette initiative généreuse ! Il en sourit dans sa barbe et, une fois de plus, se félicita de sa chance.

Avait-il assez hésité ! Avait-il été assez bête ! Quand on arrive à un certain âge, c'est extraordinaire comme on devient méfiant et ridicule. Ainsi pensait-il en s'étirant de nouveau voluptueusement.

C'est que, vert encore à l'âge de soixante-dix ans, le père Jourgeot s'était longuement tâté le pouls avant de se décider à régulariser avec sa bonne la situation de servante-maîtresse qu'elle occupait dans la maison depuis quatre ou cinq ans déjà.

Un beau jour, cependant, des symptômes caractéristiques d'un état nouveau, vomissements, vertiges et autres signes précurseurs d'un héritier prochain et d'un scandale qui ne l'était pas moins l'avaient contraint à se décider.

— Après tout, pensait-il, la Julie était une bonne ouvrière et, en l'épousant, il serait quitte de lui payer ses gages. Qu'importait, au fond, qu'après sa mort son bien allât à elle plutôt qu'à des petits-cousins dont il se fichait comme de sa première culotte ! Mais, tout de même, procréer à son âge lui paraissait louche et, bien qu'un tel résultat flattât sa vanité de vieux coq, la crainte d'avoir été aidé dans cette œuvre par des collaborateurs bénévoles autant qu'inconnus le retenait hésitant au bord du fossé conjugal.

Cette attitude philosophique ne faisait point l'affaire de la Julie qui, pincée, voulait au moins tirer de l'aventure tout le profit possible.

Quelques scènes habilement espacées, pleurs et grincements de dents, amenèrent l'hésitant Jourgeot plus près encore de la culbute et, en désespoir de cause, il s'en fut confier ses appréhensions à son conscrit, le grand Louis, et demander à son amitié éclairée un avis fortement motivé ainsi qu'il les donnait toujours.

Pour la première fois, peut-être, le grand Louis fut hésitant :

— Voyons, qu'est ce que tu en penses :... à soixante-huit ans? interrogeait Jourgeot.

— Tu sens bien ce que tu peux faire, répliquait le camarade.

— Oui, bien sûr, évidemment que... pour ce qui est de la chose... mais enfin je croyais qu'à mon âge... ça ne valait plus rien.

— Heum ! Ça dépend ! Ça dépend des femmes ! Peut-être bien qu'oui et peut-être que non ! Ça se peut comme ça ne se peut pas ! On a vu des choses plus drôles !

— Pour sûr. approuvait Jourgeot. Dire que j'aurais été si tranquille sans cette sacrée histoire.

Le grand Louis reprit le crachoir et, deux heures durant, sa vaste érudition et sa prodigieuse mémoire tinrent l'ami Jourgeot sous le charme de récits étonnants et contradictoires où l'on voyait tantôt des vieillards solides — comme Jourgeot — devenir pères de fort beaux enfants ; tantôt ces mêmes vieillards, ou d'autres qui leur ressemblaient comme des frères, endosser de la meilleure foi du monde des paternités imputables à de mystérieux jouvenceaux, aussi discrets que serviables. La vérité ne se dévoilait que trop tard.

A la suite de ces discours, Jourgeot rentra chez lui aux trois quarts abruti et plus que jamais perplexe.

Bref, se trouvant dans le même embarras que Panurge et n'ayant pas comme ce dernier la ressource de pouvoir, en la soixante et huitième année de son âge, entreprendre un voyage de circumnavigation pour aller consulter l'oracle de la dive bouteille, comme sa servante d'autre part devenait de plus en plus impérative et pressante, il lui déclara le lendemain matin qu'il la conduirait devant le maire et devant le curé, se disant à lui-même, en manière de consolation, que, s'il était dans son destin de devenir cocu, il le serait certainement moins longtemps que s'il avait suivi l'exemple de ses anciens camarades et s'était comme ces derniers marié vers la trentaine.

Tout s'était passé le plus normalement du monde. Comme il avait suffisamment payé à boire aux jeunes gens, on ne lui avait point fait le charivari ainsi qu'il est coutume de faire aux vieux birbes qui prennent des femmes de beaucoup moins âgées qu'eux. L'héritier ensuite était venu, malingre et chétif, et n'avait point tardé à renoncer aux plaisirs incertains de ce

monde pour rentrer dans celui d'où il venait. Puis, les jours avaient coulé et, dans la maison, la Julie, devenue maîtresse pour de bon, avait pris les rênes du ménage, travaillant dur comme devant et soignant avec zèle son époux dans la certitude que la peine qu'elle prenait alors lui serait largement comptée lorsque le vieux aurait atteint le bout de son rouleau.

Somme toute, dans l'aventure, le père Jourgeot n'avait pas fait, en épousant sa maîtresse, un marché de dupe ; il s'était déchargé de bien des soucis et s'était préparé une vieillesse heureuse et tranquille dont il commençait à savourer les joies.

Depuis que le rejeton était mort, il ne doutait plus le moins du monde qu'il n'en avait été le véritable père et, bien rassuré sur les sentiments de fidélité de sa conjointe, dormait sur les deux oreilles.

D'un coup de pied, il rejeta la couverture et s'apprêta à descendre de sa couche, quand le pas de sa femme, passant de l'écurie à la cuisine, l'immobilisa un instant, assis, les jambes pendantes au-dessus de la peau de blaireau qui leur servait de descente de lit.

Son ouïe, très fine ainsi que la conservent certains vieillards, lui laissa percevoir, à l'instant même où la Julie pénétrait dans la cuisine, le bruit particulier, sorte de grincement aigu que produisait toujours, quand on l'ouvrait ou qu'on la fermait, la porte mal graissée de l'étable.

— Elle l'avait probablement entr'ouverte, afin de voir plus clair, pensa-t-il et c'est le vent qui l'aura refermée.

— Tu es déjà debout, s'écria la Julie en paraissant sur le seuil de la chambre.

— Oui, répondit-il, simplement ; puis, interrogeant à son tour : tu as donc fini de traire les vaches ?

— Je termine à la minute, précisa-t-elle et je ne me suis pas amusée.

— Quel temps fait-il ? s'enquit Jourgeot.

— Je crois qu'il fera beau, mais je n'en suis pas trop sûre, car je n'ai pas encore eu le temps de mettre le nez dehors.

Jourgeot, qui allait lui faire remarquer qu'il serait bon tout de même de graisser un peu les gonds de la porte d'écurie, sentit, à cette réplique, un soupçon lui traverser l'esprit. Il se tut, gardant pour lui sa réflexion, se disant que tout cela

lui semblait assez bizarre et que non, sûrement non, il ne s'était pas trompé.

Avant tout, il était prudent de voir et, sans rien changer à ses habitudes, s'étant vêtu lentement, il sortit dans la cour où il constata qu'il faisait un temps superbe et pas un brin de vent.

Plus intrigué que jamais il rentra à la cuisine et, pour aller visiter les bêtes, passa sans délai à l'écurie. Les bœufs et les vaches se portaient bien, mais il remarqua que la porte de dehors n'était fermée qu'au loquet alors que, la veille au soir, il était sûr d'avoir poussé le verrou.

— Elle avait donc été ouverte.

Oui, elle l'avait été certainement, car si retirer un verrou est une acte machinal que sa femme avait pu accomplir sans s'en apercevoir, comment expliquer que le bruit de fermeture entendu distinctement par lui ait pu coïncider avec la rentrée de sa conjointe dans la cuisine.

— Tout cela est louche, conclut le père Jourgeot, et m'est avis qu'il faut ouvrir l'œil, et le bon.

Les histoires du grand Louis lui revinrent à l'esprit et il se prit à envisager, non sans ennui, l'embêtement qu'il y aurait à se trouver dans l'un de ces cas si pénibles et si ridicules, prévus et exposés naguère par son ami.

— Le mieux d'abord, pensa-t-il, pour ne pas donner l'éveil, est de continuer comme devant. Et rien en effet dans son langage, pas plus que dans ses silences ni dans son attitude, ne décela à sa bourgeoise qu'il avait les sens aux aguets et faisait bonne garde.

Quelques jours se passèrent, pas beaucoup, une petite semaine à peine, et le père Jourgeot fut édifié. Fallait-il qu'il eût les yeux bouchés, et l'entendement épais ! Ah oui, qu'il y était, et comment !

Les bottes de paille de l'écurie, le tas de foin de la grange, l'établi de la chambre du fond, la haie vive du verger, la pile de fagots de la remise, le coin de la table de la cuisine, le canapé de la chambre du poêle et son lit, son propre lit même en auraient pu conter de belles si les choses pouvaient révéler les scènes dont elles ont été les impassibles témoins et les complices inconscients.

Et maintenant qu'il savait, qu'il ne pouvait plus douter de

son infortune conjugale, qu'il avait pu de ses propres yeux, et à maintes reprises, constater le fait et examiner à loisir l'attitude des coupables, maintenant, oui, il comprenait, il s'expliquait le sens de certains mots étranges jetés comme négligemment par les voisins dans la conversation, de certains gestes particuliers auxquels il n'avait point songé à attribuer un sens symboliste et occulte et qui, à cette heure amère où la vérité retirait ses voiles un à un, revêtaient à ses yeux dessillés et à ses oreilles débouchées la valeur d'accusations et de témoignages plus que probants.

Comme toujours, en pareil cas, il avait été le dernier à s'apercevoir de la chose.

Ce vaurien de Mablot, ce dégoûtant, ce saligaud ! Et lui qui le tenait en si haute estime, lui qui avait tant chanté ses louanges !

— Un bon ouvrier ! et c'est si rare à trouver par le temps qui court !

Ah oui ! tout s'expliquait. Bien sûr, le gaillard n'y regardait pas à un coup de main, il ne boudait pas à la besogne et durant toute la saison des foins et le cours des moissons, il l'avait servi comme jamais de sa vie paysan ne l'avait été.

Levé d'aussi bonne heure qu'on lui demandait, travaillant aussi tard qu'on le désirait, pas gourmand sur la nourriture ni délicat quant à la boisson, il avait fourni un travail de cheval, et pour trois francs par jour seulement.

Le salaud ! Il se payait d'un autre côté... sur la bête, comme on dit là-bas, sans compter les repas, les petits gueuletons intimes où lui, le vieux, n'était sûrement pas convié. Son tonneau, en effet, il s'en apercevait à présent, avait filé bien vite et il lui semblait que les saucisses et les morceaux de salé disparaissaient de la cheminée avec une rapidité qui n'était guère jusqu'alors explicable.

Comment n'avait-il pas eu idée de ça, lui, le vieux célibataire roublard, initié de longue date à toutes ces pratiques, car enfin, ces tours-là, il les connaissait bien pour les avoir longuement pratiqués au temps de sa jeunesse, et même plus tard encore.

Depuis quand ce commerce-là durait-il ? Depuis les foins assurément, cela c'était indubitable, mais qui sait si auparavant déjà, il n'y avait pas quelque chose. Pourquoi l'autre avait-il si facilement accepté ses offres ? Peut-être qu'avant le mariage

il pinçait déjà en cachette la Julie. Alors tout ce manège, toute cette comédie, ne visait qu'à lui faire endosser, à lui le patron bonne poire, la paternité du moutard. Bon sang de bon sang ! n'allait-on pas aussi, un de ces quatre matins, lui servir un bouillon d'onze heures et l'envoyer brouter les pissenlits par la racine entre les quatre murs de l'enclos des morts !

Ah ! mais non, cela ne se passerait pas comme ça ! Une colère sourde et terrible, qu'il tentait vainement de refréner, l'envahit et le domina. Se venger, les tuer ! La violence naturelle à son tempérament sanguin lui dicta les pires conseils.

Agir, agir sans retard. Quelques jours cependant passèrent au cours desquels il observa sa femme de l'œil du fauve guettant sa proie. Elle le trompait, oui, bien sûr, elle continuait : mais rien pourtant ne décelait chez elle le sombre calcul auquel il avait pensé.

La colère de Jourgeot ne diminua point pour autant ; la pensée surtout qu'il avait été roulé et la risée du pays lui était insupportable ; aussi rumina-t-il sa vengeance, car il ne voulait pas une vengeance stupide, il voulait quelque chose de propre et de neuf, qui n'eût l'air de rien, mais qui établît quand même aux yeux de tous qu'il n'était pas l'imbécile qu'on avait supposé, qu'il n'était pas dupe et qu'il ne l'avait jamais été. Car, plus encore que dans son cœur, le vieux souffrait dans son amour-propre et dans son orgueil.

Ah ! si l'autre avait été marié !

Tous les matins ou presque, les deux complices se rejoignaient à l'écurie. Les surprendre était jeu d'enfant.

Deux jours après, sautant du lit quelques minutes après le départ de sa femme et sans faire crier les portes, son fusil à la main, il arrivait au seuil de l'étable. La pénombre le dissimulait, la rumeur sourde des vaches qui ruminaient dominait le bruit de sa respiration précipitée ; derrière la croupe massive d'un de ses grands bœufs de labour, il s'agenouilla et attendit.

La Julie, lui tournant le dos, était en train de traire et, du pis qu'elle pressait en cadence, le lait tombait dans le chaudron de fer battu avec un roulement semi-argentin de tambour.

Son attente ne fut pas longue. Une ombre glissa devant la fenêtre, et la porte qui donnait sur la cour s'ouvrit brusquement pour aussitôt se refermer.

A ce bruit familier, sa femme, sans hésitation, abandonnait la vache, posait son petit banc d'un côté, son seau de l'autre, et, s'essuyant les mains à son tablier, se précipitait les bras tendus vers l'arrivant.

Sous la moustache blonde du grand gaillard, ses lèvres goulues cherchaient la bouche voluptueuse, cependant que l'autre, sans s'attarder à des bagatelles inutiles et connaissant la valeur du temps, troussait vigoureusement les jupes.

Et ce fut sans plus tarder, parmi la paille, préparée d'avance bien sûr, la culbute amoureuse, l'éclair des cuisses sans pantalon, l'étreinte farouche et brutale.

Et Jourgeot, d'un œil hagard, dilaté, le rouge au front, le sang aux tempes, voyait tout cela, un étrange pincement au cœur. Son fusil s'était levé peu à peu et il tenait sous le double regard des canons d'acier le couple vautré dans la paille.

— Bon Dieu ! tirer dans le tas ! Faire deux charognes de ces deux salauds qui se fichaient de lui ! Il épaulait, son œil gauche se ferma, son index nerveusement prit contact avec le froid métallique de la gâchette et puis... et puis il vit trouble, le sang battait dans son crâne avec trop de violence tandis que, dans une vision fulgurante, il apercevait nettement tout ce qui allait suivre cet acte de justice sommaire et sauvage : les cadavres blêmes, figés dans leur pose impudique, les gendarmes, les constatations, les magistrats, la cour d'assises ; sa vie privée fouillée jusques à quand, sa mésaventure rendue plus publique encore, prenant des proportions énormes, défrayant la chronique des journaux, sans compter qu'il devenait, quoi qu'on en dise et malgré ses raisons, un assassin.

— Bon Dieu de bon Dieu ! Une sueur froide le fit chanceler sur ses jambes flageolantes comme si elles eussent été bourrées de coton.

Et cette vieillesse paisible qu'il croyait s'être réservée, ses bonnes et douces habitudes perdues, tout son bien-être fichu, son bonheur flambé !

Le souvenir du passé le retint au bord de l'abîme et l'aida à considérer les événements d'un œil moins troublé.

Ah ! ça, il n'était plus un gosse ; il savait bien qu'il était logique qu'un tel sort fût réservé aux vieux birbes tels que lui qui prenaient des jeunes femmes ! Pourquoi aurait-il échappé à la règle ? Combien de jouvencelles avait-il culbutées jadis ;

combien de maris avait-il mis dans la situation où il se trouvait à l'heure actuelle?

Le Destin aujourd'hui vengeait les maris trompés.

— Ne fais pas à autrui..., murmura-t-il. C'est juste, mais je n'aurais jamais cru que ce serait si dur à avaler.

Sur la paille, le couple étroitement serré poussait des soupirs étouffés, puis ce fut le silence. L'homme se releva, rajustant ses bretelles et son pantalon cependant que la Julie, assise à terre, les cuisses écartées, repiquait des épingles dans son chignon dérangé.

— A demain, murmura-t-il en se penchant pour l'embrasser, et il disparut aussi furtivement qu'il était entré.

Et la femme retourna à la vache et à son chaudron cependant que Jourgeot sans bruit quittait l'écurie et, tout frissonnant, revenait s'enfoncer sous les couvertures de son lit.

Une houle de pensées et de sentiments contradictoires s'agitaient dans son cerveau et bouleversaient sa poitrine; pouvait-il se résigner, simplement? Non, ce serait lâche et il serait plus ridicule encore qu'auparavant, car si d'aucuns peut-être, en petit comité, le plaignaient encore, ils ne lui accorderaient plus aucune sympathie du moment qu'ils auraient connaissance de son attitude indigne d'un homme qui a un peu de sang rouge dans les veines.

Non, cela ne pouvait se passer ainsi et le hasard bientôt lui ménagea une magnifique occasion de revanche.

C'était cette fois à la remise, sur un lit de fagots. Il avait vu l'autre passer et, sans qu'elle s'en soit doutée, suivi sa femme à pas de loups juste assez vite pour arriver au moment précis du belutage quotidien et prévu. Il n'avait pas son fusil et, inconsciemment, jetant un regard circulaire autour de lui, chercha une arme meurtrière. Près de la porte, contre le mur, une fourche se dressait, une de ces fourches d'acier aux longues dents puissantes et fines qui se plantent dans les gerbes de blé comme des canines de chat dans un ventre de souris.

Il la saisit. Cette fois ça y était, il les tenait. Ah! la ficher dans les reins de Mablot et le clouer comme ça en plein déduit sur la femelle pâmée. Les embrocher raides tous les deux du même coup! Le père Jourgeot sentit dans les muscles de ses bras une force herculéenne et leva le trident. Mais de nouveau la vision de la cour d'assises lui passa devant les yeux et son

bras ne se détendit point pour l'œuvre vengeresse et il eut peur de la force étrange qui l'avait envahi.

Sur la pointe des pieds, il se retira, et les amants ne soupçonnèrent pas le danger.

Décidément les actes violents lui étaient impossibles à accomplir. Il fallait se venger autrement, sans en avoir l'air, sans qu'on pût le soupçonner. Il épia, et le hasard encore une fois le servit.

Cette fois, il avait trouvé. C'était toujours au même endroit de l'étable que l'acte se perpétrait, et dans le plancher de sa grange, comme dans celui de toutes les vieilles demeures, il y avait des trous, les plateaux pourris et enlevés n'étant pas toujours remplacés immédiatement.

Juste au-dessus de l'endroit qu'il avait soigneusement répéré, le père Jourgeot un beau soir enleva une planche, recouvrit le trou avec de la paille et disposa en équilibre au bord de cette trappe un énorme sac contenant plus de six doubles de blé.

A l'instant même où sa femme arrivait à l'écurie le lendemain matin, lui, par un trajet détourné, montait à la grange, se postait à côté du sac et attendait.

La souricière était bien tendue; au moment où ils y penseraient le moins, quand les petits râles de volupté lui annonceraient l'ensemencement final, il ferait choir de quatre mètres de haut sur les reins et le derrière du mâle ce poids formidable, par lequel il coopérerait lui aussi, à sa manière, à la fécondation de la Julie.

Comment prouver qu'il aurait fait le coup? L'impunité lui était acquise : il nierait; d'ailleurs personne ne l'accuserait et si quelques-uns, au fond, se doutaient de la chose, devant une mise en scène si bien combinée, ils ne pourraient s'empêcher de dire :

— Ce Jourgeot, hein, on ne le roule pas comme ça ! Quel vieux roublard !

Mais le moment arrivé, pas plus que les jours précédents, il ne put se résigner à pousser le sac.

La bouillie de chair et de sang qu'il entrevit en image l'épouvanta, d'autant que sa femme, la garce, lui était chère malgré tout. De plus, il avait fini par se convaincre qu'aucun calcul n'avait déterminé son acte; elle se donnait à l'autre par nécessité, par besoin d'un mâle, et même, comme si elle eût

senti qu'elle frustrait le vieux d'une tendresse à laquelle il avait droit, elle cherchait à compenser la chose en l'entourant plus que jamais de soins et de prévenances.

D'ailleurs, peu à peu, malgré les terrribles révoltes du début, Jourgeot en était arrivé à se familiariser avec cette situation et à concevoir qu'on peut tout de même vivre en... partageant. Donc, toutes rages éteintes, il acceptait la chose en attendant les événements, quitte à se venger d'autre façon le jour où l'occasion se présenterait, car il tenait toujours à prouver qu'il n'était point dupe et à se débarrasser de Mablot en mettant les rieurs de son côté.

Ce fut pour ces raisons sans doute qu'il accueillit d'un air enjoué et d'une âme égale l'annonce câlinement faite par la Julie d'une paternité future et les sourires des voisins, les cancans des commères et jusqu'aux plaisanteries égrillardes du maire ainsi que de son secrétaire de mairie, le maître d'école, qui le félicitaient ironiquement de sa verdeur :

— Si vous allez tous les ans me donner du travail comme ça et des inscriptions à faire au registre des naissances, je serai obligé de demander à la commune une augmentation.

— Toi, mon ami, pensa Jourgeot, tout en souriant aimablement, tu vas un petit peu trop loin, mais rira bien qui rira le dernier.

Cependant, chaque fois qu'on faisait allusion à la chose, le vieux souriait, et, dans sa figure madrée, plissée de rides, creusée de sillons, embroussaillée de poils, ses petits yeux vifs et clignotants brillaient étrangement.

Au fur et à mesure que les jours passaient, la Julie s'arrondissait :

— Elle en met un de baluchon, disaient les commères. Pour sûr qu'elle en va faire deux. Et ce pauvre Jourgeot, qui ne se doute de rien, mais là, de rien ! Jésus ! qu'il y a donc des gens bêtes au monde !

Lui, aimable, souriait toujours, répondait aux plaisanteries par des plaisanteries et s'intéressait activement à la layette du petit.

— Enfin, le grand jour arriva.

Au milieu d'un cercle affairé de commères accourues pour donner soi-disant leurs soins à l'accouchée, la sage-femme

triomphante brandit un petit être rougeaud, gigotant, qui braillait d'une voix obstinée et sonore.

— Pour de la gueule, il a de la gueule, constata Jourgeot, qui entrait.

— C'est un gros garçon, annonça la sage-femme. Jésus ! comme il ressemble à son papa ! Comme il vous ressemble, Jourgeot ! s'extasia-t-elle, la bouche en chose de poule, selon la sacramentelle formule.

Et toutes les bonnes voisines de répéter avec leur meilleur sourire :

— Comme il ressemble à son papa !

— Oui, approuva Jourgeot, d'un air ironique en se penchant sur cet amas piaillant de chair rougeâtre et mollasse ; oui, il me ressemble mieux qu'un loup !

Un silence se fit soudain, et le sourire des commères se mua en grimace. Diable ! le vieux se doutait-il ? Mais déjà Jourgeot, souriant à son tour, s'enquérait avec sollicitude de la santé de son épouse. Les femmes échangèrent des clins d'œil rassurés et toutes pensèrent que, selon sa coutume, il n'avait fait que plaisanter.

Malgré le froid que cette réflexion avait un instant jeté, tout se passa quand même le mieux du monde.

— Préparez l'acte, avait dit Jourgeot au maire, et laissez en blanc le nom des témoins : dès que j'aurai un moment, je monterai avec ceux que j'aurai choisis.

Jourgeot avait son idée. Il surveillait la rue, guettant le passage de Mablot.

Au bout d'un temps plus ou moins long, qu'il employa à bricoler de ci de là par la cuisine, il aperçut enfin, discutant avec animation, son gaillard qui passait en compagnie d'un voisin.

Il sortit comme par hasard juste au moment où ils arrivaient à hauteur de sa maison.

— Comme ça se trouve bien ! s'exclama-t-il. J'étais justement en quête de deux bons bougres pour un petit service. Vous voulez bien me le rendre ?

— Ce ne serait pas le premier, répliqua avec un air de suffisance et en souriant malignement Mablot, et ce ne sera pas le dernier, espérons-le.

Son camarade sourit à son tour. L'allusion était transparente et l'ironie de cette réponse ne lui échappait point.

— Justement, convint Jourgeot, c'est pour déclarer le gosse à la mairie. Tu peux bien mettre ta signature à côté de la mienne... comme témoin : c'est la moindre des choses.

— Naturellement, naturellement, acquiesça Mablot, qui ne s'attendait guère à celle-là et commençait à rire jaune.

Sans proférer d'autres paroles, tous trois s'en furent à la Maison commune, où Jourgeot fit inscrire Mablot comme premier témoins et son camarade comme deuxième.

— L'ordre n'y fait rien, voulut rétorquer le secrétaire qui réprimait une violente envie de rire.

— Si, si, insista Jourgeot, en le fixant droit dans les yeux ; j'y tiens.

— Fichtre ! pensa-t-il, et son envie d'éclater fit place à un sourire légèrement contraint.

Ayant donné lecture de l'acte, il passa la plume au déclarant qui, d'une main ferme, en lettres énormes, inscrivit comme signature:

« *JOURGEOT ET COMPAGNIE* »

Ce fait, il tendit gracieusement la plume à messire Mablot, qui la saisit entre ses doigts fébriles. Le paraphe de l'autre flamboyait au milieu de la page et ce fut d'une main tremblante et mal assurée que, l'ayant lu, il aligna à côté un « Mablot » chancelant comme une démarche d'ivrogne. Et le deuxième témoin ne fut pas moins ébahi de la chose non plus que le maire et son secrétaire.

Cependant, bien que cela ne fût pas très régulier, pas un n'osa dire un mot ni formuler une réflexion, tant le vieux avait un air goguenard et narquois.

Un silence embarrassant planait ; tous allongeaient un nez, un nez, tandis que Jourgeot, reprenant son sourire, son bon sourire des jours précédents, les invitait poliment :

— Maintenant, Messieurs, que le père a sûrement signé!... et les témoins aussi, je vous offre l'apéritif. Vous n'allez pas refuser : vous comprenez que ces petites choses-là ne vont plus m'arriver tous les jours ; une fois, oui ; mais deux, non : je n'y tiens pas, continuait-il en souriant toujours du côté de Mablot.

Ils furent tellement abrutis de la proposition et des termes

dans lesquels elle était faite qu'ils n'osèrent refuser et, tout le temps que dura l'absorption du pernod, Jourgeot triomphant pérora, les dévisageant chacun à son tour, avec un air de satisfaction goguenarde non dissimulée.

Eux, se creusaient la tête, souriant bêtement, le front ridé, les yeux inquiets :

— Certainement, le vieux savait ; il savait tout depuis longtemps, et il se fichait de la chose sans doute et pendant qu'ils riaient de lui, c'était lui qui se payait leur tête. Telle fut bientôt leur conviction intime.

Le village tout entier ne tarda pas à être informé de la scène ; c'était Mablot maintenant qu'on regardait en rigolant et de travers.

— Ce sacré Jourgeot, il avait fait signer le père tout de même, et tous ceux qui lui avaient naguère lancé des pointes ou lâché des allusions perfides baissaient maintenant le nez ou détournaient la tête quand il passait.

Le séducteur ,comprenant que cela allait mal tourner pour lui, ne tenta pas de revoir la Julie et quelques jours plus tard, son baluchon sur le dos, quitta le pays pour aller chercher de l'embauche ailleurs.

— C'était un garçon qui était « bien de service », affirma malicieusement Jourgeot quand un voisin lui annonça ce départ.

L'autre, gêné, détourna aussitôt la conversation.

Mais Jourgeot, tenace, insistait :

— Il pousse, mon petit gaillard, il pousse ! Ça fera un rude lapin, m'est avis ! Il sera mon bâton de vieillesse et peut-être que c'est lui qui me donnera du pain quand je serai trop vieux.

La Julie, mise au courant de tout par de complaisantes voisines, filait doux elle aussi et, bien que Jourgeot n'eût jamais devant elle fait allusion à rien, elle dorlotait son homme tout autant que son gosse.

Eh, eh ! pensait le vieux, je crois que je n'ai pas été si bête que ça, après tout !

La vieillesse paisible et douce qu'il avait rêvée lui ouvrait de nouveau sa perspective de jours calmes et sans nuages ; mais son triomphe ne fut vraiment complet que le jour où le Procureur de la République flanqua au maire du pays un « poil »

magistral pour avoir laissé inscrire des insanités sur les registres de l'état civil.

« Jourgeot et compagnie ! » C'était se moquer de la loi, cela, et il fallait être stupide pour tolérer de pareilles plaisanteries. A la première irrégularité il serait suspendu de ses fonctions, sinon révoqué tout à fait.

Le maire furieux, craignant qu'on ne le prît dans le village pour un incapable, dégomma sur l'heure son secrétaire de mairie, et le lendemain il faisait signer à son Conseil municipal d'abord, à ses administrés ensuite, une pétition contre cet imbécile de maître d'école qu'il fallait absolument et au plus vite faire f.... le camp du pays.

—

UN SATYRE

Comme l'angelus sonnait, le soleil s'étant depuis un moment déjà mussé derrière les nuages rouges du Mont de la Bouloie, Mimile, le petit gars du père Victor, qui gardait ses bêtes dans l'enclos des Essarts, rassembla ses vaches et ses bœufs et, le fouet claquant comme pour une menace, modula longuement d'un gosier sonore le cri coutumier de ralliement et de retour : « A l'eau lô-lô-lô lô-lô...ve ! »

Dans l'air rafraîchi où une impalpable brume se condensait en rosée, les bêtes levèrent leur mufle humide et, dociles à l'invite de leur jeune gardien, gravirent le coteau pour reprendre, par la saignée pratiquée dans le petit bois qui délimitait en haut leur pâture, le chemin de terre bordé de haies vives aboutissant au village.

Aux alentours et dans les lointains invisibles, les tintements joyeux des clochettes argentines et les bourdons graves des sonneaux indiquaient à Mimile que les autres petits bergers, ainsi que les bergères de son âge rapatriaient comme lui vers l'abreuvoir et vers l'étable leurs troupeaux repus.

A quelque cent mètres en avant, dans le même chemin, les trois vaches et les six bouvillons de sa petite camarade, la Tavie, qui, depuis une semaine, pâturaient dans la prairie voisine de son enclos, prenaient le pas accéléré, excités par les coups de fouet, et les injures vigoureuses : bougre de charogne, sale chameau, etc., de leur conductrice, que l'ombre

grandissante, malgré sa hardiesse naturelle, tant soit peu effrayait sans qu'elle en voulût convenir.

Dans l'azur à peine noirci du couchant, l'étoile du berger brillait d'un feu paisible, sans un scintillement ; l'air était calme ; pas un frisson n'agitait les faîtes ajourés en dentelles sombres des haies vives sur lesquels on voyait zigzaguer comme l'éclair noir d'un vol silencieux de souris-volante ou virer en frou-frou soyeux et quasi muet le planement furtif d'une chouette.

Mimile, qui avait joué tout le jour avec sa petite voisine la Tavie dans la grande haie qui séparait leurs pâtures respectives, suivait d'un œil vigilant la marche de son troupeau. Le Frisé, un jouvenceau d'un an, capricieux et fantasque en diable, lui donnait surtout du fil à retordre, cherchant à profiter de tous les passages frayés dans l'une ou l'autre haie pour s'éclipser subitement. Aussi, tout en poussant à pleine gorge des mélodies de sa composition où les trala la la lère alternaient avec des « Frisé par ci, Frisé par là, ah grand salaud ! » et autres menaces de circonstance, Mimile faisait de temps à autre claquer vigoureusement son fouet pour, d'une façon précise et tangible, rappeler au sentiment de la discipline ses tributaires encornés se bousculant dans les ornières boueuses de l'étroit chemin.

La première maison du village, derrière l'écran circulaire de son noyer centenaire, présenta bientôt sa masse compacte dont l'obscurité grandissante amplifiait encore les dimensions, et le Creux, sorte de mare, par delà son armée naine de roseaux alignés, montant sur son pourtour une garde muette, apparut, lamé de reflets d'argent.

Une bousculade plus violente se produisit ; les petits veaux et les génisses rejetés de droite et de gauche par la poussée des grands bestiaux s'égratignèrent aux ronces flottantes des haies. Mais le berger, qui avait pour consigne de ne pas laisser boire ses bêtes à la mare, se jeta au plus épais de la mêlée et, passant devant le troupeau, de sa lanière sifflante fit rebrousser chemin aux impatients et les remit dans le droit chemin.

La grande rue du village s'ouvrait, resserrée entre ses deux rigoles desséchées par le soleil, avec ses maisons un peu retirées où brillaient des lumières et quelques vergers gardés par

des murs de pierres brutes empilées simplement les unes sur les autres, au-dessus desquelles les arbres fruitiers tendaient leurs branches envahissantes. Au centre du pays se trouvait l'abreuvoir municipal qu'entretient de son jet intarissable et frais, craché par un gros triton joufflu, la bonne source canalisée après maints procès coûteux soutenus au temps jadis par les anciens des anciens de la commune.

Sans penser à autre chose qu'à ne point semer au port quelque vache à l'humeur vagabonde ou quelque génisse capricieuse, Mimile, son fouet à la main, était planté là, derrière son troupeau s'abreuvant à longs traits, quand le père Louchon, prenant son air le plus croquemitaine, s'approcha de lui :

— Ah ah ! te voilà, petit polisson ! s'exclama-t-il en le menaçant du doigt ; me dirais-tu bien ce que tu faisais hier après-midi avec la Tavie dans le gros buisson de la haie des Essarts ?

— Moi, rien ! on s'amusait, répartit Mimile naïvement.

— Et à quoi vous amusiez-vous ?... Ah ah ! tu ne réponds rien !... Petit satyre ! que je vous y reprenne encore tous les deux, ajouta-t-il en clignant de l'œil d'un air malicieux, tandis que le gamin, rougissant pour cacher sa confusion, courait détourner la Poumotte, sa plus vieille vache, qui prenait fort opportunément une direction opposée à celle de son étable.

— Satyre ! pensait Mimile en suivant son troupeau. Qu'est-ce que ce vieil imbécile a bien voulu me dire? Et il eut beau réfléchir à tout ce qu'il avait fait avec la Tavie, il n'arriva point à trouver une explication plausible : ça tire ! ça tire? J'sais pas ce que c'est, moi ; m... iel pour toi, vieux bac !

Et il n'y pensa plus.

Tout de même la menace du père Louchon l'avait induit en méfiance. Aussi, lorsque, le lendemain, se trouvant avec ses vaches et ses bœufs dans l'enclos des Essarts, la petite tête blonde ébouriffée de la Tavie apparut dans l'ouverture de la haie, il fit semblant de ne pas la voir.

— Hé, Mimile, cria-t-elle ! viens-tu ? On va bien s'amuser aujourd'hui, Mimile !

Forcé de lever la tête, il répondit à son tour par une brève interrogation :

— Quoi ?

— T'entends donc pas c'que je te dis ; viens t'amuser...

— Non !

— Non ? Pourquoi ?

— Pasque !

Et la Tavie eut beau insister, multiplier les interrogations sous les formes les plus diverses, il s'en tint énergiquement à son refus et à sa laconique explication : « pasque ! »

C'est que le petit gars, réfléchi et un peu timide, avait, malgré ses huit ans, pensé qu'il devait être sans doute fort grave de se livrer, en compagnie d'une fillette du même âge, à des jeux que les parents, l'école et l'Eglise n'encouragent ni ne tolèrent, jeux qui lui valaient en outre, du père Louchon, la dénomination peu aimable de satyre.

Dépitée à son tour, après avoir traité son jeune voisin d'âne et d'imbécile, la gamine refranchit la haie et se résolut à charmer seule les heures de la vesprée.

Elle s'appliqua donc, à l'ombre d'un gros buisson, avec des pierres, de la mousse, des rameaux verts et des fleurs, à édifier une petite niche au fond de laquelle un caillou long, dressé sur une de ses bases, figurait un saint ou une sainte. Auprès de cet élu, une procession d'autres cailloux, représentant des fidèles venaient en pèlerinage demander ou la pluie ou le beau temps, à moins que ce ne fût la destruction des souris et des vers blancs, ou encore l'extermination des chenilles.

Mimile, de son côté, utilisant des cailloux, des baguettes de coudrier taillées et d'autres matériaux tout aussi rudimentaires, se livrait dans une taupinière à des travaux de fortification avec remblais, talus, poternes, pont-levis, sans oublier les fossés dans lesquels il se réservait, le moment venu, de pisser un coup pour en rendre le passage plus difficile à un imaginaire ennemi.

Tout était paisible aux alentours. Les pâturages, enclavés dans les bois de tous côtés, sauf au levant, où des haies vives érigeaient leurs épaisses barrières épineuses, restaient d'un vert dru malgré la chaleur torride de cette fin d'été. Seuls, dans un des versants caillouteux de la forêt, deux ou trois vieux hêtres accusaient, par quelques feuilles roussies prématurément, l'arrivée prochaine de l'automne et la mort de l'été.

Le sifflement intermittent d'un merle effrayé par l'approche d'une femme en quête de mûres ou par le passage d'un

écureuil, l'appel criard d'un geai sautant d'une branche à une autre dans un roux ébouriffement de plumes troublaient à peine le calme plat de cette mer vallonnée de verdure sur laquelle un soleil implacable versait à pleines écluses ses cascades lumineuses et chaudes de rayons.

Dans la prairie, les vaches lentement avançaient, broutant devant elles sans hâte et sans trêve. Le fanon musculeux ballottait de droite et de gauche comme une épaisse draperie qu'agitaient les mouvements de mufle réguliers et lents, tandis que la queue vigilante voltigeait sans relâche alentour de leurs cuisses et de leurs flancs, chassant les taons assoiffés de sang et les mouches importunes. De temps à autre, l'une d'elles, capricieuse ou lassée d'un mets toujours pareil, levait la tète et humait le vent pour surprendre, dans la symphonie des parfums exhalés par les herbes fines de la prairie, quelque harmonie nouvelle plus tentante et aller entamer plus loin un sillage nouveau, comme un mineur qui délaisse pour une veine plus riche un filon appauvri ou épuisé.

Mimile alors levait la tête, surveillant attentivement les évolutions de la bête, et, quand il la voyait tendre le museau du côté de la haie voisine, par un ou plusieurs vigoureux claquement de fouet, la rappelait à l'ordre et au sentiment de la discipline.

Il venait par cet infaillible procédé de faire rentrer dans le cerveau du Frisé, toujours prêt à chercher ailleurs ce qu'il avait devant lui, la perception des saines doctrines et, tranquillisé pour un temps, se remettait à l'œuvre, qui prenait bonne tournure, quand, du sentier qui à travers bois conduit à la ferme de la Bouloie en passant par les enclos, déboucha Le Rouge, un bâton à la main et son baluchon sur l'épaule.

— Tiens, pensa-t-il, il fait sa tournée pour les allumettes.

Le Rouge, dans le pays, était connu de tous, mais les gosses n'avaient pas peur de lui, car, malgré sa réputation de braconnier, de contrebandier, d'ivrogne et de « goûilland », comme on disait, il n'avait jamais fait de mal à personne et si l'on pouvait le soupçonner de quelques délits de maraude ou de petits vols champêtres, nul n'avait jamais eu directement à se plaindre de ses agissements.

Les gamins aimaient même assez à le rencontrer, car il les interrogeait sur le passage des gendarmes, ainsi que sur les

allées et venues de gens suspects, tels que douaniers, rats de cave, voire rats volants, autre genre d'oiseaux, si l'on peut dire, de la même famille que les autres qui, sous les plus spécieux prétextes, s'introduisaient chez les braves paysans pour allumer leur cigare et vous leur flanquaient un beau procès-verbal si on ne leur présentait pas une « soufrante » sortant des boîtes de la régie.

Le Rouge n'aimait point trop à rencontrer sur sa route ces gaillards-là ; aussi, selon la précision des réponses qui lui étaient faites, gratifiait-il ses éclaireurs de cadeaux princiers sous les espèces d'un petit ou d'un gros sou.

Le gosse aurait pu, dès qu'il le vit, se lever pour signaler au voyageur sa présence, mais comme on n'était pas dans la saison où l'on joue aux billes et où les pièces de monnaie sont précieuses, il ne bougea point, se donnant exclusivement à ses travaux et Le Rouge ne le découvrit pas auprès de son buisson, accroupi dans la terre et dans le soleil.

Le contrebandier traversa donc dans sa largeur l'enclos de Mimile et passa dans celui de la Tavie où il s'arrêta sans doute un instant à bavarder avec la gamine ; mais une fois la haie franchie, le berger le perdit de vue. Repris tout entier par son œuvre, il oublia vite cette apparition et se remit à besogner en silence. Son travail avançait : c'était magnifique, du moins il en jugeait ainsi.

Une allée fortifiée de bouts de bois conduisant à une poterne monumentale en coudre venait d'être terminée et il parachevait son ouvrage en installant sur ce châssis une sorte de trappe qui se manœuvrait de l'intérieur à l'aide d'une ficelle, quand un glapissement suraigu, suivi de hurlements farouches, le tirèrent en sursaut de son extase laborieuse.

D'un seul bond, il fut debout, écarquillant les quinquets, et courut entre les deux haies.

La vieille Zélie, qui était venue au bois, sans doute pour y cueillir des mûres, s'enfuyait à toutes jambes dans la direction du village, gesticulant comme une folle, beuglant comme un âne en colère.

— Au brigand ! au bandit ! au satyre ! Ah ! le grand cochon, le saligaud !

Mimile, qui la regardait s'enfuir, ahuri de tout ce tapage, se demandant quelle en pouvait bien être la cause, aperçut alors

Le Rouge. Il sortait du buisson dans lequel il avait joué la veille avec la Tavie et courait après la femme en lui criant :

— Taisez-vous ! mais taisez-vous donc, vieille folle ; pour l'amour de Dieu, taisez-vous ! je vous donnerai tout ce que vous voudrez : ma montre, mon porte-monnaie, tout, tout, tout...

Mais la vieille n'entendait rien, ne voulait rien entendre et hurlait de plus belle :

— Au satyre ! au satyre ! au brigand !

On eût dit qu'elle avait retrouvé ses jambes de dix-huit ans, tant elle filait rapidement ; bientôt même elle disparut au haut de la crête dans un épaulement de terrain et Mimile, détournant la tête, découvrit à ce moment la petite Tavie qui sortait à son tour du gros buisson où elle se trouvait sans doute avec le contrebandier.

— Qu'est-ce qu'ils ont donc bien pu faire ? se demandait le gosse. Peut-être ce qu'on a fait ensemble avant-hier ! La vieille l'appelle satyre et c'est bien ce mot-là que le père Louchon me disait hier au soir ; pourtant, lui, ne s'est pas sauvé vers le village en gueulant comme un chien battu quand il m'a vu avec la Tavie !

Le Rouge, cependant, désespérant d'atteindre la vieille femme, s'arrêta et s'épongea le front. Il avait des yeux égarés et l'air à moitié fou. Pour qu'il ne s'aperçût pas de sa présence, Mimile rentra dans l'intérieur de la haie. Il le vit alors lever en l'air des bras désespérés, revenir vers la fillette à qui il jeta en hâte quelques mots incompréhensibles et se précipiter vers la forêt dans laquelle il s'engouffra et disparut comme un noyé qui s'enfonce dans une eau sombre, sans bruit refermée sur sa tête.

Pendant ce temps, époumonnée et rouge, les cheveux défaits et les habits en loques, la vieille Zélie arrivait au village où ses hurlements l'avaient précédée. Emus par les cris entendus, tous ceux qui travaillaient aux champs aussi bien que ceux qui étaient à la maison accouraient ou sortaient sur le pas de leur porte, interrogeant la rue. La foule grossissait de minute en minute.

Immédiatement entourée, la cueilleuse de mûres fit à ceux qui se trouvaient là un récit qui devait à coup sûr être effrayant, car aussitôt la place de la fontaine retentit d'imprécations, de blasphèmes et d'épouvantables cris de colère et de rage :

— Le saligaud! le brigand! le satyre!

— Ah, le cochon! si je l'attrape!

— Il faut le prendre!

— Qu'on aille chercher les gendarmes!

— Cette pauvre petite!

Seul dans la pâture avec la Tavie, Le Rouge et la vieille disparus, Mimile, vaguement alarmé et un peu inquiet, mais surtout très intrigué, était accouru pour demander à sa petite camarade des explications :

— Qu'est-ce qu'il t'a fait, Le Rouge?

— Rien!

— Et qu'est-ce qu'il t'a dit?

— Rien!

— Mais si; en partant, il t'a dit quelque chose.

— C'est pas vrai!

— Qu'est-ce qu'elle avait, la vieille Zélie?

— Je sais pas.

— Mais si, que tu sais. Pourquoi que tu ne veux pas me le dire? eh bien, puisque c'est ça, je le dirai « à vos gens » (1) quand ils viendront.

— Qu'est-ce que tu veux y dire? Et puis, si tu dis quelque chose, eh bien, moi je dirai que t'es venu aussi avec moi dans le buisson, comme Le Rouge, toute la semaine passée et puis encore hier toute l'après-midi, na!

Le gosse n'eut pas le temps de s'expliquer davantage; déjà les gens en hâte arrivaient, les uns armés de triques énormes, d'autres de fourches de fer, d'autres encore de vieux sabres et certains même de fusils de chasse.

Les interrogations se croisaient et les exclamations aussi :

— Où est-il passé?

— L'avez-vous vu?

— Allez-vous-en vite, les enfants, allez-vous-en!

— Viens-t'en, toi, viens, petite malheureuse, larmoyait, blême, la mère de la bergère en la saisissant brutalement au poignet, tandis que les autres commères, accourues avec elle, dévisageaient la gamine avec des regards inquisiteurs où apparaissait peut-être une vague pitié, mais surtout une curiosité malsaine décelée par d'égrillards plissements de paupières et de furtifs avivements de prunelle.

(1) Locution comtoise pour « tes parents ».

Mimile, d'un geste vague, désigna aux hommes la forêt, où ils pénétrèrent à la queue leu leu avec leurs tridents et leurs fusils.

— Je lui tire dessus s'il dit le moindre mot, affirmait l'un.

— Et moi, je l'embroche avec ma fourche, déclarait un autre.

En entendant des menaces aussi précises, Mimile sentit son inquiétude grandir terriblement.

— Quel épouvantable crime avait donc commis Le Rouge pour attirer ainsi sur lui la colère et les malédictions de tout un pays?

Si sa camarade au moins avait parlé! Mais non, il ne possédait pas la moindre précision. Comme lui, il était entré avec la Tavie dans le buisson et comme lui on le qualifiait de satyre. Si jamais on venait à apprendre qu'il était dans le même cas que Le Rouge!... Allait-on le traiter de même? Pourvu que le père Louchon ne s'avisât point de raconter ce qu'il savait! Et la Tavie qui le menaçait, s'il disait un mot, de tout révéler. Grands dieux! Cela pouvait être grave, extrêmement grave!

— C'est un satyre, qu'ils ont dit, et moi aussi j'en suis un, puisque le père Louchon me l'a répété hier au soir. Pourvu qu'on n'en sache rien!

Les satyres sont des gens qu'on poursuit avec des fusils pour les tuer, des triques pour les assommer, des fourches pour les embrocher parce qu'ils sont entrés dans les buissons avec les petites filles.

Je l'ai échappé belle et j'ai eu de la chance de ne pas écouter la Tavie aujourd'hui; ce serait moi peut-être qu'on serait en train de poursuivre maintenant à travers les bois.

La face rouge, les yeux hagards, le corps baigné de sueur, il ramenait en hâte son troupeau.

— Pauvre gamin, s'apitoyèrent quelques commères. Il est encore tout épouvanté de l'affaire.

Les bœufs et les vaches arrivaient à la fontaine et s'alignaient le long de l'abreuvoir. Mimile avait la gorge sèche et le front brûlant; il voulut boire, lui aussi. Montant sur le rebord de pierre du grand bassin, il se dressa à côté de la borne, les pieds sur une des tiges de fer grâce auxquelles les femmes maintenaient en face du goulot leur arrosoir et là, disposant sa main sous le jet limpide pour faire une sorte de petite auge, il aspira à longs traits le breuvage glacé.

La Tavie, au même moment, rentrait chez elle, bousculée rudement par sa mère, et les femmes s'engouffraient dans la maison derrière elles, avides d'interroger et d'apprendre en détail tout ce qui s'était passé ; mais la gamine, les yeux agrandis et cerclés de noir, les mâchoires serrées, un pli volontaire au front, restait sombre et muette.

Les commères l'entouraient, se pressant, se bousculant, parlant toutes à la fois, donnant leur avis :

— Faut pas la toucher avant que les gendarmes ne soient là !

— A-t-on prévenu le médecin ?

— Ah ! le brigand : il n'en réchappera pas.

— Sûr qu'on devrait lui couper le cou !

— Il ira au bagne et c'est bien fait ; c'est pas trop tôt qu'on débarrasse le pays de cette vermine ; quand on songe que ça aurait aussi bien pu nous arriver, à nous !

— Oh ! une femme peut toujours se défendre !

— Ah, vous croyez !

Mimile, durant ce temps, avait ramené à l'étable son troupeau et seul, son père se trouvant au nombre des traqueurs et sa mère parmi les curieuses, avait attaché chaque bête à la crèche par son lien de fer ou de corde ; puis, dévoré de curiosité, il était sorti bien vite et avait rejoint un groupe de quelques bambins de son âge, lesquels, ayant entendu des lambeaux de phrases échappés à la conversation des parents, discutaient gravement de l'affaire.

— Alors, Le Rouge, i va aller en prison ?

— Oui, et la Tavie ?

— La Tavie, non ; pisque le maire a dit qu'elle avait pas de « décernement ».

— Ah !

— Tu sais rien, toi, Mimile ?

— Non !

— Pourtant, t'étais pas loin, t'as rien vu ?

— Rien du tout, affirma-t-il en rougissant légèrement, comme honteux d'en savoir moins que les autres.

— Ils disent qu'on devrait i couper le cou, au Rouge, pasqu'i s'a amusé avec la Tavie : s'amuser avec une gosse comme ça, que disait la mère Tintin, si c'est possible ! Las moi ! Doux Jésus !

— A quoi qu'i pouvait bien s'amuser ? Je croyais que les

hommes i s'amusaient plus qu'en buvant et en jouant aux quilles.

— Mes vieux, vous savez, i devait faire des choses....

— Tu crois que les hommes i s'amusent encore comme ça ? Ça se pourrait bien, quand je suis couché et qu'on croit que je dors, j'ai entendu.,..

— Alors, pourquoi qu'ils ont couru après Le Rouge avec des fusils si eusses...

— C'est pasque c'est défendu tant qu'on n'a pas été soldat ; mon père me le dit bien, quand j'y demande du tabac : tu fumeras quand tu seras soldat.

— Alors, Le Rouge a fait des cochoncetés ?

Quelques traqueurs, le visage en sueur, revenaient déjà de leur chasse à l'homme et la discussion tomba, d'autant qu'on signalait d'autre part l'apparition des gendarmes.

Les gens du village n'avaient trouvé nulle part trace du passage du Rouge ; quant aux représentants de la force publique, on les aperçut bientôt débouchant du chemin qui menait au chef-lieu de canton. Tous deux avaient l'air grave et préoccupé, ainsi qu'il sied à des gens investis de l'autorité et qui sentent qu'ils ont à remplir une mission particulièrement délicate et redoutable.

— C'est pas de la blague, pensait Mimile, qui, les tempes bourdonnantes et la gorge sèche, s'en fut de nouveau mettre son museau sous le goulot de la fontaine.

On indiqua au brigadier la demeure de la Tavie et, accompagné de son subordonné,il s'y rendit sans perdre une minute. Des curieux essayèrent de se faufiler à leur suite, mais ils s'opposèrent à toute intrusion importune, voulant avant tout et en premier lieu interroger la petite victime ainsi que ses parents pour passer ensuite à l'audition des témoins.

Avec des frissons, Mimile vit la porte se refermer sur leurs dolmans.

— Pourvu qu'elle ne dise rien, se répétait-il, et que le père Louchon se taise, lui aussi.

Cependant, tout le village était en émoi ; un à un ou par petits groupes les traqueurs étaient rentrés et, en attendant la sortie des gendarmes, discutaient violemment. Chose bizarre, le père Louchon, qui venait de passer à côté de Mimile, ne paraissait pas plus se soucier de lui que s'il n'eût pas

existé et, dans le groupe acharné des discoureurs, il avait plutôt l'air de chercher à excuser Le Rouge.

— Sait-on jamais ? disait-il. D'abord, tant que le médecin ne se sera pas prononcé, on ne peut rien dire. Vous devriez pourtant savoir qu'il y a des enfants naturellement vicieux et cette gamine-là, — je ne suis pas un aveugle et je m'y connais — vous a des yeux à la perdition de son âme.

Mais on contrecarrait le père Louchon, on l'engueulait même, on gesticulait, on vociférait, on vouait Le Rouge aux pires supplices, puis on se rapprochait pour confabuler à voix basse après avoir écarté rudement les gosses qui s'approchaient pour écouter.

Certains mots pourtant revenaient, qu'ils ne pouvaient pas ne pas entendre : bagne, chaînes, boulet, fièvres, Biribi, Cayenne, La Nouvelle. Leurs syllabes sonnaient ainsi que des coups de trompettes, éclatant dans la rumeur brumeuse des phrases assourdies comme des éclairs au cœur d'un nuage et se fixaient en traits ineffaçables dans les oreilles et dans les cervelles enfantines.

Mimile se sentait plus gêné encore. Il était tantôt rouge et, tantôt pâle, tantôt brûlant et tantôt glacé. La tête lui faisait mal ; une fatigue sournoise engourdissait ses jambes, ses jarrets étaient douloureux, le cou lui semblait raide et ses yeux papillotaient comme le soir après la soupe, quand le marchand de sable est passé.

Il restait quand même, voulant en savoir le plus possible et, comme les autres, ne quitta la place de la fontaine qu'après la sortie des gendarmes, plus graves et plus sévères que jamais.

Sa mère vint le chercher pour la soupe du soir, mais il ne se sentait aucun appétit, mangea très peu et gagna son lit en quittant la table.

Les idées tourbillonnaient dans sa tête comme ces essaims fous de papillons bleus que l'on voit voltiger après les averses au-dessus des flaques de boue. Il pensait : Biribi, Cayenne, le boulet, la chaîne, un satyre, se sauver, se sauver comme Le Rouge !

A grand'peine, il s'endormit, mais d'un sommeil fiévreux, peuplé de visions sinistres où défilaient, dans des décors inconnus et sauvages, des processions d'hommes sombres traînant des chaînes cliquetantes et des boulets énormes.

En sursaut, dans la nuit, il s'éveilla, la bouche amère, le front brûlant, le corps en moiteur. Il mourait de soif : boire, boire ! Il sauta du lit et, pieds nus, en chemise, courut à la seille de la cuisine sur laquelle flottait le bassin de cuivre. Collant ses lèvres au métal frais, il but avidement, puis, la tête lourde et vacillante, regagna sa couche.

— Elle n'a rien dit, murmura-t-il, et le père Louchon non plus. Et son cerveau longtemps remua, brassa, retourna ces deux idées ; puis tout tourbillonna de nouveau, tout sombra dans le noir et sa conscience d'enfant chavira derechef au fond d'un sommeil pesant, hanté de cauchemars.

A l'aube, tenaillé par la crainte, il s'éveilla. Son mal de tête ne s'était pas calmé ; des douleurs aiguës lui traversaient le crâne, le fond des yeux le faisait souffrir et ses tempes bourdonnaient. Mais l'inquiétude était plus forte que la douleur ; il voulait savoir ; une énergie désespérée l'animait et il se leva comme d'habitude.

Un instant il songea à profiter de sa liberté pour gagner les bois, comme Le Rouge : mieux valait la fuite et la solitude à la prison et à la torture, au boulet et à la chaîne. Dans la forêt,il y a des mûres et des noisettes, il y a aussi des pommes sauvages : les renards ont des terriers pour s'abriter en hiver de la neige et du froid, les écureuils ont des boules de mousse et ce n'est pas le bois qui manque pour se chauffer !

Mais il se sentit faible, les jambes flageolantes et, comme on n'avait pas trop l'air de se soucier de lui, un vague sentiment de confiance lui revint.

On annonçait pour bientôt la venue du docteur, du médecin « légisse », disaient les femmes, qui serait accompagné de ces Messieurs du Parquet.

Qu'était-ce encore que ceux-là ?

Il le sut l'heure d'après, en voyant arriver, dans un break couvert,des gens en tube ou en chapeau melon qui,à leur tour, se rendirent chez la Tavie.

Une demi-heure plus tard, une nouvelle arrivée sensationnelle se produisit. Les menottes aux mains, encadré par deux gendarmes, Le Rouge, qui s'était constitué prisonnier durant la nuit, s'engageait dans la grande rue du village. Il était pâle, défait, et triste comme quelqu'un qui aurait longuement souffert.

Une rumeur furieuse monta de la foule amassée : des injures, des menaces lui furent criées, des poings brandis se tendirent de son côté, tandis que des femmes, plus excitées encore, menaçaient de lui crever les yeux avec leurs aiguilles à tricoter.

Lui, secouait la tête continuellement, éperdument, en signe de dénégation.

— Misérable ! bandit ! satyre !

— Attends, canaille ! la cour d'assises, les juges rouges, la guillotine, le couperet !

Les gosses, figés d'horreur, écoutaient ces injures et ces malédictions, et, parmi eux, Mimile, plus pâle et plus tremblant que jamais sur ses jambes molles.

Les trois nouveaux arrivés pénétrèrent eux aussi dans la maison de la Tavie.

— C'est pour la confrontation, déclara le garde-champêtre qui avait pu, ayant introduit les magistrats, assister à une partie de l'instruction.

— Eh bien ! l'interrogeait-on. Qu'est-ce qu'a dit le médecin ?

— Pas grand'chose, il paraît que l'acte n'a pas dû être *emperpétré*.

— Ah ! mais la vieille Zélie a pourtant vu ! Qu'a-t-elle dit ?

— Elle prétend qu'elle a vu la gamine avec ses jupes retroussées.

— Et la gosse ?

— La gosse dit que ce n'est pas vrai, qu'elle n'avait que des cailloux et des fleurs dans sa robe repliée en poche et nouée derrière son dos. Quant au Rouge, vous avez pu le voir, il nie formellement.

Mais Mimile ne pouvait plus rien entendre de ces conversations qui lui eussent enlevé de dessus le cœur un poids terrible.

Pâle comme un linceul, après avoir assisté à l'arrivée du Rouge et entendu les mots de cour d'assises et de guillotine, il avait dû s'appuyer contre un mur pour ne pas tomber. Sa mère, prévenue, l'avait emmené immédiatement à la maison où, sitôt rendue, elle le déshabilla et le fit coucher.

— J'ai.... j'ai bien mal, balbutiait l'enfant d'une voix dolente, bien mal à la tête.

— C'est rien, t'auras pris froid cette nuit en te découvrant ; je vais te faire une infusion et quand tu auras dormi, ce sera passé, affirma la femme.

Pendant ce temps, chez la Tavie, la confrontation ne donnait pas plus de résultats que l'interrogatoire et que l'expertise du médecin. Le témoignage de la vieille Zélie, dont les yeux n'avaient plus leur acuité de vingt ans, devenait suspect et les magistrats restaient perplexes. Le Rouge devait-il être maintenu en état d'arrestation ? Rien ne justifiait cette mesure, sauf, cependant, les promesses qu'il avait faites à la vieille alors qu'elle se sauvait en courant vers le village.

Mais il les expliquait d'une façon fort plausible par l'affolement qu'il éprouvait devant la perspective d'un scandale.

Pour en finir, avant de signer le non-lieu, le Procureur demanda aux personnes présentes s'il ne se trouvait pas sur le théâtre de la scène quelque témoin oculaire qu'il pourrait interroger. On lui désigna le jeune Mimile, dont le père se trouvait justement parmi les hommes qui confabulaient sur la place.

— Vous tenez à interroger le petit, répondit Victor à l'interrogation des magistrats, rien n'est plus facile. Je vous l'aurais bien fait venir ici, mais tout à l'heure il était un peu souffrant et ma femme l'a emmené à la maison pour le faire coucher. Si vous voulez m'accompagner jusque-là, il vous racontera ce qu'il a vu ; pas grand'chose d'ailleurs, car une grande haie sépare les deux enclos. Enfin, ce sera comme vous le désirerez.

— Nous allons vous accompagner, décidèrent les magistrats.

Et, suivis à distance par la foule, tous prirent la direction de la maison de Mimile.

Bien qu'il fût couché, l'enfant n'allait pas mieux et la fièvre, loin de se calmer, augmentait. Dans son petit lit de la chambre du fond, couché sur son matelas de balle d'avoine, les yeux grands ouverts et fixes, il regardait d'un air égaré tantôt le plafond et tantôt la porte. Son nez aminci frémissait comme un mufle de chat, ses mains s'agitaient, tandis que de ses lèvres entr'ouvertes de longues séries de mots inintelligibles sortaient par moments, à la suite desquels il retombait dans un silence obstiné.

— Voici la tisane, mon petit, annonça doucement sa mère, en entrant dans la pièce.

Le timbre câlin et doux de cette voix connue sembla le surprendre et le ramener à lui ; un sourire erra sur ses lèvres et il se souleva un peu, cependant que la femme, s'asseyant à son chevet, lui présentait le bol fumant.

Un silence pesant plana dans la chambre, qui permit vaguement d'entendre la rumeur de la foule en marche.

Mimile, les sens aiguisés par la fièvre, la perçut nettement et se dressa subitement sur son séant, l'oreille tendue, les yeux agrandis.

— Ne te débouche pas, mon enfant, tu as trop chaud, tu pourrais prendre froid, recommanda la maman.

Mais Mimile n'écoutait plus les paroles de sa mère :

— Ils viennent ! Mon Dieu ! Ils viennent, cria-t-il d'une voix angoissée. Elle a dit... ! Il a dit... !

Et les mots s'étranglèrent dans sa gorge.

— Qu'est-ce qu'ils ont dit, mon petit ! Rien. Dors, dors !

— Si, si, répliqua farouchement le gamin. Les gendarmes ! les juges rouges ! Biribi, le boulet, la guillotine. Mon Dieu, c'est pas vrai : j'ai rien fait !

— Mais non, mon petit, mais non, tu n'as rien fait. Dors tranquille, calme-toi, voyons !

Cependant la rumeur des pas s'était tue, mais on entendait des bruits de voix. Puis la porte de dehors s'ouvrit et le père Victor, précédant les magistrats, entra dans la cuisine et dans la chambre du poêle.

Sur le seuil de la pièce où se trouvaient son fils et sa femme il s'arrêta :

— Tenez, Messieurs, s'écria-t-il, le voici ! Donnez-vous donc la peine d'entrer.

Les hommes aux favoris sévères, aux vêtements plus sévères encore, gravement s'avancèrent, le Procureur en tête ; les autres se pressaient derrière lui, mais aucun ne pénétra dans la pièce.

Dès qu'il aperçut le premier, l'enfant, affolé, jetant son bol de tisane, repoussant les couvertures, sauta debout sur son lit, agitant les bras, gesticulant comme un fou, poussant des cris épouvantables, se débattant comme si on eût voulu le ligoter et protestant de toutes ses forces.

Distinctement, jusque dans la rue, on l'entendit hurler :

— Un satyre ! un satyre ! un satyre ! Et, sur le plancher, il s'affala comme une masse, raide et sans connaissance.

—

UN PETIT LOGEMENT

— Alors, t'as bien réfléchi, tu ne veux pas me louer ta chambre du fond ? Une fois, deux fois...

— Non, non !

— Pour soixante francs ?

— Pas pour mille !

— Eh bien ! garde-la, ta hutte à cochons ; tiens, veux-tu que je te dise, tu ne vaux pas mieux que les autres et tu n'es qu'un feignant, toi aussi.

— Et toi, tu n'es qu'un malappris.

Crachant en signe de mépris dans la direction du seuil de son interlocuteur, Arsène Barit, dit Cacaine, quitta après une bordée de jurons le père Désiré et, dans le crépuscule tombant, reprit à pas lents la direction du logis qu'il occupait vers le haut du village.

Arsène Barit cherchait un logement.

A la Saint-Martin dernière, qui est l'un des deux termes de l'année paysanne, son propriétaire, Ferréol Tournier, l'avait, sans façons aucunes, prévenu qu'il en avait assez d'un locataire aussi mauvaise langue que lui et qu'il eût à songer à prendre ses cliques et ses claques pour le 25 mars prochain.

L'explication qu'ils avaient eue alors avait été des plus orageuses. Cacaine, qui avait passé quelques mois à Paris, avait traité l'autre de sale vautour ; puis on s'était, avec force images, comparé aux animaux les plus disgraciés et les plus mal réputés de la terre. Sur quoi, maître Tournier, exaspéré, avait mis son locataire au défi de trouver au pays quelqu'un qui voulût, même à prix d'or, accepter de l'héberger une nuit à l'écurie et Cacaine, dans un ricanement hautain, pariait mille francs, dont il n'avait d'ailleurs pas le premier écu, qu'il trouverait, sans chercher cent logis pour un seul, et qui vaudraient tous mieux que la boîte à puces que l'autre avait eu le front de lui louer pour quarante francs par an.

Il faut croire pourtant que cette dernière affirmation était un peu aventurée, car on était fin février, et, depuis deux mois

qu'il s'adressait à ses compatriotes, détenteurs de locaux vacants, Arsène Barit essuyait partout le même refus, accompagné de cette invariable explication :

— Tu es trop mauvaise langue, mon garçon !

Il était de notoriété publique, en effet, à Velrans et aux environs, que le sieur Cacaine n'était pas la perle des locataires ni le modèle des camarades.

Très curieux de son naturel, il était toujours informé avant quiconque des menus potins du pays et n'avait pas son pareil pour les répandre et les amplifier. Pas un qui n'eût passé par son laminoir !

C'était surtout le dimanche, après la messe, devant un pernod « bien tassé » qu'il fallait le voir et l'entendre : un tel mettait de l'eau dans le lait qu'il portait à la fromagerie, la maison de celui-là était hypothéquée jusqu'à la dernière aisseule, tel autre couchait avec la femme du voisin, le curé était un vieux cochon et le maître d'école un fainéant. Nul n'échappait à sa dent et, comme il était solide, bien musclé et assez « braque » de son naturel, qu'il menaçait élégamment de casser la gueule à quiconque lui chercherait noise, il était aussi détesté que craint dans le pays. Il y vivait pourtant, soit en faisant le terrassier, soit en bricolant à de vagues besognes de charpentier et de maçon, soit encore, au moment des travaux, en se louant comme journalier pour faucher les foins et les blés.

On ne l'occupait, il est vrai, qu'à contre-cœur et quand on ne pouvait pas faire autrement ; mais comme le village manquait d'ouvriers agricoles, beaucoup de cultivateurs tout de même, certains jours où l'ouvrage pressait dur, étaient bien contents de le trouver là et de solliciter, contre argent comptant, ses services.

Cela ne pouvait cependant pas toujours durer. A la suite d'une affaire dans laquelle le village tout entier avait failli, par la faute de sa langue, en venir aux mains, un homme énergique parmi les anciens de la commune avait réuni quelques-uns de ses camarades et là, après avoir décidé son propriétaire à le flanquer à la porte, on avait avisé aux moyens de l'empêcher de retrouver coûte que coûte dans la région un nouveau logis.

Il s'en irait semer la discorde et la zizanie ailleurs, où il

voudrait, pourvu que le pays fût débarrassé de sa personne.

Et voilà pourquoi, depuis deux mois, malgré de savantes entrées en matière et d'insidieux discours, Cacaine ne trouvait personne qui consentît à lui louer, même en payant d'avance et à un taux certes fort élevé pour le canton, la chambre qu'il sollicitait.

Après les premiers refus, il avait souri, hautain et méprisant; mais à présent qu'il soupçonnait l'entente secrète et flairait la conspiration, il ne décolérait plus.

— Ah, tas de cochons, salauds ! grognait-il en remontant chez lui, bougres de canailles ! ah, vous voulez que je fiche le camp d'ici? eh bien, non ! je ne m'en irai pas et, bon gré mal gré, vous me logerez, oui, vous me logerez : je le jure sur les tripes de mon père !

A dater de ce jour, Cacaine ne travailla plus et, sans doute pour mûrir en toute tranquillité son plan de campagne, hanta fort régulièrement les divers bouchons de la commune, proclamant sur tous les tons que les indigènes de Velrans n'étaient que des sauvages, des jean-foutres et des lâches et qu'ils lui paieraient tout ça en bloc plus tôt qu'ils ne le pensaient.

On n'avait pas été trop rassuré au début; on craignait même qu'il ne lui vînt l'idée de mettre le feu aux quatre coins du village, simple histoire d'obliger ses compatriotes à chercher eux aussi des logements; mais rien de ce genre n'arriva et l'on reprit entièrement confiance quand on constata qu'il ne dessaoulait plus et vendait même, pour continuer à boire, tout ce qui lui appartenait, sauf quelques hardes et ses outils.

On en conclut qu'il allait quitter Velrans pour repartir comme jadis « sur le trimard », et chacun respira.

Il continuait pourtant à menacer le village de représailles mystérieuses.

— Vous me le paierez ! Mais cela ne prenait plus, et tous étaient persuadés qu'il ne gueulait ainsi que pour effrayer les gens.

Du dix-huit au vingt-cinq mars, à l'auberge où il s'installa à demeure de l'ouverture à la fermeture, il ne cessa, en liquidant ses derniers écus, de débiter sur chaque habitant tout ce qu'il savait et même ce qu'il ne savait pas; puis le vingt-cinq au soir, son sac d'outils en bandoulière et son baluchon

sur l'épaule, il fit au bistro et à ses clients des adieux ironiques et rien moins que polis :

— Je pars chercher un petit logement ; mais, soyez tranquilles, tas de salauds, vous me reverrez !

— Bon voyage ! crièrent quelques spectateurs en suivant du regard sa haute silhouette, qui s'enfonça peu à peu et disparut dans la nuit.

Depuis un mois, le village n'avait aucune nouvelle de Cacaine et ne cherchait pas à en obtenir, trop heureux d'être débarrassé à si bon compte. On se félicitait et on triomphait.

— Ses menaces ? peuh ! des paroles de soulaud. Comment avait-on pu le supporter et le craindre si longtemps !

Ce fut vers cette époque que la mère Désiré, sans qu'on sût pourquoi ni comment, fut prise de coliques bizarres qui l'obligèrent à s'aliter. Deux ou trois jours après, plusieurs autres personnes, des enfants surtout, atteintes de vomissements suspects, durent à leur tour garder la chambre et le lit. Et tout le village bientôt, à des degrés variant selon la constitution et la force de résistance de chacun, fut en proie à des malaises étranges, symptômes inexplicables d'empoisonnement.

Le médecin, appelé, n'y avait d'abord rien compris et avait pensé que cela passerait ; mais comme la mère Désiré agonisait et que quelques autres ne valaient guère mieux, il jugea que l'enquête rigoureuse et sévère qui s'imposait devait lui faire découvrir la source occulte de cette extraordinaire épidémie.

Ses soupçons se portèrent sur l'eau, véhicule naturel des germes contagieux. Pour procéder méthodiquement, il commença par se rendre chez le maire et s'enquit de l'état des sources alimentant la commune.

— Nous avons un grand réservoir qui dessert toutes nos fontaines, déclara son interlocuteur. La clef s'en trouve à la mairie, mais jamais personne au pays n'a eu à se plaindre de l'eau.

— Il faut pourtant que j'en prélève un flacon pour l'analyser, insista le docteur ; de votre côté, vous ferez bien de visiter votre château d'eau et d'en effectuer un curage sérieux : je ne serais pas étonné qu'on y découvrît quelque chose d'anormal.

— Allons donc! protesta le maire: notre eau n'a pas sa pareille dans tout le canton, mais puisque vous y tenez...

Accompagnés des conseillers municipaux, du secrétaire de mairie et de quelques notables,les deux hommes se dirigèrent du côté du réservoir, où l'on arriva bientôt. La clef introduite dans la serrure refusa de tourner et comme le secrétaire la retirait, la porte s'ouvrit toute seule. Voilà qui était bizarre : elle n'était pas verrouillée alors qu'elle aurait dû l'être à double tour.

Ferréol qui, pour la circonstance, s'était muni d'une forte gaffe de fer, s'exclama, furibond :

— Pourvu que cette fripouille de Cacaine ne nous ait pas flanqué un chien crevé dans le réservoir!

Et il jeta la sonde, qu'il promena sur le fond. L'exploration ne dura pas longtemps.

Ferréol soudain blémit : il venait de toucher quelque chose de volumineux et de pesant ; on dut l'aider à retirer son crochet alourdi du poids mystérieux qui y était suspendu.

— C'est bizarre, remarquait le médecin. Un corps d'animal noyé devrait presque flotter sur l'eau.

Le groupe anxieusement suivait la perche, qui peu à peu remontait.

Tuméfiée, méconnaissable, la masse informe d'un corps violacé, noirâtre, aux chairs blettes, tombant en décomposition creva la surface sombre et bouillonnante du liquide et l'on vit un homme aux cheveux et à la barbe rongés sur la face duquel nul d'abord n'aurait pu mettre un nom.

On recula et il n'y eut, parmi tous ceux qui étaient présents, qu'un même cri d'horreur. Blêmes, hâves, les notables de Velrans faisaient de violents efforts pour ne pas vomir.

Hissé jusqu'à l'ouverture du réservoir, le cadavre fut déposé sur le sol et, après un minutieux examen, aux vêtements et au sac d'outils, quelques-uns des témoins de cette scène reconnurent dans l'être qu'ils avaient devant eux Cacaine le disparu.

Des hoquets de dégoût convulsèrent de nouveau leurs faces hâlées,zébrés de rides: depuis un mois,ils avaient bu de l'eau dans laquelle mijotait ce noyé; depuis un mois tout le pays s'abreuvait de cette pourriture.

— La crapule!

Enfin, sur l'ordre du docteur, on transporta dans la salle de mairie le funèbre colis que deux hommes dévoués dévêtirent et fouillèrent.

C'était à n'en pas douter Cacaine, sans autre chose dans ses poches que son livret militaire aux feuillets détrempés et collés et, dans la doublure de la veste, une petite boîte en métal, très solide, soigneusement close et comme soudée par la rouille.

On l'ouvrit avec difficulté et une lettre apparut, à peine humide, tant la fermeture était hermétique. Elle était adressée à messieurs les habitants, à messieurs les conseillers et à monsieur le maire de Velrans.

Avec une fébrilité très compréhensible, ce dernier la décacheta aussitôt et, dans le grand silence qui s'était établi, en donna lecture à haute voix. Elle était bien signée Arsène Barit, dit Cacaine, et ne comportait que cette simple phrase :

— « Eh bien ! tas de salauds, je vous l'avais pourtant prédit ! Je l'ai trouvé tout de même, mon petit logement, et je vous emm..... ! »

LOUIS PERGAUD.

LA TERRE DES JARDINS

—

AUBADE A LA ROSÉE

Des fleurs ! des fleurs ! et puis encore
Des fleurs ! cueillez des fleurs aux champs !
Des fleurs simples comme l'aurore,
Ou riches comme les couchants.

Cueillez des fleurs pour les jonchées
De bienvenue et des adieux !
Des fleurs ! tant de fleurs en gerbées
Que ce soit de la joie aux yeux !

Des fleurs dont le pastel s'irise
De teintes incertaines, teint
Voluptueux de mignardise
Qui se pâme et presque s'éteint.

Des fleurs d'azur, des fleurs de lune,
Toutes tendres de nuit, des fleurs,
Be ucoup de fleurs, une fortune
De fleurs de toutes les couleurs !

Fleurs belles, fleurs d'autant plus belles
Qu'elles se doublent d'éclatants
Papillons, fleurs ayant des ailes,
Nombreux pétales palpitants.

Comme un poudroiement de fête
A travers l'air ensoleillé,
En leurs nuances se reflètent
Ailes et pétales mêlés.

C'est l'enchantement des corolles !
Un brasillement de baisers,
Les papillons, ces fleurs qui volent,
Les fleurs, ces papillons posés.

Le groupe des rieuses filles,
Eblouissantes chairs fleuries,
Tel qu'un vol brillant s'éparpille
Parmi les joyeuses prairies.

Et leur beauté toute aurorale
Qui se lève sur les jardins
Verse aux prismatiques pétales
L'urne de nacre des matins.

LA JONQUE

Comme une immense fleur s'ouvre, l'aube est éclose.
Le ciel, si tendrement, est si tendrement rose
Que le miroir des eaux
Lui sourit tout en rose à travers les roseaux.
Une jonque, petite jonque, dort ou glisse.
On ne sait, tellement tout est tranquille autour.
Les monts, dont l'horizon est festonné, bleuissent ;
Et la jonque, petite jonque, dort ou glisse,
La jonque glisse ou dort en la couleur d'amour.

AU JARDIN

Au bord des bassins de porcelaine
Où roucoulent les fontaines,
S'adonisent les pimpantes sœurs
Pour qui les paons déploient l'ocellure des queues,
Et s'éclaire, à l'éclat des miroitantes fleurs,
L'indécise pâleur des libellules bleues.

Elles cueillent
Les grandes roses glorieuses,
Les roses de pourpre irisées

Telles que l'incarnat de leurs lèvres baisées.
Et quelques pétales s'effeuillent
Sur leurs nudités enfantines
Près des bassins où se dandinent,
Dans la clarté de l'eau, les dorades pouprées.

Un pur jet d'eau s'écrase vers le ciel
Et charge de perles les rives.

Les sœurs graciles s'adonisent,
Et le jet d'eau qui les irise
Irise de rosée une rose lascive,
Epanouie, offrant tout le musc de son miel.

Les amoureuses sœurs, d'elles-mêmes jalouses,
Frissonnent de penser qu'elles pourraient saisir
Le baiser que suspend aux lèvres le désir,
Si l'amour les dorait du luxe des épouses.

Et, derrière la nuque, elles sentent frémir
L'éventail somptueux des paons sur les pelouses.

MIMES

Les cerisiers en fleurs, comme poudrés de sucre,
Sont le premier sourire entrevu du matin.

Les petites danseuses de la Pagode,
Aux timbres grêles des samisen,
Dandinent dans de longues robes,
Sous les corolles de satin.

Leurs robes sont couleur de prune,
Couleur de la plus douce joie,
Et leur ceinture bleu de lune,
Telle qu'un reflet d'eau, sur leurs hanches, ondoie.

Les bonzes passent et s'inclinent
Près des danseuses qui dandinent
A timides pas sur les fleurs, [1]

Devant la montagne tournées,
Avec leurs menus pieds joueurs,
Elles miment les destinées.

SOLEIL LEVANT

L'enfant hiératique encore n'a point l'âge
Des fleurs de nymphéas blancs dormant sur l'étang.
Sa nourrice d'un parasol frêle l'ombrage.

Les guilleris d'oiseaux sont pour elle une aubade
De baisers qui pleuvent sur ses yeux ; elle rit
Au filet d'eau qui jase en coulant sur le jade.

Lorsqu'elle goûte à de précieuses délices,
L'enfant, dans la splendeur des chatoyantes soies,
Est un bijou brillant au sein de sa nourrice.

Vide où s'agite en vain une bille sonore,
Le hochet devient sceptre entre ses mains d'idole
Toute rose aux reflets de son trône d'aurore.

Des kiosques de bambous aux cloisons transparentes,
Vers elle accourent, gazouillantes, les mousmés
Incliner quelques menuettes révérences.

Vives, vives, elles se poursuivent, et l'aube
Tremble aux perles de pleurs de leurs colliers lunaires :
Hélas ! quel émoi clôt leurs suaves paupières !

Aux lugubres tams-tams que rythme un gong de bronze,
Sur le chemin des Pagodes et des Palais,
Effarouche leur joie un cortège de bonzes.

SOLEIL COUCHANT

L'Impératrice minuscule est morte, morte.
Les peignes fastueux à ses tempes reluisent.
Elle est fardée, elle est parée, elle est assise
Sur le trône qu'enceint la monstrueuse escorte
Des Dragons fabuleux.

Elle paraît fragile
Tant son corps est menu sous les orfèvreries,
Si fragile qu'aux cent lumières qui vacillent
Elle semble s'amincir toute en la fumée
Des brasiers de parfums et,

suprême féerie !
Etre transfigurée en divine poupée
Dans les vapeurs d'un ciel chatoyant de trésors,
Ciel de nacre, de nacre ardente, ardente d'or.

CHANSON GRAVE

O mes tendres sœurs,
La tige se brise
Des plus belles fleurs !
Tout mon cœur se brise !

Sais-je si l'espoir
Que je cueille à l'aube
Vivra jusqu'au soir ?
C'est si loin de l'aube

Cette frêle fleur
Dont seule j'effeuille
Le charme, j'ai peur
Que le vent l'effeuille.

Vers des lendemains
Qui s'avancent vite,
Je la porte, et crains
De marcher trop vite.

Jalouse de l'air
Qui passe, je n'ose
Respirer ses clairs
Pétales ; je n'ose,

Si frêle est la fleur,
Ni pleurer, ni rire...

On dit qu'elle meurt
Des pleurs ou du rire.

Ah ! qu'avant demain
Il vienne et la cueille
Sur mon jeune sein
Celui que j'accueille !

Tristesse ou gaîté,
Que je rie ou pleure,
Je n'aurais été

Le jouet d'un leurre,
Mes sœurs ! et vouloir
Cueillir à la joie
Une fleur d'espoir,
N'est-ce fuir la joie ?

LE GOUTER

Les mousmés ont fumé les pipettes de bronze.
Elles caquettent, elles caquettent
Sur le menu gazon argenté par la lune.

Accourent des enfants-prêtres. Les petits bonzes
Pouffent de rire avec elles, pouffent de rire,
Et les coquettes
Offrent des prunes
Et des sourires
A ces petits bonzes pour rire.

Sans se lever elles préparent les tablettes.
— Que voulez-vous ?
— Que prenez-vous ?
— Tout est à vous !
Et, florissantes, elles tendent les baguettes
Aux petits bonzes accroupis à leurs genoux.

Les roses des brasiers dans les réchauds s'allument.
La porcelaine est aussi mate que leur teint,

Et le bonheur les entoure puisque chacune
A placé, à côté des corbeilles de prune,
La canne de bambou et la pomme de pin.

PAYSAGE

Les marabouts, le bec penché au bord du lac,
Semblent considérer la turbulente image
De la lune effarée à travers les nuages.

La salangane brise un vol sûr en zigzag.

Dans les jardins, du haut des noueuses ramures,
Quelques paons laissent pendre leurs queues comme des chevelures.

Les cigognes, graves nigaudes,
Qu'écoutent-elles ?
Les cascatelles
Ou les rainettes d'émeraude ?

Sur la mousse velue un rocailleux crapaud
S'étale, lourdement béat, tel qu'un magot.

Et des ibis, mêlés aux roseaux de la rive,
Regardent le bouquet de leur songe fleurir,
Sans voir au ciel le gong de lune que poursuivent
Des bonzes nuageux qui le veulent férir.

ALBERT SAINT-PAUL.

NOTES D'UN BRETON EN GALLES

—

Ust! Clywch! Mae'n byd yn fyw!
TELYNOG.
Rèd eo tree'hi, paotred vad Breiz!
F.-M. AN UC'HEL.

I

AUX MARCHES DE CAMBRIE. — VILLES ET VILLAGES CAMBRIENS

Si dépaysé que soit en Angleterre un Français qui y voyage pour la première fois, — pourvu qu'il soit né Breton, à peine a-t-il, remontant au N.-O., franchi les ténèbres rougeoyantes de Birmingham et vu se lever sur l'horizon clair les crêtes du Massif Cambrien, qu'il retrouve la patrie.

Voici Shrewsbury. Le Saxon croit la posséder de par la loi du plus fort, dans ses jolis atours médiévals. Mais au voyageur breton elle appartient dès le passé le plus antique, et il la salue tout bas de ce nom secret aujourd'hui, mais toujours doux et familier au paysan de Tréguier ou de Lorient, comme à celui de Dyffryn ou d'Abergefnie : « Pen-Gwern », la *tête de l'aunaie*, ou cité des aulnes. Car bien avant que les fées de *Comus* n'aient joué sur les eaux brillantes

thick set with agate and the azure sheen
of turkis blue and emerald green (1)

de la *Severn* (Sabrina fair) — qui l'enchâsse comme un joyau, — des héros et des amants de sa race, du peuple d'Arthur et de Tristan, avaient déjà miré leurs fronts ardents dans la violence du « roi des fleuves » qu'ils nommaient « Hafren » (violence).

Au temps des saints, le Breton Gweltas (que les Français disent Gildas) avait médité à l'ombre douce des feuillées de ses bords, dans quelqu'une des retraites silencieuses qu'on y désigne, et, dit-on, commencé d'y écrire ce livre d'anathème : *De excidio Britanniæ*, que, selon la tradition, il acheva

(1) Milton.

aux rives sauvages de notre Blavet, — premier en date de tant d'historiens des deux côtés de la Manche (ancienne Mer de Bretagne) dont la liste n'est pas close, à qui échut la mission sans pareille d'enregistrer la défaite séculaire d'un peuple qui jamais ne renonce à combattre.

Vingt siècles d'histoire dorment à l'ombre des tours normandes, des clochers ou des pignons gothiques, sous les ruelles abruptes et besogneuses de la petite ville moderne ; vingt siècles d'histoire sont couchés alentour dans sa campagne sillonnée de petits trains rouge et or ; sous les coquettes villas de brique rouge aux façades blanc-noir, pareilles à des maisons de poupées posées net sur des jardinets aux allées sablées où éclate la palpitation multicolore des myriades de pois-fleurs.

Shrewsbury ouvre les Galles, comme Rennes fut la clé des anciens comtés bretons. Mais Rennes est demeurée bretonne, au moins de cœur ; Shrewsbury se souvient à peine des origines. Prise et perdue et reprise cent fois par les Anglais, elle garde cependant, encastrée dans ses murailles, la mémoire des suprêmes efforts pour la vie et la liberté de ce peuple-tronçon, demeuré en Grande-Bretagne, et qui est Gallois.

. . . .

« 'n tam bara ? » (un morceau de pain). Avec ces paroles de mendiant breton, au premier repas, dans la pension rustique du village gallois, je mets résolument à l'épreuve la véracité de l'assertion si souvent lue et entendue : que Bretons et Gallois s'entrecomprennent et parlent la même langue.

« *'n tamaïd bara?* » réplique avec un joli sourire demi-railleur la petite servante. Et elle ajoute en rougissant pour tempérer la correction : « Monsieur vient du Sud [des Galles] ? » Elle s'exprime en un naïf anglais qu'altère un fort accent étranger.

Je suis heureux cependant qu'elle m'ait compris, qu'elle ait pris mon breton pour du gallois méridional, bien que je ne sois pas dupe de la petite expérience qui voudrait me faire illusion. Je suis, hélas ! suffisamment averti pour ne pas ignorer que mon seul breton n'assurerait chez des galloisants que ma vie matérielle, tout échange d'idées étant hors de question. J'ai précisément rencontré ces jours-ci un des ces gas de Roscoff qui, tous les ans à la belle saison, parcourent les Galles en vendant des oignons. Il m'a paru fort éveillé et intelligent ;

et il y a huit ans qu'il fait le métier : « Je sais le gallois maintenant, m'a-t-il dit, mais quoique le breton de Léon soit ma langue maternelle et qu'elle m'ait été utile pour me débrouiller ici au début, *j'ai mis trois ans à connaître le gallois.* » Par bonheur donc, mes hôtes et moi nous parlons anglais.

On parle anglais dans cette pension rustique du village gallois. Ecrivant ces mots, je sens que chacun me trahit. Qu'est-ce que ce *village ?* Que comporte-t-il d'analogue aux images que ce mot évoque dans l'esprit d'un Breton ? En quoi est-il *gallois ?* Et cette « pension rustique » rappelle-t-elle quelqu'une de ces anciennes auberges « logeant à pied et à cheval », qui, le long de nos grand'routes en pleines landes ou forêts, rêvent encore aux temps d'avant chemin de fer et autos ?

Nullement, et j'en suis bien déçu. De Shrewsbury ici, aux bords de la mer d'Irlande, j'ai traversé toutes les Galles du Nord dans leur largeur (5 ou 6 heures de voyage : les *Cambrian Railways* ne se pressent pas beaucoup plus que nos chemins de fer armoricains). De Shrewsbury ici j'ai traversé les longues et profondes vallées, touffues de forêts, azurées du reflet des lacs, du Pays des Collines (Gwlad y Bryniav) ; et j'ai aperçu au passage vingt villes, ou bourgs, ou villages... semblables à ce village que voici. Saxon est l'aspect de ces petites cités, saxon l'aspect de chacune de ces maisonnettes carrées, en belle pierre sombre, belle ardoise sombre, sans volets, ni persiennes, avec leurs étroites et basses fenêtres à guillotine, leurs ornementations de couleurs sobres : rouge de brique, blanc ; le jardinet devant, la pelouse derrière, ou inversement ; les éternels pois-fleurs multicolores, les éternels « sunflowers » partout écarquillant leurs longs cils jaunes ; saxon l'aspect de ces *églises*, tours carrées, éternels machicoulis d'opéra-comique ; saxon l'alignement, la propreté minutieuse de ces rues, de leurs « gates », de leurs grillages, de leurs trottoirs, de leurs policemen avec leurs éternels shakos à pointes, à chaînette d'argent blanc.... . . . . .

Petites villes galloises, ramassées, enfoncées, écrasées dans l'ombre et sous les pieds des collines magnifiques, comme vous êtes sombres, comme vous êtes tristes, comme vous êtes laides !... . . .

Pourtant le coin où j'habite, à l'autre bout de Landdwywe, est plus « rustique » — au sens où nous, un peu sauvages

sans doute, en tout cas pas *soignés*, même mal lavés, nous l'entendons. Il y a en Bretagne mille coins analogues : une chapelle dans son cimetière non loin d'un bouquet d'arbres ; deux ou trois maisonnettes autour ; des champs encadrés dans des cloisons de pierres simplement posées en équilibre l'une sur l'autre sans chaux ni ciment ; des étendues stériles, landes et dunes. Et la mer. Ici le tout dévale à l'extrémité effilée de la pente qui vient du ciel même, car Moëlfre domine là-haut.

La chapelle a 400 ans ; elle est trapue, avec un bas clocher ajouré ; des vitraux y fleurissent au soleil. Le cimetière est à la bonne aventure du bon Dieu, dirait-on en pays catholique ; c'est-à-dire que l'herbe folle y foisonne entre les tombes éparses. Au niveau du pied de la chapelle, à dix pas en face du portail, ces cheminées et ce beau toit d'ardoises en contre-bas, dans un *chemin creux* (?), c'est mon « auberge » ; à cinquante mètres passe la grand'route.

De fait c'est une ancienne auberge. Il y a une belle remise en angle. Mais le locataire actuel, mon hôte, M. Williams, en a fait une maison d'habitation de bon fermier comme il est. Elle est un peu trop vaste pour les siens, alors il loue en été aux bourgeois en vacances. Autour, des étables, des appentis de bois ou de pierre. La façade est suffisamment « campagnarde » ; pas trop *saxonne*, après tout. Des capucines et des géraniums se rangent à la base des fenêtres du rez-de-chaussée derrière quelques blocs de quartz. Ceci n'est pas introuvable aux villages finistériens mêmes. Mais de ma fenêtre ces champs, avec leur murtins primitifs, ces dunes, et la mer, c'est la Bretagne. Voilà qui est *gallois !* A l'intérieur, tout est anglais, austère simplicité, propreté exquise ; lignes nettes, angles purs. En y regardant de près, en sondant bien, je retrouve derrière ce blanc plafond uni, derrière la tapisserie à 1 pence, et sous les minces tapis du parquet, une bonne vieille chambre à grosses poutres, à cloisons de bois mal jointes, à plancher de bois mal équarri. Mais toute rusticité *bretonne* s'efface sous la saxonne respectabilité... Qu'a de commun, vraiment, ce vaste lit de milieu, très bas, de cuivre doré, avec nos vénérables boîtes de chêne à panneaux de là-bas, ou même avec nos antiques autels blancs de dentelles, dont l'acajou se dérobe sous les grands voiles blancs suspendus à la couronne du ciel de lit ?

Seule, la salle à manger se souvient d'une autre origine : elle offre, au fond, un formidable manteau de cheminée qui abriterait une famille de douze à quinze personnes... Mais la respectabilité a passé là aussi : maçonnerie, boiserie, ferronnerie, tout est bitumé, et... un vaste rideau, d'une cloison à l'autre, dissimule, rejette à jamais dans l'oubli ce témoin gênant.

Mais à l'entrée de la pièce, à gauche de la porte, une horloge de campagne, une vraie haute horloge-armoire épanouit sa grosse face ronde de paysanne, sa grosse face ronde de cuivre doré qui regarde ses hôtes étrangers de ses douze yeux noirs, — tout en balançant une jambe de cuivre doré, d'un balancement cynique et incessant qui dit : « Passez, étrangers, comme ont passé mes familiers ! »

Au mur je remarque vite deux petits cadres dorés. Ce ne sont pas des images. Ils ornent des calligraphies galloises, rouges, bleues, or, que je déchiffre mal. Il y a des dates récentes : 1907, 1909. Qu'est-ce donc ? On me dit : « Des certificats de mérite. » Ils appartiennent au jeune garçon (12 ans), à la fillette (13 ans) de M. Williams... Des prix d'étude de langue galloise qui sont donnés dans les « Ecoles élémentaires », où le gallois est enseigné deux heures par semaine. Ces certificats sont très recherchés et importants, car on les exige partout en Galles maintenant de tout jeune homme ou de toute jeune fille qui veut un poste convenable dans le commerce ou l'administration... »

Ah ! voici qui est tout à fait *gallois*, mais n'a aucun rapport, que je sache, avec rien de breton ! A-t-on idée, en nos campagnes bretonnes, de « certificats d'étude de langue bretonne »?!

II

FERMIERS GALLOIS

On chante dans une pièce voisine. Des voix de femmes très douces ; une voix d'homme vibrante. C'est un chœur en trois parties. Le chant est grave, religieux. Hymne gallois ?

« C'est dans la cuisine, déclare quelqu'un. Dommage que ce soit Moody et Sankey ! » Moody et Sankey ? Un trivial recueil de cantiques néo-anglicans dont les *revivalists* ont empoisonné cerveaux et consciences dans tout l'empire britannique.

J'ai très peu vu mes hôtes. Ils sont si occupés qu'il me semble impossible d'obtenir d'eux ce que je désire tant : une heure de causerie — dans leur cuisine. Lui, 45 ans, m'a amené de la gare ici dans sa carriole. Avec elle (40 ans ?), j'ai échangé quelques mots dans le couloir. Ils ont l'air de bien braves gens. Il est Anglais d'allure; mais elle a quelque chose d'émerveillé et de confiant qui m'est familier. Du reste rien dans leur mise, ou dans celle des enfants, qui soit caractéristique du pays. Nulle part je ne vois de *costume gallois*.

Entre eux ils parlent gallois. Je les observe. Il a une singulière grimace de la bouche : les lèvres, presque closes au milieu, s'étirent vers les extrémités qui se rehaussent, s'entr'ouvrent, donnant ainsi double issue au souffle bruyant qui accompagne certaines syllabes. Ces mots sonnent rocailleux, dans une sorte de glouglou. Dans le visage ou dans le parler d'un de mes compatriotes paysans, je n'ai jamais rien vu, ou entendu, de pareil. Cependant en Cornouaille, en Léon ? Je me souviens maintenant ; chez des vieux surtout, quand ils se fâchent, ou content avec excitation ; et puis nos matelots, avec la chique au coin de la bouche, rappellent ces grimaces et cette façon d'articuler.

La langue galloise roule d'énormes flots de voyelles *non* diphtonguées, de consonnes aspirées, de sons mouillés : les double *l*, les *ch*, les *i* et *u*, les *w*, et cet *y* multisonore. De trop près cette langue ne sonne pas breton. Il faut s'écarter un peu ; ne pas chercher une impression, la laisser produire. Alors l'identité frappe; car dans les deux langues pareillement la tonique est ardente, violente, et la mélopée s'étend, s'approfondit, se prolonge en résonances d'une mélancolie infinie... . . . .

Un matin rose et or, sur le petit chemin près de la maison, un cochonnet tout rose et or, lui aussi, galope, queue et oreilles au vent, grognant de plaisir. J'essaie de le ramener dans l'ordre et dans l'enclos, où j'aperçois Williams en train de soigner sept ou huit petits grognards, frères du vagabond. Le fermier sourit. Je lui tends la main, m'assieds sur le murtin, et nous causons. . . . .

Je voudrais qu'il m'indiquât quelqu'un avec qui je pourrais lire du gallois chaque jour. Il me regarde d'un air très bon et cependant un peu railleur. S'il avait le temps, ne

pourrait-il lui-même me rendre ce service? Ses joues rudes, brunes, rosissent légèrement. « Ah ! ce n'est pas notre métier, monsieur! » Certes, il est accoutumé à lire du gallois. Il reçoit *Yr Herald Cymraeg* et prend d'autres journaux toutes les semaines. Il a des livres gallois, un dictionnaire gallois ; une foule de brochures. « Le tout à votre disposition, Monsieur. » — Je lui parle de la Bretagne; je lui dis : « Nous avons été le même peuple ; et nos langues ont des origines communes. »

Il m'écoute avec intérêt ; de temps en temps répond : « Peut-être bien, Monsieur. » — « C'est bien possible, Monsieur. » Sa physionomie demeure toujours vaguement moqueuse, incrédule. Je lui cite vingt mots bretons, qui sont gallois. Il corrige ma prononciation. Il sera curieux de jeter un coup d'œil sur la brochure dont je lui parle, *Geiriav Cymraeg a Llydaweg* (1), du barde breton Abhervé, où plus de mille mots gallois et bretons de même racine et presque de même sens sont donnés l'un en face de l'autre... Mais je sens que je ne dois pas lui faire perdre son temps. Il sait, dit-il, à qui il va s'adresser pour les leçons que je demande...

Je flâne après l'avoir quitté. Je descends vers la mer. Evidemment un fermier de ce genre, légion ici, est rare, introuvable, parmi nos Bas-Bretons : un homme qui sait correctement, littérairement presque, deux langues, — sans négliger sa porcherie. J'ai lu tant de finesse critique, spirituelle, — non pas seulement pratique, — dans ses yeux, que je ne doute pas qu'il ne serait — sa timidité naturelle ôtée — nullement déplacé, humilié ou stupide, dans un salon d'intellectuels, parmi des artistes ou des universitaires.

Je me retourne parfois vers l'est pour regarder le groupe que fait la maisonnette de Williams, avec la chapelle qui domine les arbres sombres derrière... Les collines sont encore couchées sous leur rideau de brume blonde. Je vais vers l'ouest, où scintille déjà le « Gué de Saint-Patrice »... La *patrie* maintenant s'étend vraiment de toutes parts autour de moi : ce sont là les pas miraculeux de l'apôtre breton, de Bretagne armoricaine, venant convertir l'Irlande, et dont la mer garde l'empreinte sacrée. Au Nord, comme un corps à corps de titans sur un vaisseau plein d'éclairs et de fumée, les cimes du Snow-

(1) *Geriou Keumraek ha Brezonek*, mots gallois-bretons. Saint-Brieuc, imprimerie Saint-Guillaume, boul. Charner.

don se dégagent peu à peu du brouillard. J'aime à penser que là-bas, quelque part, dans un repli des saintes montagnes druidiques, un lac reflète le ciel, portant dans la paix éternelle de ses eaux bleues le souvenir des Bretons d'Armor : le *Llyn Llydaw* (lac de Petite Bretagne).

Et tous et toutes, montagnes, eaux vives, bois, rivages, se nomment à moi dans la langue qui est nôtre : et toutes et tous sans fausse honte, avec amour au contraire, en me livrant leurs noms me livrent en même temps les secrets du passé, les mystères de leurs beautés naturelles, les étrangetés de leurs caractères ; cependant qu'à mes compagnons anglais — maîtres du pays, — ils ne parlent qu'un barbare jargon, inintelligible, impossible à reproduire.

A cette amie de Londres qui se croit ici chez elle, et avec qui je converse sur la longue plage de sable, et je révèle que ce coin de Cambrie fut autrefois *Gwynyd*, et que notre « Pays de Vannes » l'est toujours (Gwened) ; je lui révèle que ces récifs, en face de nous, environnés d'un halo de gloire par les vapeurs dorées du matin, n'ont pas cessé de témoigner qu'y aborda jadis l'humble fils — ou frère — de Hoël, roi d'Armorique, c'est-à-dire Tugdval (1), patron de Guingamp, et d'innombrables familles bas-bretonnes. Cette amie est surprise de la fréquence des « moel », des « craig » et des « cader » dressés en un cercle gigantesque d'horizon autour de nous, et je lui dis de ces « mynydd » (en breton *menez*, montagne) — ce que lui dirait le plus ignare de nos fermiers ou de nos pêcheurs de Galles et de Bretagne : qu'un *moel* (ou *moal*) désigne une hauteur dépouillée d'arbres, en tout cas un front *chauve ;* qu'un *craig* cambien, ou un *krec'h*, *kreac'h*, ou *krac'h* armoricain sont également une éminence en une plaine ; qu'enfin ces mêmes sommets arcboutés et creusés dans le ciel qu'ici on appelle *cader* (siège) s'appellent aussi *cador*, ou *gadoer*, de l'autre côté de la Manche.

N'ignorait-elle pas que ce fabuleux *Madoc*, qui découvrit l'Amérique bien avant Colomb, qui illustre une baie (Tremadoc) et ce grand bois là-bas où roule un si beau torrent, baptise, sous la forme *Madec*, des centaines de gamins ou de gamines qui courent les chemins creux de la Pointe-du-Raz

(1) St Tudwal's Islands.

aux rives du Couesnon? N'ignorait-elle pas encore que ce *Coëthen Arthur* (1) (en breton *Koed Arzur*) est aussi populaire à cette heure dans les régions finistériennes de Huelgoat, par exemple, qu'en ces britanniques vallons de Merioneth? Et que n'ignore-t-elle pas des Galles et des Gallois, cette londonienne *souveraine des Galles?* Juste autant qu'ignore de la Bretagne et des Bretons toute Parisienne *souveraine de Bretagne* qui se respecte. Mais *Might* est-ce *Right?*

III

ANGLICANS, DISSIDENTS ET...?

Business is business: les affaires sont les affaires, pensais-je, en discutant avec Mr John Jones, le jeune Gallois que m'eut vite déniché Williams, notre plan de leçons. Aussi brusquai-je finalement les choses, sans pudeur, à l'anglaise : « Et... quels sont vos *terms* (conditions)? » La réplique fut aussi décisive que l'attaque: « Oh! *six pence an hour!* — 0 fr. 60 l'heure! »

Déjà j'avais curieusement observé mon interlocuteur. Sans façon, il s'était confortablement installé dans un vaste fauteuil de notre salle-à-manger, une jambe sur l'autre croisée, la canne en travers des genoux. Visage *vermeil,* littéralement doré, de peau, de poil (quoique rasé à la peau); une peau élastique, d'une mobilité presque simiesque, — surtout, comme il convient chez un Gallois galloisant, autour des maxillaires. Eclairant tout cela: « l'œil bleu du Celte. »

Je l'avais curieusement observé déjà. Cependant, quand il dit: « 0 fr. 60 à l'heure », il me sembla que je le *voyais* pour la première fois. D'abord je crus mal entendre; et, assez grossièrement, je répétai sur un ton exclamatif et incrédule: « 0 fr. 60 l'heure! pas possible! » Le visage vermeil se vermillonna encore. « *Yes! anything you like!* Si! tout ce que vous voudrez! » Cette fois, je le vis, je le reconnus : ce Celte! *Pas le moindre souci de la question argent.*

Au bout de la première heure nous étions intimes. Il n'y avait plus entre nos deux personnes que le fait fatal qu'il était Gallois d'éducation anglaise, et que j'étais Breton d'éducation française. Hors cela — indépendant de notre volonté —

(1) *Coëthen Arthur* signifie « arbre d'Arthur ».

il semblait que nous nous fussions connus depuis toujours ; et que chacun d'avance s'offrait à servir l'autre en tous besoins.

Mr John Jones avait 26 ans. Il était « reader », lecteur, de l'église anglicane, en même temps qu'organiste et répétiteur. Il préparait des examens de « curate ». Cela n'annonçait pas qu'il fût plus riche que sa très simple mise, un peu campagnarde, ne le faisait pressentir. Cependant, qu'il fût homme désintéressé, je venais d'en avoir une preuve. Je devais en avoir d'autres.

On ne peut, en vérité, souhaiter précepteur plus soucieux de sa tâche ou de celle de son élève. Dès le premier matin, sachant que le temps de mon séjour en son pays devait être fort limité, il vint, ponctuel, à 9 h. 1/2. Et l'heure qu'il me donna se mesurait si peu à la modicité des honoraires qu'à 11 heures souvent il était encore là, — si besogneux qu'il fût par ailleurs.

Et là ne se bornait pas sa générosité. Tous les soirs, après le thé, un messager quelconque, de sa part, m'apportait : 1° un billet en gallois ; 2° un vaste *papier* de questions de grammaires, d'exercices en gallois, à quoi je devais répondre dans la même langue pour le lendemain matin.

Combien de temps lui prenaient quotidiennement la rédaction de ce billet gallois et la préparation de mon travail scolaire, c'est ce que je me demandais non sans anxiété ni remords, à voir avec quelle lenteur scrupuleuse il rédigeait la moindre note, ou fixait devant moi la moindre question. L'*heure* galloise, comme l'heure bretonne, ne se mesure à aucun cadran. Les Celtes n'ont pas la notion du temps. (M. Bergson s'avise-t-il qu'ils vivent dans la durée pure ?) La maxime : « Le temps est de l'argent » n'est cependant pas moins vraie pour eux que pour les autres ; seulement ils mettent l'un et l'autre dans le même sac et ne s'en soucient. Ainsi de la distance ou de toute *mesure*. C'est, du reste, une cause certaine de leur insuccès historique.

Au cours de nos leçons, de nos brèves promenades — car je l'accompagnais parfois, — nous causions de tout. J'aimais à le passionner. Il était aisément passionnable, et toute sa physionomie, et toute sa personne physique autant que son être moral.

La question du « désétablissement » de l'Eglise Anglicane

est brûlante. Il prend feu si j'y touche. Comment ne pas y toucher avec ce « reader » ? D'autant que, en mon for intérieur, j'ai pour ce Gallois galloisant un préjugé nationaliste peut-être exagéré. Je suis choqué qu'il appartienne à l'Eglise de *l'oppresseur*, et qui, assurément, représente, en Galles, la saxonisation.

Mais Mr John Jones s'oppose tout de suite à ma conception du nationalisme galloisant, avec une telle énergie que je n'y puis d'abord insister. Selon lui, si les Gallois sont encore Gallois, c'est bien grâce à la Haute-Eglise, dont les apôtres en Galles s'avisèrent les premiers d'instruire en gallois les paysans. Et il me cite John Penry, « dont la prédication commence vers 1590 ; la première Bible galloise — tout le monde sait ça — œuvre du Dr William Morgan, *anglican*, ayant paru en 1588 !... Et Griffith Jones, « l'immortel fondateur des Ecoles du dimanche, qui est né en 1683... ! »

Il n'y a pas à discuter. Mais je consulte en le quittant un excellent petit manuel fort connu en Galles : *The Making of Modern Wales*, dont l'auteur, M. Howell T. Evans, M. A., est très manifestement un dissident. Peut-être même M. Howell T. Evans fait-il partie de ce « million de gens inconnus » auquel pense amèrement mon ami John Jones, quand je lui demande en quelle proportion anglicans, dissidents et agnostiques (libres-penseurs) se partagent la population cambrienne.

« Heu ! évalue-t-il, si nous estimons à deux millions en chiffre rond le nombre des Gallois, mettons que le premier bon tiers du premier million soit anglican : les deux autres sont de toutes autres sectes. Il reste donc un million, un million, hélas ! de... gens inconnus : de... socialistes, ou d'*inqualifiables !* Nul ne sait ce que sont ces gens-là ! »

Que pense donc l'*inqualifiable* M. Howell T. Evans des arguments de mon ami John Jones en faveur de l'Eglise d'Angleterre sur la question de l'usage de la langue galloise, — lui pour qui « le triomphe de la démocratie en Galles [en majorité dissidente] est celui du nationalisme gallois (1) » ? Ce qu'il dit ? Rien contre les faits. Mais à John Penry il oppose les républicains cromwelliens Vavasor Powell et Morgan

(1) Cf. p. 188, *The Making of Modern Wales*, Cardiff.

Llwyd; à Griffith Jones, lui-même, Charles Edwards, puis son émule heureux Howell Harris.

La vérité n'est-elle pas dans un juste milieu ? Disons donc qu'anglicans ou dissidents, royalistes ou républicains, — et même démocrates ou socialistes, — furent et sont assez sages et avisés en Galles pour, à l'envi, propager leurs convictions et leurs doctrines dans la langue du pays. En sorte que chacun d'eux, servant à la fois sa patrie et son dieu, le plus fruste des Cambriens entend clair, comme à nos plus belles fêtes carillonnées, tous les sons de cloches. De là peut-être que le campagnard cambrien *naît intellectuel*; l'atmosphère galloisante de son hameau étant pénétrée de toutes les idées.

Ces réflexions m'incitent naturellement à un retour sur ce qui s'est passé (ou se passe) en Basse-Bretagne.

L'analogie est d'abord frappante entre les deux pays — tels qu'ils sont au XVII[e] siècle — à tous points de vue : religieux, moral ou économique. Ici et là les guerres civiles religieuse, — de Cromwell ou de la Ligue — ont ruiné, démoralisé campagnes et campagnards. Ici et là misère et débauche sévissent jusque dans les villages les plus à l'abri en apparence. Plus d'aristocratie autochtone ; plus de classes dirigeantes nationales; la décadence des esprits et des mœurs se trahit dans le pourrissement et le dépérissement de la langue. Alors apparaissent les réformateurs, les sauveurs. Chronologiquement en Basse-Bretagne d'abord, avec Michel le Nobletz et le Père Maunoir. En Galles, un peu plus tard, avec John Penry, et surtout Griffith Jones. Et, dans les deux contrées, c'est à *la langue nationale* qu'ils empruntent le truchement nécessaire pour communier avec les énergies moribondes. Car, chose étrange! si élevées que soient la vie et la foi, si éclatantes les œuvres de tous apôtres qui s'expriment là en anglais, ici en français, — c'est peine perdue !

« Peut-on, sans être ému, voir périr un si grand nombre? et croyez-vous qu'il suffise de plaindre leur malheur, quand il vous serait si facile de le prévenir en étudiant la langue du pays ? » écrit le Père Bernard (1) à Maunoir vers 1635, pour l'engager à suivre l'exemple de M. Le Nobletz, c'est-à-dire à chanter et à prêcher en breton.

(1) Histoire du Vénérable Serviteur de Dieu, Julien Maunoir, par le P. Séjourné. Oudin, 1895.

Vers le même temps, dans un appel aux évêques anglicans, le jacobin réprouvé Stephen Hughes disait : « Une Bible anglaise est inutile aux mains de nos fidèles. La langue leur est étrangère... Les gens du peuple ne peuvent envoyer leurs enfants à l'école. Les enfants de ceux qui le peuvent, s'ils y apprennent l'anglais, sont obligés de parler leur langue natale à la maison, aux foires, aux marchés, pour être compris. »

Or, ici ou là, à peine ces divers prédicateurs, anglicans, dissidents ou jésuites, ont-ils entonné l'hymne gallois ou le cantique breton ; à peine ont-ils du haut de la chaire en plein air jeté sur les fronts des rustres impatients de fuir les syllabes miraculeuses de la langue qui est leur, — galloise ou bretonne, — les esprits de ces rustres s'ouvrent, ils sont conquis, et se pressent autour de l'homme divin.

C'est par milliers qu'aussitôt paysannes et paysans se convertissent au pasteur cambrien ou armoricain. Ainsi le constatent cent fois le Père Maunoir dans le « Journal » de sa vie, et Thomas Charles dans ses « Lettres ».

Tout à coup l'analogie s'évanouit. La renaissance religieuse en Galles est en même temps et du même coup une renaissance linguistique. Oserait-on dire qu'il en est ainsi en Basse-Bretagne ? La renaissance religieuse en Galles est une renaissance littéraire et intellectuelle en même temps et du même coup qu'une renaissance linguistique : oserait-on dire qu'il en est ainsi en Basse-Bretagne ?

Hélas ! Langue, littérature, culture intellectuelle, tout est en Basse-Bretagne aujourd'hui, du point de vue bretonnant et quant au peuple des campagnes, à peu près dans le même état où langue, littérature et culture intellectuelle se trouvaient il y a 300 ans ; et le tout s'y marque dans le même pourrissement et le même dépérissement de la langue dans les campagnes.

A quoi donc est due cette totale infériorité moderne de nos Bas-bretons ? A bien des causes sans doute, mais indiscutablement et surtout *à la nature de la foi religieuse*, qui a triomphé en Basse-Bretagne. Car tandis que la foi protestante exige que les textes sacrés soient remis aux mains du peuple et dans la langue qui est sienne, la foi catholique en réserve sévèrement au contraire la vulgarisation et la traduction. Tandis donc qu'en Galles partout s'ouvraient et se multipliaient

les *Ecoles* résidentes ou circulantes du dimanche,et les cours post-scolaires des jours ouvrables où les pasteurs dévoués enseignaient au peuple immense des pauvres *à lire et à écrire le gallois*, rien d'analogue ne se faisait en Basse-Bretagne, — où la langue continuait seulement de subsister par les pieux enseignements *oraux*, le catéchisme et les cantiques. Les églises ont donc sauvé la nation galloise; l'église romaine n'a sauvé que des âmes bretonnes (1).

IV

EISTEDDFODAU

Mon ami John Jones est membre de l'*eisteddfod* de l'endroit. La grande *Eisteddfod* Nationale annuelle venait d'avoir lieu à Abergavenny cette année. Je n'avais malheureusement pas pu y assister. Chaque grande *Eisteddfod* Nationale annuelle est le couronnement des travaux accomplis dans les *eisteddfodau* permanentes d'innombrables localités. Ce sont des cercles de culture galloise. Rien ne correspond à cela en France, de nos jours. Seuls ces « Jeux Floraux » de Provence, ou ces « Gorsed » de Bretagne, que félibres et bardes tentent péniblement de ré-acclimater, pourraient en donner quelque idée. Mais en Galles l'institution est séculaire, traditionnelle — et populaire.

« Les *eistedfoddau*, déclare ardemment Mr John Jones, voilà notre vraie institution galloise *nationale*,car c'est là seulement, dans ces *eistedfoddau*, que tous les Gallois, de quelque parti politique ou de quelque confession religieuse, ou encore de quelque classe sociale qu'ils relèvent, c'est là que tous les Gallois sont uniquement *gallois*, et ne forment plus qu'un peuple *unique et uni !* »

Ceci n'est pas neuf pour moi. Je l'ai lu, mais je suis heureux de l'entendre affirmer de vive voix, et la voix est vive, à un homme qui est, en religion, précisément aux antipodes de quelques-uns de ceux chez qui je l'ai lu. Je ne veux pas parler seulement du toujours *inqualifiable* Mr Howell T. Evans. Mais voici deux personnalités éminentes, au-dessus de tout soupçon de partialité, qui, dans leur beau livre scientifique, et populaire aujourd'hui avec sa 6e édition (la 1re édition

(1) Le « Barde de Rumengol »,Ar Skour,ne dit-il pas aussi : « Tout en fortifiant la foi, ils ont affaibli la langue. » (*Telenn Gwengamp*,1869.)

date de 1900), « *The Welsh People*, le peuple gallois » s'expriment identiquement comme ces deux adversaires. MM. John Rhys, professeur agrégé de Langue celtique de l'Université, *principal* de *Jesus-college*, Oxford, et David Brynmor-Jones, membre du Parlement, écrivent :

L'Eisteddfod Nationale est, en un sens, la pierre angulaire des *eisteddfods* provinciales et secondaires ; et le succès de ces dernières dépend du degré de préparation antérieure du milieu, dans ces associations littéraires élémentaires qui dérivent de l'enseignement des Gallois aux Ecoles du Dimanche. Vu le défaut total de stimulus économique ou politique, et en tenant compte de l'avantage évident qu'il y a pour les Gallois à apprendre l'anglais — ce qu'ils n'ont garde d'oublier — l'institution ne leur fait pas médiocrement honneur. *En tout cas, et en l'état actuel de lamentable dissension des esprits sur les questions religieuses, elle mérite d'être soutenue par tous ceux qui ont à cœur la prospérité du pays.* L'EISTEDDFOD, — *et par ce mot nous désignons tous les degrés* D'EISTEDDFOD, — *de l'Assise Nationale aux concours de toute société littéraire locale, — ignore les distinctions politiques ou religieuses.* Sous ses auspices, des hommes d'opinions les plus divergentes peuvent se joindre sans crainte de porter préjudice aux convictions ou articles de foi de qui que ce soit. Son terrain d'entente est le plus neutre qu'il y ait dans la Principauté (1)...

Le Breton qui parcourt ces lignes ne peut s'empêcher de rêver... De rêver non sans une amère mélancolie à *cette petite patrie*, la sienne, sœur des Galles, *où il pourrait en être tout de même ;* où les dissensions politiques et religieuses n'ont pas de temple de refuge contre elles-mêmes ; aucun terrain neutre ; et où cependant la lampe du sanctuaire n'est pas éteinte, cet amour de la langue bretonne qui brûle encore au cœur des cœurs paysans.

Le terrain des *eisteddfods*, — continuent MM. John Rhys et D. D. Brynmor-Jones, est le plus neutre qui soit dans la Principauté, et si les grands propriétaires terriens avaient été plus généralement accoutumés à profiter surtout des eisteddfods élémentaires, pour aider et encourager le peuple à se développer dans son propre sens de la culture, ils auraient ainsi beaucoup fait pour ôter toute raison d'être aux plaintes formulées contre eux : qu'ils se tiennent à l'écart, et ne manifestent que peu ou pas d'intérêt pour les études ou les am-

(1) *The Welsh People*, by John Rhys and David Brynmor-Jones, T. Fisher-Unwin, London, pp. 532 et sqq. — Le passage en italique est souligné par nous.

bitions de ceux qui les entourent. Du point de vue économique, que ceux dont les administrés se plaignent le plus fort, à cause qu'ils restent à l'écart, aient la main large sous le rapport de tout secours matériel, c'est ce qu'on reconnaît volontiers et fréquemment. Ils sont toujours prêts, à l'occasion, à primer les meilleurs labeurs, à distribuer des récompenses pour l'amélioration des races chevaline ou bovine, etc., toutes mesures excellentes en soi. Mais si chatouilleux que soit le caractère gallois sur la question du porte-monnaie, il est une autre question sur laquelle il est plus chatouilleux encore. Quelle elle est, — c'est là ce que le propriétaire qui n'a jamais été membre d'une petite *eisteddfod*, ou d'une société littéraire de ses paysans, n'a sans doute jamais réussi à savoir.

Il n'est pas sans doute, encore une fois, d'institution populaire paysanne en Bretagne qui corresponde à ces *eisteddfodau* galloises. Mais quel député breton, grand propriétaire, conseiller général, président ou membre de Comices agricoles, ou de Sociétés de crédit, quel Breton *ignore* que *les cendres du foyer* sont incandescentes en son pays, et toutes prêtes à luire en une flamme d'espérance pour une renaissance morale et intellectuelle ?

V

AMES ET PAYSAGES

Le prêt de son dictionnaire gallois-anglais, la lecture en commun (où il semble me donner la becquée) d'un article de *Yr Herald Cymraeg*, et divers lambeaux de conversation au hasard des pressantes besognes quotidiennes contribuent à resserrer les liens spontanés (raciques ?) d'intimité entre mon hôte, M. Williams, et moi.

Je voudrais savoir, par lui, jusqu'à quel point se vérifie dans les faits cette banalité, que l'homme du peuple, en Galles, est naturellement musicien et poète. Tout Bas-Breton naît chanteur et conteur, je le sais d'expérience. Mais nos chanteurs ou conteurs bas-bretons, si frustes et si inconscients déjà, sont en outre si farouches que, quand même ils pourraient noter et écrire leurs chants ou leurs contes, ils aimeraient mieux mourir que de le faire. Nos folkloristes savent assez au prix de quelles sueurs ils parviennent à recueillir le peu qu'ils recueillent de nos mélodies ou de nos légendes armoricaines.

En est-il de même en Galles ? Williams ne peut décidément être considéré comme le type vulgaire du paysan gallois. Il

représente certainement une élite villageoise ; je le reconnais de plus en plus chaque jour. Mais quand je l'interroge sur les facultés poétiques de ses compatriotes, il n'hésite pas un instant. Il m'emmène au petit cimetière qui entoure la chapelle de Llanddwywe, au pied de laquelle s'élève sa maisonnette. J'y avais passé deux ou trois fois. J'y avais jeté maints regards négligents sur les *tables* de belle ardoise dressées tout debout. La plupart des inscriptions étant galloises, malaisées à déchiffrer pour un commençant, je n'y avais pas prêté grande attention. Mais Williams me les désigne du doigt, me les lit, me les rythme, me les traduit. En ce pauvre champ des morts d'un hameau perdu, il y a là bien des versets bibliques, bien des distiques ou quatrains cités des bardes fameux de la littérature galloise : Ab Gwilym, Goronwy Owen, Twm o'r Nant, etc... Mais, il me l'affirme (et mon ami John Jones plus savant me le confirmera), les trois quarts de ces « Maronad » ou chants funèbres sont dus à l'inspiration de pauvres gens, amis du défunt, qui les composèrent pour l'amour d'eux — pauvres gens qui, pour la plupart, ne supportèrent point la moindre rétribution, — ou qui, au contraire, font métier de *bardes*, et à qui on va demander un chant funèbre à la mort d'un être aimé.

La mélodie, la cadence de ces strophes me frappe surtout, — plus encore que la pensée toujours élevée. J'en ai retenu une qui, je crois, s'impose à la mémoire :

Gryf a gwan, pob oedran, pydrant, pob enaed,
Pawb yna ddisgynant;
Pob lliw, llun, pob un, pawb ant ;
Pob graddau, pawb gorweddant.

N'est-il pas vrai que le son sourd, répété, sanglotant, de ce *pob-pawb* qu'accompagne chaque fois une syllabe lourde, est une trouvaille poétique et musicale digne d'une belle « marche funèbre » ?

— De qui est-ce ? demandé-je à Williams.

— Oh ! fait-il, en souriant, non sans scepticisme comme toujours, vous le connaissez !... C'est ce vieux déguenillé que l'on voit fumer des pipes aux abords de la gare. Il gagne son pain comme commissionnaire, mais il est barde d'inspiration. C'est un de nos meilleurs bardes d'ici...

Williams est anglican, comme M. John Jones. Ils ne sont pas

choqués que, tel dimanche, je ne les accompagne pas à leur « église ». Ils me conseillent au contraire d'assister au service en quelque « chapelle » presbytérienne. Je m'y rends. Mon préjugé — qui tient bon — sur le nationalisme gallois (plus *dissident*) se raffermit encore à entendre les hymnes gallois des dissidents, plus *joyeux*, plus passionnés que les hymnes anglicans. Mais la différence entre eux est insignifiante si l'on compare ces chœurs gallois aux chœurs entendus tant de fois dans les églises anglaises. M. John Jones le sait bien, et il en tire grande vanité. Williams l'ignore, mais je savoure sa belle ignorance.

Cette *joie*, cette passion des chants gallois, — qu'ils soient pieux ou profanes — j'ai enfin le bonheur de les goûter à loisir dans la familière cuisine de Williams, où je puis m'introduire durant quelques soirées après souper.

Ils font la vaisselle, sous le manteau de la grande cheminée qu'emplit un vaste grondant fourneau noir de belle fonte, aux rondelles cerclées de feu doré. Lui, Williams, est accoudé à une petite table, au coin de droite. En face, au coin de gauche, s'empilent assiettes, plats et couverts sur une autre table; et Mrs Williams, sa fillette, et la servante, aux frais tabliers blancs à blancs bavolets, essuient couverts, plats et assiettes. Et tous chantent, avec des reprises, à trois parties. C'est le décor d'une cuisine rustique bas-bretonne qu'occuperaient des *gallos*. Ils ne s'inquiètent plus de ma présence. Les torchons blancs des femmes tournent lents ou rapides au rythme du chant. Une main à plat sur le genou, l'autre soutenant la tête, Williams aussi oublie l'étranger : ses lèvres s'ouvrent, demeurent longtemps entr'ouvertes, écartées sous le jeu de la langue active; et ses yeux agrandis de rêve regardent dans l'ombre qui plane au-dessus d'eux... Ils ont chanté tout le jour, et voici le soir, la nuit ; la tâche achevée, ils chantent...

§

Entre temps j'ai vu Harlech, un jour sombre de violente tempête de mer ; Harlech à l'immense château croulant ; nid d'aigle sur un pic imprenable, dont le pied refoule l'escalade éternelle des flots ; dernière citadelle emportée par les Saxons.

J'ai vu Llangollen, coquet, pimpant, aux deux rives de sa claire chantante cataracte ; et qui s'y mire jusque du haut de ses hautes collines verdoyantes. J'ai vu Dolgelley, aux petites

rues mornes, aux petites maisons sombres blotties dans l'ombre géante de Cader-Idris qui porte le soleil. J'ai vu Barmouth (Abermaw); franchi le Mawddach. J'ai vu Aberdovey, qui est tout semblable à l'anse agrandie de Kerhvon à l'estuaire de l'Elorn. Et comme j'y songeais dans mon compartiment de chemin de fer cambrien, essayant, inspiré par la similitude soudaine des sites, de retrouver par ici, dans mon guide ouvert sur mes genoux, quelque trace de légende analogue à celle qui hante la forêt de Landerneau, autour des ruines du Château-de-Joyeuse-Garde, où se dressa la Table-Ronde, mon voisin tout à coup me la conte : « On dit que, de ce village là-bas, un jour de chasse, le roi Arthur bondit à cheval par-dessus la baie, et ce pic, où retomba sà monture, s'appelle depuis « Carn-March Arthur », *Sabot-du-cheval* d'Arthur...

§

Le voudrait-il? Ne pas songer, en Galles, au pays breton, le voyageur breton ne le pourrait pas : similitudes ou contrastes s'imposent à lui avec la hantise irrésistible de la fatalité...

La campagne galloise — j'en traverse des centaines de milles—diffère d'aspect de la campagne bretonne, comme l'histoire des derniers siècles, et comme le paysan cambrien diffèrent de l'histoire des derniers siècles et du paysan armoricains ; et jamais ailleurs ne fut plus vraie et vérifiable la pensée d'Amiel, trop triviale parfois : un paysage est un état de l'âme.

Le décor de la nature cambrienne est de lignes grandioses, de courbes vastes, libres, harmonieuses. Les collines ont des ampleurs de montagnes, de vierges géantes, souples et fécondes. Leurs fronts larges ont la sérénité des landes où campent les troupeaux ensoleillés des nuées avant de descendre sur les sommets et les flancs des forêts puissantes. Les arbres, chênes, frênes, hêtres ou pins, y croissent à plein torse, à pleine stature, et répandent dans l'air la belle lumière et la paix certaine de tous leurs rameaux. Les terres arables ouvrent aux saisons de francs sillons qu'on dirait illimités ; les routes, les chemins arrondissent leurs blancheurs nettes et lisses entre des haies de fuchsias rouges, ordonnées et brillantes. Les maisons de fermes éclatent en vives blancheurs sur leurs seuils de blanche pierre soigneusement lessivée, sous leurs abondantes capuches d'ardoises épaisses ou de chaume touffu ; parmi

des vergers semblables à des parcs royaux. Ce sont les traits empreints dans le sol et sous le ciel cambriens de l'âme du campagnard des Galles : elle s'épanouit confiante et libre dans le sens de sa nature propre, à la fois religieuse et pratique, et qui s'harmonise enfin avec ses propres contrastes.

Je pense aux tourments, aux déchirements, aux étriquements, à la lamentation de la nature en Basse-Bretagne ; sur les côtes, les roches nues, hérissées, édentées comme des faunes vieillis que la bataille contre la tempête laisse inassouvis de morsures. A l'intérieur, des étendues peuplées de collines naines, s'entreregardant, s'entremenaçant, s'entr'escaladant, sous le ciel soucieux ou glorieux : des landes sauvages où paissent de petits troupeaux de maigre bétail ; des champs menus, entre des talus hirsutes plantés d'arbres bossus, tordus, manchots ; des chemins défoncés, envasés, et des chaumières qui s'y cachent comme honteuses d'elles-mêmes. Voilà l'âme du Bas-Breton qui ne vit pas de sa vie propre, que l'ignorance de son génie naturel, de son passé historique, que l'inconscience de la valeur humaine de sa langue laisse étranger à soi-même, indifférent à la nature qui l'environne, et hostile à toutes les aspirations de la conscience moderne.

VI

LE SAINT DES SAINTS ET LES UNIVERSITÉS

Pourquoi suis-je secrètement déçu en arrivant à Aberystwyth ? C'est une si petite ville ! A peine la population de Quimperlé, de Guingamp ou de Hennebont, dont le chiffre n'atteint pas 9.000 âmes. En un quart d'heure, j'en ai parcouru toutes les rues.

Cependant, c'est ici, face à la mer, entre la falaise du nord qui se recourbe sur Cardigan Bay et le vénérable donjon où, vainqueur, voici cinq cents ans, Owen Glendwr fit flotter le Dragon Rouge, que, dominant la plage mondaine, se dresse fièrement la gothique architecture de l'Université galloise. Ma déception, née de cette naïveté bien française et *classique* qu'une « Université » suppose une grande capitale, est vite oubliée dès que s'ouvre la petite porte au simple chapiteau dorique de la « Bibliothèque Nationale ».

Je suis reçu, avec une courtoisie exquise, par le Bibliothé-

caire lui-même, M. R. Ellis, — en l'absence de Professor Anwyl, le savant érudit de langues celtiques de mondiale renommée, pour qui j'avais une lettre d'introduction.

Ce sont les vacances, et les cours sont fermés.

Dès qu'il apprend que j'arrive de Bretagne-Armorique : « Permettez-moi, fait-il en souriant, de vous présenter tout de suite à mon ami bretonnant M. T. G. Jones, qui se trouve là justement. Vous aurez ainsi la bonne fortune de voir notre plus grand barde vivant ! » Et voici venir un homme charmant, de physionomie « léonarde » ou « cornouaillaise » toute pleine de bonhomie. Nous causons comme de vieux amis après une longue absence. M. Gwyn Jones est au courant de tout le *mouvement* bretonnant actuel. Il me parle des *Notennou*, des Représentations de Sainte-Anne-d'Auray, de *Feiz ha Breiz*, *Kroaz ar Vretoned*, *ar Bobl* et *Brug* (1), comme le ferait un de nos zélés « ovates ».

Nous cheminons à travers des corridors ornés de tableaux, des salles bourrées de livres, que nos exclamations joyeuses éveillent de leur sommeil de vacances. M. R. Ellis nous arrête à l'entrée d'un couloir ténébreux, devant une porte basse. Il fait jaillir la lumière électrique : c'est ici « le Saint des Saints » de la Bibliothèque Nationale des Galles : La « Fire-proof Room », *Salle à l'épreuve du feu*. Nous nous taisons. La porte tourne sans bruit, et, descendant deux ou trois marches, nous sommes introduits dans un cabinet fort exigu. Là sont gardés les précieux manuscrits, ou imprimés, anciens des Collections Peniarth et Hengworst. Alors, durant une inoubliable demi-heure, M. R. Ellis, se baissant ou se haussant pour atteindre sur leurs rayons les vieux parchemins enluminés, les glorieux haillons de vélin ou de cuir, les reliures ou brochures maculées de plaies comme des corps de martyrs, je reçois un à un dans mes mains, avec une vraie émotion du cœur, ces livres dont quelques-uns furent écrits sous des tentes de guerriers, serrés contre des poitrines haletantes de héros, portés

(1) *Notennou diwar-benn ar Gelted koz, o istor hag o sevenadur* ; 7 ou 8 brochures éditées à Saint-Brieuc où le barde Abhervé tente une intéressante vulgarisation des plus récentes documentations sur l'histoire des Celtes, en un breton *unifié*. 1912-1913.

Représentations, etc... Théâtre de M. l'abbé Le Bayon. Cf. article du *Mercure*?. .

Feiz-ha-Breiz, *Kroaz-ar-Vretoned*, *ar Bobl* et *Brug*, journaux hebdomadaires ou mensuels en langue bretonne, correspondant respectivement aux diverses opinions politiques ou religieuses, de l'extrême droite à l'extrême gauche.

comme des textes divins au milieu de la bataille, par des mains qui, depuis près de mille ans, sont tombées en poussière. Entre autres *The Black Book of Carmarthen* du XIIe siècle, contenant les plus anciens fragments épiques bretons ; *The White Book of Rhydderch*, avec les *Mabinogion*, lettres de noblesse des anciens Bretons, XIIIe siècle ; *The Book of Taliesin*, chants du barde Taliésin, du XIVe siècle, dont retentit toute l'Europe du Moyen âge ; la version galloise du *Saint Graal*, la plus ancienne version galloise des *Lois des Galles*, du XIIIe siècle.

Et d'autres encore : un des six manuscrits des *Canterbury Tales*, de Chaucer, par exemple, etc...

Maniant, feuilletant avec piété, nous n'échangeons nos reflexions qu'à voix basse. Le temps nous hâte : nous retournons aux corridors de plein jour...

L'histoire des Universités galloises devrait être contée aux gens de France, et particulièrement de Bretagne, que les idées d'Universités Populaires firent rêver et... palabrer. Là, peu de palabres, ou point. Mais en belles pierres de taille, affrontant toutes les tempêtes de l'Ouest, du Nord ou du Sud, et toutes ténèbres cimmériennes ou humaines, des palais élevés à toutes sciences, à tous arts, à tous métiers — car l'Agriculture et l'Industrie y ont leurs champs d'expérience, autant que l'Histoire Naturelle ses muséums, et la Chimie ses laboratoires ; palais élevés *par le peuple ouvrier ou campagnard* autant, sinon plus, que par le peuple de la bourgeoisie.

Le pays de Galles possède trois Universités : Bangor, Aberystwyth, Cardiff. Or sa superficie est à peine plus considérable que celle des trois départements de la Basse-Bretagne (en kilomètres carrés : 200 × 100, pour les Galles ; 180 × 130 pour les Côtes-du-Nord, le Morbihan et le Finistère), pour un nombre d'habitants sensiblement égal (1.800.000 pour les Galles; 1.900.000, pour les trois départements bas-bretons) (1).

L'Université d'Aberystwyth fut ouverte en 1872, et durant *dix années*, sans un « penny » du gouvernement anglais, elle prospéra, à la seule charge des contributions volontaires du peuple gallois ; « de porte en porte » relate, son « Calendar » publié annuellement, « des quêtes furent faites. La classe

(1) Les derniers recensements estiment à 900.000 le nombre des Gallois galloisants, à 1.200.000 celui des Bretons bretonnants. En chiffres ronds, 800.000 Gallois ne parlent qu'anglais ; 700.000 Bretons ne parlent que français.

moyenne et la classe ouvrière, surtout les fermiers, ont contribué généreusement, en proportion de leurs moyens... et on calcule que 60.000 livres sterling (1.500.000 francs) ont été versées ainsi par la population des Galles ».

L'Université de Bangor ouvrit sa souscription en janvier 1883, et elle fut close en janvier 1884. En ce court laps de temps d'une seule année, elle trouva huit mille noms de souscripteurs, qui donnèrent ensemble 30.000 livres sterling (750 000 francs). « Une grande partie de cette somme, remarque le *Calendar* de Bangor (1913) : 1. 250 livres sterling (31.250 francs), fut fournie par des mineurs et ardoisiers de Penrhyn et Dinorwin, qui tinrent à honneur de prendre sur eux de mener l'affaire à bien, en désignant des collecteurs pour chaque galerie de la mine, et en prélevant une somme fixe sur leur salaire mensuel. » Le livre d'or de l'Université de Cardiff, fondée à peu près à la même époque que Bangor, n'est sans doute pas moins doré que ceux d'Aberystwyth ou de Bangor. Nous ne l'avons pas eu entre les mains.

Sont-ce là des *Universités*, et sont-elles vraiment *populaires*, nationales ?

Le *Manuel des règlements* (Regulation Handbook) répond :

Les Universités de Galles sont fondées aux fins de pourvoir à *l'instruction en toutes branches d'une éducation libérale* (sauf en théologie) d'étudiants ou étudiantes au-dessus de 16 ans. *Nul étudiant, professeur, répétiteur ou administrateur ne devra compte, sous aucune forme, ni déclaration quelle qu'elle soit, de ses opinions, ou ne sera requis d'en professer aucune.*

— Mais, demandai-je alors à mes deux aimables compagnons, comme nous traversions les salles des beaux livres entre les ogives des fenêtres par où étincelait la mer ; mais, les enfants d'un ouvrier pauvre, ont-ils les moyens de suivre vos cours ?

— Il existe un grand nombre de *bourses d'études* qui sont distribuées chaque année aux meilleurs élèves des « Ecoles Elémentaires », et le prix total des inscriptions à tous les cours ne dépasse jamais 500 francs pour une année... Remarquez en outre que, à la différence d'Oxford ou de Cambridge, nos étudiants sont tous *externes* : que le Gallois est frugal, et que la vie, en somme, est bon marché dans notre modeste cité.

Cependant les diplômes que nous délivrons sont légalement et pratiquement équivalents à ceux que délivrent Oxford et Cambridge.

— Quelle est la moyenne du nombre des étudiants inscrits chaque année à Aberystwyth.

— De 350 à 450 ; et la moyenne est à peu près la même à Bangor et à Cardiff : on peut compter sur une moyenne générale de 1.200 étudiants pour les 3 universités.

— En est-il qui témoignent d'un intérêt particulier pour l'étude de la langue galloise ? car vous avez des chaires de gallois.

— Assurément ! 3 chaires par Université, et cette année nous avions 77 étudiants en gallois, contre seulement 83 en anglais, et 121 en latin.

D'autres questions se pressent sur mes lèvres. Mais le temps s'écoule. Une d'elles toutefois *doit* obtenir réponse :

— Quels sont, dis-je, quant à la langue *anglaise*, les résultats de ces études en langue galloise que vous encouragez si libéralement et si audacieusement ?

— Oui ! et libéralement ; et audacieusement ! me fut-il répliqué avec des sourires ; car, en outre des *bourses* d'ordre général, il en est qui sont spécialement créées et distribuées pour les étudiants *galloisants !*

— Fort bien. Mais je veux dire ceci : ne se produit-il pas de *recul*, en Galles, de la langue *anglaise* au profit de la langue galloise ? Recul... ou abaissement... ? Vous savez peut-être qu'en France l'existence de la langue bretonne, de toute langue locale, est considérée comme *nuisible* à l'extension de la langue française autant qu'à sa pureté, et comme un obstacle au progrès des idées.

Un franc éclat de rire accueillit mes graves inquiétudes, tandis que MM. R. Ellis et Gwyn Jones échangeaient un regard ironique.

— Pardonnez, invoqua tout de suite M. R. Ellis. Mais j'ose dire que, de la part d'un Français surtout, nous nous attendions à la question que vous posez. Elle ne manque jamais de nous être posée par vos compatriotes. Eh bien, tenez...

Il remua un tas de livres scolaires en désordre sur une

table, en saisit un tout petit, relié en toile grise. Puis, le feuilletant rapidement, il m'y désigna un paragraphe :

— Voici la réponse, claire et nette, dans ce manuel à l'usage des commençants ; les éditions en sont innombrables, depuis 1887, qu'ont lancées des érudits *anglais* d'Oxford !

Et je reçus de ses mains l'*Elementary Welsh for Schools and Private Students* (1). Et je lus, page XI :

Résultats des premières expériences : Extraits des Rapports de l'Inspecteur de sa Majesté (Inspecteur général de l'Instruction Publique).

Les études de grammaire anglaise ont profité du fait que le gallois a été choisi comme sujet spécial ; *les séries* [*d'élèves*] *qui ont appris le gallois manifestent une supériorité très marquée en anglais*... Les progrès en grammaire anglaise dans les classes de 5e et de 6e vont de pair avec un succès fort encourageant en gallois, choisi comme sujet spécial. Les plus hautes récompenses pourront être accordées [aux instituteurs] pour leur [méthode bilingue] d'enseignement de l'anglais.

Et le petit livre ajoute en gros caractères :

On attire surtout l'attention sur ce fait que, *là où le gallois a été enseigné, les élèves ont fait des progrès en anglais.*

§

Quelques minutes après, je parcourais de nouveau les petites rues de la cité universitaire pour me rendre à la gare. La vue des étalages des bouquinistes gallois me serrait le cœur en pensant à la Bretagne.

S'il est avéré, *prouvé*, par l'expérience d'une nation, que l'étude du gallois *sert* à l'étude de l'anglais ; que la culture de sa langue développe chez le paysan gallois des facultés intellectuelles qui lui rendent plus immédiatement et plus complètement asssimilable le génie d'une langue étrangère — plus nécessaire encore à sa vie que sa langue maternelle, — comment l'étude du breton nuirait-elle à l'étude du français, et comment la culture de sa propre langue nuirait-elle au paysan breton pour se développer intellectuellement ?...

Dans une petite ville bretonne égale à Aberystwyth par le nombre des habitants : Guingamp, Hennebont ou Quimperlé, faut-il donc, ardoisiers de l'Arez, terrassiers des Montagnes

(1) *Gallois Élémentaire pour les Ecoles et les Etudiants libres*, from the Society for utilising the Welsh Language. Duncan and Son, Cardiff.

Noires, désespérer de jamais vous voir, de vos pauvres sous, vos « gwennek », élever à votre génie intérieur une *Université*, comme firent les carriers des Galles avec leurs pauvres « ceiniog » ? Et votre obstination muette, sourde, aveugle, qui a lassé tant de siècles et d'invincibles ennemis, à demeurer fidèles à vous-mêmes, à votre race, à ses passions, à sa langue, ne s'éclairera-t-elle jamais de cette lumière de la conscience, ou de ce *sentiment national* qui, chez vos nobles frères d'Angleterre, a déjà fait de si grandes œuvres, et qui les rend dignes des plus hautes destinées ?

ÉMILE MASSON.

LE VERS FRANÇAIS
D'APRÈS LA PHONÉTIQUE EXPÉRIMENTALE

—

I

Il est difficile de parler aux poètes de la technique de leur art. Les phonéticiens, par l'aigreur de leurs querelles à propos de vétilles, leur cachent la masse vraiment importante de faits sur lesquels ils sont d'accord. Ces faits sont si nombreux qu'on en ferait aisément un recueil. Là, tout jeune homme qui aspire à mériter un jour le beau nom de poète trouverait à peu près tout ce qui est indispensable à son apprentissage. M. Maurice Grammont nous a déjà dit, dans un précieux petit livre (1) ce qu'il fallait, à son avis, respecter ou rejeter des règles prescrites par les anciennes métriques françaises. Les expériences auxquelles M. Georges Lote (2) a consacré dix ans de sa vie sous la direction du savant abbé Rousselot, Directeur du laboratoire de Phonétique expérimentale au Collège de France, confirment certaines observations de M. Grammont et nous montrent, *nous font voir*, par les graphiques qu'elles analysent, les raisons pour lesquelles, des prescriptions des manuels, les unes restent vivantes, les autres sont périmées.

Car le phonéticien, plus modeste que le linguiste, le professeur de rhétorique ou l'esthéticien, se méfie de ses sens, de son goût, de ses calculs même. Il veut que ses observations soient vérifiées et contre-vérifiées par des expériences incon-

(1) *Petit Traité de versification française*. Ce petit livre est le résumé du grand ouvrage : *Le Vers français, ses moyens d'expression, son harmonie*, dont la deuxième édition vient de paraître, refondue et augmentée, à la librairie Champion.

(2) *L'Alexandrin Français d'après la phonétique expérimentale*, Paris. Trois volumes avec planches et atlas imprimés par la maison Georges Protat et Neveu à Mâcon, qui a bien voulu prêter au Mercure les caractères nécessaires à l'impression des signes plastiques employés dans cet article. Editeur ; *la Phalange*, 84, rue Lauriston, Paris, 1913-1914.

testables, et, dans tous les cas où la nature des choses s'y prête, il essaye d'employer pour ses analyses l'œil, notre sens le plus fin, au lieu de l'oreille, qui, même très exercée, erre sans cesse, de substituer ce qui se voit et ce qui reste à ce qui s'entend et disparaît. C'est ainsi qu'il ne se contente pas d'affirmer, comme les symbolistes, que le *grand vers français* peut avoir un nombre de syllabes inférieur ou supérieur au fatidique chiffre douze. Il met devant nos yeux la preuve, sans cesse contrôlable, que si l'on déclame des vers classiques ou romantiques avec la prononciation actuelle du français, un certain nombre de syllabes tombent, des syllabes non écrites apparaissent (1); bref, que des vers classiques qui ont eu à l'époque où ils ont été écrits, que des vers romantiques auxquels leurs auteurs ont cru imposer douze syllabes ont dans la réalité de neuf à quatorze syllabes.

C'est ainsi que Mme Sarah Bernhardt prononce (2) :

Nombre des syllabes.	
12 + 1 = 13	Et Phèdre, au labyrinthe, avec vous descendu*e*,
12 + 2 = 14	*E* se serai-t-avec vous retrouvée ou perdu*e*.
	(*Phèdre*, II, 5.)
	ou :
12 + 1 = 13	En ce temps-là, Jésus seul avec Pierr*e*, errait
12 — 1 + 2 = 13	Sur la riv... du lak*e* près de Génézaret*he*
12 + 1 = 13	A l'heure où le brûlant soleil de midi plan*e*
12 — 1 + 2 = 13	Quand ils vir... devant *e* une pauvre caban*e*
12 + 1 = 13	La veuve d'un pêcheur aux longs voiles de deuil*e*
12 + 1 = 13	Qui s'était tristement assise sur le seuil*e*
	(Coppée, *Un évangile.*)

Ainsi, Mme Sarah Bernhardt tantôt ajoute, tantôt retranche une ou deux syllabes, de sorte que, dans sa bouche, tous les vers ci-dessus, au lieu d'avoir les douze syllabes voulues par le poète, en ont en réalité 13 ou 14. Et si nous analysions la déclamation de M. Constant Coquelin nous trouverions des

(1) Ces accidents se produisent en vertu du jeu de l'*e* muet et de la réduction des hiatus intérieurs.

(2) Les syllabes qui sont prononcées quoique non écrites ou considérées par le poète comme muettes sont en italiques, par exemple : descend*ue*; celles qui sont écrites et non prononcées sont marquées par des points soulignés, par exemple : vir... pour virent.

résultats analogues (1). Et cependant, les vers dits par ces deux acteurs, qui, à leur insu, ont cessé d'obéir aux règles traditionnelles du numérisme, sont sentis, perçus comme vers. C'est donc que ce qui est essentiel aux rythmes du Vers français, ce n'est pas un nombre déterminé, fixe, de syllabes. M. George Lote nous montre que peu à peu, depuis la fin du XVIIe siècle (2), grâce aux efforts faits par Racine et Molière pour introduire au théâtre la déclamation passionnée, le Vers français, qui, pendant une période de son histoire, avait pu être considéré comme un vers syllabique, est devenu accentué. Cette démonstration, l'exposé des recherches historiques, la discussion des nombreuses expériences sur lesquelles elle s'appuie, est un modèle de dissertation scientifique. Mais c'est dans les chapitres où M. Lote détermine la *nature de l'accent* du Vers français, qu'il déploie le plus de précision, d'ingéniosité, de finesse.

La tâche n'était pas simple, car les hypothèses étaient nombreuses. Pour les uns, ce qui constitue le rythme du Vers français, c'est l'intensité de certaines syllabes ; pour d'autres leur hauteur musicale, pour d'autres leur durée ; pour d'autres enfin la réunion de deux ou de toutes ces qualités. En général tous les savants qui n'ont pas été aveuglés par la théorie du numérisme, ou qui ont essayé de lui apporter quelques correctifs, attribuent une certaine importance à l'intensité. Ainsi pensaient le P. Sacchi, l'abbé Scoppa, Guyau et Sully-Prudhomme. Pour Becq de Fouquières, après avoir dit que le rythme est produit par « l'adjonction de la quantité à l'intensité », il ne pense plus qu'à l'intensité. Il nie le rôle de la hauteur musicale : « L'accent tonique, dit-il, n'a aucun rapport avec la hauteur musicale d'un son. Ce qui distingue une syllabe tonique de syllabes atones, c'est une augmentation de l'intensité du son. Or l'intensité du son est indépendante de son acuité ou de sa gravité. » Parmi les critiques, Brunetière, dont l'oreille semble avoir été assez fine, est le seul qui ait considéré que c'est la hauteur musicale qui est l'élément constitutif du rythme. « L'accentuation, écrit-il, est l'élévation ou

(1) Voir dans *le Mercure de France* du 1er août 1912 notre article : *La Technique du Vers français*. — Cf. aussi Mme de Saint-Genis : *Cours de gramophonie* (*Revue de Phonétique*, depuis 1910).

(2) Voir, dans *l'Effort libre* d'octobre 1913, notre article : *De la Déclamation du Vers français*.

l'abaissement de la voix sur une syllabe donnée. » Qui donc avait raison ? La vérification de ces théories était impossible pour l'oreille humaine. Car la parole étant musique, c'est-à-dire étant *à la fois* timbre, hauteur, intensité, durée, on ne trouve jamais une de ces qualités toute seule, à l'état pur. Il fallait donc opérer comme les physiciens qui ont déterminé les lois de l'acoustique et de la musique proprement dite. C'est grâce aux instruments dont se sert l'abbé Rousselot et qui permettent de dissocier les qualités des sons, que M. Georges Lote a pu étudier séparément l'intensité, la hauteur, la quantité de fragments poétiques, et en éliminant ce qui est passager, irrégulier, déterminer ce, qui dans le vers, est permanent, ordre, régularité, cadence, ce qui est rythme en un mot.

Un simple exemple montrera comment il lui a été possible d'opérer.

Soit ce vers :

Cette grandeur sans borne, et cet illustre rang (*Cinna*, II, 1).

La lecture du tracé de ce vers donne les résultats suivants (1) :

cé	tte	gran	deur	sans	bor	ne		et	cé	til	lus	tre	rang
18	16	44	54	39	45	13	𝄽36	9	18	29	39	24	40
U	U	U	—	U	—	U		U	U	U	—	U	—
320	360	360	380	300	360	340		300	320	360	400	360	380
			O		O						O		O
75	75	80	100	20	135	55		65	120	120	120	80	95
			△		△						△		△

On voit apparaître dans chacune de ces séries de mesures des chiffres plus élevés que les autres. Ces sortes de crêtes, d'arêtes, correspondant à des crêtes, à des arêtes de sens constituent les accents qui séparent chacun des groupes rythmiques, lesquels en français sont justement des groupes

(1) La première ligne de chiffres représente la durée des syllabes en centièmes de secondes et en dessous sont indiquées par les signes U — les valeurs approximatives, brèves ou longues, qu'on peut leur attribuer. La deuxième ligne représente la hauteur musicale (voyelles, car les consonnes sont moins aiguës) en vibrations simples à la seconde ; la troisième les intensités (voyelles) indiquées en mètres d'audibilité. Les accents rythmiques de durée sont marqués par le signe — qui est celui de la longue de chaque groupe. L'accent de hauteur est marqué par O et l'accent d'intensité par △. Un soupir indique qu'il y a eu silence et le chiffre qui le suit le temps pendant lequel il a duré : dans l'espèce 36 centièmes de seconde,

logiques (1). Or, dans l'exemple ci-dessus, les chiffres les plus élevés de chaque série se correspondent exactement. Chacun des groupes rythmiques est terminé par une syllabe qui est à la fois plus longue, plus haute et plus forte que les autres syllabes du groupe. Ici le rythme est simple ; il est constitué « par le triple frappé qui affecte les syllabes quatrième, sixième, dixième et douzième. C'est l'accentuation la plus parfaite, elle met en relief toutes les coupes de sens, mais rien qu'elles ». Mais on ne peut toujours constater la concommitance des trois éléments qui constituent l'accent, car l'accent du français se dissocie en cas d'émotion ou quand la phrase est conclusive, la voix s'abaissant et s'éteignant : alors certains accents peuvent remonter soit simultanément, soit séparément d'une ou plusieurs syllabes. On pourrait même, bien que les morceaux enregistrés n'en fournissent aucun exemple, imaginer une déclamation qui ferait remonter les accents « de telle sorte qu'ils ne fussent plus concomitants et qu'aucun d'eux ne coincidât avec la coupe du sens ». Ainsi l'accent peut être réduit à la durée seule, à l'acuité seule, à l'intensité seule; il peut être au contraire à la fois durée et acuité, ou durée et intensité, ou intensité et hauteur ; et ces altérations rythmiques produites par la déclamation peuvent imposer à un même membre métrique « deux ou trois dessins contradictoires mais superposés ».

Dans les deux alexandrins suivants dont les groupes rythmiques sont séparés par un trait :

Prodiguer — les doux noms — de parjure — et de traître
(*Andromaque*, IV, 5.)
Tout à l'heure — on fuyait — la lumière — et les chants
(*Hernani*, V, 3.)

Les tracés révèlent (2) que, « dans le premier vers, la dispo-

(1) L'accent français tombe sur la dernière syllabe d'un groupe logique (métrique) ou sur la pénultième si la dernière est un *e* muet ; mais il n'est pas attaché au mot. Dans *un lourd cheval*, l'accent du groupe est sur *val*, dans un *cheval lourd*, il est sur *lourd*. On voit qu'une syllabe peut être selon sa place ou atone ou tonique.

(2) Pour bien comprendre ce passage il faut savoir que les expériences de l'abbé Rousselot et de M. Georges Lote, ont révélé que les Vers français comportaient trois espèces de pieds : les temporels, les musicaux, les dynamiques, dont les plus grands se rencontrent d'ailleurs plutôt exceptionnellement et tendent à se rompre

sition temporelle de la première mesure par suite du développement emphatique des consonnes initiales est dactylique — ∪∪, la disposition musicale régulièrement anapestique • • ○. Dans le second, à la deuxième mesure et à cause de l'*i* de fuyait, le pied temporel est ∪—∪, le pied musical est ○ • • (dactyle), le pied d'intensité est ▲▲△ (crétique). Comme on le voit l'inharmonie est complète ; aussi absolue qu'on pourrait l'imaginer ». Et cependant tous ceux qui lisent des Vers français ont l'impression qu'ils contiennent quelque chose qui, sous les différences de déclamation, de rapidité ou de force d'élocution, demeure toujours le même, revient de temps en temps à des intervalles sinon réguliers, du moins assez rapprochés, pour donner l'impression de la régularité (1) ; quelque chose qui, au-dessus du caprice, du changement, de la fantaisie individuelle, soit un principe de permanence, de fixité, de stabilité, d'organisation ; un rythme enfin.

en pieds plus petits : Voici l'énumération de ces pieds essentiellement transformables sous l'effort oratoire :

PIEDS TEMPORELS (durées)		PIEDS MUSICAUX (acuités)		PIEDS DYNAMIQUES (intensité)	
1re SÉRIE	2e SÉRIE	1re SÉRIE	2e SÉRIE	1re SÉRIE	2e SÉRIE
—		○		△	
(iambe) ∪ —	— ∪ trochée	•○	○•	▲△ (iambe d'intensité).	△▲ (trochée d'intensité).
(anapeste) ∪ ∪ —	∪ — ∪	••○	•○•	▲▲△ (anapeste d'intensité).	▲△▲
(péon) ∪ ∪ ∪ —	∪ ∪ — ∪	•••○	••○•	▲▲▲△ (péon d'intensité).	▲▲△▲
∪ ∪ ∪ ∪ —	∪ ∪ ∪ — ∪	••••○	•••○•	▲▲▲▲△	▲▲▲△▲
∪ ∪ ∪ ∪ ∪ —	∪ ∪ ∪ ∪ — ∪	•••••○	••••○•	▲▲▲▲▲△	▲▲▲▲△▲
∪ ∪ ∪ ∪ ∪ ∪ —	∪ ∪ ∪ ∪ ∪ — ∪		•••••○•		

∪ = brève, — = longue. La longue n'a pas de valeur fixe. Elle varie dans les exemples de 17 à 82 centièmes de seconde. Le signe — exprime seulement qu'une syllabe est plus longue que les précédentes. Même observation pour les signes ○ et △ qui indiquent, le premier que la syllabe est plus haute, le second qu'elle est plus intense que les syllabes voisines marquées • et ▲.

(1) Pas plus que les notes en musique les syllabes n'ont en poésie de durée strictement égale. Il est aussi inexact de dire, comme Becq de Fouquière, qu'une longue vaut deux brèves que de croire qu'une noire vaut réellement deux croches. Les signes ∪ et — de même que les signes ♪ et ♩ sont des notations extrêmement grossières dont, cependant, phonéticiens comme musiciens sont obligés de se contenter. Voir la note 2 de la page 312.

Les travaux de M. Lote apportent de nombreuses preuves, que ce principe d'ordre c'est la durée, non pas toujours la durée globale des syllabes, mais celle des voyelles, tandis que les consonnes, souvent modifiées par l'émotion, sont plus ou moins indifférentes.

Une preuve entre toutes : tout le monde sait que, lorsque nous prononçons une parenthèse ou une incise, le son de notre voix s'abaisse et que sa force diminue ; les accents d'acuité et d'intensité que devrait porter la dernière syllabe de ces groupes logiques quittent leur place normale pour remonter d'une ou plusieurs syllabes. Qui donc, lorsque ces groupes sont à la fin d'un vers, persistera pour nous avertir que le vers est fini ; qui conservera au vers son unité? C'est la durée, qui reste à sa place, rendant plus longue la dernière syllabe (ou tout au moins la dernière voyelle) non muette du vers, lui imposant l'accent. C'est elle qui, lorsque s'éteignent, s'évanouissent, se déplacent les autres éléments du rythme, reste là, sorte de gardien qui nous rappelle que nous sommes en présence d'un vers et non d'un fragment de prose. C'est elle qui bat la mesure, qui est l'élément normal, de bon sens, l'élément qui se trouve « en général identique dans un même alexandrin pour tous les lecteurs, du moment qu'ils se sont mis d'accord sur l'étendue des différentes mesures ». C'est parce que l'accent temporel possède sur les accents d'acuité et d'intensité le privilège immense de n'être point « soumis aux mêmes variations ni aux mêmes déplacements », d'être « essentiellement stable », qu'il doit être proclamé le véritable accent rythmique du vers français. C'est lui qui est « la basse continue, parfaitement perceptible acoustiquement,... ou le thème profond que la voix transforme en apparence... mais qui de sa nature reste toujours inaltérable ». Ce rythme, « parce qu'il se plie à toutes les nuances du sens, parce qu'il est exclusivement basé sur le sens, mais aussi parce qu'il s'établit à l'aide de l'élément principal de la syllabe, — nous voulons dire la voyelle, — conserve une force si éminente que [ses modifications oratoires] en paraissent seulement une variante plus ou moins lointaine, une copie plus ou moins exacte où cependant se révèlent toujours les caractères de l'original, où l'oreille découvre toujours le dessin primitif. Ainsi sur un corps robuste, on peut placer tour à tour des gazes légères

ou des draperies plus épaisses : sous l'étoffe s'aperçoivent encore la charpente et les muscles.— Tel est le privilège de la durée. On peut donc dire qu'elle crée seule, et essentiellement, le rythme de la langue française, c'est-à-dire l'ordre dans lequel se suivent les syllabes et les groupements qu'elles forment, le temps long venant couper la succession des brèves selon les indications fournies par les divisions naturelles du texte (1). »

Mais le danger de ce rythme, c'est la monotonie. Si les accents musicaux d'acuité et de force venaient se rencontrer toujours à la même place que les accents de durée, le rythme du Vers moderne, analogue à la musique grossière des marches militaires ou des danses, ne gagnerait pas grand'chose à l'abandon du syllabisme et de sa monotone mélopée. Mais le poète a à sa disposition pour orner, nuancer le vers, outre tout l'orchestre des timbres (rime, assonance, allitération), les deux instruments de nuance et d'émotion, de fantaisie et d'originalité : la hauteur musicale et l'intensité qui jouent sur la durée et avec elle à la manière dont s'entrelacent les diverses voix d'une fugue.

Chacun de ces accents a un rôle important dans l'expression de la passion, car certaines émotions imposent aux syllabes à la fois plus de durée et de force, obligent la voix à émettre des notes plus aiguës. D'autres au contraire obligent le lecteur à l'émission de sons à la fois plus courts, plus doux, plus graves. L'intensité, par ses effets de masse, imposant à la phrase des directions ascendantes et descendantes, des crescendo et des decrescendo, des éclats et des douceurs subits, joue un rôle très important dans l'expression des états passionnels d'un poète lyrique, ou des personnages imaginés par un poète tragique.

Quant à l'accent musical, qui est, lui aussi, un rythme émotif, il fait chanter la voix selon la nature des diverses propositions de la phrase, montant sur les groupes suspensifs, les transitions, les exclamations, baissant sur les groupes conclusifs, sur les incises, les parenthèses, opposant tel groupe à tel autre groupe, les reliant les uns aux autres, engaînant, en quelque sorte, dans l'unité de la phrase ou de la strophe, les groupes logiques et les vers dont les autres accents indiqueraient avec trop d'incertitude l'opposition. C'est grâce à ces

(1) G. Lote, *l'Alexandrin Français*, p. 466.

variations de hauteur musicales quelquefois très faibles, mais qui présentent parfois des intervalles de près de deux octaves, que le Vers français est quelque chose de plus qu'un simple rythme : il est une mélodie, un chant (1).

II

Mais ce n'est pas parce qu'ils obéissaient aux règles des manuels que les bons poètes ont fait des vers musicaux, c'est bien plutôt malgré elles, qui, pour la plupart, ont toujours été ou sont devenues arbitraires. C'est tout simplement parce qu'ils avaient le vif sentiment de leur langue et que, lorsqu'ils se mettaient à écrire, ils étaient, en quelque sorte, forcés d'obéir aux ordres qu'elle leur donnait. « Le rythme obéit à la nécessité. »

La phonétique expérimentale se gardera donc d'embarrasser de nouveau les poètes dans des règles rigides. Elle est désolée de constater qu'une tradition s'en va ; mais elle sait aussi qu'il y a plusieurs espèces de traditions : celles qui reposent sur la nature des choses et qu'on n'abandonne pas sans périr ; celles qui reposent sur des observations hâtives ou aventureuses, sur un état de choses qui a disparu. A celles-ci il faut avoir le courage de renoncer sans regret, à moins qu'on n'en veuille faire des valeurs, des idoles, adorées tout simplement parce qu'elles sont *le passé*. Quand les Emigrés revinrent en France avec les Bourbons, ils prétendirent prononcer : le Roué comme on disait avant la Révolution. Tout Paris disait : le Roua. La Nation éclata de rire.

La phonétique expérimentale ne nous donne guère qu'un conseil positif : c'est d'écrire nos vers dans la langue de notre

(1) C'est par les modulations de la voix que les diseurs peuvent le mieux montrer leur maîtrise. « Il y a, dit M. Lote, une beauté certaine dans les modulations du langage, dans le passage des notes graves aux notes aiguës : c'est là qu'on peut apprécier toute la souplesse de l'organe et aussi toute son étendue; cet organe est essentiellement un muscle en travail, tour à tour contracté ou relâché, tour à tour déployant ou modérant son effort, selon le but qu'il se propose et l'effet qu'il veut produire. » Mais si le vers est un chant, s'ensuit-il qu'il soit de même nature que le chant proprement dit ? « La mélodie du langage ordinaire, dit M. Verrier (*Métrique, I, page 88*) ne saurait se comparer au chant véritable »; d'abord elle est plus rapide, puis « elle ignore la carrure des phrases. Elle module à travers des modes probablement très variés ». En général, les intervalles nous échappent « parce que nous passons presque toujours de l'un à l'autre par degrés presque insensibles, par des glissées et des portamentos. En outre nous ne maintenons presque jamais un son à la même hauteur ; la voix ne cesse presque jamais de monter et de descendre » (G. Lote, *l'Alexandrin français*, p. 253).

temps, avec la prononciation de notre temps (1), pour des oreilles de notre temps. Pour le surplus, elle nous apprend moins ce que nous devons faire que ce que nous devons éviter. Elle nous dit : Vous êtes libres ; travaillez, cherchez de tous côtés, dans tous les sens, innovez et surtout inventez. Et de son jugement quelle est la norme ? le plaisir que le poète donne à notre cœur, à notre oreille, à notre esprit.

Elle nous dit : Ne croyez pas que *l'Alexandrin, le Grand Vers français* soit mort. Non, il a fait ses preuves. Mais la durée de ses syllabes n'est pas égale ; le nombre n'en est pas fixe. Le chiffre douze n'est pas une limite supérieure qu'il n'est pas permis de dépasser. Il est quelque chose comme le bout d'un champ où le laboureur sait qu'il doit retourner sa charrue,mais sans trop se soucier s'il reste un peu en deçà, ou s'il passe un peu au delà. Il n'a aucune valeur arithmétique ou mystique. Il indique simplement le point aux environs duquel l'oreille française a constaté, par des observations séculaires, que le vers lui donne le plus de plaisir. Pourvu que le nombre des syllabes réunies dans le même fragment de mélodie verbale ne soit pas démesuré (2), que le nombre des groupes rythmiques qu'il contient ne soit pas trop grand (3), que le nombre des syllabes contenues dans le même groupe soit modéré (4), il y a vers et non prose, surtout lorsqu'un même mouvement tend à unir et à subordonner plusieurs fragments d'une même phrase musicale ou strophe. Seulement prenez garde. La tâche est périlleuse. L'accent français étant un accent de pensée, un vers moderne vide de pensée poétique est vide de rythme, inexistant. C'est vraiment ici qu'il n'y a pas « de degré du médiocre au pire ». Si vous êtes un baladin, un jongleur de mots, allez chercher dans le système syllabique et la rime de quoi corseter votre pensée lâche, et allez réciter cela chez les dames, debout au coin des cheminées.

La Césure ! Ne vous occupez plus de la césure, c'est un mot qui a perdu son sens. La fin de l'hémistiche n'est plus aujourd'hui une place privilégiée pour l'accent. Il n'y a plus

(1) Il n'y a, pour un écrivain, qu'une bonne prononciation française, celle de la bonne société parisienne de l'époque où il vit (Abbé Rousselot).
(2) De neuf à quatorze ou quinze syllabes.
(3) De trois à cinq groupes.
(4) De une à six ou sept syllabes. Mais la réunion de plus de trois ou quatre syllabes dans le même groupe le rend très instable.

que les illettrés (1) et les instituteurs, dont la diction fasse, aujourd'hui encore, sentir un accent sur la sixième syllabe, quand cet accent n'est pas nettement indiqué par le sens.

La Rime! Elle n'est pas essentielle pour marquer la fin du vers et, sans elle, il existe. Elle n'est qu'un timbre, un ornement parfois très beau (et son absence donne à plus d'un vers moderne une certaine sécheresse), souvent aussi très monotone. Mais, si vous voulez éviter, grâce à l'emploi des timbres, la sécheresse et la monotonie, rien ne peut vous en indiquer le secret que votre goût et votre oreille. La règle de l'alternance des rimes a bien été fondée sur le désir de corriger la monotonie d'une trop longue succession de sons de même nature. Mais la classification des rimes en féminines et en masculines, telle que l'acceptent encore les poètes conservateurs, est devenue, dans la prononciation actuelle, tout à fait inexacte. Ne sont pas féminins seulement tous les mots terminés par une consonne accompagnée d'un *e* muet, mais aussi tous les mots dont la dernière syllabe se termine par une consonne réellement prononcée. Quant aux mots terminés par une voyelle orale ou nasale, même si ces voyelles sont suivies directement d'un *e* muet ou de consonnes non prononcées (2), ils sont tous masculins (3). En tous cas, si vous rimez, au moins rimez richement. Et cela ne veut pas dire qu'il faut se soumettre à l'absurde règle de la consonne d'appui, mais qu'il faut renoncer aux rimes pour l'œil ou aux anciennes rimes de timbres approximatifs comme les *a*, les *e*, les *o* ouverts avec les *a*, les *e*, les *o*, fermés, que l'on pouvait bien pardonner à un poète obligé de mettre implacablement une rime au bout de chacun de ses vers, mais qui deviennent

(1) Voir à ce sujet la curieuse expérience de M. Lote, dans *Alexandrin français*, page 571.

(2) *An, and, ant, ang, ans,* dans *maman, grand, enfant, sang, sans* ; *en* dans *bien*, *in* dans *moulin*, sont des voyelles nasales ; *as* dans *pas*, *at* dans *mât*, *ets* dans *mets* sont des voyelles orales et non un assemblage de voyelles et de consonnes.

(3) Sur ce point, accord complet entre M. Maurice Grammont et M. Lote ; voir *Alexandrin Français* page 640 : « Sans parler de M. Grammont, déjà cité, dit M. Lote, les poètes symbolistes, dont beaucoup sont des esprits sérieux et informés, ont abandonné cette alternance des rimes, qu'avant eux Littré dénonçait avec une rare décision : « La poésie antique [disait-il, en 1876, dans l'*Histoire de la langue française*] ne s'inquiète pas de la succession alternative des rimes masculines et féminines..... Il faut le remarquer, cette règle trompe complètement l'oreille ; or, en fait de rime, c'est là une véritable absurdité. » Sur ce point voir aussi Remy de Gourmont, *Esthétique de la langue française*, pages 245-246, où il félicite Gustave Kahn d'avoir volontiers accouplé « ces sonorités identiques hier ennemies : *cuir, buires — roi, voix, joie*, au mépris de la vaine habitude des yeux ».

insupportables aux oreilles délicates du moment que le poète n'est plus obligé à rimer.

Même conseil pour *l'Assonance*. Qu'elle ne soit pas ou bien qu'elle soit parfaite, c'est-à-dire qu'elle soit aussi belle qu'une belle rime. Sinon elle n'est qu'une amusette et souvent vaine, car l'oreille ne perçoit pas les assonances faibles.

Souvent *l'Allitération* est aussi une illusion ou un enfantillage, et il ne faut pas perdre son temps à la chercher. Il est probable que les bonnes allitérations se font toutes seules et que tout l'art du poète consiste, les ayant aperçues, à ne pas les biffer. Il suffit qu'il se préoccupe, quand il décide du sort d'un mot, de ne pas conserver celui qui oblige les lèvres à prononcer des sons, la bouche à faire une grimace, trop en désaccord avec le sens du texte. De même il vaut mieux, plutôt que d'adopter un mot impropre, garder une mauvaise allitération. Car le diseur s'arrangera pour la masquer dans sa déclamation, mettra en relief, au contraire, les consonnes qui sont en harmonie avec le texte : « S'il s'agit d'invectiver Pyrrhus, alors les consonnes mordent, saccadent la parole, et les explosions deviennent brutales. S'il s'agit, au contraire, dans *Hernani*, de faire alterner les extases du couple romantique, alors l'articulation s'amollit au contact de la voyelle, et cet artifice suffit à modifier l'expression totale du morceau. D'autres sujets, pour produire un effet de douceur et de calme, usant aussi d'une autre ressource, éliminent l'emphase autant que possible, se rapprochent, mais sans jamais y atteindre, du rythme le plus simple et le plus « carré »; il en résulte que les consonnes reçoivent alors des valeurs complètement insignifiantes, ont une importance minime dans la syllabe, et, quand bien même elles sont de timbre identique, restent, pour reprendre le mot de M. Grammont, inertes au point de vue de l'allitération (1). »

L'Hiatus. A peu près toutes les règles qui le proscrivent sont incohérentes, n'ont aucun point d'appui sur la réalité. Il y a des hiatus indifférents, il y en a d'agréables. Seul doit être condamné l'hiatus qui cause une impression acoustique pénible (2), et encore pas toujours, par exemple dans le cas où le poète en a tiré un effet.

(1) G. Lote, *l'Alexandrin Français*, page 433.
(2) Par exemple : il alla à Arras.

Eviter *l'Enjambement*, car il détruit le rythme. Sauf dans les cas exceptionnels, où l'on s'en veut servir pour chercher un effet, il doit être abandonné par les vers-libristes, puisque le poète, n'étant plus arrêté par le nombre fixe des syllabes, a toujours le droit d'allonger son vers. Le vers libre moderne, ou, pour l'appeler par un mot qui prête moins au malentendu, le vers accentué, sera donc plus solidement construit, sera donc un vers dont l'oreille pourra mieux saisir l'unité qu'elle ne peut le faire pour certains vers romantiques et surtout pour les vers à la façon de François Coppée, imitation paresseuse de la plus lâche manière de Hugo (1).

On voit que la Phonétique Expérimentale nous donne des conseils et non des préceptes ; elle ne nous donne pas de recettes pour faire un chef-d'œuvre (2). Mais qu'elle nous ait montré la vanité des règles dans lesquelles les métriciens étouffaient les poètes, c'est un service dont nous ne saurions trop lui être reconnaissants. Gaston Paris dénonçait, il y a longtemps déjà, la barbarie pédante de « notre système de versification, barbarie... que le simple bon sens rend palpable et que l'histoire de la langue met en pleine lumière, mais qui durera sans doute longtemps encore, à en juger par la docilité avec laquelle nos poètes s'y soumettent, sans s'apercevoir que, de plus en plus, ils travaillent les uns pour les autres, et font des vers français comme les poètes de la Renaissance faisaient des vers latins... N'y aura-t-il chez nous que les savants qui s'affranchissent des préjugés prétendus scientifiques, et la hardiesse d'un Quicherat ou d'un Thurot n'amènera-t-elle pas un poète à essayer une réforme qui rendrait à notre poésie une vie nouvelle, la ferait comprendre de la nation entière et mériterait les applaudissements de tous ceux qui ne se figurent pas avoir reçu au collège, sur ces matières, une révélation auguste dont il est criminel, ou, qui pis est, ridicule, de vouloir changer ou même examiner les dogmes ? »

Cette réforme, les symbolistes l'ont essayée et la Phonétique

(1) M. Lote a fait l'expérience suivante : il a lu devant plusieurs personnes habituées à entendre des vers deux fragments de Hugo : *Durandal travaille* (dans *le Petit Roi de Galice*) et *le Cimetière d'Eylau*, qui contiennent, le premier surtout, beaucoup de rejets. Les lecteurs ont été priés de noter chaque rime au passage. Les uns se sont embrouillés, les autres ont commis de nombreuses erreurs ; bref la plupart d'entre eux ont très vite perdu le sens de l'unité du vers. (*L'Alexandrin français*, page 666.)

(2) Voir *Revue critique des idées et des livres*, n° du 10 janvier 1914, page 121.

Expérimentale confirme qu'elle fut légitime et réussie. Acceptons les quelques certitudes qu'elle nous apporte dans ce monde de doute et de tremblement. Surtout n'accordons pas plus d'importance qu'ils n'en méritent aux dédains de ces transfuges du symbolisme qui ont abandonné un instrument, un mode d'expression trop difficile, juste au moment où ils n'avaient plus rien à dire; aux railleries de ces néo-classiques qui oublient un peu trop que les chefs-d'œuvre dont ils s'inspirent sont devenus classiques, non parce qu'ils étaient écrits en mètres réguliers, mais parce qu'ils étaient le produit le plus haut de la pensée, du cœur, de la parole d'un temps. Laissons-les dire que la Phonétique nous apprend à faire des vers avec une réglette et un compas. Nous savons qu'ils se trompent et que, s'il y a quelque part abus d'esprit géométrique, c'est dans les lois inflexibles édictées par l'ignorance bouffie des vieux maîtres de rhétorique, non dans les découvertes de cette vraie science souple et fluide comme la vie. Elle ne nous enseigne qu'une chose : c'est que l'oreille humaine (la française comme les autres) est un instrument plutôt grossier qu'il faut sans cesse travailler pour le rendre délicat. Elle étudie comment il se comporte en présence de cet ensemble de sons et de bruits qui s'appelent un vers. Et si, le faisant, elle s'aventure à réduire des qualités en quantités, elle ne cesse de nous avertir qu'elle n'opère ainsi qu'à la manière d'un physicien qui décompose ou dissocie les phénomènes pour en mieux découvrir l'âme, mais n'ignore pas que les phénomènes agissent sur nos sens comme qualités, non comme quantités; que lorsque le soleil du printemps fait battre nos cœurs, c'est non parce que ses rayons ont tant de vibrations à la minute, mais parce qu'ils sont chauds et lumineux.

ANDRÉ SPIRE.

LA SIGNIFICATION DU 1ER CONGRÈS D'ETHNOGRAPHIE

(NEUCHATEL)

—

Le *Ier Congrès international d'Ethnologie et d'Ethnographie*, qui s'est tenu à Neuchâtel du 1er au 5 juin dernier, a été le grand événement de l'année pour les sciences de l'Homme. Dans l'histoire de ces sciences, il marque le début d'une ère nouvelle, celle de leur affranchissement définitif vis-à-vis des disciplines qui jusque-là avaient réussi à les étouffer. Pour situer le fait, il faut remonter un peu haut dans l'histoire des sciences.

Au dix-huitième siècle, alors que toutes les sciences, sauf les mathématiques pures, sont encore liées les unes aux autres et forment l'ensemble imposant qu'on appelait « philosophie », l'étude des mœurs et coutumes, tant anciennes que modernes, apparaît aux meilleurs esprits comme fondamentale. Montesquieu, Rousseau, Voltaire, Buffon l'utilisent systématiquement ; le grand public lit avec tant d'avidité les *Relations de Voyages* qu'on voit paraître bientôt et se vendre avec rapidité de grands recueils descriptifs comme le *Recueil des Voyages au Nord*, *l'Histoire générale des Voyages*, les collections des jésuites sur le Canada ou la Chine, etc. Et cet engouement n'est pas seulement affaire de mode : il répond à ce désir qu'on éprouve alors, dans toutes les parties de la société, d'un air plus respirable, d'un élargissement des horizons, d'un rétrécissement des préjugés et des chaînes traditionnelles. L'ethnographie est alors interprétée de manière à montrer la relativité des systèmes sociaux et des morales d'Europe. Mais, en même temps, elle fait discerner les nombreux points de contact entre les peuples, les ressemblances de leurs institutions à certains moments de l'histoire universelle, et par là elle fournit la base de fait sur quoi appuyer, et par quoi justifier, une

notion philosophique nouvelle et un sentiment général nouveau : la notion et le sentiment de Fraternité.

Puis vient l'arrêt, avec un retour aux mentalités primitives qui conditionnent et justifient les massacres et les destructions.

Il faut ensuite aux savants de tous pays plusieurs années pour reprendre haleine et raccorder, au moins par de petites sutures déguisées, les idées du XIXe siècle à celles du XVIIIe. Le premier mouvement en ce sens est marqué par la formation des sociétés anti-esclavagistes. C'est de ce milieu, qui devient vite puissant en Grande-Bretagne, que sortent à la fois les explorateurs de l'Afrique et les ethnographes généraux. Le mouvement en faveur de l'ethnographie se traîne lentement en Europe continentale, mais vers 1810 elle est près d'aboutir à l'autonomie; mais juste à ce moment on la subordonne à la géographie. Il est remarquable que tous les gouvernements aidèrent la géographie à se constituer, à s'installer en science autonome dans les universités, mais refusèrent de donner le même appui à l'ethnographie. C'est peut-être que l'étude de la terre n'a pas de portée morale ; et d'autre part, qu'elle peut avoir une portée pratique directe. Mais la géographie a été vite dépouillée de cette dernière par la constitution de la géologie en science autonome, la géologie qui discerne le diamant et qui découvre les mines et les minerais. De même, on a pu voir vers la fin du XIXe siècle une partie de la géographie, celle des plantes et des animaux, tendre à la liberté et trouver partout en cette direction des encouragements : car la connaissance de la zoogéographie et de la phytogéographie se traduit en exploitation économique, donc en richesses.

Or, l'alliance de l'ethnographie avec le mouvement anti-esclavagiste entraînait la suppression d'un bétail utile : le bétail humain. De plus, l'étude des mœurs et coutumes semblait, depuis l'expérience du XVIIIe siècle, subversive ou tout au moins dangereuse pour la morale et pour l'appréciation des préjugés et des liens traditionnels sur lesquels les gouvernements européens fondaient leur stabilité, du moins théorique. Il a fallu le grand mouvement colonisateur et l'impossibilité où se trouvent les grands pays européens de maintenir leur domination coloniale par la force seule, pour redonner à l'ethnographie un sens actuel et une valeur pratique. Si elle

ne fournit pas des moyens d'exploitation ni d'enrichissement directs, du moins elle empêche les luttes brutales et permet de discerner des moyens d'entente relative. Elle serait arrivée bien plus tôt à la reconnaissance publique si, au moment même de sa renaissance, elle n'avait été étranglée par les anthropologistes.

L'anthropologie est la science qui s'occupe de l'homme *physique*. Elle a commencé à recruter ses adeptes, comme de juste, dans les milieux médicaux, surtout parmi les histologistes, les anatomistes et les chirurgiens. Ils eurent vite fait de se grouper, tant en Angleterre qu'en France sous Broca et en Allemagne sous Virchow. De telles individualités étaient assez fortes pour imposer l'anthropologie, pour lui assurer l'autonomie; mais, hélas! elles ne trouvèrent pas en face d'elles des ethnographes capables de lutter pour l'autonomie de leur propre domaine! De sorte que Broca et Virchow annexèrent à l'anthropologie physique la science des mœurs et coutumes avec laquelle elle n'a pourtant que des points de contact occasionnels. Une certaine école, celle de Lapouge et d'Ammon, dite des anthroposociologues, a essayé de justifier cet amalgame en prétendant que l'intelligence, les mœurs, les civilisations sont en fonction du type anthropologique et spécialement de la forme du crâne et de l'index céphalique. Mais cette tentative, de l'aveu même des anthropologistes sérieux, n'a conduit qu'à des fantaisies dont subsistent des préjugés nouveaux, ceux de la race aryenne, ou des races celtiques ou germaniques ou touranienne. Soit quelque trente ans de perdus en tentatives de synthèse complètement fausses.

Broca et Virchow ont fait mieux; ils ont annexé à l'anthropologie physique l'étude de l'homme préhistorique. Le fait intéressant, c'est qu'en Allemagne certains anthropologistes, comme l'excellent savant qu'est Schwalbe, en ont eu assez de traîner ce poids mort qu'est pour eux l'ethnographie avec le préhistorique et ont constitué un groupe travailleur qui limite son domaine à l'anatomie et à la morphologie comparées. De même, mais ici le mouvement est venu de France, les préhistoriens ont refusé de se laisser subordonner plus longtemps aux anthropologistes physiques et se sont unis en groupements autonomes (groupe Mortillet, groupe Guébhard, groupe Breuil). Ces groupements ont alors supprimé les

barrières qui, par la faute des anthropologistes, les tenaient éloignés des archéologues classiques, et en ce moment on voit s'accentuer la convergence de deux disciplines, l'archéologie préhistorique et l'archéologie historique, qu'un malentendu regrettable avait tenues opposées. La convergence se fait grâce aux découvertes faites en Egypte, en Grèce, dans la mer Egée, en Asie Mineure, en France même et qui raccordent l'histoire à la préhistoire ; et je cite comme protagonistes dans cette direction MM. Salomon Reinach, Adolphe Reinach, Dussaud, Camille Jullian, Déchelette, etc.

En Allemagne, on constate les mêmes tendances. Au début, Virchow a su, par son alliance avec Bastian, alors le grand ethnographe allemand, lier l'ethnographie (en Allemagne on dit *Ethnologie* : c'est une simple question de mots, non de contenu précis) à l'anthropologie physique en qualité de servante misérable. Il y annexait aussi, comme Broca, le préhistorique, alors à ses débuts. De sorte, que dans les deux pays, tout savant se croyait obligé d'être à la fois compétent dans les trois branches, mais en donnant la prééminence à l'étude de l'homme physique. Les préhistoriens se sont, en Allemagne aussi, affranchis les premiers et si bien que la Société de Berlin a publié maintenant une *Praehistorische Zeitschrift* à côté de sa *Zeitschrift für Ethnologie*, laquelle continue à être pour un tiers remplie d'anthropologie physique. Mais ici aussi se marque peu à peu une orientation nouvelle ; de plus en plus rares deviennent les savants allemands qui prétendent à maintenir l'amalgame artificiel des trois sciences.

En France, la situation est déjà meilleure pour l'ethnographie. En effet, la Société d'anthropologie fondée par Broca avec ses deux organes, les *Bulletins de la Société* et la *Revue Anthropologique* (Alcan) d'une part, le Museum avec son organe *l'Anthropologie* (Masson) sont les seuls à lutter désespérément pour le maintien de l'union primitive des trois disciplines. Mais ils ne sont pas de force. Les préhistoriens sont affranchis depuis bientôt dix ans. Et les ethnographes se sont libérés il y a quelques années par la fondation de la *Revue d'Ethnographie et de Sociologie* (Leroux), autour de laquelle s'est fondé l'*Institut international d'Ethnographie de Paris*.

International : il a fallu ce mot et cette tendance pour s'assurer une base assez large ; car sinon, les anthropologistes

physiques français auraient étranglé le mouvement dès l'œuf. Ce n'est pas d'ailleurs qu'ils n'y aient mis tous leurs efforts ; et le fait regrettable, c'est qu'ils ont trouvé, pour se grouper plus fortement, des transfuges d'autres sciences. Ils ont donc créé l'Institut français d'anthropologie, qui est sous la coupe du Museum, et spécialement du laboratoire d'anthropologie physique, dont le titulaire est en même temps, suivant la tradition créée par un disciple de Broca, feu Hamy, le directeur du Musée d'Ethnographie du Trocadéro. Cet institut français d'anthropologie réunit sous un même bonnet des anthropologistes, des préhistoriens, des sociologues, des historiens, des archéologues, des linguistes, des orientalistes, que sais-je encore ! *ad majorem gloriam craniologiæ.*

En Angleterre, on constate les mêmes mouvements séparatistes et par suite les mêmes résistances. Les anthropologistes anglais, cependant, ne sont pas aussi envahissants que ceux du continent, et la conduite de Galton, de Duckworth et des jeunes a toujours été correcte. Il n'y a pas eu subordination, mais aide mutuelle et bonne entente. Malgré tout, les périodiques anglais, comme le *Journal de l'Institut anthropologique de Londres* et *Man*, offrent un curieux mélange de mensurations anthropologiques, de descriptions ethnographiques, de journaux de fouilles préhistoriques. Mais l'immensité des colonies britanniques a donné, dès le début, la majorité aux ethnographes ; de sorte que l'état de fait est en leur faveur. Il est remarquable que plusieurs savants anglais qui s'occupent avec zèle et habileté des mœurs et coutumes (étude dénommée *ethnology* ou *social anthropology*) se soient laissé abuser par quelques anthropologistes physiques continentaux, notamment au Congrès d'anthropologie et d'archéologie préhistoriques de Genève, et veulent établir maintenant dans leurs pays un système de confusion des sciences dont précisément l'Europe continentale tend à se débarrasser.

En Italie, le mouvement Broca-Virchow est venu apporter des ondulations tardives, de sorte que Florence reste une forteresse de ce système Rosa-Josépha. L'expérience leur viendra, maintenant qu'ils ont eux aussi des colonies stables et des populations à étudier dont la civilisation importe plus que la forme du crâne.

En Russie, par contre, où, dans l'Empire même et proches

du centre, vivent des populations diverses par la langue et la civilisation, l'ethnographie s'est au contraire constituée la première et parfaitement autonome, liée cependant, de par la nature même de l'extension de l'Empire, à l'orientalisme sous toutes ses formes. L'anthropologie physique n'est venue que plus tard et se tient à sa place, avec un excellent organe, l'*Anthropologitcheski Journal* de Moscou, en suivant les directions données par Schwalbe et son école.

En Suisse, la situation est simple. Il y a une chaire autonome d'ethnographie à Neuchâtel, qui a été l'occasion de la constitution du Congrès et de la fondation d'une revue, la *Revue Suisse d'Ethnographie et d'Art comparé* (Waldemar Deonna, directeur, Genève); à Genève et à Zurich règne le système franco-allemand Broca-Virchow. Bâle, Berne, Saint-Gall tendent à laisser les disciplines séparées, malgré la campagne ardente que mène le représentant genevois du principe hybride.

En Autriche, la situation n'est pas fixée; ou du moins l'ethnographie, par suite de la constitution de l'Empire avec ses nationalités caractérisées, y a toujours possédé l'autonomie. La question ne s'y pose qu'à propos des populations primitives. Mais comme l'Autriche n'a pas de colonies, la théorie n'y peut avoir une répercussion pratique, et par suite une signification essentielle.

Du moment que presque dès leur naissance il a été imposé à deux sciences différentes par leur essence et leurs méthodes une union contre nature, il faut une opération chirurgicale. Elle a été opérée par la constitution du Congrès de Neuchâtel; ou du moins c'est ce Congrès qui a sectionné quelques ligaments superficiels.

Comme il a été dit, l'ethnographie souffre dans l'enseignement universitaire de sa subordination à la géographie. M. Weulé, professeur d'ethnographie à l'Université et directeur du musée d'ethnographie de Leipzig, a montré en détail dans la première section quel dommage en résulte pour notre science et a lu ensuite le texte d'un vœu tendant à faire disparaître cet état de choses. Ce vœu de la première section a été approuvé même par des géographes présents comme MM. H. Froidevaux et Charles Knapp; il a été adopté et transformé en résolution à l'unanimité dans la séance générale de clôture.

M. Weule l'a aussitôt transmis à la réunion des géographes allemands qui se tenait à ce moment à Strasbourg. De sorte que maintenant il suffit de continuer la propagande. Dans les universités allemandes, il n'y a pas encore de titulaires autonomes pour l'ethnographie ; ceux qui désirent l'enseigner restent subordonnés au titulaire de géographie et par suite dépendent de son bon vouloir théorique ou personnel. Etant donnée la faculté des universités allemandes de s'organiser comme elles l'entendent, il suffit qu'une question comme celle-ci soit posée devant l'opinion publique et devant les sénats universitaires pour que la situation soit assez vite modifiée. De même en Suisse, l'indépendance à Neuchâtel de la chaire d'ethnographie vis-à-vis de la chaire de géographie fournit l'exemple et prépare la tradition. Il est simplement entendu que le point de contact des deux disciplines se fait sur le terrain mitoyen de l'anthropogéographie, comme l'a bien exposé au Congrès M. Biermann, de Lausanne. Il suffira de généraliser cette mesure et cette attitude pour supprimer enfin ce paradoxe universitaire : l'étude de l'homme subordonnée à l'étude de la Terre !

En France, avec la centralisation au ministère de l'Instruction publique, le problème se pose autrement. Nous n'avons pas, dans nos universités, ce respect pour les savants, qu'on a en Allemagne, et la dernière réorganisation de nos universités ne permet pas encore à chacune de s'adjoindre des disciplines nouvelles en choisissant des représentants autorisés, mais libres et non classés. Il faut suivre une filière, dont les principes datent du moyen âge ; le but pédagogique direct, j'entends la préparation à des examens et à des diplômes, élimine le but supérieur de l'enseignement universitaire, qui est l'élargissement des facultés d'intelligence et d'appréciation. C'est que ce but supérieur est uniquement attribué, chez nous, au mot « philosophie » ; et on ne semble pas croire que « philosophiques » en ce sens peuvent être toutes les sciences et surtout celles de l'Homme et de ses civilisations.

Il est vrai qu'en France ce but supérieur est à la base même de deux institutions à côté : l'Ecole pratique des Hautes Etudes et le Collège de France. Mais aussi ces deux institutions ne procurent pas de diplômes, ni par suite de situations universitaires directement utilisables. Il y faut adjoindre un

doctorat ès-lettres ou ès-sciences. En sorte qu'on élimine du haut enseignement, et de toute action sur la jeunesse, précisément ceux qui ont acquis les méthodes scientifiques au contact des plus éminents de nos savants. Cette situation ne saurait durer. On a trouvé, en attendant, un terme moyen : c'est de conseiller aux jeunes gens qui veulent se consacrer à la science, de commencer par acquérir dans une université les diplômes de la licence et du doctorat. Mais quand on se rappelle combien d'années, et les meilleures, l'acquisition des connaissances de détail et la préparation des examens exigent, on se rend compte qu'ainsi sont usées sans profit des forces scientifiques d'ordre supérieur et consacrées à l'acquisition de connaissances plus tard inutiles à un spécialiste même généralisateur des heures de travail précieuses. Ceci pour dire que la géographie étant matière d'examen reconnue dans nos universités et l'ethnographie ne l'étant pas, la question n'est même pas posée, et que la résolution du Congrès de Neuchâtel ne présente pas pour la France le même intérêt pratique que pour l'Allemagne, la Suisse et l'Autriche. Mais on reprendra la question au prochain Congrès.

Ce prochain Congrès est déjà fixé. L'Institut Ethnographique de Paris avait délégué à Neuchâtel le comte de Périgny, explorateur bien connu de l'Amérique centrale, et de plus membre actif de la Société des Américanistes de Paris, avec mission plénipotentiaire de proposer la tenue d'*un 2e Congrès à Paris dans trois ans.* Mieux que toute autre société française, l'Institut Ethnographique était qualifié pour cette initiative, qui fut accueillie avec des applaudissements unanimes. Car ainsi l'initiative de Neuchâtel voyait exprimer son sens profond et affirmer l'utilité de la propagande en faveur de l'ethnographie comme discipline autonome.

On avait considéré que l'étude des rapports de l'ethnographie et de la géographie suffisait au 1er Congrès. Mais plusieurs anthropologistes physiques, qui à leurs moments perdus s'occupent en amateurs d'ethnographie, ont senti le danger et posé dans la première section une question à propos des rapports entre l'anthropologie physique et l'ethnographie, essayant d'amorcer aussitôt une discussion de principe. Par contre, d'autres savants, qui cultivent avec maîtrise les deux sciences, comme M. Deniker, ont refusé de participer à la

manœuvre qui au surplus n'a eu d'autre résultat que de faire inscrire la question à l'ordre du jour du 2e Congrès.

C'est donc à ce moment que se livrera une nouvelle bataille, dans trois ans. Mais dès maintenant, un grand nombre de savants commencent à prendre position. Les anthropologistes vont se compter; et de leur côté les ethnographes vont mieux se grouper et surtout prendre mieux conscience de leurs méthodes. Il est pourtant bien évident que l'ethnographie se rattache davantage à l'archéologie et au droit comparés, à la sociologie proprement dite et à la science des religions, à l'étude comparée de l'art, à la linguistique ; et que d'autre part l'anthropologie physique se rattache directement à l'anatomie, à la physiologie, aux sciences médicales, à la chirurgie; bref, que l'ethnographie est du côté faculté des belles-lettres et arts, alors que l'anthropologie physique est du côté faculté des sciences physico-chimiques et médicales.

On a, il est vrai, reproché au Congrès d'avoir admis les deux termes *Ethnologie* et *Ethnographie*. Mais la faute en est à des habitudes de langage nationales. En France, on appelle *ethnographie* ce que les Allemands appellent *ethnologie* et les Anglais *ethnology* ou mieux encore *social and descriptive anthropology*. Les Belges et les Italiens ont aussi adopté *ethnologie*, alors que les Suisses préfèrent *ethnographie*. On a essayé de corriger ces divergences en disant qu'en France l'ethnologie serait le classement des races, autrement dit la science qui lie l'anthropologie à l'ethnographie de la même manière que l'anthropogéographie ou géographie humaine lie aussi deux sciences voisines. Ces disciplines intermédiaires, ou de liaison, empruntent aux deux sciences leurs résultats généraux et leurs méthodes, mais n'ont ni un domaine propre de recherche directe, ni une ou plusieurs méthodes de classement et d'explication qui leur appartiennent en propre. Elles sont hybrides, mais comme de juste fort utiles. C'est l'ensemble de ces sciences hybrides qui permet ensuite la synthèse générale. Ce sens d'ethnologie semble avoir de la peine à être accepté, tout comme ont été éliminés les termes d'*ethnogénie*, d'*anthroposociologie*, de *sociographie*. Le mot ethnographie dit bien ce qu'il a à dire, et on le précise à l'aide d'adjectifs. D'où les quatre sections du Congrès de Neuchâtel :

I. — Ethnographie générale, méthode, enseignement ;
II. — Ethnographie préhistorique et historique ;
III. — Ethnographie sociologique (religions, droit, etc.)
IV. — Ethnographie technologique et locale.

Cette dernière section a été un peu sacrifiée, car très peu nombreux sont encore les ethnographes qui s'occupent à fond et comparativement des diverses techniques. Il y aura lieu de la développer au 2e Congrès. Par contre les trois autres sections ont été suivies par un nombre suffisant de congressistes et le résultat atteint (416 inscrits ; plus de trente communications, dont plusieurs avec projections, entre autres celles, si intéressantes, de M. Bellucci sur l'évolution des amulettes) est d'autant plus remarquable que les vacances de la Pentecôte sont, au point de vue universitaire, un mauvais moment, à cause des examens, et que bien des personnes ne pouvaient compter que le Congrès serait ensuite pour elles l'occasion d'un voyage ou d'une villégiature dans le pays. Au surplus les Actes et Mémoires du Congrès renseigneront sur les détails.

Ce qui importait ici, c'était de mettre en relief la signification historique de ce Congrès. La tenue du 2e Congrès à Paris renforcera les résultats obtenus ou préparés ; et il n'est pas indiscret d'ajouter que déjà le 3e et le 4e Congrès sont en préparation. Une proposition officieuse a été faite pour leur tenue soit à Fribourg en Brisgau, soit en Hollande (Rotterdam, La Haye ou Leyde).

On a tout le temps voulu pour continuer des pourparlers plus précis ; qu'ils soient amorcés, c'est déjà un grand point et qui réjouit fort tous ces amis de l'ethnographie qui, sous la présidence de M. Gustave Jéquier, l'égyptologue bien connu, et avec le concours de l'Université, de la ville et de l'Etat de Neuchâtel, ont assumé les risques inséparables de toute initiative. En somme, ce Congrès a été proposé, préparé, organisé et tenu en onze mois.

Mais pourquoi cette hâte ? Parce que, depuis deux ans, se marquait un mouvement offensif très dangereux pour l'ethnographie de la part d'un groupe d'anthropologistes et de préhistoriens décidés à étrangler une fois de plus notre science au moment où elle se relevait des attaques antérieures. Le

mouvement était parti du Congrès d'anthropologie et d'archéologie préhistoriques de Genève; remarquez que *préhistoriques* est au pluriel et que par suite l'étude des demi-civilisés actuels, des populations vivantes de toute sorte, est éliminée par définition de ces Congrès. D'autre part, il n'y a dans nos sciences, comme Congrès internationaux, que celui des Américanistes, où par définition ne sont pas admises les populations asiatiques, européennes ni africaines, sauf par rapport à l'Amérique (Extrême-Orient et Mexique, par exemple; esclavage et esclaves; Danois et Groenland; Espagne et colonies, etc.). L'ethnographie n'avait donc aucun moyen de se présenter par elle-même et devait se contenter de recourir à des subterfuges, par exemple en s'assurant une section, mais pas davantage, dans les Congrès internationaux de géographie, ou dans ceux des Orientalistes, ou encore, mais avec peine, dans les Congrès d'Histoire tenus en pays éloignés (Athènes), etc. Elle a toujours eu droit, aussi, à une section dans les congrès coloniaux de toute sorte, mais alors seulement du point de vue de son application à la politique indigène.

On avouera que cette situation était intolérable; et lorsque les ethnographes ont appris que le Congrès d'Anthropologie préhistorique et le Congrès des Américanistes (Londres) avaient formé une sorte de cartell ou de trust, de manière à tuer la concurrence, si je puis dire, des africanistes, océanistes, orientalistes, archéologues de toute sorte, esthéticiens, ethnopsychologues intéressés directement à l'ethnographie et qui se chiffrent actuellement par plus de deux mille cinq cents, ils ont décidé de prendre les devants et d'affirmer leur existence: mieux que cela, leur « entente cordiale ».

Maintenant la situation est claire et simple; chacune des trois disciplines (anthropologie, préhistorique et ethnographie) possède son congrès international particulier. Pourvu que les jalousies personnelles ne se mettent pas de la partie, l'attelage que forme cette troïka de sciences accélérera son allure et atteindra bientôt son but, la reconnaissance officielle et publique du droit à la vie des Sciences de l'Homme.

A. VAN GENNEP.

LE RÈGNE DE L'ESPRIT MALIN

(*Suite* [1])

CHAPITRE SEPTIÈME

I

Le mois de juin était venu ; il y avait plus de cinq mois qu'elles vivaient ensemble dans leur petite maison d'en haut la montagne.

C'était la grande solitude. Tout près de là les pâturages commencent, qui font se suivre leurs croupes rondes, pour ne finir plus en arrière qu'à la muraille des rochers, et là sont des chalets où montent les troupeaux dans la belle saison, mais, le reste de l'année, nulle part l'homme n'est en vue ; on n'entend rien que le bruit du vent qui passe, on ne voit rien que les nuages, au-dessus, au-dessous de soi ; il n'y a rien que la longueur des jours, suivie de la longueur des nuits.

Le bas de la maison était construit en pierre, le haut en poutres de mélèze qui étaient devenues d'un beau rouge foncé ; au rez-de-chaussée était l'étable ; le premier (qui se trouvait être le rez-de-chaussée du côté de la pente, et ainsi le derrière de la maison était enterré), le premier comprenait une chambre et une cuisine ; sous le toit venait le fenil ; c'était tout, elles vivaient là.

Deux toutes petites fenêtres sur le devant qui vous regardent ; une toute petite chambre, avec, dans un coin, un cadre de bois qu'on garnit de paille, une cuisine à qui le toit sert de plafond, et la fumée sort par la porte, une pierre carrée en guise de foyer : elles n'avaient pas autre chose, malgré qu'il fasse très froid là-haut et jusque tard dans le printemps, mais elles ne se plaignaient pas, parce qu'elles s'aimaient et, de cette façon, étaient du moins à l'abri de la méchanceté des hommes, dont elles avaient eu tant à souffrir.

Pendant que sa mère tirait la chèvre, Marie allait chercher

(1) Voy. *Mercure de France*, nos 407, 408 et 409.

de l'eau à une source qui sortait d'un rocher, à dix minutes de là ; c'était une très belle eau fraîche.

Quant elle revenait, sa mère avait fini de traire ; il y avait alors la chambre à balayer.

Elles n'avaient point tellement d'ouvrage qu'elles en fussent fatiguées, assez pourtant pour ne pas connaître l'ennui ; et quand elles avaient fini, assises devant le feu, elles causaient ensemble, buvant leur lait, mangeant leur pain, et il leur restait encore du lard, deux jambons, des saucisses ; les femmes se contentent de peu, Adèle n'avait pas grand appétit.

Ce qu'elles aimaient plus que tout, c'étaient justement ces causettes, ou tout simplement d'être ensemble, et se taire ensemble. La petite Marie s'asseyait tout près de sa mère, et puis, laissant aller sa tête, bientôt sa tête avait trouvé le creux doux qu'elle cherchait. Une main qu'on tend, une autre qui la serre ; elles se sentaient bien, parmi ce bon silence, où de minute en minute quelque petit oiseau égaré poussait un cri aigu comme une note de sifflet.

Parfois la petite Marie demandait des nouvelles de son père :

— Comme il reste loin longtemps !

— Prends patience, disait Adèle, il reviendra.

— Où est-ce qu'il a été ? demandait la petite.

Ici Adèle hésitait à répondre, car, qu'il dût revenir un jour, elle pouvait l'assurer sans mentir, parce que, vraiment, elle le croyait, mais, où il avait été, elle ne pouvait le dire ; pourtant il ne fallait pas que Marie se doutât de rien.

— Il a été dans un pays où on gagne beaucoup d'argent, parce qu'il nous trouvait trop pauvres.

Alors Marie secouait la tête :

— Moi j'aurais mieux aimé qu'il reste avec nous.

Puis, ayant réfléchi :

— Est-ce qu'on est plus heureux, quand on est riches ?

— Il y en a qui le prétendent.

— C'est donc qu'il fallait qu'on fût très riches déjà, parce qu'on était très heureux.

Il n'y avait rien à répondre ; Adèle ne répondait point.

Ainsi était allé le temps, et elles avaient vu un jour la neige fondre. De l'endroit où elles étaient, on n'apercevait point le village ; elles n'avaient donc rien su de ce qui s'y passait. De

temps en temps seulement, quand elles prêtaient l'oreille, venaient tout à coup jusqu'à elles comme les grondements d'un orage lointain, mais autour de la maison tout gardait son air ordinaire ;même le printemps s'annonçait très beau.Un grand soleil se mit à baigner dans le ciel, où un lait bleuâtre était répandu. Comme un vêtement se perce d'abord aux places où les os font relief, de même, partout où le sol présentait quelque aspérité, ce fut là qu'on vit paraître la terre, et cela fit des taches noires, dans le blanc qui fut moucheté. Le haut des talus se montra et le sommet des monticules autour de quoi la couche mince de la neige formait une croûte glacée où des gouttelettes brillaient. Les touffes des buissons, jusqu'alors ensevelies, levèrent comme des mains en l'air. Et, au dessous, au ras du sol, se creusant des petits tunnels, dont le creux sonnait sous le pied, l'eau par filets courait déjà, avec une chanson, des plaintes, une petite voix d'écolière qui lit, ou comme des grelots aussi, quand elle tombait en cascade. Chansons en bas, chansons en haut : voilà que des oiseaux reviennent. Depuis la forêt d'en dessous, où ils ont passé l'hiver blottis sous les branches, on en voyait qui remontaient d'un vol encore maladroit, et ils cherchaient les endroits nus. Il faisait de plus en plus chaud ; de plus en plus la neige s'en allait. Et voilà que, ces endroits nus, au commencement d'un noir triste ou d'un gris vert de feutre usé, et tout luisants sous le soleil (et, quand on marchait dessus, l'eau jaillissait autour de la semelle), ils se mirent subitement à changer de couleur, ils verdirent, il semblait qu'on eût passé dessus le pinceau, et soudainement tout fut vert. Il vient un parfum qui se roule, comme la génisse lâchée dans le pré ; c'est doux et tiède dans tout l'air ; l'espace balayé s'entr'ouvre, tout éclate, et la voix des eaux monte encore, comme si la montagne se mettait à parler.

Et à présent les fleurs venaient. Tout allait si rapidement qu'on était comme les enfants quand on les mène dans la chambre où sont préparés leurs cadeaux : on saute d'un objet à l'autre. On voudrait tout voir à la fois : ceci, cela, cela encore, pas moyen, il faut tout lâcher ; et tandis qu'on revient où on avait été d'abord, derrière vous les choses se transforment, en sorte que, pour finir, on ne s'y reconnaît plus. Véritablement, on ne s'y reconnaissait plus ; même ce vert des prés semble

avoir disparu : c'est tout blanc par place, c'est jaune à d'autres, c'est bleu là-bas, c'est violet : les crocus étaient sortis, les primevères étaient sorties, les myosotis étaient sortis, et aux pieds des buissons déjà engouttelés de bourgeons pas encore éclos, se voyait aussi la violette (celle des fleurs qui se cache le plus.)

Marie revenait avec des bouquets qu'elle attachait avec une ficelle ; dans chacune des tasses, à la cuisine, il y en avait un mis à tremper ; alors sa mère lui disait : « Dans quoi est-ce qu'on boira notre café ce soir ? » Mais elle répondait : « C'est que c'est tellement joli, maman ; tu vois, il y en a de toutes les couleurs ! »

Puis, levant le doigt :

— Ecoute !

De très loin venait le chant du coucou.

On allait déjà pouvoir s'asseoir devant la maison dont le bas dégarni la faisait paraître plus haute, et le seuil sous les doigts avait une chaleur de petit animal. Là elles se tenaient quelquefois dans le milieu du jour, prenant plaisir à se laisser pénétrer à travers leurs vêtements et jusque sous la peau par cette tiédeur de soleil pas ressentie depuis tant de mois, et regardaient pour le plaisir (à cause de quoi il faut bien se taire), combien, en face d'elles, par delà la vallée qu'elles ne pouvaient voir, combien de pointes étaient sorties, quelle belle dentelle de glace, une de ces belles dentelles qu'on vient de tremper dans le bleu, et il y a encore des taches bleues dessus.

On reprend courage, quand même, — tant de joie est autour de nous. Ils ont bien ouvert la fenêtre à la colombe, dans l'arche, après le déluge, pourtant ils n'osaient plus espérer. Le grand bateau de bois, avec un toit comme une maison, a été longtemps ballotté sur les vagues ; ils pensaient : « Jamais plus, on ne verra la terre ! » Pourtant, la colombe s'approche déjà, avec le rameau d'olivier.

Et d'autres, bien plus qu'elles, auraient eu besoin de la colombe, mais pour ceux-là la colombe ne venait toujours pas.

2

Ce fut vers le 10 juin, si on se rappelle bien, qu'Adèle tomba malade. Elle devait avoir pris froid.

Elle toussait, elle avait des frissons; à peine si elle pouvait se tenir debout.

Elle n'en continuait pas moins à vouloir s'obstiner à faire le ménage, il fallut que la petite Marie la forçât à se coucher. Et Adèle ayant fini par lui obéir, parce que la petite, quand elle le voulait, avait sa tête, elle écoutait de dedans son lit le claquement des socques à semelles de bois aller et venir dans la maison, se disant : « Quelle douce chose c'est quand même que d'avoir une enfant soumise et travailleuse ! » Quelquefois, les pas s'éloignaient sur le sentier déjà sec et durci ; ce n'était jamais pour longtemps.

Le seau grinçait sur l'espèce de pierre carrée où on le déposait, à côté du foyer ; et une voix venait qui disait :

— Maman, je suis là, as-tu besoin de quelque chose ?

Non, elle n'avait besoin de rien.

— Eh bien, écoute, je vais vite donner à manger à la chèvre, et puis je reviendrai vers toi.

Un grand soleil brillait toujours. Pourtant, Adèle n'allait pas mieux ; même elle toussait toujours davantage, et une mauvaise toux creuse qui n'arrivait pas à mûrir.

Un matin donc, Marie lui dit :

— Ça ne peut pas continuer ainsi. Si tu ne te soignes pas, tu ne guériras jamais. Je vais descendre au village. Tu sais, ces tisanes que prépare la vieille Christine, il n'y a rien de meilleur pour la toux !... Elles font transpirer, je lui en demanderai un cornet.

— Non, dit Adèle, non, je ne veux pas.

Mais la petite hochait la tête : « Si ! disait-elle, il faut. » Et déjà elle avait été prendre son béguin de laine tricotée et un tablier propre, qu'elle mit.

Et vainement, à présent, Adèle recommençait : « Non, s'il te plaît, Marie, tu sais comme les gens ont été méchants avec nous, et le chemin est trop long pour toi ; je me tirerai bien d'affaire sans remède, il faut seulement savoir patienter. » Vainement se défendait-elle, Marie savait ce qu'elle avait à faire. Elle apporta un pot de lait qu'elle posa sur une table près du lit, avec un morceau de pain et une tasse, puis embrassant sa mère :

— Adieu, maman, je serai de retour avant la nuit. Et, tu verras, tu seras tout de suite guérie.

Elle s'éloignait déjà. Adèle poussa un soupir, croisa ses mains devant elle, ferma les yeux.

On compte deux bonnes heures de chemin, à la descente, mais, à la montée, il en faut quatre, au moins. Marie regardait devant elle les petits papillons jaunes battre des ailes au ras du gazon reverdi. Quelquefois, comme si un coup de vent venait, ils étaient chassés de côté, et ils basculaient drôlement dans l'air ; d'autres fois ils montaient tous ensemble ; elle pensait : « On dirait des feuilles mortes l'automne, des feuilles comme celles des trembles, qui ont juste cette couleur ! » Il y avait beaucoup de pensées dans sa petite tête, toute sorte de pensées. Elle avait son tablier propre, en grosse toile quadrillée, qui lui venait au-dessous du genou ; sa jupe dépassait pourtant, on aurait dit une petite femme, petite femme aussi pour la raison. « Maman est bien toujours la même, continuait-elle, elle ne veut jamais se soigner. Si je ne m'en étais pas mêlée, elle aurait traîné son rhume tout l'été. Mais dès que je serai rentrée, je lui ferai prendre sa tisane et elle ne bougera pas de son lit qu'elle ne soit tout à fait bien. »

Elle vit qu'elle allait arriver au bois. Il est très raide, presque à pic, coupé par place de petites parois, et il tombe ainsi par étages, vers un nouveau palier de prés, semé de bouquets de mélèzes. Et, plus loin, la pente reprend. Et c'est de cet endroit-là seulement qu'on découvre le village.

De sorte qu'elle allait toujours et ne savait rien. Il y avait bien à sa droite une sorte de long couloir dégarni d'arbres, où une avalanche avait dû passer, mais la chose n'était pas pour surprendre. D'ailleurs, tout était tellement joli autour d'elle qu'elle ne pensait pas à porter ses regards si loin. De la mousse était arrangée en petites corbeilles au pied de chaque tronc ; au bout des branches qui se balançaient, des touffes d'aiguilles vert tendre avaient l'air de plumes qui se tiendraient droites ; des morceaux de ciel d'un bleu lisse pendaient après comme des fruits ; et voilà, tout à coup, le chemin, s'enfonçant, découvrait au contour une belle cascade.

Elle ne tombait pas d'un bloc, comme certaines, mais, répandue partout entre d'énormes pierres, bouillonnante et toute en écume, avait l'air d'une chevelure qu'on aurait dénouée au vent.

Sa voix venait, remplissant tout : elle s'assourdissait pour-

tant peu à peu ; alors un premier cri d'oiseau se faisait de nouveau entendre, auquel un autre cri plus lointain répondait ; et on voyait, debout contre le tronc d'un pin, un petit pic, gris de plumage, dont la tête seule bougeait.

Il lui fallut passer le ruisseau à gué, bien qu'il fût énormément grossi par les neiges qui fondaient encore dans la haute montagne, mais il ne manquait heureusement pas de pierres où poser le pied. Et, prudente et précautionneuse en cela comme en toute chose, ayant troussé sa jupe et le bras levé pour faire équilibre, elle arriva sur l'autre bord.

La pente, cependant, avait commencé à faiblir. Marie sortit de la forêt. Là venait ce palier qu'on a vu, et son premier étonnement fut de ne rencontrer personne. Pourtant, c'est un endroit assez fréquenté dans la belle saison, à cause que les gens du village viennent y faucher l'herbe, et même plusieurs y ont des fenils. N'importe, tout était désert, et les fenils étaient fermés. Tout à coup des cris se firent entendre ; elle leva la tête, une troupe de corbeaux parut. Ils allaient bien plus vite qu'elle... A peine le vol s'était-il montré qu'il parvenait déjà à l'autre bord du ciel, et, se laissant tomber à pic, il s'enfonça derrière les arbres. Elle se disait : « C'est drôle, c'est seulement l'hiver que les corbeaux viennent au village », et elle n'en avait jamais vu un si grand nombre à la fois. Ils avaient jeté une ombre en passant, comme aurait pu faire un nuage, et ils criaient tellement fort que, pendant un instant, tous les autres bruits s'étaient tus. Mais quelques pas plus loin sa surprise allait être plus grande encore : au lieu des nouveaux bois qu'elle pensait trouver, il n'y avait plus devant elle que comme quand on est venu avec toute une équipe d'hommes, des cordes, des scies, des haches ; plus un arbre n'était debout.

Les uns étaient tombés tout à fait ; d'autres penchaient tristement de côté et leurs racines, sortant de terre, avaient entraîné la motte avec elles ; quelques-uns avaient été brisés à quelque distance du sol ; mais tous également se montraient secs et roux, quelques-uns déjà dépourvus d'écorce : et leur hérissement faisait là comme une muraille, tandis que le sol raviné, où elle ne reposait que par place, laissait dessous comme des trous.

Mais Marie repartait déjà. Elle ne voyait qu'une chose qui

était qu'il lui fallait arriver le plus vite possible au village ; elle se glissa par un de ces trous. Il n'y avait plus de chemin. Tantôt elle écartait les branches des deux mains, tantôt elle se mettait à quatre pattes, ou bien il lui fallait faire un détour ; l'essentiel était qu'elle avançât quand même, et elle avançait malgré tout. Elle parvint ainsi à un endroit où il y avait autrefois un moulin ; il n'en restait plus que les ruines; la grosse roue moussue était tombée dans le torrent sans eau. Et, ne comprenant point, elle se demandait : « Est-ce un orage qu'il y a eu, une inondation qu'il y a eu ? ou bien si le meunier est mort et ses enfants n'ont pas voulu continuer le métier du père ? » Elle ne savait pas : elle ne savait rien que ce que lui montraient ses yeux. Et donc, tout ce qu'elle savait était l'épouvantable basculement de tout, comme si tout avait changé de place, et quel affreux désert c'était. Cependant elle avait retrouvé le chemin, étant sortie de l'épaisseur des arbres ; sans doute que le torrent qui faisait tourner le moulin l'avait dû choisir pour son nouveau lit, puis il avait été ailleurs ; ce n'était plus qu'une ravine, pleine de cailloux ronds qui roulaient sous vos pieds. Il tourna tout à coup : on arrivait ainsi en haut de la dernière pente au bas de laquelle était le village ; et ce qu'elle aperçut fit qu'elle eut peine alors à retenir un cri.

C'est ces choses qu'on a déjà vues, mais, elle, elle ne savait rien. Plus de haies, plus un brin d'herbe. Il y avait cette cuvette au fond de laquelle autrefois se trouvait l'étang, et on voyait dedans le ciel, toutes les pentes d'alentour. Il passait dedans des nuages blancs et c'était du blanc dans du bleu, avec d'un côté une bande verte, tandis que des petits buissons, frisottés comme quand on vous a mis dans les cheveux des papillotes, s'inclinaient dessus pour se regarder. Il n'y avait plus de buissons, plus d'étang, plus ce bleu dedans, plus ce vert; il n'y avait plus rien que le jaune mat fendillé d'en bas et sur les pentes un gris partout pareil. Par place, le sol semblait avoir été miné, il y avait là comme des cassures ; ailleurs des crêtes, des arêtes qui étaient séparées par des fossés profonds; et rien d'autre n'occupait l'œil que ce relief désordonné, parce que tout y était mort. Marie pensa à des passages de la Bible qu'on leur avait lus au catéchisme, lorsque les villes des méchants avaient été englouties, et, Sarah, pour s'ê-

tre retournée, changée en statue de sel. De même le village, à présent, devant elle ; et la même odeur de soufre et de mort se faisait sentir. La seule différence était que le village restait debout, mais il n'en valait guère mieux : des toits serrés l'un contre l'autre pas un ne subsistait intact. Crevés, dégarnis d'en dessus, ou déchiquetés sur leurs bords, ou bien comme prêts à tomber, ils paraissaient ne plus avoir depuis bien longtemps abrité des hommes. Marie se tourna vers l'église : le clocher penchait tellement qu'on se demandait comment il était encore debout : non loin de là, une maison brûlait. Mais, à part la fumée et aussi les corbeaux, rien ne bougeait au ciel, ni en bas sur la terre. Pas même les autres petites fumées, qui font plaisir celles-là, qu'on voit monter des cheminées quand midi approche (et on approchait de midi) ; pas un bruit d'eau, la moindre voix, et plus un oiseau dans les airs, et plus une bête sur terre. Elle eut quand même peur, la petite Marie : qui est-ce qui n'aurait pas eu peur ? Mais elle se raidit toute, serrant ses petits poings contre elle, qui devinrent blancs d'être ainsi serrés, et remontant le ressort de son cœur : « Il faut que j'aille quand même, se dit-elle, puisque maman compte sur moi. »

Ce fut tout, et déjà elle était repartie. Le soleil lourdement donnait et ses rayons brûlaient comme des plaques de métal. De temps en temps, l'air, déplacé par une bouffée qui venait, lui soufflait au visage une mauvaise haleine. Elle vit au pied d'une haie sans feuilles des traces de feu. Et tout à coup, comme elle descendait, quelque chose se mit à bouger devant elle, qui était des milliers de mouches, lesquelles s'envolèrent, quand elle s'approcha, avec un bruit sourd de cloche qu'on frôle, parce qu'il y avait là un cadavre de bête, et ce devait être un mulet, mais on ne savait plus bien, tellement il était gonflé, et la peau s'était crevée et par un large trou les entrailles coulaient. Elle avait détourné la tête, mais venait déjà un second cadavre, puis des ossements répandus ; un chien s'enfuit, elle crut du moins que c'était un chien ; ce n'était pas un chien, c'était un renard.

Elle s'approchait des premières maisons ; il y eut alors d'abord un chapeau ; à quelques pas de là, venaient des habits vides ; elle les poussa du pied, pensant que quelqu'un les avait perdus ; elle sentit dedans quelque chose de dur. C'é-

taient des os, entre autres un très long, celui de la jambe, et, glissant hors du pantalon, il se sépara du soulier.

Elle s'était rejetée en arrière. Elle voyait maintenant cette boule, qui était blanche avec des trous, et, sur ce reste de figure, comme elle regardait, devenue toute pâle, une espèce de sourire vint.

Elle poursuivit pourtant son chemin. Elle se disait : « J'irai vite chez Christine, je ne m'arrêterai pas. » Mais, pour arriver chez Christine, elle avait tout le village à traverser, et, à présent que la rue se montrait, elle distinguait mieux quel courage il lui faudrait encore avoir. Ce n'était plus en effet un cadavre, c'étaient des dizaines de cadavres qui étaient étendus là, quelques-uns étalés en travers de la rue, et on devait les enjamber. Des débris de toute sorte formaient des tas de place en place ; des pierres étaient tombées des murs, des plaques d'ardoises des toits. On glissait dans des choses flasques et ailleurs on buttait à des aspérités : outre les ravages de l'eau, là comme partout, et l'odeur, et toutes ces choses ensemble. Mais elle n'eut qu'à se dire : « Il faut que j'aille jusqu'au bout. » Et elle s'avançait maintenant sans hésiter, droit devant elle.

A ce moment, il lui sembla qu'on l'appelait. Elle s'était engagée dans la rue. D'un côté étaient des maisons, de l'autre des petits jardins ; dans le bout de ces jardins, venaient de nouvelles maisons : à une fenêtre qui lui faisait face, elle vit tout à coup les rideaux s'écarter. C'était la maison de sa tante. La fenêtre s'ouvrit, une tête parut :

— Marie !... Eh ! Marie !...

Cette fois elle s'était arrêtée, et elle regardait sans deviner qui lui parlait. Des cheveux gris pendaient devant une figure de la même couleur de cendre et tellement creusée que les os des pommettes faisaient des boules sous les yeux. Une main vint alors, avec des doigts aux ongles noirs, et elle écarta les cheveux. Une bouche parut, cette bouche s'ouvrit :

— Marie ! Marie ! où est-ce que tu vas ?

Elle reconnut la voix de sa tante, mais était-il possible qu'elle fût dans cet état-là, elle qui était encore jolie, ronde et fraîche avec des couleurs ? Et la voix manqua à Marie :

— Où je vais... je vais chez Christine... parce que maman n'est pas bien...

— Ne va pas! ne va pas! écoute!...

Et deux bras alors se levèrent :

— Ecoute, il y a un poison! Tous ceux qui sont sortis sont morts, et il faut s'enfermer chez soi ou bien se vendre... Tu n'as pas vu en venant? Retourne-t'en vite, Marie, sans quoi ta pauvre mère ne te reverra jamais plus!...

Mais Marie avait réfléchi:

— Ça ne fait rien, il faut que j'aille.

Et la voix cependant allait : « On a fait une procession, on a prié tant qu'on a pu; comment veux-tu, toi qui es seule et une toute petite fille encore... » Ces mots venaient, et d'autres vinrent, ce fut en vain.

Et vainement d'autres fenêtres s'ouvraient, des portes étaient entrebâillées, on l'appelait de tous côtés, parce qu'on avait pitié d'elle : elle n'écoutait même plus.

3

Ils avaient porté des tables dehors et s'étaient installés pour boire sur la place. Toute la nuit, de nouveau, ils avaient bu, ri et dansé. C'est ces belles nuits d'été pleines d'étoiles, et il fait presque trop chaud dans les maisons. Eux surtout y auraient eu trop chaud à cause du mouvement qu'ils se donnaient. Le vieux Creux était toujours là et l'accordéon du vieux Creux. Il ne savait toujours point où il se trouvait; par moment, il s'étonnait qu'on dansât tellement, on lui disait: « C'est que l'année est bonne et puis on a été privés. » Mais lui, tendant alors sa pauvre figure aux yeux vides à cette caresse de l'air qu'il sentait lui venir dessus : « Et comment se fait-il qu'on danse dehors maintenant ? » « C'est qu'on a changé de curé et le nouveau est plus commode. »

Il n'en demandait pas plus long : il avait trop le goût de sa musique. Déjà il lui venait des démangeaisons dans les doigts; c'est quelque chose à quoi il ne résistait point, pas davantage que le chien qui sent l'odeur de la femelle. Ça commençait par un accord, un trémolo suivait, et puis une roulade; mille petites notes se répandaient autour de lui comme un collier dont le fil a cassé: jusqu'au matin, il ne s'arrêtait plus.

Ils étaient tous là, Criblet, Clinche, Amélie, la grosse Lucie, le père, la mère et leurs cinq enfants, Trente-et-Quarante, Labre, Gentizon, Lhôte aussi (mais qui, lui, restait à l'écart),

et tous ceux qui étaient venus, ils étaient plus d'une centaine, — et toute la nuit ils avaient dansé. Et ceux qui étaient trop vieux pour danser, ils faisaient cercle autour des autres. Un besoin de bruit les tenait et un besoin de mouvement, auxquels il leur fallait céder sans quoi ils n'auraient pas été vraiment heureux, et pour l'être ils se voulaient ivres, et pas seulement de vin. Il leur fallait d'abord éteindre en eux toute pensée, et le centre où est le reflet par quoi on se juge soi-même. C'est ainsi qu'ils se démenaient, comme on ferait pour oublier. Et peu à peu, sortant d'eux-mêmes, ils s'élevaient à un nouvel eux-mêmes, là où il n'y a plus de bien ni de mal, comme le maître leur avait dit. Ils étaient comme ceux pour qui les chaînes sont tombées (et l'esprit se perd d'aller en tout sens, mais c'est de quoi ils se sentaient heureux). Et ils tournaient ainsi s'arrêtant seulement pour boire, jusqu'à ce qu'enfin ils tombassent, et ils s'allongeaient dans la satiété.

Des bougies brûlaient sur les tables, bien qu'il fît maintenant grand jour. Ils dormaient pêle-mêle, comme on voit les tués sur les champs de bataille, et la pâleur de leurs visages était la pâleur de la mort. Par ci par là, un bras, qui dépassait, levait en l'air un poing crispé, ou une bouche était ouverte. Il y en avait qui rêvaient tout haut. Mais au ciel, insensiblement, la barre blanche s'élargissait, comme à un contrevent qui s'ouvre ; et le noir du ciel au-dessus, le noir de la montagne en bas, commençant déjà de pâlir, tournaient au gris et au bleu clair. On vit paraître le dessin des rochers, tachés de neige, et les petits nuages, rangés en ligne un peu plus haut, furent roses, puis furent dorés.

C'est généralement l'heure où, à la pointe du tilleul, l'oiseau qui est ami du jour, levant le bec, jette son chant; il n'y eut point d'oiseau du tout, ce matin-là.

Ils dormaient pêle-mêle comme s'ils avaient été frappés tous ensemble, et un poing fût venu et les eût assommés.

Le soleil descendit sur eux. Sans sortir de leur sommeil, ils se tournaient sur le côté, ou bien ils déplaçaient la tête, fuyant la lumière jusque dans leurs rêves ; un mouvement confus passait de l'un à l'autre, avec des bâillements et des gestes de s'étirer. Mais leur pâleur semblait plus grande, outre ces plis bleuâtres qu'ils avaient sous les yeux.

Une des bougies tomba ; une autre qui était enfoncée dans

le cou d'une bouteille, parce qu'elle avait brûlé tout entière, le verre éclata avec bruit ; et le vin répandu tombait goutte à goutte des tables.

Et les autres râlaient, là-bas, dans leurs maisons. On va, on tourne ce chemin ; on prend à droite, on prend à gauche : où que vous alliez, c'est pareil. Il y avait seulement un petit âne qui, ayant réussi à s'échapper de l'écurie, se roulait sur la terre sèche, le ventre en l'air. C'est que peu de chose suffit aux ânes, une touffe de pissenlit, une tige de chardon ; et il allait ainsi, n'ayant plus rien à faire de toute la journée, heureux de n'avoir rien à faire, et en même temps étonné. Parfois, découvrant ses longues dents jaunes, on le voyait tendre le cou vers une touffe d'herbe sèche qu'il découvrait au coin d'un mur ; d'autres fois, comme inquiet, il se mettait à braire, et seul, l'écho, très loin, dans le vide de l'air, lui renvoyait son cri.

La matinée, cependant, s'avançait ; c'était le moment où, comme on a vu, Marie venait d'arriver au-dessus du village, et elle n'avait pas compris du tout. Mais elle avait continué quand même. Et sa tante l'avait appelée, mais elle avait continué. Et d'autres personnes maintenant venaient, qui n'osaient point sortir, ni même ouvrir leur porte, mais entrebâillant leur croisée : « Eh? Marie, tu es folle, qu'est-ce que tu fais ? »

Elle ne semblait pas entendre ; tout au plus, par moment, fermait-elle les yeux quand c'était trop horrible à voir, ou bien s'écartait brusquement, grimpant sur un tas de cailloux. Elle fut bientôt au bout de la rue. Le clocher qui penchait sortit entre les toits crevés. Et au tournant, la chose vint, qui était la place, les tables, et tous ces gens qui dormaient là.

Justement Labre s'éveillait ; ce fut lui qui la vit le premier.

— Eh ! cria-t-il, c'est la Marie. Est-ce que tu viens chercher ton papa ?

Il se mit lentement assis, s'appuyant des deux mains sur le pavé derrière lui, et sa tête au bout de son cou se balançait, mal attachée. Il avait les yeux rouges, le regard pas assuré. Comme il ouvrait la bouche, on vit ses dents, qui étaient gâtées. Et étant parvenu, pour finir, à s'asseoir, les bras ramenés sur ses jambes :

— Ah ! c'est quand même une bonne idée que tu as eue de t'amener, gamine, ça manquait de jeunesse ici !...

Gentizon lui aussi s'éveillait, parce que Labre parlait tout haut. Et les autres, tirés l'un après l'autre de leur sommeil par cette voix et puis le soleil qui donnait sur eux, les autres à leur tour se mirent à regarder, s'étonnèrent, disaient des choses, et tout en bâillant :

— Est-elle jolie tout de même !

Ils disaient vrai, elle était bien jolie, et ils ne voyaient que cela. Vers quoi ils regardaient, c'étaient ses yeux comme des sources, ses joues frottées par le grand air, son front qui sortait rond de dessous le béguin, c'était cette fraîcheur, c'était cette innocence, après lesquelles ils soupiraient, sans bien s'en rendre compte, et s'en irritaient à la fois ; ils ne faisaient attention ni à son calme, ni à sa fermeté, ni à l'air résolu qui se montrait dans son regard.

— Ecoute, dit Labre, et il s'était tout à fait levé, il faut d'abord que je t'embrasse.

— Et puis, dit Gentizon, tu viendras avec nous.

— Et on te mènera, dit un autre, vers le Maître, qu'il sache qui tu es et puis qu'il te connaisse, sans quoi il pourrait t'arriver malheur.

— Tu signeras seulement le traité, et il y aura de la viande. Aimes-tu mieux le vin, il y aura du vin. Il pendra partout des baisers pour toi, comme des prunes à un prunier. Et là où le corps est content, le cœur lui aussi est à l'aise...

Ils parlaient tous ainsi, se soulevant vers elle, et Labre, pas en ligne droite, ni d'un pas bien assuré, mais enfin ça allait quand même, Labre s'avançait à sa rencontre. Et il se mit à lui tendre les bras. Et il penchait la tête de côté.

— Allons, viens vite, ma petite, rien qu'un baiser, et on t'amène.

Elle fit signe qu'elle ne voulait pas, elle n'avait point reculé.

— Hein ? dit Labre.

Et les autres : « Qu'est-ce qu'elle a ? » et ils s'agitèrent, et il y eut une rumeur qui vint, comme quand dans les arbres le vent commence à se lever : « Est-ce qu'elle ferait la fière ? On va voir ça ! » Et ils se levaient tous. Mais à peine si elle avait eu un petit geste de côté, tout de suite contenu, et restait là, leur faisant face.

On vit Labre qui s'approchait.

— On est gentil, tu vois, qu'il disait avec des hoquets, mais tâche aussi d'être gentille...

Il se tenait à trois pas d'elle, ayant fait halte, parce qu'il pensait : « Rien ne presse... Que ça lui plaise ou non, elle ne nous échappera pas... »

Et il était très grand, et elle, toute petite. Et les autres, s'étant levés, s'étaient rapprochés à leur tour. Une odeur de vin se faisait sentir, et il y avait ces figures pâles ou bien des figures trop rouges ; on s'appuyait pour se tenir debout à l'épaule de son voisin, votre voisin à votre épaule ; des cous se tendaient, des poings s'agitaient ; il venait des toux, des hoquets, des râles ; elle, elle était là et les regardait.

— Qu'as-tu ? voyons, répéta Labre. Oui ou non, veux-tu venir avec nous ?

Alors elle dit :

— Laissez-moi passer :

— Te laisser passer ? et pour aller où ?

Elle dit :

— Laissez-moi passer, parce que maman est malade.

Ils rirent tant d'abord qu'ils furent désarmés.

— Où est-ce qu'elle est, ta mère ?

— En haut, à la montagne.

— Eh bien, amène-la, et elle sera guérie.

Ils recommençaient de rire, ils disaient :

— Et qu'est-ce que tu allais faire ?

— J'allais chercher de la tisane.

Les rires n'en finissaient plus. Labre dit : « Ça a trop duré... Si tu crois qu'on va te laisser partir, une jolie fille comme toi !... » Et il se balançait sur sa base. Mais, parce que son pied droit était parti tout seul, il n'eut qu'à suivre son pied droit ; il tendait déjà les lèvres. Ses bras se tendirent à leur tour. On pensait : « Elle va se sauver. »

Elle ne se sauva point, on vit Labre rouler par terre. Sans doute qu'il l'avait manquée. Ou bien... mais, voilà, Gentizon venait, il était plus solide, lui, n'étant point si avancé que Labre dans le vin ; il n'en chancela pas moins, puis tomba à la renverse. Elle, elle n'avait toujours pas bougé.

Alors ils commencèrent à s'étonner, en même temps qu'une colère leur venait, songeant : « Elle se moque de nous ! » et,

tout en se reculant, ils criaient : « Il faut aller chercher le Maître. » Et se tournant vers elle : « Quant à toi, tu verras ! Bien d'autres y ont déjà passé, qui ne sont plus là pour le dire. » Et pendant qu'ils parlaient ainsi, des quantités de gens sortaient de la cure, d'autres de l'auberge, demandant : « Qu'est-ce qu'il y a ? » « C'est cette gamine, qui se moque de nous, alors on va chercher le Maître. » « Bien sûr, disaient-ils, naturellement ! »

Il y avait toute une foule : ça bougeait autour de Marie, comme plus haut, dans la montagne, les grands champs de rhododendrons. Des hommes couraient vers l'auberge, on les montrait de la main : « Attendez seulement », disait-on. Il y eut une bousculade. Une femme qui était tombée à terre criait, parce qu'on lui marchait dessus. Puis, soudainement, tout se tut, à part la chanson de Criblet, qu'on entendait venir par la fenêtre de l'auberge restée ouverte.

L'Homme paraissait, qui était le Maître et qu'ils avaient été chercher ; il venait, Lhôte le suivait. Il passa le pas de la porte on vit le soleil lui tomber dessus. Il riait un peu, la bouche tordue. On reconnaissait cet air qu'il avait, qui était un air de malice, avec sa moustache coupée, ses oreilles minces et pointues, son nez de travers, sa peau mal tendue ; il cligna un peu ses petits yeux gris ; on pensait : « Il ne va avoir qu'à se montrer à elle pour qu'elle cède, cette têtue, ou bien elle aussi y passera ! »

Alors, comme celui qu'ils appelaient leur Maître continuait de s'avancer, ils s'écartèrent de devant elle. La seule chose qu'elle vit, c'est que le passage était libre et tout de suite repartit. Elle s'avançait, l'Homme s'avançait ; ils allèrent ainsi à la rencontre l'un de l'autre. Elle semblait ne pas le voir, il avait toujours son même sourire. Elle ne se trouva bientôt plus qu'à quelques pas de lui. Alors elle leva la têtee On le vit s'arrêter : c'était lui qui ne bougeait plus.

Au lieu que ce fût elle qui cédât, ou tombât, comme on avait cru, c'était lui qui semblait frappé ; on vit ses traits se renverser et chavirer dans sa figure, sa peau se plissa plus encore, elle bougeait autour de lui ; ses vêtements aussi bougeaient, puis se mirent à glisser d'eux-mêmes, puis s'abattirent à ses pieds : sa peau suivait, qu'on vit se fendre ; et, parce qu'elle n'était qu'une trompeuse enseigne et, si on peut

dire, un arrangement, comme à quelqu'un de costumé, voilà que la vraie personne en sortit, jusqu'alors secrète et cachée aux yeux, qui fut la Personne qu'on sait, qui eut une queue et des cornes au front, qui fit une horrible grimace, tourna deux ou trois fois sur elle-même, comme si on lui brûlait la plante des pieds, leva les bras, grinça des dents, puis d'un bond traversa la place et avait déjà disparu.

Et tous ceux qui s'étaient donnés à elle furent entraînés à sa suite comme ce qui est aspiré, et une limaille attirée quand on passe l'aimant devant : eux aussi traversèrent la place, comme un vol d'étourneaux quand le vent souffle fort : on les vit tourner les maisons, se précipiter sur la pente : et Marie resta seule, mais qui ne le fut pas longtemps.

Car une musique se faisait entendre, semblable à celle d'un grand orgue qui aurait joué dans le ciel ; le clocher de l'église, comme mu par un contre-poids, s'était aussitôt redressé ; les cloches se mirent à sonner toutes seules, le vol des pigeons revenait, qui s'abattirent avec des petits cris sur le rebord du toit où ils se caressaient les plumes ; et le grand espace d'en haut, dans un vacillement s'ouvrit.

D'abord vinrent Ceux qui tenaient l'épée ou la trompette, et ils soufflaient dedans, et le son était : « rachetés ! » Puis il vint Ceux vêtus de bleu et dans des grandes robes bleues, de dessous lesquelles leurs pieds sortaient nus, se posant à plat sur la pente d'air.

Ils descendirent, ils entourèrent Marie ; ils disaient : « Petite amie de notre cœur, merci à toi, qui as eu la vraie foi, parce que la vraie foi n'attend pas pour agir et elle ne consulte personne. » Et ils disaient ces choses dans un chant, non sèchement, comme elles sont écrites ici ; mais venaient, entouraient Marie, lui posaient la main sur l'épaule, la serraient doucement contre eux, ainsi quand un grand frère est là, qui vous dépasse de la tête. Ils penchaient la tête vers elle, ils avaient des cheveux bouclés, des figures comme une lumière ; et continuellement il en venait d'autres, pareils à une eau qui ne tarit plus.

Alors on vit ce miracle se faire, qui fut qu'au bas de la pente de ciel le long de laquelle ils venaient, à l'endroit qu'elle touchait terre, sous chacun de leurs pieds posés une fleur maintenant s'ouvrait, qui furent cent, qui furent mille, et la pente

du sol, l'instant d'avant rousse et aride, toute vêtue ainsi de gentianes bleues, continuait celle du ciel par sa couleur et son éclat. Le brûlant soleil s'était adouci, une haleine passa qui sentait la fraîcheur, et le chant cependant ne se taisait point qui disait : « Louanges à celle qui seule a eu la foi, car plus que les prières et les génuflexions, celui que nous servons aime qu'on s'oublie soi-même. »

Et les Anges toujours entouraient Marie et les cloches sonnaient toujours. Les pigeons au plumage luisant et veiné, comme un petit bloc de marbre, roucoulaient sur le toit de l'église. Il faisait doux dans l'air comme dans un grand lit. Et la belle musique d'orgue continuait à descendre du ciel, avec le bruit de la trompette : « Rachetés! rachetés! » tandis que les voix des Anges d'en bas, les doux Anges quotidiens, ceux qui se plaisent à se mêler aux hommes, montaient au ciel comme en réponse, et une échelle était jetée du ciel à la terre, de la terre au ciel. Est-ce que tout ne recommence pas, ce qui signifie commencer? On ne tarda pas à le voir. La musique et les voix ne s'étaient pas élevées vainement, un bruit de portes qu'on ouvre et de serrures qui grincent se fit entendre dans le village : le village à son tour venait. Ils s'étaient levés d'entre les morts et venaient par toutes les rues. Ceux qui ne pouvaient pas marcher, on les portait. Quelques-uns s'étaient fait des béquilles avec des planches; quelques-uns s'appuyaient sur des cannes; quelques-uns s'avançaient sur les mains et sur les genoux. Mais tous venaient et tous avaient voulu venir, pour mieux marquer leur délivrance. Et déjà les maladies qui s'étaient abattues sur eux se dissipaient, et les signes inscrits par elles sur les visages : les dartres, les ulcères noirs, les plaies ouvertes et qui donnaient, tout était déjà effacé, pendant qu'ils levaient des yeux nettoyés et buvaient, avec la lumière, et, la face levée, ils allaient dans cette lumière, et ouvraient la bouche, et tendaient les mains.

Ainsi ils arrivèrent sur la place et les Anges allèrent à leur rencontre, et eux se mêlèrent aux Anges, et les trompettes au ciel répétaient : « Rachetés! » Et tous, hommes et femmes, vieux et vieilles, filles et garçons, et jusqu'à des petits enfants se pressaient autour de Marie, lui disant : « C'est grâce à toi », et tombaient à genoux. Elle les écarta, elle dit simplement :

— Laissez-moi passer.

Ainsi elle avait déjà dit, quand les Anges étaient venus, mais plus la foule augmentait autour d'elle, plus aussi elle se défendait :

— S'il vous plaît, laissez-moi aller, je suis pressée, maman m'attend.

C'est la simplicité du cœur : et les Anges firent un signe. Ils voulaient faire entendre qu'on la laissât passer. Ainsi fit-on, et elle s'éloigna. Et ceux qui étaient là, joignant leurs voix à celles des Anges, remercièrent encore leurs Libérateurs par un chant ; sur quoi les Anges remontèrent, la foule peu à peu se dispersa, les cloches se turent, les pigeons, se laissant tomber du haut du toit de l'église, se remirent à chercher des grains entre les pavés.

Et, pendant ce temps, resté seul de tous ceux qui avaient été avec l'Homme, parce que, seul, pur d'intentions, Lhôte, assis dans un coin, la tête entre ses mains, pleurait.

C. F. RAMUZ.

REVUE DE LA QUINZAINE

—

LES POÈMES

Paul Fort : *Les Nocturnes ;* Figuière, 3 fr. 50. — Jean Le Roy : *Le Prisonnier des mondes ;* Société d'éditions Manzi et Cie.

La fécondité de Paul Fort doit vivement incommoder les écrivains stériles. On conçoit que ceux qui ne peuvent rien obtenir de leur avaricieuse nature contemplent avec aigreur et envie cet homme qui, deux fois par an, offre une fête à la Muse qui le comble.

Pour moi, je ne suis pas de ceux qui ont à réprimer un mouvement d'humeur lorsqu'ils trouvent dans leur courrier un nouveau livre de « Ballades Françaises ».

L'essentiel est à coup sûr de *vivre en poète*, et non de réaliser une œuvre copieuse ; mais il ne faut toutefois pas que la prolixité extraordinaire de quelques mauvais écrivains nous rende injuste pour la prodigalité des hommes de valeur. A quelques rares exceptions près, les grands poètes ont été des gens généreux, lorsque la vie ne leur a pas mesuré les années. Et, lorsqu'ils ont mêlé le meilleur et le pire, ils n'ont fait qu'imiter la nature, dont c'est bien le fait en toutes choses. Ce que voyant, la bande des tracassiers s'empresse de crier au déchet, au superflu ! Eh quoi ! il y a du déchet dans l'œuvre des poètes les plus parcimonieux, les plus rares et les plus soucieux de perfection. Il y a du déchet dans *les Fleurs du mal*, livre unique, à tous points de vue. Voudrait-on qu'il n'y en eût point dans *la Légende des Siècles ?* Il y en a aussi, et toujours à proportion de la masse même de l'ouvrage, comme il y a aussi, et toujours à proportion, de l'excellent et du précieux. Mais, dans notre pays réputé pour ses fameuses qualités d'ordre et de précision, on ne goûte pas l'abondance, et on n'excuse pas l'inégalité. Chez nous, la réputation d'un bon livre peut être compromise par la publication, que fait son auteur, de dix autres bons livres, et elle est souvent effacée par la production malheureuse de deux ouvrages médiocres.

Ce n'est certainement pas le cas de Paul Fort. Son dernier livre, **les Nocturnes**, vaut par les plus belles qualités poétiques ; je l'ai lu avec ce grand plaisir que je trouve à feuilleter *l'Aventure éternelle*, ou à chanter *les Chansons pour me consoler*... Il est, comme les précédents, tissé de fils d'or et de simple chanvre, mais l'ensemble garde une couleur séduisante, de la souplesse, et de la solidité. Comme tous les ouvrages de Paul Fort, on lit d'abord celui-ci avec

agrément, mais c'est à le reprendre, à chercher le juste son de la voix, à éprouver les discrètes harmoniques, à en approfondir le sentiment qu'on en connaît la saveur intérieure qu'on en apprend le prix réel, et la beauté.

Les Nocturnes forment cinq livres composés de petites pièces de quatre strophes. Tout y est concentré, assourdi, noyé de pénombre. Rien ici du déploiement de verve et de fantaisie qui fait de Paul Fort un des maîtres du rire lyrique. Un sourire seulement tente ici et là de se dessiner, et encore s'achève-t-il, le plus souvent, dans la détresse.

Voici *la Veillée des Ruines*, qui est une des plus belles pièces du livre et non la moins pathétique :

Tout au fond du ciel se fanait décembre, son beau dernier jour triste et silencieux,puis le soir d'hiver mourut dans ma chambre : j'y étais seul avec un peu de feu,

enveloppé d'ombre à veiller les ruines des bûches cendreuses de la cheminée. Ma lampe éclairait la chambre voisine. Dans mon rêve erraient toutes mes années.

Encore si je croyais en Dieu, pensais-je ! Que ne me vaudraient point, auprès de Lui, mes revers, mes peines, ce haut front pâli ? Au dehors la nuit pâlissait de neige.

Ma lampe éclairait la chambre où mon lit m'évoquait, là-bas, cercueil et linceul. Près d'un feu de cendre ici j'étais seul. Cette obscurité plaît à ma mélancolie.

Mais il est dit que la tristesse de l'Homme, même lorsqu'elle reconnaît les motifs les plus nobles, ne saurait décemment durer au delà d'un nocturne, et c'est une singulière chose que d'entendre, dès le lever du jour, la même voix qui chantait cette plainte, fredonner presque légèrement une autre musique :

L'espoir en Dieu que je m'en vais cherchant, où donc est-il ? plus loin dans la prairie ? plus loin encore au fond du bois fleuri ? plus loin, plus loin, tout à la fin des champs ?

Pour achever de nous prouver qu'il n'est pas encore dévoué à l'ombre et au désespoir, Paul Fort a joint aux *Nocturnes* une petite suite : *Germaine Tourangelle*, qui ne contient que peu de pages, dont certaines sont exquises. Et, en fin de compte, il a donné le juste titre de *Pretintailles* à cinquante notules rimées qui tiennent, selon les cas, de la fable, de la maxime et de l'épigramme.

En voici deux, dont l'une est toute grâce et malice :

Comme une ondine vous parlait, jolis poissons du rivulet, il est monté de votre nez un vol de bulles égrenées, qui devint, à son cou, collier, sans même que vous lui parliez.

et dont l'autre n'est qu'émotion et profondeur :

O le corridor, par le mauvais temps, le corridor sombre où joue mon enfant !

Galeries, couloirs dont j'ai souvenance ! O paradis noir de toute l'enfance !

Sur les vasistas descend la pluie fine. Claire au bout de l'ombre on voit la cuisine.

Ténèbre et blancheur, ô vie enfantine !

Je ne choisis pas entre les deux faces de ce poète, elles me plaisent également, me retiennent et m'attirent.

Mais il faudrait sans doute que le très vivant Paul Fort meure, pour qu'une certaine justice lui soit rendue. Il n'y songe pas, heureusement.

Un mot encore avant d'achever cette trop sommaire analyse. Par son âge et son genre de mérites littéraires, Paul Fort appartient à une génération d'écrivains qui n'est pas la mienne. Je ne pense pas qu'il approuve toutes mes décisions et qu'il aime tout ce que j'aime. Je crois n'avoir pas les mêmes idées que lui sur l'avenir de la poésie, sur la forme et la substance poétiques. Il n'est cependant aucun de ses écrits qui ne me donne une verte, drue et durable impression de pure poésie. Cette constatation, toute à l'honneur de Paul Fort, semble bien prouver qu'une riche sève fait toujours un beau feuillage et que, lorsqu'on ne s'entend pas avec son voisin, il ne faut pas seulement en accuser ses opinions sur les enveloppes pneumatiques.

§

Je suis tout à fait heureux d'avoir reçu le petit livre de M. Jean Le Roy : **Le Prisonnier des mondes**, il a trente-cinq pages et contient huit poèmes, mais, grâce à lui, je vais quitter Paris sur une bonne impression et m'en aller en vacances avec plus de plaisir. Je n'ai pas été heureux cette quinzaine, j'ai eu beaucoup d'inquiétudes et beaucoup de soucis ; cela pourrait même, à l'occasion, me priver du courage nécessaire à la franchise intégrale. Je dois toujour me faire contrainte pour contrarier des gens qui n'ont de torts que littéraires, et pour que j'éprouve de la lassitude, cette besogne devient odieuse. Or donc je ne parlerai pas des livres que je n'aime pas, et je dirai du bien de ce *Prisonnier des mondes*.

C'est la première fois que j'entends parler de M. Jean Le Roy. Il se présente à nous avec une épigraphe de Verhaeren et ses huit poèmes enthousiastes dont quelques-uns sont excellents. Le premier, en particulier, par son inspiration, par ses images, est remarquable et rappelle les belles pages de *Ce qui naît*, de René Arcos. L'émotion est moins sensuelle, ici, qu'intellectuelle, mais, partie de l'intelligence, elle rebondit, pour ainsi dire, au dehors et emprunte au monde extérieur ses lumières, son mouvement, ses parures. Un jeune homme songeant, et à ses ancêtres et à sa descendance,

s'émerveille d'être, à son heure, sur le point le plus haut de la courbe.

Je suis entre deux infinis,
je suis sur la corde du temps
entre l'infini qui attend
et l'infini déjà meurtri,
à l'endroit le plus beau : où la corde se gonfle
et laisse passer, souple et frémissante et ronde,
l'onde.

Cette rime et ce rejet indiquent tout ce que la métrique de M. Le Roy doit à Verhaeren. Quant à la substance poétique même de ce petit ouvrage, elle est, à mon sens, tout à fait celle d'un premier livre, elle est bien le butin d'un jeune poète qui part à la conquête du monde. Exception faite du premier poème, presque exclusivement cérébral, les autres pièces du recueil sont des *Contemplations*, et leur objet est dans l'univers matériel. Ils portent à cet égard des titres instructifs : l'un s'appelle *Perspectives*, l'autre *Reflets*, l'autre *Sons*, l'autre *Relief*. Je les écourte à dessein pour faire saillir ce que ces poèmes ont de directement sensuel. Embusqué au centre des choses, l'homme s'efforce de définir ce qu'il voit, non par les artifices appris de la description littéraire, mais avec les mots nus et l'imagination candide.

Dans les champs lourds je suis
comme un océan rond
qui voit couler vers lui
des rivières de bruits
précipitées de tous côtés.

Les sons viennent sans détour
comme une proie subjuguée...

C'est un vibrant bonheur
d'avoir un monde en soi
dont on est à la fois
le maître et le captif.

Cette dernière strophe, qui contient toute une poétique, est un aveu et une résolution en même temps. Elle me plaît. Je pense que M. Le Roy est, à son début, ce qu'il faut être. Il s'exerce tout d'abord à la connaissance, c'est-à-dire à la compréhension, c'est-à-dire à la possession des objets. Riche de ses captures ; il pourra, plus tard, rentrer en soi-même pour y tenter une autre conquête. Il pourra, de même, plonger un regard droit et pénétrant dans le regard des autres hommes et parvenir ainsi à l'intelligence de ce monde humain, but suprême et suprême récompense du poète.

GEORGES DUHAMEL.

LES ROMANS

Francis Carco : *Jésus-la-Caille*, Mercure de France, 3.50. — Henri Barbot : *Paris en feu!* Lettres françaises, 3.50. — Pierre Mille : *Le Monarque*, Calmann-Lévy, 3.50 — Marcel Boulenger : *Le Fourbe*, Ollendorff, 3 50. — Jules Romains : *Sur les quais de la Villette*, Figuière, 3.50. — Odette Keun : *Les Maisons sur le sable*, Sansot, 3.50. — Jean de la Grèze : *La Voie détournée*, Lemerre, 3.50. — Paul Adrien Schayé : *P. P. C.*, Ollendorff, 3.50. — André Geiger ; *Maï la Basquaise*, Charpentier, 3.50. — Jean Morgan : *Parmi les ruines*, Plon, 3.50. — Pierre Lhande : *Mirentchu*, Plon, 3.50. — Henri Strentz : *Les Amants sur la rive*, G. Crès, 3.50. — Gabriel Salvat : *Dans quel monde*, B. Grasset, 3.50. — Joseph Bouzinac Cambon : *Marie de Mireul*, B, Grasset, 3.50.— Hector Ghilini : *Le Manchot*, Figuière, 3.50. — Henri Mirabel : *Le Rasta*, Sansot, 3.50. — M. de la Hire : *Annette hésite*, Vermot, 0,50. — Marguerite Berthel : *L'Ascète du Mont Méron*, Gastein-Serge, 2,50. — S. de Callias : *La Maison des peintres*, M. Dormann, 2,75. — J. de la Ville : *Les Dimanches de Jean Dézert*, Bergue. — F. Murier : *Contes et Récits*, Lecène et Oudin, 3.50. — Cami : *L'Homme à la tête d'épingle*, Flammarion, 3.50.

Jésus-la-Caille, par Francis Carco. Qu'estce que le vice? Je crois pouvoir le définir ainsi : *une habitude passionnée*. Remarquez bien qu'aux yeux du philosophe le goût un peu vif que l'on a pour le tabac est tout aussi bien un vice que l'attrait d'un sexe non pas pour un autre, mais pour le même! Naît-on vicieux? Je ne le pense pas. On ne naît pas criminel davantage. Le milieu influe sur certains cerveaux et si on les retire du milieu qui les viciait, ils redeviennent sains. Une théorie, peu répandue, veut que le corps humain puisse être entièrement renouvelé tous les sept ans. Au septennat de vice accompli pourrait donc succéder un septennat de raisonnable existence : d'où il faut conclure que l'innocence, comme la culpabilité, est une chose toute relative, mais cependant dépendante de l'individu et non de son atavisme. Si nous ne pouvions pas nous diriger nous-même vers le meilleur devenir, il serait inutile de vivre. Les vicieux, pas plus que les criminels, à mon humble avis, ne sont des malades. C'est avec cette persécution de l'idée maladive que les médecins (qui ont la manie de la persécution maladive) gâchent les bonnes volontés. Il ne faut jamais dire à un être reconnu vicieux : « Tu es malade », et il vaut mieux, pour le principe, couper le cou à un criminel que l'enfermer, parce que c'est trop facile de *rester* malade. C'est l'entrave perpétuelle, la possibilité de ne pas guérir et d'être excusé. Un fort grand médecin m'a dit un jour : « Vous ne comprenez rien à certaines choses, parce que vous êtes trop saine. Les gens bien portants sont des... fléaux! » Naturellement ! Et les médecins en sont un autre, de fléau, tellement plus redoutable, parce qu'entachés de manies inguérissables! Jésus-la-Caille n'est pas un vicieux ni un malade. Il a des habitudes passionnées. Le plus amusant, c'est que son histoire est surtout celle de son goût... contre-nature pour Fernande, la pierreuse! La véritable monstruosité pour un monstre, en admettant que Jésus-la-Caille soit un monstre, est

de forcer son naturel, et ce qui me chagrine le plus dans cette étude, c'est d'y voir la fille, l'ignoble fille, y tenir la première place. Ah! sûrement non, Jésus-la-Caille n'est pas un hors-nature sérieux. Il s'amuse et ses habitudes manquent souvent de réelle passion. Un jour, abandonnant les bars louches et les endroits trop spéciaux, il deviendra le bon petit jeune homme tout prêt à épouser la fille du notaire. Francis Carco, le poète a voulu, dans une prose, chaste à force de sobriété, de précision littéraire et non technique dans le vilain sens, nous donner une étude sur les bas-fonds de notre société parisienne. Sauf les costumes, il m'a semblé, en lisant son livre, passer en revue les habitués de nos salons mondains les plus haut cotés. De notre temps la langue est *verte* partout, et si les gestes n'accompagnent pas tous les mots, ils se devinent justement, à cause de l'hypocrisie voulue, trop voulue puisqu'elle remplace, mal, une bonne éducation sincère. Jésus-la-Caille, a du monde, le souci de paraître élégant. Il ne l'est, heureusement, pas toujours et quand il pleure, vers la fin, sur le sort de Bambou prisonnier, il me plaît mieux par sa sincérité nerveuse, qui n'est pas seulement du vice (maladif ou non), mais du grand, du pur amour. Pur amour? Pourquoi pas? L'amour est une sensation ou un sentiment très en dehors de son objet. Il peut être immense et son objet absolument infime. Nous pouvons aimer Dieu ou une... potiche du même violent et irrésistible amour. Charlemagne a aimé un lac, Napoléon la guerre et Jésus-la-Caille Bambou, de la même passion qui dépasse l'objet. Le tout est de faire « de la nature le décor de sa volonté », pour oser me citer en ces matières où une femme n'a rien à voir! Et à lui seul, l'amour se suffit et se purifie. Il y faut, par exemple, perdre *l'habitude* et même autant que possible *ne jamais la contracter;* alors... on est un aussi beau monstre que sainte Thérèse! Le livre de Francis Carco « suffoquera » des gens, a dit Louis Vauxelles dans *le Gil Blas.* Peut-être bien « suffoquera »-t-il certain vicieux qui n'ont pas de passion. Malheur à eux! Et Louis Vauxelles ajoute: « Dans le fatras des bouquins, voici une œuvre d'artiste; lisez-la, ne la prêtez pas à votre fille. » Et bien j'aimerais mieux prêter ce livre à ma fille que la plus édulcorée des histoires d'adultère, celle que les femmes bien élevées peuvent lire sans rougir... Je prêterais *Jésus-la-Caille* à ma fille... si Jésus-la-Caille n'avait pas trahi Bambou avec Fernande!

Paris en feu, par Henri Barbot. Je ne discute jamais le point de vue d'un auteur. Il se place où il veut et juge les choses de l'endroit où il se trouve. C'est son affaire, non la mienne. Il me suffit de savoir si je peux comprendre. Henri Barbot, se basant sur une ancienne prédiction de Notre-Dame de la Salette, de cette *Mélanie,* dont Léon Bloy nous a donné une si belle existence, qui reçut

des confidences, *tenues secrètes* par le clergé, nous montre Paris flambant sous la tempête et les bombes des dirigeables allemands. Il est certain que si jamais une ville pouvait lasser la patience des forces d'en haut ce serait celle-là. Tout y est abominables contradictions et pourritures sociales. Il peut arriver que la prédiction s'accomplisse parce que ce serait la simple fatalité de la logique, mais, si cette explication ne satisfait point l'auteur d'*Ignis ardens*, je veux me contenter de la sienne, d'une beauté plus légendaire, par conséquent plus littéraire. Au sommet de la Tour Eiffel, cierge de fer qu'embrase l'électricité sans le fondre, nous voyons un courageux officier dominer le monde, maître à son bord, après Dieu, et, s'il ne sauve pas ce malheureux Paris, il sauve la France. J'ai aimé surtout le passage où le Comité de Salut public fiche le camp devant l'émeute qu'il a déchaînée pour décentraliser à son profit. Ces gens-là, *maintenant* et plus tard, sauvent toujours la caisse, ne fût-ce que la grosse, car ils ont le plus grand intérêt à faire du bruit pour couvrir celui de leurs effractions. L'auteur et moi nous sommes à cent lieues l'un de l'autre, mais exactement du même avis en ce qui concerne les comités de salut public !

Le Monarque, par Pierre Mille. L'auteur nous rajeunit *Tartarin*, ou mieux il nous donne, enfermées dans le même flacon, toutes les essences humaines du midi. Ce roi des *vas-en-espadrilles* sinon *nu-pieds* est bien un personnage vivant, malgré son air de héros, et quand il prouve qu'un cheval de Provence peut faire cent kilomètres en y mettant toute l'endurance d'un vrai chevalier, c'est tout à l'honneur des méridionaux qu'on a un peu trop bafoués dans les pays du Nord où l'on ment sérieusement. Dans ce roman plein de soleil littéraire, on retrouve toute la fougue malicieuse et le lyrisme de l'auteur de *la Bataille d'Actium*, le plus étonnant chef-d'œuvre, parmi les nouvelles de langue vraiment française, que nous ayons jamais lu.

Le Fourbe, par Marcel Boulenger. Qu'un peu de snobisme entache cette histoire, ce n'est pas pour nous déplaire, puisque l'auteur l'avoue. Cela se passe en Italie et il s'agit d'une marquise Gianelli... comme il y en a tant en Italie ; mais ce qui nous déplaît, c'est la fourberie... du sujet. Encore une histoire d'adultère qui se termine par une conversion au catholicisme, véritable ou simulée. D'ailleurs, les pauvres diables, comment feraient-ils pour sortir de l'adultère, puisque leur pauvre bon dieu en sort lui-même ? Marcel Boulenger a beaucoup de talent, un style d'une jolie élégance, mais il finira mal par esprit de corps ou de corporation. Il en est encore à redouter d'être accusé de snobisme, mais c'est la fin de sa sagesse, peut-être !

Sur les quais de la Villette, par Jules Romains. Il faut lire *la Prise de Paris* pour se rendre compte de la vitalité et de la

force, sagement contenue, du talent de Jules Romains, qui a doté les lettres modernes de l'œuvre superbe s'appelant : *Mort de quelqu'un.* On a trop parlé de cette école de *l'Unanimisme*, malgré, probablement, son chef incontesté. Cette école, ou mieux ce groupe d'écrivains, flatté d'entourer Jules Romains, a servi à mettre en lumière un écrivain remarquable, pourtant modeste, un peu dégoûté sans doute des écoles ou des groupes, mais poursuivant ses recherches dans les mouvements de foules dont il semble connaître les plus secrets ressorts. *La Prise de Paris*, c'est un premier mai raté... au moins par les socialistes et réussi, je veux dire empêché, par les troupes de province. Merveilleusement décrite dans tous ses détails psychologiques, la marche... à l'arc de triomphe de l'Etoile est une chose mille fois plus prenante, plus intéressante qu'un drame d'exception entre un homme et une femme. Fidèle à sa tactique, l'auteur de *l'Armée dans la ville* va du composé au simple et fait un corps ayant les mille et une têtes de la pensée universelle. Après Rosny, nous n'aurons peut-être que Jules Romains pour éclairer le chaos de la volonté des foules. Je m'illumine de Jules Romains comme d'un phare dans la nuit.

Les Maisons sur le sable, par Odette Keun. Un de mes très sympathiques confrères m'a recommandé en ces termes, ou à peu près, la jeune romancière : « Jeune Hollandaise de 25 ans, vivant en Turquie et ayant appris le français à Constantinople... comme le peuvent apprendre les étrangers. » Je n'apprendrai rien à personne moi en disant que j'ai une horreur de l'étrangère... au moins égale à ma courtoisie ! Eh bien, cette jeune romancière *française* nous a volé d'un seul coup d'aile tous nos défauts qui, chez elle, deviennent naturellement des qualités. Il s'agit des mémoires d'une passionnée qui tient tête à ses parents d'abord et à ses admirateurs ensuite pour tomber brusquement et sans raison dans les bras d'un goujat. Puis on flirte, on noue et dénoue tous les rubans de la passion permise ou défendue pour en terminer proprement, selon les usages des romans français du jour, dans les bras de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Par ci par là des fautes de goût, mais point de langue. Odette Keun a du talent, je le reconnais, tout autant que la première Française venue. Je me permettrai seulement de lui faire remarquer qu'en la vraie France de jadis... on commençait par le Christ, ce qui était tout de même plus joli pour Dieu (du moment qu'on y croyait) que de lui servir le reste des hommes, dernière des courtisaneries, à mon humble avis de mécréante.

La Voie détournée, par Jean de la Grèze. Ce roman-là, qui commence très bien, aurait dû finir dans le même ton et j'aurais vu avec plaisir la Mandelière, dernier des sacripants, ayant quitté l'armée sans raison, revenu sous un faux nom belge à l'armée par la

légion étrangère et s'y couvrir de gloire, car il était né pour cela.

P.P. C., par Paul-Adrien Schayé, ou la psychologie du revenez-y en amour. Originale, quoique banale, aventure, dont l'héroïne certainement ne vaut pas la peine que se donne le héros, qui est un brave et fort spirituel garçon. Pourvu, mon Dieu, qu'il n'épouse pas la fille de son médecin, une vraie médecine contre l'amour, celle-là !

Maï la basquaise, par André Geiger. Une pauvre fille amoureuse ruralement parlant et que l'on contraint à épouser le vieux paysan riche pour sauver la maison. Elle tient, du reste, à merveille son rôle d'épouse coupable avant et après et elle aura des enfants bien élevés dans l'amour de la sagesse ou du bien légitime. Pas très besoin d'être basquoise pour en arriver à cette philosophie, mais cela permet de jolies descriptions de couleurs locales.

Parmi les ruines, par Jean Morgan. Quelles ruines ? Celles que cet homme, très pondéré dans sa manière de voir les choses en partie double, accumule autour de lui et de ses enfants ?... Il a surtout un air bien amusant quand il reprend la lettre fatale à sa femme, la lettre adultère. Il trompe les gens en douceur et s'admire dans ce beau rôle, mais il est choqué de ce qu'on ouvre sa correspondance, le pauvre animal ! On n'est pas plus... bêtement ridicule. (Je parle du mari, le seul coupable parce que le seul traître.) Et puis il a un frère, *un singe* de laboratoire, c'est-à-dire un amateur pour la recherche du cancer qu'on aimerait à intoxiquer d'une forte dose d'arsenic, car rien n'est plus parfaitement dangereux comme ces savants d'occasion. Celui-là joue les rebouteurs psychologiques et il est à enfermer. Je souhaite beaucoup de plaisir à M. Doumic, à qui le livre est dédié, car il lui faudra un certain temps pour tirer une morale quelconque de ces... ruines. Le divorce lui-même n'en viendrait pas à bout !

Mirentchu, par Pierre Lhande, ou la consolidation par l'amour courageux d'une vieille maison basque. Détails jolis sur les mœurs d'une noblesse presque, pour ne pas dire très espagnole.

Les Amants sur la rive, par Henri Strentz. Une grande tragédienne rencontre un Anglais, belle brute lâchée en pleine gloire de sport, et ces deux amants... du décor de la beauté de leurs gestes font semblant de s'aimer jusqu'au froid matin où il se découvrent une haine féroce qu'ils se partageaient en croyant à la passion meilleure. Ils se tuent, parce qu'ils ont quitté, justement, la rive humaine pour le décor de la légende.

Dans quel monde, par Gabriel Salvat. Dans celui des fous, de toute évidence. Mais il y a là-dedans une fort bonne étude de la maladie de la volonté en la personne de Frédéric Automne guéri par le sain dévouement de sa fiancée Eliane.

Marie de Mireul, par Joseph Bouzinac Cambon. Touchantes

aventures d'une vieille fille noble qui de déchéances en déchéances va jusqu'à protéger un escroc. Toujours aimable, puérile et tendre, elle souffre les pires destinées autour d'elle et meurt comme doivent mourir les saints, sans avoir connu le mal !

Le Manchot, par Hector Ghilini. *Histoire lamentable*, parce que ce n'est pas *la vie drôle* que d'être infirme et, malgré des rencontres imprévues, des trouvailles psychologiques, on ne peut pas rire... ni pleurer... alors... quoi, on se mouche, on allègue un rhume et on s'en tire !

Le Rasta, par Henri Mirabel. Très curieuse collection de tous les poncifs en usage dans la littérature dite de rez-de-chaussée. Amusant, certes, à cause de cela, presque le tour de force dans le genre.

Annette hésite !... par M. de la Hire. Vous apprendrez dans ce roman comment on peut faire revivre les perles mortes et comment, aussi, on tue le coq... aux œufs d'or !...

L'Ascète du Mont-Mérou, par Marguerite Berthel. Une simple fantaisie littéraire pour laquelle l'auteur a dû dépenser pas mal d'érudition.

La Maison des peintres, par S. de Callias. Portrait d'un Russe vaguement anarchiste et sûrement malfaiteur, qui est assez curieux, sinon pris sur le fait.

Les Dimanches de Jean Dézert, par J. de la Ville. Une courte apparition sur l'écran cinématographique du monde parisien, de celui à qui rien n'arrive. Très spirituelle reconstitution d'une existence d'un rond-de-cuir au *Ministère de l'encouragement au bien* (*direction du matériel*). Quel programme que ce titre d'emploi !...

Contes et récits, par François Murier. *Alcoolisme* est surtout recommandé pour sa fort bonne intention.

L'Homme à la tête d'épingle, par Cami. Il est ainsi appelé parce qu'il est introuvable dans la botte de foin qui représente les brins d'histoires burlesques de ce livre. Je vous signale pourtant les parodies historiques où Claude Terrasse, notre brillant musicien bouffe, pourrait trouver matière à des pas de caractères vraiment inédits.

RACHILDE.

LITTÉRATURE

Villiers de l'Isle-Adam : *Œuvres complètes.* — I. *L'Ève Future.* — II. *Contes cruels*, 2 vol. in-8°, 5 fr., « Mercure de France ». — Villiers de l'Isle-Adam : *Le Nouveau Monde*, 1 vol. in-8°, 12 fr. 50, Crès. — Villiers de l'Isle-Adam : *Chez les Passants*, 1 vol. in-18, 3.50, Crès. — Paul Flat : *Figures à question de ce temps*, 1 vol. in-18, 3.50, Sansot. — Alexandre Keller : *l'Antiquité amoureuse, l'Orient, Rome*, 2 vol. in-18, 3.50, « Librairie d'Art technique ». — *Les nœuds enchantés, ou la bizarrerie des destinées*, 1 vol. in-12, relié maroquin, 20 fr., Davois.

L'édition des *Œuvres complètes de Villiers de l'Isle-Adam* que

publie le « Mercure » n'est alourdie d'aucune préface ni introduction d'un critique provisoirement célèbre. On nous donne seulement un texte pur et correct du Maître, avec les variantes et les inédits, s'il s'en trouve encore. Voici les deux premiers volumes : **l'Ève future** et **les Contes cruels**, qui n'ont plus besoin d'aucune glorification. En appendice au premier volume, on trouvera d'importants fragments inédits de *l'Ève future*, dans la préface primitivement écrite pour ce roman.

Je me trouvais donc placé, écrit-il, dans cette alternative où, pour demeurer intelligible de la plupart des lecteurs mondains, de faire, scientifiquement, divaguer quelque peu le côté ingénieux de NOTRE sorcier, ou de quitter, brusquement, la plume, et, prenant la craie, de passer au tableau noir : c'est-à-dire d'employer, tout d'un coup, dans une œuvre, avant tout philosophique et littéraire, la langue rigoureuse et sévère de l'algèbre; de surcharger, des signes de l'intégral, des pays entiers, enfin de cesser d'être lisible pour le plus grand nombre.

. . . .

Certes, il m'eût, peut-être, été permis de prier quelque grand électricien français... et, pour le point de vue mécanique, quelques-uns de nos plus savants ingénieurs, de me faire l'amabilité de rectifier, d'un coup d'œil, les erreurs colossales que, dans cette hypothèse, je n'eusse pas manqué d'avoir commises. Mais, en procédant de cette manière, l'œuvre cessait d'être CE QUE MA CONCEPTION D'ENSEMBLE LA VOULAIT ÊTRE. Pour le surplus, si, pour me lire, il devenait indispensable d'avoir, sur sa table, les neuf in-folio d'Hoëné Wrouski, accompagnés des dictionnaires de mathématiques et d'électricité, je risquais singulièrement de manquer de lectrices.

Son intuition d'homme de génie ne l'a pas trompé. Quel homme de science d'ailleurs eût pu le suivre dans son rêve et dans ses anticipations où il a dépassé la science de son temps. *L'Ève future* est plus troublante encore aujourd'hui qu'à l'heure de sa création.

D'ailleurs, parmi les fragments inédits, voici une pensée de Villiers sur la science.

La boîte à joujoux de la science lui a fait l'effet de l'ivresse. Elle est ivre-morte du progrès.

Et ceci :

Nous étions d'un esprit fin et éclairé, qui revient d'un Dieu distingué d'âmes élégantes, et qui s'imaginent qu'il y a eu des temps modernes.

En Miss Alicia, rien de cet orgueil aux sens faunes, capables de ces grands crimes, qui, dans la bacchanale désormais compassée des sociétés modernes, de temps à autre agitent leur thyrse aux vieilles fleurs incarnates ! oh fi !... Le meurtre ne lui semble que cruel : elle n'en comprend ni les tempêtes, ni l'intrépidité.

Les âmes élégantes qui s'imaginent qu'il y a des temps modernes !

Que ce mot est admirable, à côté de toutes nos prétendues « renaissances ». Et, pour nos féministes, *l'Eve future* sera, si elles veulent le lire, le conte cruel le plus cruel.

Tandis que la Comédie Française vient d'enrichir son répertoire de *la Révolte*, on publie une édition de luxe du **Nouveau-Monde** avec des bois originaux et en couleur du maître graveur P. Vibert, et une réédition de **Chez les Passants**, à laquelle on a ajouté quelques pages « retrouvées » des contes qui n'avaient pas été réunies en volume, et quelques lettres à Baudelaire. A propos de *Chez les passants* (édition de *l'Art indépendant*) Remy de Gourmont a recueilli, dans la *Revue indépendante* de juillet 1890 des notes manuscrites, des variantes qui ont été jointes en appendice au livre de M. de Rougemont. Voici un fragment, publié ici, et qui n'avait pas été reproduit. Au chapitre : Augusta Holmès, c'est un de ces morceaux qui dénotent chez Villiers, ainsi que l'écrivait Remy de Gourmont, « un polémiste assez âpre (et il le prouva) surtout quand on touchait aux choses sacrées ».

J'avais été porté par le comité royaliste aux élections du conseil de Paris le 10 janvier 1880. C'était, si fidèle est ma mémoire, contre M. de Heredia, le terrible révolutionnaire. (Soit dit, par occasion, les résultats de ces élections étant, de nos jours, parfaitement connus à l'avance, à vingt-cinq voix près, dans tous les comités, j'avais accepté seulement pour l'honneur de la défaite.) J'obtins donc les six cents suffrages attendus. Mon aimable compétiteur, dont alors le Figaro publia les poésies émues et fugitives, se concilia l'excédent convenu des mille ou douze cents voix sagaces, auxquelles il doit son triomphe, et chacun des deux littérateurs fut content...

N'est-ce pas d'une belle qualité d'ironie? A côté de ce ton, avec quelle humilité presque il écrit à Baudelaire : « C'est royal, voyez-vous, tout cela, il faudra bien que, tôt ou tard, on en reconnaisse l'humanité et la grandeur, absolument.. Mais quel éloge que le rire de ceux qui ne savent pas respecter! Ne vous irritez pas de mon enthousiasme; il est sincère.. »

§

Dans son livre : **Figures et questions de ce temps**, M. Paul Flat écrit ces sages paroles : « Chaque fois que délibérément un homme coupe les liens entre lui-même et la génération qui vient derrière, il diminue sa sève vitale, il se condamne à un arrêt de nutrition, et cette vérité s'imposera d'autant mieux que le contraste apparaîtra plus net entre les tendances maîtresses symbolisées par les deux âges. » Et M. Paul Flat, après avoir caractérisé la génération précédente, se penche vers la jeune génération et constate un fait : « Entre cette jeunesse de l'année 1913, et notre jeunesse à nous, ce n'est pas un fossé, c'est un abîme que je discerne. Et, véritablement, je me demande si nous appartenons à la même race. » Nos préoccu-

pations d'esthètes, nos doctrines d'art, nos anciennes discussions de cénacle, « qu'est-ce que tout cela à leurs yeux, sinon pur verbalisme et qui ne correspond à aucune réalité dans le fond de l'âme. » Tous les liens sont coupés, ajoute M. Flat, entre eux et ces représentants d'une élite qu'ils ne peuvent comprendre. Je crois que M. Paul Flat exagère : la jeune génération n'a pas coupé tous les liens qui la rattachent à son aînée. « D'une façon générale, continue-t-il, je les vois qui se détournent de l'Idéologie, au sens on l'entendait Bonaparte, pour reporter tous leurs soins sur la vie active et les réalités immédiates. *Pragmatistes*, ils le sont, non point par théorie, car ils sont peu au courant des doctrines, mais par tendance spontanée de l'être, et j'imagine que si les plus cultivés d'entre eux se déclarent fervents disciples d'un Boutroux et d'un Bergson, c'est qu'ils ont senti, en ces deux maîtres de la pensée des rénovateurs de l'âme contemporaine « ... La doctrine bergsonienne, c'est pour quelques-uns le souffle à la faveur de quoi s'orientera le nouvel effort, tout pratique... et qui cherche à éteindre les réalités. » Mais déjà la ferveur bergsonienne s'est un peu éteinte et ces notations de M. Paul Flat, écrites il y a un an, ne sont déjà plus exactes.

§

Dans ces deux recueils de M. Alexandre Keller : **l'Antiquité amoureuse**, l'*Orient* et *Rome*, on trouvera les plus beaux et les plus curieux morceaux de la littérature amoureuse de l'antiquité : la Bible et son cantique des Cantiques, l'Anthologie grecque, Daphnis et Chloé, Plotin, Théocrite, les poésies de Bion et Moschus, les Odes de Sapho. De la littérature latine, voici l'Art d'aimer et le Remède d'amour, d'Ovide, les élégies de Tibulle, de Properce et de Catulle, quelques honnêtes épigrammes de Martial, des pages d'Horace, de Virgile et de Juvénal. Et l'auteur, qui se croit obligé de nous dire que ce livre est moral, jette un regard de regret vers la nudité des nymphes :

Dans l'antiquité, les fêtes de Vénus n'étaient pas qu'une passionnée illustration des plaisirs des sens, elles avaient aussi leur logique et leur grandeur morale!

Elles étaient surtout des fêtes religieuses. Nos dieux à nous ont horreur du nu. Mais il faut comprendre que cette interdiction donne une valeur à la nudité de la femme, qui devait être, au point de vue sensuel, presque inaperçue des païens. C'est la morale chrétienne qui a embelli la nudité d'un sens presque métaphysique. Il y a, entre la sensualité d'un Catulle et celle de Verlaine, une nuance, cette nuance-là. Alors je me demande si M. Keller est tout à fait dans le ton de la critique, lorsqu'il compare les deux civilisations et s'écrie:

Jusque dans l'amour libre de toute critique, la femme était respectée. Les philosophes fréquentaient chez les beautés sans foyer conjugal, parce qu'ils trouvaient auprès d'elles, en même temps que le plaisir des sens, une conception rationnelle de la vie, qui, suivant le mot célèbre, « doit être la méditation de la vie et non celle de la mort » !

Certes, mais quelles que soient les libertés ou les entraves dont on entoure l'amour, il est toujours la même passion, et *l'Art d'aimer* d'Ovide, en ses subtilités les plus subtiles, est encore d'une merveilleuse actualité.

§

Les Nœuds Enchantés ou la Bizarrerie des Destinées. J'ai lu avec délectation ce petit roman léger, que l'on croirait écrit par un Crébillon plus ironique que l'auteur du *Sofa.* Et je ne déteste pas que ce petit livre soit un pamphlet qui garde un peu de sa cruauté. L'auteur serait la comtesse Fanny de Beauharnais, nièce de Napoléon : elle ne manquait ni de sensibilité ni d'art, ni de sensualité ni de jugement. Voici un portrait de Mme de (Genlis) : « Madame de... venait de donner à ses élèves une leçon d'équitation, exercice qu'elle entendait à merveille. De mauvais plaisants assurent même que c'est à ce talent précieux qu'elle doit et sa rapide fortune et sa brillante métamorphose... » Et l'auteur nous la montre « en grandes bottes à l'écuyère, une culotte de peau indécemment collée sur une cuisse maigre et arquée... un grand chapeau rabattu sur les yeux, et un fouet à la main ». Un petit crayon de la littérature : « ... ne vous arrêtez à Paris que le temps nécessaire pour saluer de ma part le respectable *Buffon*, le savant *Bailly*, l'intéressant *Mercier*, apôtre de la vertu et du sentiment (son cœur plus que son esprit lui dicte ses chefs-d'œuvre), donnez une carte à la porte de *Marmontel* et de *D'Arnaud ;* mais passez rapidement devant celles de la H*** (La Harpe), de Le M*** de C***, et de leurs nombreux confrères; ces gens-là ne vous apprendront rien de nouveau. Causez quelques instants avec *Boufflers*, *Parny*, *de Lille ;* ces messieurs sont charmants. Faites un sacrifice aux mânes de l'illustre d'*Alembert.* Puis partez... »

Cet ouvrage, qui est une curieuse reproduction de la typographie du XVIIIe siècle, est un petit chef-d'œuvre de bibliophilie, dans sa reliure de maroquin vert lisse, signée Canape. On ferait un roman libertin rien que pour le voir agrémenté de ces fleurons et culs-de-lampes anciens, dans cette robe de maroquin signée comme les robes de nos grandes mondaines.

JEAN DE GOURMONT.

HISTOIRE

Voltaire : *Œuvres inédites*, publiées par Fernand Caussy, tome Ier : *Mélanges Historiques*, Honoré Champion, s. p. — Général de Piépape : *Histoire des Prin-*

ces de Condé au XVIIIe siècle, 2 volumes, Plon-Nourrit, 7 fr. 50 le volume. — Memento.

On sait que M. Fernand Caussy, dont on se rappelle le curieux et solide volume sur *Voltaire, Seigneur de village*, volume qui fut examiné ici même, a entrepris de publier les précieux manuscrits déposés, après la mort de Voltaire, à la Bibliothèque de Saint-Pétersbourg. La présence de ces inédits en Russie est la conséquence de l'achat, par Catherine II, de la bibliothèque de Voltaire, qui en garda la jouissance viagère. Après sa mort, non seulement ses livres, mais ses manuscrits furent, par ses héritiers, expédiés à Pétersbourg, où nul ne s'était jamais avisé de les aller feuilleter. M. Fernand Caussy, le premier, eût l'excellent mouvement d'y penser. Mouvement courageux, car s'il put obtenir, pour son entreprise, une commission officielle, les concours, par ailleurs, chez les éditeurs et dans le public, furent plutôt rares, ou lents.

Je ne veux pas entrer ici dans les questions de doctrine. On se sent porté vers Voltaire, ou l'on ne s'y sent point. On goûte ou on ne goûte pas son aliment spirituel. On est, intellectuellement, de cette sensibilité-ci ou de cette sensibilité-là. Je parle des artistes. Plus bas ou à côté, en dehors de l'Art, on a son parti et son drapeau. Ceux-mêmes qui ne suivent point de drapeau ont un petit fanion personnel, une petite *flamme*, un petit *signe* distinctif, dont ils ne sauraient se séparer, quoi qu'ils fassent, et qui est justement cette sensibilité alléguée plus haut. Mais, quoi qu'on puisse éprouver ou vouloir, pas un homme de lettres digne de ce nom, pas un homme de lettres conscient de ce qu'il y a d'universel dans l'esprit de Voltaire, ne pourra ne pas trouver choquant l'oubli où se trouvaient tenus les manuscrits de Saint-Pétersbourg. Leur intérêt est assez grand, leur nombre assez considérable, pour qu'on doive leur attribuer une importance de premier ordre. Ils sont, dans tous les sens du mot, matériel et moral, un fragment d'un grand écrivain, fragment sans lequel la forme, et en quelque sorte la configuration, de ce grand écrivain n'est pas complète.

M. Fernand Caussy, qu'il faut louer de son entreprise, s'est donc occupé, à peu près comme on s'enquiert d'une Amérique, de ces oubliés et pourtant illustres papiers. Il a d'abord dressé le Catalogue des inédits pétersbourgeois de Voltaire, Catalogue que l'Imprimerie nationale vient de publier, et dont voici le titre : *Inventaire des manuscrits de la bibliothèque de Voltaire conservée à la bibliothèque impériale publique de Saint-Pétersbourg* (dans les « Nouvelles archives des Missions scientifiques », 1 vol. 8° de 96 pages). Mais il ne s'est pas borné là. Il a, de plus, entrepris la publication, avons-nous dit, des **Œuvres inédites** elles-mêmes. Elles formeront un supplément très substantiel aux œuvres de Voltaire : il y

aura six volumes de correspondance (portée de 10.000 à 15.000 numéros), plus trois volumes de mélanges : histoire, philosophie, littérature, théâtre, poésie, etc.

Le premier de ces volumes a paru récemment chez l'éditeur Edouard Champion. On me dit que la chose a dû se faire par souscription, et que M. Caussy fut obligé, dans une large, trop large proportion, d'être son propre souscripteur. Ainsi un volume d'inédits considérables de Voltaire se trouve, en somme, édité dans les mêmes conditions que, par exemple, les fonds d'archives ou de tiroirs de tel hobereau qui s'avise d'imprimer, à frais d'auteur bien entendu, de vagues et somnifères papiers de famille, pour le plus grand et inutile encombrement de la littérature historique. En ce qui concerne Voltaire, les libraires n'en peuvent mais; cependant, il serait excessif de chanter : « C'est la faute à Voltaire. » Mais, passons. Ce volume se compose de mélanges historiques. On y trouve, en première ligne, un chapitre inédit de *l'Essai sur les mœurs*, « le chapitre des Arts », qui ne comprend pas moins de 64 pages in-8°. Dans une notice, M. Caussy nous dit les destinées spéciales de ce fragment, qui est parmi ce que Voltaire a écrit de meilleur. Les raisons qui déterminèrent Voltaire à ne point le comprendre dans *l'Essai* sont curieuses à connaître. Bien que Voltaire lui-même aimât beaucoup ce morceau, il s'avisa d'érudition vers cette époque, sous diverses influences, parmi lesquelles celle de son propre esprit toujours en mouvement, et donc il garda par devers lui, en sa presque totalité, ce chapitre des Arts, production d'un philosophe plus que d'un érudit. On saisit aussi, dans cette occasion, l'essence du mécanisme à demi-inconscient qui fit de Voltaire, comme éditeur de ses propres œuvres, un homme si retors : c'était le souci de tâter l'opinion, et de rester en quelque sorte à jour avec lui-même en son développement. Les précisions de M. Caussy, dont j'indique ici la suggestion sur l'esprit du lecteur beaucoup plus que la teneur (car M. Caussy observe, en fait de commentaires, une sobriété de bon aloi), nous ouvrent ainsi des échappées sur la méthode de Voltaire comme publiciste et qui nous montrent celui-ci en pleine politique intellectuelle.

Viennent ensuite cent cinquante pages environ de « Remarques pour l'histoire universelle », notes se rapportant également à *l'Essai sur les mœurs*, et des Fragments relatifs au *Siècle de Louis XIV* (une cinquantaine de pages). La notice placée en tête de ce dernier morceau est des plus intéressantes, et des plus neuves sous le rapport bibliographique. Signalons enfin, en Appendice, une « Table comparée de l'Essai sur les mœurs ».

Ajoutons qu'un tel labeur sera fécond, non seulement en ce qui

concerne les Inédits, mais encore, par rétroactivité, pour l'ensemble même de l'Œuvre voltairien.

Le peu que nous venons de dire suffit, nous l'espérons, à montrer l'importance de l'entreprise vaillamment tentée par M. Fernand Caussy. Qu'il trouve ici le tribut, cordial à défaut d'autre valeur, de nos félicitations, avec nos vœux pour le complet succès d'une œuvre qui paraît fort bien partie.

L'**Histoire du Prince de Condé**, dont le Duc d'Aumale avait retracé, en un grand ouvrage, les parties les plus brillantes et les plus mémorables, ne garde point, au XVIIIe siècle, tout son éclat. M. le général de Piépape n'en a pas moins entrepris, pour les Condé de cette basse époque de leur Maison, un récit qui est surtout celui de la fin d'une race. Il attribue au sang des Maillé-Brézé (on sait que le Grand Condé épousa, contre son gré, pour obéir à Richelieu, Claire-Clémence de Maillé-Brézé, qui eut une si malheureuse existence) la « dégénérescence » de deux descendants immédiats du vainqueur de Rocroi. Le premier de ces deux immédiats descendants fut Henri-Jules, cinquième prince de Condé, le M. le Duc de la Cour de Louis XIV, celui qui passe souvent dans les Mémoires de Saint-Simon avec un air fort propre à vous dire que, de la guerre, ce fils d'un général fameux « ne put jamais saisir le grand art ». Il ne put. L'autre, qui put encore moins, bien que Louis XIV eût reporté sûr lui ses espérances guerrières, fut Louis III, auquel il arriva diverses choses regrettables, entre autres de mourir jeune, sans que rien annonçât qu'il en fût davantage aimé des dieux. Le troisième surgeon de la « branche de laurier », surgeon non pas rabougri, celui-là, mais très luxuriant au contraire, en prenant garde surtout au radical de ce mot, le troisième est le fameux Duc de Bourbon, l'amant de Mme de Prie, le fâcheux ministre de Louis XV. Le premier tome de l'ouvrage de M. de Piépape est consacré à ces deux nullités et à cet homme de plaisir.

Le deuxième tome contient l'histoire des trois derniers Condé, histoire qui se relève un peu, comme martialité, ou comme intérêt génésal. Louis-Joseph, prince de Condé, fils du Duc de Bourbon et 4e descendant du grand Condé, servit avec distinction dans la guerre de Sept ans et contribua au gain de la bataille de Johannisberg (1763). C'est le Condé de l'Emigration, le Condé de la fameuse « Armée de Condé », et aussi celui qui bâtit le Palais Bourbon, par une singulière destinée qui réservait à ce champion de l'Ancien Régime, dont l'intransigeance intimidait Louis XVIII, le lot d'édifier l'Auberge même de la Démocratie. Son fils, Louis-Henri-Joseph de Bourbon, cinquième descendant de l'homme au grand bec, est surtout connu par sa fin violente, — meurtre ou suicide, — à Saint-Leu. C'est lui qui légua Chantilly au Duc d'Aumale. En lui s'éteignit la branche des

Condé, son fils, le Duc d'Enghien, étant tombé, comme on sait, dans les fossés de Vincennes, sous les balles de Bonaparte.

Je n'ai pas entendu dire, dans la presse historique, un bien très infini de cet ouvrage. On lui reproche de l'inexpérience, une documentation insuffisante. Il est vrai que le Duc d'Aumale avait gâté le public. L'ouvrage me paraît manquer un peu de critique. Le parti-pris de voir en beau les Condé s'y fait trop sentir ; je veux dire : de les voir en beau, politiquement. Mais certains coins de leur vie privée me paraissent observés avec un suffisant manque d'officielle bénignité, et, en cela, le lecteur prendra son plaisir là où il sera sûr de le trouver.

Memento. — *Notre Jeanne* (Ollendorff, 3 fr. 50). M. René Le Gentil a composé, sur Jeanne d'Arc, une œuvre d'ensemble, facile à lire, où se trouve une bonne utilisation des documents. Nous n'étonnerons sans doute pas M. Le Gentil, en lui disant que son livre n'apporte pas grand'chose de nouveau. M. Le Gentil n'a certainement pas visé à donner des révélations inédites, dans un sujet où, seuls, désormais, des monographistes d'un flair et d'une patience d'Indien sur le sentier de la guerre pourront découvrir de tout menus indices et des détails fort perdus. Il suffisait, dans le cas de M. Le Gentil, pour ne point composer une œuvre inutile, de présenter et de combiner les données acquises avec du sens critique. Il fallait avoir aussi la connaissance des thèses les plus notables. Sous ces rapports, ce livre répond à ce que l'on peut se permettre aujourd'hui d'exigences moyennes. Pour le surplus, c'est-à-dire pour ce qui est des dispositions spirituelles de l'auteur, dès les premières pages, dès la scène où Jeanne reconnaît le roi parmi la foule des seigneurs, à Chinon, il est facile de voir que M. René Le Gentil ne demande qu'à s'expliquer « simplement » les choses. Une simplicité positive, ou positiviste, dans une telle histoire, a quelque saveur. Quand la réalité est, comme ici, merveilleuse, elle l'est d'autant plus qu'on la voit de plus près. Il n'en faut pas trop, cependant, de cette simplicité, et c'est ce *trop* qu'on peut ne pas très aimer dans un ouvrage comme celui de M. Anatole France, par exemple. Que les voix et les visions aient été en Jeanne d'Arc ou hors d'elle, qu'importe ? Cela reste profondément mystérieux ! Même comme chose subjective, comme cristallisation psychologique, la foi, poussée jusque-là, est chose insondablement miraculeuse, oui, miraculeuse à frapper de mutisme quiconque a quelque délicatesse d'âme. Mais, abrégeons. Il suffisait d'indiquer quelques réserves touchant le point de vue rationaliste de M. Le Gentil. A part cela, l'auteur a écrit ce livre dans un esprit très large, très libre, très souple, qu'il faut estimer. Le résultat est que Jeanne d'Arc se trouve dégagée, dans la mesure où l'auteur l'a pu faire, des contingences de l'opinion et des sottises de la politique, religieuse ou laïque, et c'est très bien.

M. Marcel Hébert se pose la question : *Jeanne d'Arc a-t-elle abjuré ?* (Emile Nourry, 2 fr. 50). Avant de passer à l'examen de cette question, il discute, d'un point de vue positiviste et avec sympathie, celle des voix et des apparitions. Quant à la fameuse scène de l'abjuration de Saint-Ouen, M. Hébert commence par nous rendre le service de rassembler en un court

espace les témoignages autorisés. Il discute notamment le grand travail du chanoine Dunand, travail sur lequel s'est basée la cour romaine. M. Hébert se soucie de distinguer du point de vue théologique du Chanoine le point de vue humain. La discussion de ce point de vue théologique est très intéressante, mais je ne puis que la signaler ici. La théologie aboutit à un mythe, selon M. Hébert. Ecartant ce mythe, M. Hébert recompose à sa manière la psychologie de l'abjuration. Son but est essentiellement noble et humain : tirer, de ces misères mêmes de la dernière heure de Jeanne, ce qui le plus sûrement fait la beauté morale de l'héroïne. Non, de toute façon, on ne peut dire que Jeanne ait abjuré. Malheureusement, dans la forme, tous ces débats entre mythographes théologiens et psychologues rationalistes sont d'un tour bien alambiqué. Je dirais bien pourquoi, mais cela me mènerait trop loin. Dans une autre occasion je reviendrai sur cette question. Science, théologie, je ne me chargerais pas, quant à moi, je ne dirai pas de les concilier, mais même de les *opposer*... A une autre fois !

M. Raoul Bergot disserte, de son côté, fort doctement sur *Jeanne d'Arc et l'Histoire moderne* (Eugène Figuière, s. p.). Il développe, il abstrait; il énonce des théories de notre histoire et du monde. Il faut signaler ces pages comme un recueil de ce que l'histoire de la Pucelle peut suggérer à un esprit très généralisateur, très enclin au mysticisme historique, qui offre d'ailleurs cette ressource, qu'il est catholique. M. Bergot a lu, dans je ne sais plus quel journal, que « Michelet adhère au cabotinage de Jeanne d'Arc ». Les rédacteurs de ce journal ne donneront pas leur vie pour leurs idées, eux : aussi ne sont-ils pas cabotins ! Ah ! il y a des bassesses qui vous feraient trouver préférable n'importe quoi, n'importe quelles fantaisies historico-spéculatives.

Les Frères de la Pucelle, Pierre et Jehan Darc. Déments ? « par l'auteur de Jeanne d'Arc tacticien et stratégiste » (Daragon, s. p.). La Pucelle n'est point morte sur le bûcher ; la preuve en est que ses frères la virent par la suite. Déments ?

Le dernier évêque du Canada français, Monseigneur de Pontbriand (1746-1760) (Honoré Champion, 3 fr.). Outre des raisons de famille, M. du Breil de Pontbriand tint à écrire l'histoire de son parent en raison des liens qui rattachent cette histoire à celle même du Canada français, particulièrement lors de la perte de notre Colonie. Le prélat suivit la pénible marche des troupes françaises, et profita de ce triste voyage pour écrire au ministre ses impressions, et surtout un Mémoire intitulé : « Description imparfaite de la misère au Canada. » M. de Pontbriand donne un long extrait de ce Mémoire, où s'évoquent les derniers jours de notre domination.

M. Robert la Roque de Roquebrune, un Français canadien lui aussi, trouve que l'ancienne Mère-patrie a bien oublié son ancienne colonie, où pourtant les Français sont si bien restés Français. Il s'étonne que nul, dans la presse française, n'ait mentionné les pages que lui-même consacra à son parent *Charles-Michel de Salaberry* (Pigeon et Compagnie, éditeurs, Montréal, s. p.), combattant de la bataille de Chateauguay, lors des luttes entre Anglais et Américains, dans le Bas-Canada, en 1812. M. La Roque de Roquebrune m'a fait l'honneur de joindre à sa brochure une lettre trop longue pour que je puisse la reproduire ici. Deux sentiments s'y expriment : la fierté d'avoir conservé intact, sous la domination anglaise, le caractère national, et

quelque dédain, de la part du Français de vieille roche resté là-bas intransigeant, pour la démocratie française. Et je suis tout près de lui donner raison, car il cite Mallarmé, que la démocratie française ne cite guère ! Toutefois, que M. La Roque de Roquebrune ne trouve pas trop étrange que le centenaire de la bataille de Chateauguay ait passé inaperçu en France. C'est là de l'histoire un peu crypto-canadienne, soit dit sans vouloir rien enlever à l'illustration de M. de Salaberry. En revanche, je crois pouvoir affirmer à M. La Roque de Roquebrune que des souvenirs de la grande époque, de celle de Montcalm, trouveraient, de ce côté-ci de l'Atlantique, beaucoup moins d'ignorants. Et pourquoi M. La Roque de Roquebrune, de son point de vue local, qui serait, en l'espèce, si intéressant, ne les commémorerait-il pas à son tour ? Ou bien encore, que ne raconte-t-il, mais en détail !(car, je le répète, hélas ! on n'en connaît généralement pas grand'chose ici), cette participation des Canadiens-français aux luttes de 1812 ?

Revue du Midi (15 juin 1914). Voyage dans le Midi de la France en 1785, à la veille de la Révolution (préface), par Albert Marignan. Les privilèges de la ville de Vauvert (suite et fin), par Prosper Falgairolle. Les doléances des traiteurs et aubergistes d'Avignon en 1789 (à suivre), par Jean Martin.

EDMOND BARTHÈLEMY.

SCIENCES MÉDICALES

Dr Paul Carnot : *Opothérapie*, Baillière et fils. — Journal médical français juin 1914 : *Trois grands poisons : alcool, opium, cocaïne*, A. Poinat. — Dr Ant. Ritti : *Histoire des Travaux de la Société médico-psychologique*, 2 volumes, Masson et Cie.

Jusque dans ses innovations la science est respectueuse des traditions. Le Dr Helme, dans une de ses chroniques médicales, parle excellemment du « Pénélopisme scientifique ». La tapisserie se défait et se refait, mais Pénélope gardera généralement cet avantage sur nos savants : qu'elle savait exactement à quoi s'en tenir.

Or donc aujourd'hui nous sommes au règne des **médications opothérapiques** ; ce mot savant, créé par le Pr Landouzy, inventeur de termes idoines, vient, vous le savez, de οπος, suc, et θεραπεια, traitement, et désigne la thérapeutique par les produits d'origine animale.

L'étude des glandes à sécrétion interne, si à la mode actuellement, vaut un succès plus qu'estimable à ce genre de traitement. Les glandes à sécrétion interne sont de curieux organes dont le produit de sécrétion, au lieu de passer par un canal sécréteur, s'en va directement de la cellule qui l'engendre dans le sang qui l'éparpille à travers l'organisme. Parmi ces glandes, les plus connues sont : le corps thyroïde, les capsules surrénales, la glande pituitaire. Ce n'est pas très grand et leurs maladies sont cependant terribles. Que le corps thyroïde s'altère et devienne goîtreux, et voilà, chez un individu jeune, le crétinisme qui apparaît ; les facultés intellectuelles à

peine ouvertes se referment et l'esprit meurt empoisonné ; le corps s'empâte, une substance mucoïde envahit l'hypoderme, donnant le « myxœdème » hideux. Les capsules surrénales sont deux vilains petits triangles d'un brun jaunâtre collés au-dessus de chaque rein, manquant de tenue, mollasses, s'effritant désagréablement sous le doigt, pesant habituellement de 5 à 6 grammes, et pourtant leur extirpation entraîne fatalement la mort des animaux, et pourtant leur altération — souvent légère — chez l'homme, cause une terrible maladie, la « maladie bronzée », découverte par Addison en 1855, qui se caractérise par une pigmentation foncée des téguments et des muqueuses et par une asthénie singulière qui augmente jusqu'à la mort. Quant à la glande pituitaire, c'est une minuscule cerise de 30 à 40 centigrammes située sous le cerveau et logée dans une cavité de la base du crâne que les anatomistes — qui se piquent parfois de poésie — ont comparée à une selle turcique. A quoi cela peut-il bien servir? Et voilà qu'on s'aperçoit qu'en elle réside la cause du gigantisme et d'une affection particulière nommée acromégalie, dans laquelle les pieds, les mains, le nez et d'autres extrémités atteignent des dimensions anormales.

Réellement ces glandes à sécrétion interne sont curieuses! Dangereuses quand elles s'endorment, elles sont désagréables quand elles s'éveillent. Le même corps thyroïde, qui, endormi, crée le crétinisme, excité, engendre du tremblement, de l'exophtalmie et autres signes de la maladie de Basedow ; les mêmes capsules surrénales qui, fatiguées, donnent lieu au syndrome d'Addison, hypertrophiées, font naître l'hypertension et l'artério-sclérose. Et chaque jour le rôle de ces organes s'augmente en pathologie humaine : voici qu'on met sur leur compte le nanisme, certaines affections cardiaques, diverses psychoses ; voici qu'on s'aperçoit d'une singulière corrélation qui existe entre elles.

Elles sont à la mode et la preuve en est que, dans son dernier roman, *le Soleil de Midi*, P. Bourget nous parle des « glandes endocrines » (style noble). Grâce à elles le jargon scientifique s'accroît, on parle de « réflexes humoraux » et d'« hormones » et j'ai souventes fois l'occasion de béer devant de jeunes docteurs qui jonglent avec ces mots merveilleux.

Quoi qu'il en soit, on s'est aperçu qu'on pouvait corriger les inconvénients de l'absence ou de l'altération de ces organes en donnant à l'organisme par ingestion ces glandes elles-mêmes ou, par divers moyens, des extraits de ces glandes. Ce fut l'origine contemporaine de l'opothérapie du XIXe et du XXe siècle, dont un des avantages sur l'opothérapie de jadis est la richesse de sa terminologie.

Et bravement, sur des pensers antiques on met des mots nouveaux :

kinases, stimulines, anticorps, cytolysines, anacorps, hémopoiétines... et autres jolies choses.

Il faut aujourd'hui 600 pages pour parler succinctement des produits opothérapiques actuels et je pense avec sympathie à Chiron le Centaure qui donnait à Achille de la moelle de lion, aux Arabes qui conseillaient aux nourrices les tétines de brebis ou de chèvres cuites dans leur lait, à Jean de Gaddesden qui, au XVI[e] siècle, rétablissait la mémoire avec le cœur de rossignol, et enfin à ces braves Chinois de jadis qui, pour contenter leurs épouses, ingurgitaient du pénis desséché de bouc.

Je vous le dis, Pénélope n'est pas morte.

Elle a mis des lunettes.

§

Les trois problèmes sociaux de l'**alcool**, de l'**opium** et, à un degré moindre, de la **cocaïne** demeurent toujours à l'ordre du jour et le *Journal médical* français a été très justement inspiré de lui consacrer un de ses importants numéros. Les articles documentés de Castaigne, Jeanselme, Debove, Guillain, Paillard et de notre ami le Professeur Jean Abadie (de Bordeaux) indiquent bien, à côté de la symptomatologie et de la thérapeutique particulière, la lutte que la société doit organiser. Insistons avec le Professeur E. Jeanselme sur la lutte contre l'opium.

Il est assez triste de constater que la race blanche a joué un rôle néfaste dans l'extension du fléau.

Malgré que les Empereurs eussent interdit l'introduction du poison en Chine, de nombreux navires anglais, au milieu du XIX[e] siècle, se livraient à une contrebande active.

Au printemps de l'année 1839, écrit Jeanselme, des vaisseaux chargés d'opium indien stationnaient dans la rivière de Canton. Le gouvernement chinois leur enjoignit de prendre le large. Cet ultimatum n'ayant été suivi d'aucun effet, le 22 avril, Lintse, vice-roi du Hou-Kouany, fit saisir la cargaison des navires anglais ; 20.291 caisses d'opium, dont la valeur peut être évaluée à une cinquantaine de millions, furent jetées à la mer. De cet incident naquit la *guerre de l'opium*, qui se termina par le traité de Nangking (1842).

La Chine vaincue cédait à l'Angleterre en toute propriété l'île de Hong-Kong. En outre elle consentait à indemniser les contrebandiers anglais et à ouvrir quatre nouveaux ports au trafic de la drogue indienne. Après sa défaite, la Chine, condamnée à fumer l'opium de par la loi du vainqueur, avait tout intérêt à encourager la culture du pavot sur son propre territoire pour diminuer, autant que possible, la perte considérable en numéraire que lui faisait subir l'achat du produit indien. Dès lors, l'opium étranger et l'opium autochtone luttèrent à l'envi pour endormir la Chine.

Les divers gouvernements ont fermé les yeux. La bouillerie de Batavia procure, nous dit Jeanselme, au gouvernement des Indes Néerlandaises un bénéfice net de plus de 20 millions de florins (exercice de 1913). Dans l'Indo-Chine française, sur un budget général de 90 millions, un septième, soit 12 à 13 millions, est fourni par la régie de l'opium.

Heureusement, en 1891, la Chambre des Communes se prononçait en principe contre le trafic de l'opium et continuait, en 1893 et en 1906, à s'occuper de la question au point de vue prophylactique ; heureusement, le 20 septembre 1906, un édit mémorable de l'Empereur de Chine montrait qu'on s'intéressait au danger dans le pays de l'opium. L'Angleterre aida la Chine et, le 27 janvier 1908, fut signé un accord d'après lequel la première s'engageait à diminuer de 1/10e chaque année l'importation d'opium indien en Chine, à condition que la production chinoise soit réduite dans la même proportion.

Les Etats-Unis, successeurs des Espagnols aux Philippines, ont eu la sagesse de refuser les subsides que l'opium aurait pu leur fournir. Au lendemain de la conquête, une Commission d'Enquête fut nommée et, sur sa proposition, en mars 1905, le Congrès américain ordonnait la prohibition immédiate de la vente de l'opium aux Philippinois, excepté pour les usages médicaux. A la population chinoise d'environ 70.000 habitants, il fut accordé un délai de trois ans, au bout duquel la prohibition devait lui être appliquée; une loi votée par la législature des îles Philippines, le 10 octobre 1907, ordonna que les Chinois, consommateurs d'opium, fussent enregistrés, qu'il leur fût fourni seulement la dose journalière habituelle d'opium, que cette dose fût réduite chaque mois de 15 p. 100 jusqu'à privation absolue. Le 1er mars 1908, jour où la prohibition devint universelle, il ne restait, dit-on, que deux cents fumeurs dans un hôpital de Manille et quelques-uns dans les hôpitaux de province.

L'auteur de l'article montre les difficultés qui s'accumulent en Indo-Chine (voisine des trois provinces qui fournissent le maximum d'opium) pour entreprendre une lutte efficace.

La Société de Pathologie, dans sa séance du 9 juillet 1913, sur la proposition d'une Commission composée de MM. Jeanselme, Martin, Pottevin, Thiroux et Bernard, rapporteur, a formulé les vœux suivants :

Interdire l'ouverture de nouvelles fumeries d'opium ; ne pas renouveler les licences arrivées à expiration, de manière à obtenir la fermeture des fumeries existantes par voie d'extinction graduelle ; enseigner dans les écoles les funestes conséquences de l'opiomanie ; créer des hôpitaux pour venir en aide aux fumeurs qui voudraient tenter la cure de sevrage ; écarter des places rétribuées par la colonie ou les municipalités les indigènes fumeurs avérés d'opium.

La question de l'Opium étant très complexe, la lutte doit être entreprise avec solidarité par les divers pays. Il faut noter dans ce sens : La commission internationale réunie en 1909, à Shanghaï, sur l'initiative des Etats-Unis, et la Conférence internationale de La Haye en septembre 1911.

§

Le docteur Ant. Ritti, secrétaire général de la **Société médico-psychologique**, vient d'éditer chez Masson une remarquable histoire de cette société. Ce travail est d'un prix inestimable ; il donne un lumineux raccourci de l'évolution de la pathologie mentale au XIXe siècle, qui vit se préciser la science des aliénés. Nous assistons aux discussions vivantes des grands maîtres de la psychiatrie et nous voyons comment peu à peu se sont précisées nos idées sur les monomanies, sur les hallucinations, sur les folies sympathiques (dans lesquelles le dérangement de l'esprit traduit le dérangement d'un organe autre que le cerveau), sur les épilepsies, sur les folies raisonnantes. Nous voyons se faire la conquête séméiologique de la Paralysie générale et, insensiblement, se fortifier l'idée de son origine syphilitique ; nous suivons l'admirable enrichissement d'une science passionnante dont l'application pratique au point de vue social nous vaut aujourd'hui au Parlement d'intéressantes discussions de la loi de 1838. Nous ne pouvons malheureusement pas nous étendre sur ces sujets chers au remarquable aliéniste qu'est le docteur Ritti. Nous en retiendrons cependant quelques pages suggestives où l'auteur nous parle des rapports des psychiatres et des philosophes. Dès la création de la société médico-psychologique, aux médecins, se joignirent, en effet, des « psychologues métaphysiciens ». Leur réunion, quelque peu disparate, nous dit le Dr Ritti, n'avait de commun que le programme : méthodes et doctrines s'y heurtaient en constante opposition avec l'observation clinique et l'anatomie pathologique. Malgré bien des causes de conflits, la paix régna longtemps, car les premières années de la Société M. P. furent surtout consacrées à des discussions d'ordre général, où philosophie et médecine se meuvent à l'aise, l'une et l'autre apportant ses procédés particuliers de recherches à la solution des problèmes en litige.

Il est évident que médecins et philosophes se peuvent entr'aider utilement lorsqu'il s'agit, par exemple, de définir la sensation et de discuter la confusion du langage psychologique ; que leurs lumières, mises en commun, pourront éclairer d'un jour nouveau la théorie des hallucinations ; mais il est non moins certain que les uns et les autres disserteront à perte de vue, comme cela est arrivé, sur l'animisme et le vitalisme, sans jamais parvenir à s'entendre, sans que surtout de tels débats, où l'argumentation scolastique tient lieu de démonstration scientifique, aient la moindre influence sur les progrès de notre savoir en médecine mentale.

Ainsi ce qui devait arriver arriva nécessairement. Lorsque furent épuisées ces questions générales que côtoie notre spécialité et qui l'ont rendue trop longtemps tributaire de la philosophie, il fallut bien aborder la partie vraiment médicale de notre tâche : la pathologie mentale, la thérapeutique, la médecine légale, les questions d'assistance et de législation des aliénés, etc... Pour toutes ces études, méthode, doctrine, langage même différaient de ce qui est usité en philosophie. Et voilà comment, par faute de s'entendre, l'incompatibilité mutuelle se produisit. Sans qu'il y eût d'autre motif déterminant, l'élément philosophique s'élimina de la société spontanément et naturellement, laissant le champ libre à l'élément exclusivement médical.

Ce qui n'empêcha pas les recherches des psychiatres d'être utilisées par les psychologues. L'application de la méthode pathologique, dit le Dr Ritti, a plus fait, en quelques années, pour la connaissance positive des phénomènes de conscience que plusieurs siècles d'observation intérieure. Toutes les philosophies élégantes de l'intuition passeront à côté de l'œuvre de Taine et de Ribot sans l'ébranler et nous conclurons avec Ritti : La psychologie expérimentale, en utilisant les documents fournis par la médecine mentale, est entrée résolument dans la voie de la biologie ; c'est un acte émancipateur qui l'a soustraite définitivement au joug séculaire de la métaphysique.

DOCTEUR PAUL VOIVENEL.

ARCHÉOLOGIE, VOYAGES

Georges Cain : *Environs de Paris* (2e série), Flammarion, 5 fr. — Emile Clairin : *Les Agrandissements du Palais sous Philippe le Bel*, Bibliothèque de *l'Occident*, 17, rue Eblé, 3 fr. — *Saint Pétersbourg*, Collection des Villes d'art célèbres, Laurens, 4 fr. — E. L. Bretcher : *En Egypte*, Vuibert, 4 fr. — A. Maufroid : *De Java au Japon*, Plon, 3 fr. 50.

On connaît depuis assez longtemps les ouvrages de M. G. Cain sur le Vieux Paris pittoresque et anecdotique pour qu'il soit inutile de recommander autrement le volume actuel : **Environs de Paris** (2e série) qui nous conduit cette fois des bords de la Bièvre, de nauséeuse mémoire, d'abord à l'abbaye de Saint-Denis, dont il raconte les scènes hideuses de profanation en 1793, et les réparations hâtives de Louis XVIII. Le corps de Turenne était resté dix-huit mois dans une sacristie et le gardien en avait vendu les dents. Un certain nombre des cœurs déposés dans l'église servirent, paraît-il, à fabriquer une *liqueur* spéciale, employée dans la peinture de l'époque, une sorte de bitume aromatique très précieux pour « glacer les tableaux ». — M. G. Cain nous parle ensuite du château d'Anet, bâti par Philibert Delorme pour Diane de Poitiers; vendu à la Révolution et en partie détruit, — on en fit même sauter des bâtiments avec de la poudre ! — tant qu'il n'en reste à présent qu'une faible

partie. On peut se rappeler que le Louvre, l'Ecole des beaux-Arts en ont recueilli des fragments : la Diane de Jean Goujon, la Nymphe de Benvenuto Cellini, le portail d'entrée du vestibule, côté de la cour d'honneur, etc..., et que des plaques émaillées de la chapelle sont à Saint-Père de Chartres (1). — Je passerai plus rapidement sur les chapitres qui concernent Lieusaint et l'affaire du « Courrier de Lyon » ; le « Mont-Louis de Jean-Jacques Rousseau et la villa d'Alexandre Dumas à Port-Marly, construction cocasse où l'on avait, comme pour la maison de Balzac, oublié simplement l'escalier ; sur l'abbaye de Livry et Mme de Sévigné ; l'Isle-Adam et le souvenir du peintre Jules Dupré ; le château de Conflans, près de Charenton, où l'on dresse les chiens de police ; même sur Villers-Cotterets et la jolie chapelle du château ; sur des promenades à Villeneuve-Saint-Georges, l'abbaye d'Yères et Crosne, à l'Est de Paris. Mais un des plus curieux concerne la maison de François Ier, à Moret, qui fut achetée par le colonel de Brack pour une cabotine; démontée pierre à pierre, — non sans arrachements et détériorations — et trimballée à Paris, où elle fut réédifiée, comme on sait, sur le Cours-la-Reine. Il y eut bien, à Moret, quelques protestations, mais on les fit taire ; sur le Cours-la-Reine, la maison de François Ier fait du reste assez piètre figure, car elle n'est guère à l'échelle des bâtisses environnantes. Il en subsiste encore à Moret des bribes, négligées par les démolisseurs qui n'enlevèrent que le « plus gros » ; mais des brocanteurs ont aussi passé par là et ramassé tout ce qui pouvait être intéressant. Un sieur Auguste Constantin restaura de plus la vieille construction selon le goût misérable de l'époque (1826), et M. G. Cain conclut assez justement que « les voyages qui conviennent à la jeunesse ne sont décidément pas favorables aux vieilles pierres ».

§

D'après les recherches de M. E. Clairin à propos des **Agrandissements du Palais sous Philippe le Bel**, il aurait existé, sur l'emplacement de la Grande Salle, des bâtiments antérieurs à Robert le Pieux et qui étaient peut-être le logis des Comtes de Paris et de l'Ile-de-France. A l'endroit, devait être *l'Aula Regis* des Capétiens, dans un bâtiment mitoyen du presbytère de Saint-Barthélemy. Le palais royal bâti par le roi Robert fut démoli en 1860; il s'étendait sur l'emplacement des constructions neuves de la place Dauphine et comportait une chapelle de Notre-Dame, bâtie sous Louis VII, qui subsisterait dans la chapelle des prisonniers communiquant avec le préau de la Conciergerie ; à l'étage était un oratoire, qui devint ensuite une chapelle de Saint-Denis. — Lorsque commencèrent les travaux du Palais, — en 1292 — la communication n'était établie

(1) *Le Château d'Anet*, par M. Roux, et *Mercure de France*, 19 mars 1913.

avec le dehors que par une porte, entre la rue de la Barillerie et la rue Devant-la-Court-le-Roi. — M. E. Clairin discute longuement ensuite l'emplacement de ce qu'on appelait la « rivière Jehan-le-Cras », qui n'aurait été que la rive (*ripa*) de la Seine ; c'était un « lieu-dit », — et d'ailleurs, il y avait deux « rivière Jehan-le-Cras », l'une au nord de la Cité, l'autre au sud; mais c'est celle du midi qui est le plus fréquemment désignée par les documents. — Lors de l'élargissement de la rue Devant-la-Court-le-Roi, Philippe le Bel se refusa d'ailleurs à sacrifier des terrains à la très secondaire question d'alignement — cette marotte de tous les cuistres de notre âge — et l'on explique ainsi le tracé légèrement en arc de cercle de la rue, et qui subsiste dans notre Boulevard du Palais. — Il est aussi regrettable que les aménagements et reconstructions de l'époque moderne aient fait disparaître, après l'enceinte du Palais et l'ancienne place Saint-Michel,— l'hôtel des Comtes de Bretagne encore — aux côtés Est et Sud de la vieille résidence, des églises comme Saint-Eloi, Saint-Barthélemy, ou la chapelle Saint-Michel et son presbytère, sur l'ancienne place du même nom.

La brochure de M. Emile Clairin mérite d'être étudiée par tous ceux qui s'intéressent à la topographie de l'ancienne ville, et se trouve une excellente contribution à l'histoire du vieux Paris.

§

Saint-Pétersbourg n'est pas une belle ville, a le courage d'avouer M. Louis Réau, au début du volume qu'il lui a consacré dans les collections Laurens. C'est une capitale et une capitale moderne, — grandiose sans doute, mais froide et monotone ; partout des perspectives démesurées, — rien de l'intimité que conservent encore certains quartiers de Paris et de Londres, — si bien que les monuments de Saint-Pétersbourg semblent toujours bas, aplatis dans l'espace immense où ils ont été placés. — Après avoir donné cette impression générale, M. L. Réau conte l'histoire de la ville, qui ne date que de Pierre le Grand, comme chacun peut savoir, et toutefois qu'il eût été élevé antérieurement des fortifications tout proche. Le Tsar, — autoritaire et même despote, — en fit sa création, sa chose, — s'obstina à la peupler et à la bâtir. Il n'y employa, du reste, que des architectes étrangers — de goût hollandais et allemand ; mais c'est l'italien Rasterelli qui en éleva les édifices les plus riches et caractéristiques : palais d'Hiver, couvent Smolny, palais Strogonov, — Peterhof et Tsarskoïé-Sélo, etc. — Après Pierre le Grand, Saint-Pétersbourg fut l'œuvre du tsar Alexandre Ier : de là les architectures « Empire » qui abondent dans la capitale de toutes les Russies. — On me permettra de ne pas insister. Je n'ai pas d'enthousiasme pour la cathédrale Saint-Isaac, — où il y a un peu trop de notre Panthéon et de Saint-Pierre de Rome, et si les églises,

les palais sont nombreux dans la ville, il faut bien avouer qu'ils manquent d'intérêt. — Le grand plaisir à Saint-Pétersbourg, quand on a examiné quelques très rares constructions de valeur comme l'arche monumentale de la Nouvelle-Hollande ou l'arc de Triomphe de Nerva, — c'est l'exploration des Musées : Ermitage, musée Alexandre III, musée Stieglitz, etc., sans compter les collections privées ; mais ce que nous en pourrions dire dépasserait le cadre de cette rubrique. — Il reste les châteaux des environs, — châteaux de plaisance de Pierre le Grand, palais d'Eté des Impératrices — auxquels M. L. Riau consacre un chapitre qui termine le volume.

§

Dans son recueil de choses vues **En Egypte**, M. E. L. Bretcher a voulu surtout montrer le pays sans trop s'inquiéter des antiquités ; — en somme l'Egypte musulmane et moderne. C'est un point de vue, sans doute ; mais on constate aussi qu'après les premiers chapitres, l'auteur se trouve amené, presque malgré lui, à ramasser dans son récit nombre de faits qui ont trait au vieux temps des Pharaons, — et à leur survivance. Il donne cependant des détails nombreux et curieux sur la vie indigène, sur les artisans et les métiers ; il note les types populaires, les cérémonies et les fêtes, les coutumes et usages, — et a rédigé un livre en somme intéressant, plein de faits, d'observations précises, et dont la lecture retient. — Un des chapitres concerne la religion antique et son influence sur la foi chrétienne, et il constate que les Coptes, descendants des populations de l'Egypte ancienne, ont conservé en grande partie les croyances et coutumes des vieux âges : les sacrifices d'animaux, le respect de certaines espèces, etc. Un curieux usage du pays interdit de réparer la maison où est mort un chef de famille, et l'on explique ainsi, par cette pratique remontant aux vieilles époques, qu'au cours des fouilles on n'ait jamais trouvé de demeures privées, — sauf en ce qui concerne la Reine Taïa et son fils Amenhote IV, qui étaient hérétiques ; — M. Bretcher note encore que dans le pays, la couveuse artificielle est connue depuis 2 ou 3000 ans, et l'on croit même que les anciennes populations utilisaient les pigeons voyageurs. Dernier détail à retenir, sur l'emplacement du Caire ou au voisinage, on a vu se succéder, depuis les temps historiques, cinq villes, qui ont eu d'ailleurs des destinées diverses : Memphis, aux temps antiques ; Babylone, qui dura jusqu'à l'expédition franque d'Amaury ; Fostat, ou le vieux Caire, remontant à la conquête arabe ; Masr ou Elaskar, fondé par Ahmed Ibn Touloun ; enfin El Kahira, — dont nous avons fait le Caire, la capitale actuelle.

De M. A. Maufroid, j'ai réservé pour finir la relation d'un voyage de **Java au Japon**, qui est un des meilleurs livres de cet excursionniste sur le tard, — lequel a parcouru l'Amérique du Nord, la

Russie et l'Asie Centrale, l'Inde dernièrement — et dont les récits valent particulièrement d'être retenus.— M. A. Maufroid est un simple promeneur ; il n'annonce pas de grandissimes découvertes et se borne à noter, bien simplement, ce qu'il a sous les yeux ; mais il acquiert ainsi, — la faculté de voir et de raconter ce qu'on a vu n'est pas si commune, — un degré d'exactitude, et même une intensité d'expression dont on se rend compte de suite quand il arrive qu'on connaît déjà les endroits, les sites dont il parle. — Sa dernière expédition ainsi conduit le lecteur d'abord dans les Indes Néerlandaises, à Batavia et dans la région,— pays de volcans, de rivières, du reste avec une végétation merveilleuse, — et il assiste à une fête du sultan de Djokya, — qui se termine sous une pluie diluvienne. Après un court séjour à Saïgon, dont les beautés le séduisirent médiocrement, et pour cause, il gagne le Cambodge, où l'on a élevé une statue à Norodom, faite d'une autre de Napoléon III que le sculpteur avait en réserve ; on en a simplement changé la tête. Puis c'est une navigation sur le Tonlé-Sap et l'exploration des admirables ruines d'Angkor ; à bord du navire qui remonte la côte d'Annam, on lui conte des détails quasi égrillards, sur les mœurs des Laotiennes ; il visite, sur la côte, Tourane, Hué, les tombeaux des Empereurs, et assiste même à une représentation théâtrale du cru, — où il doit taper sur une marmite à titre d'applaudissement. Plus haut, c'est le Tonkin, la baie d'Along, justement célèbre avec ses décors de fantastiques rochers ; Hanoï-phong et Hanoï ; Hong-Kong où commence le grouillement chinois ; Canton, au décor somptueux et sordide, avec sa pagode des 500 Bouddhas ; Macao, ville portugaise, envahie par les Jaunes ; Shang-haï, Han-Kow ; la Chine du Nord avec Pékin aux portes monumentales et aux remparts gigantesques ; la Grande Muraille et les tombeaux des Mings ; la Mandchourie et Moukden ; la Corée, pays « du matin calme » dont la population est « tout de blanc vêtue », mais où l'on vend les œufs *au mètre*, empaquetés dans des tresses de paille ; enfin le Japon, ses délicieux paysages, ses temples, ses mousmées, le Yoshiwara de Tokio, — et le voyage, — certes un des plus beaux qu'il soit donné de faire, se termine par la traversée de la Sibérie en *sleeping-car*.

Parmi les curiosités que rapporte le volume, on peut noter l'usage dans les lits de Java de ce qu'on appelle « une hollandaise », sorte de gros traversin destiné à empêcher le contact des jambes en transpiration ; la « hollandaise » est devenue en Cochinchine la « femme malabare ». Au Musée de Konigsplein sont des pierres obscènes du brahmanisme, parmi lesquelles des collections de phallus, minutieusement taillés. M. A. Maufroid indique encore qu'il y a de très beaux types de femmes parmi la population javanaise ; malheureusement elles chiquent comme des matelots. — Selon un missionnaire

rencontré en Chine, il note ensuite qu'on s'accoutume aux œufs pourris de la cuisine céleste et à *l'épandage* qui fertilise la campagne. Quant au Japon, on y conserve, dans un temple voisin de Kamakura, le cerveau de Yoritomo, un des anciens shoguns, *lorsqu'il était enfant*... — Mais n'a-t-on pas raconté qu'en Angleterre on exhibait jusqu'à trois têtes de Shakespeare?

CHARLES MERKI.

ÉSOTÉRISME ET SCIENCES PSYCHIQUES

Paul Foucart : *Les Mystères d'Eleusis*, in-8, A. Picard, 10 fr. — J.-G. Frazer : *La Tâche de Psyché*, trad. de l'anglais par G. Roth, avec une préface de Salomon Reinach, A. Colin, 3.50. — M. Sénard : *Edward Carpenter et sa philosophie*, *Art Indépendant*, 1.50. — Ed. Carpenter : *Vers l'Affranchissement*, id. 4,50. — A.-L. Caillet : *Doctrine de l'Unité*, pet. in-18, Fernand Dubray, 2.50. — Walter Winston Kenilworth : *Le Contrôle psychique par la Connaisance de soi-même*, in-8, rel., Georges Petit. — H.-P. Blavatsky : *Isis dévoilée*, 2e vol., Editions théosophiques, 7,50. — Mme Annie Besant : *La Vie occulte de l'Homme*, in-18, id., 2 fr. — Drs Michaud et Sartory : *Pour vivre longtemps*, in-18, H. et H. Durville, 3,50. — Comtesse Calomira de Cimara : *Sepher Ietzirah*, trad. in-4, id., 5 fr. — Memento.

M. Paul Foucart s'est consacré à l'étude d'un problème fort intéressant, mais obscur et quasi impénétrable, du moins en certaines de ses parties : c'est le problème des **Mystères d'Eleusis**. Il avait déjà, en 1895 et en 1900, publié sur cette question deux mémoires, qui sont devenus introuvables. Aujourd'hui, mettant à profit les découvertes archéologiques qui ont été faites depuis et complétant ses précédents travaux, il nous donne un important et très consciencieux ouvrage, qui est assurément le meilleur qui ait paru sur cette matière. Il l'a divisé en trois parties. Dans la première, il démontre que les Mystères d'Eleusis sont d'origine égyptienne par la similitude des caractères de Déméter et d'Isis, s'appuyant en cela sur les textes des auteurs anciens et les découvertes archéologiques tant égyptiennes que gréco-romaines. Il y démontre aussi que les interprétations tirées du folklore et des religions des civilisés ne sauraient s'appliquer à la religion d'Eleusis et que Déméter ne doit pas être confondu avec Cybèle. Dans la deuxième, M. Foucart parle des familles consacrées au culte des deux Déesses, Déméter et Coré, des fonctions diverses dont elles étaient chargées et du rôle des magistrats civils dans la célébration des mystères. Il y fait aussi l'historique de la religion éleusienne et y indique les différences qui la distinguent des autres cultes grecs. Dans la troisième, il traite des cérémonies publiques et des rites secrets des mystères.

Il y avait deux sortes de Mystères à Eleusis : les Petits et les Grands. L'initiation qui y était donnée comportait deux degrés. Les initiés du premier degré étaient consacrés à Déméter et ceux du second ou

époptes à Dionysos. La mort et la renaissance de ce Dieu formaient l'objet des révélations de l'*époptie*.

M. Foucart a colligé soigneusement tout ce qu'on pouvait savoir sur les cérémonies initiatiques et les drames mystiques qui étaient représentés dans les Mystères. Malheureusement bien des obscurités subsistent et subsisteront probablement longtemps encore, sinon toujours, sur ces questions et notamment sur l'enseignement oral qui était donné aux mystes. M. Foucart conjecture qu'il consistait en formules secrètes, très brèves, qui étaient prononcées par le hiérophante pendant qu'on leur montrait les objets sacrés et les scènes des drames mystiques ou liturgiques. Pour expliquer ces drames il les rapproche de celui qui était représenté à Abydos pendant les fêtes d'Osiris, qu'on connaît mieux et dont M. Foucart interprète le sens magique.

§

M. J.-G. Frazer, professeur d'anthropologie sociale à l'Université de Liverpool, est très connu par ses études sur les croyances et les mœurs des primitifs. Il a publié sur ces questions de nombreux ouvrages dont l'un — *le Rameau d'or* — a été traduit en français.

Dans **la Tâche de Psyché**, — dont M. Georges Roth nous donne une élégante version française, — M. Frazer s'est proposé « d'attirer l'attention sur un aspect négligé de la superstition, et de provoquer une enquête sur l'histoire primitive des grandes institutions qui forment encore maintenant la substance de la société moderne, » et de démontrer que, « chez certaines races et à certaines époques, la superstitution a affermi le respect : 1° du gouvernement monarchique contribuant ainsi à l'établissement et au maintien de l'ordre social ; 2° de la vie humaine et 3° de la propriété, contribuant ainsi à assurer la jouissance de l'une et de l'autre ; 4° du mariage, contribuant ainsi à une plus stricte observance des règles de la morale sexuelle, à la fois chez les individus mariés et chez les individus non mariés ».

Les institutions en question n'ont pas été, bien entendu, uniquement basées sur la superstition. Etant demeurées stables et permanentes, « il y a une forte présomption qu'elles reposent sur quelque chose de beaucoup plus solide que la superstition ».

Le titre de l'instructive et profonde étude de M. Frazer — *la Tâche de Psyché* — rappelle l'un des épisodes de la vie tourmentée et malheureuse de la divine princesse que Vénus jalouse poursuivait de sa haine et avait condamnée à trier des grains. C'est pourquoi M. Frazer dédie son livre « à tous ceux qui se vouent à la *Tâche de Psyché* : séparer les semences du bien des semences du mal ».

§

M. Sénard s'est employé à nous faire connaître **Edward Car-**

penter et sa philosophie. Ecrivain très personnel et original, Carpenter est à la fois poète, sociologue, philosophe et mystique. Ce n'est pas un de ces curieux des choses de l'esprit qui se plaisent à jouer avec les idées, un simple dilettante de la pensée, un poète fantaisiste, mais un écrivain sincère et droit, très indépendant, qui dit franchement ce qu'il croit être la vérité et qui résolument met en pratique ses idées, même celles qui sont en opposition avec les usages courants et les opinions à la mode. Partisan d'une vie simple, il abandonne sans hésitation le luxe et le confort dont il jouit, « se construit une modeste maison de paysan, adopte le régime végétarien et travaille de ses mains ». Il se « mêle aussi aux ouvriers, cause et discute avec eux, les aide et connaît par la pratique et l'expérience toutes les questions qu'il traite ».

Pour s'instruire, il voyage. Il va aux Etats-Unis, où il fait la connaissance de divers penseurs, entr'autres de Whitman, qui fit une profonde impression sur lui. Il va aussi dans l'Inde, à Ceylan, dans le but de se faire initier par un *gnani*, à l'antique sagesse hindoue.

Carpenter a écrit de nombreux ouvrages, notamment : *l'Art de la Création*, *le Drame de l'Amour et de la Mort* et « *Towards Democracy* », qui est, paraît-il, son œuvre capitale et dont il a publié plusieurs éditions, chaque fois augmentées. M. Sénard analyse, dans sa brochure, les deux premiers et a traduit la moitié du dernier, qu'il a fait paraître sous le titre de : *Vers l'Affranchissement.*

Pour Carpenter, comme pour tous les autres mystiques et les occultistes, l'homme est « la clef de l'univers ». Il voit dans la Création « une œuvre d'art colossale et perpétuellement renouvelée ». Le monde physique est une incarnation et une matérialisation des pensées d'autres êtres ou d'un Etre supérieur.

Carpenter distingue trois degrés dans l'évolution de la conscience et par suite aussi de la connaissance :

1er degré : le sujet et l'objet sont indistincts. C'est le cas des animaux, dont la conscience est très diffuse ;

2e degré : le sujet, l'objet et l'acte de la connaissance sont distincts. C'est l'état actuel de la conscience de la grande majorité des humains;

3e degré : « l'objet est perçu par le sujet, est vu, est senti par le sujet comme ne faisant qu'un avec lui. » « Lorsque naît cette conscience, dit Carpenter, elle est accompagnée d'une étrange illumination, car l'objet de la connaissance et l'égo sont perçus comme ne faisant qu'un, non seulement dans l'acte de connaissance particulier qui les unit, mais au fond même de leur essence. »

Cet état de conscience est appelé, par Carpenter, *conscience cosmique*. Il aurait été atteint ou tout au moins entrevu par quelques mystiques et philosophes, notamment par Jacob Bœhme, les auteurs des Upanishads, Plotin, Schopenhauer, Whitmann.

C'est surtout dans **Vers l'Affranchissement** que Carpenter fait entrevoir et comprendre ce qu'est cet état de conscience supérieur. Ce recueil de poèmes vaut aussi par d'autres qualités remarquables. La poésie de Carpenter n'a rien d'académique, ni d'artificiel ni de convenu. Tout y est, au contraire, naturel et de premier jet. L'idée et l'expression jaillissent spontanément, sans effort et avec abondance. L'auteur déclare lui-même qu'il a cédé à une impulsion intérieure qui l'a obligé à laisser de côté toute autre occupation. Il écrivit son livre à la campagne, dehors, en plein air, sous l'inspiration du ciel. Une vie large, intense et puissante y circule. On sent que Carpenter communie intimement avec les êtres et les choses qu'il chante.

Vers l'Affranchissement présente beaucoup de ressemblance avec *Feuilles d'Herbes* de Whitman, surtout dans le rythme, le style et la pensée. Ces deux œuvres procèdent d'ailleurs de la même inspiration.

Comparant la sienne à celle de Withman, Carpenter dit qu'elle « a une luminosité plus douce comme celle de la lune comparée à celle du soleil » et qu'elle a « la qualité de l'air fluide et souple plutôt que celle de la terre solide et inflexible ».

— C'est sur l'*identité* du sujet et de l'objet, révélée par la « conscience cosmique », qu'est fondée la **Doctrine de l'Unité**, dont M. A.-L. Caillet retrace la captivante histoire dans un ouvrage qui porte ce titre. Il retrouve cette doctrine dans la philosophie Védanta, dans un hymne à Ammon-Ra, dans les Livres hermétiques, la Table d'Emeraude, dans Pythagore, Démocrite, Empédocle, les Néo-platoniciens, Origène, Clément d'Alexandrie, Albert le Grand, les Alchimistes, Paracelse, Lao-Tse, les Soufis, les Kabbalistes, les Rose-Croix, Malebranche, Spinoza, Berkeley, Hegel, Fichte, Schelling, Balzac, Lamartine et les auteurs cités plus haut. Ce que Whitman et Carpenter appellent « Conscience Cosmique », Balzac, dans son *Louis Lambert*, le désigne sous le nom de « spécialité ».

D'après M. Caillet, la doctrine de l'Unité embrasse et concilie toutes les religions. Il conclut ainsi au panthéisme. Il convient peut-être de faire remarquer, à ce sujet, que de l'*identité* du sujet et de l'objet dans la « Conscience cosmique », il n'en résulte pas *nécessairement* qu'il n'y a rien au-dessus ni au delà de cette dernière et que, par suite, elle se confond avec l'Absolu.

— On peut rattacher le livre de M. Kénilworth sur **Le Contrôle psychique par la Connaissance de soi-même** aux ouvrages précédents. M. Kénilworth incline lui aussi vers une sorte de panthéisme mystique. Les considérations métaphysiques dont il accompagne son exposé — qui manque souvent de clarté et d'ordre — ne m'ont pas paru exemptes de contradictions. Ainsi, au début de

la page 45, l'Infini pense, mais deux pages plus loin il ne pense plus, à moins que, par l' « Esprit Infini », on doive entendre toute autre chose. Du reste, « penser est le signe de la plus grande imperfection »; d'où il suit que l'Infini est très imparfait. P. 49, M. Kénilworth nous assure que l'âme perçoit « l'ombre de l'infini ». Comme cette ombre n'est pas le fini, puisqu'il l'en distingue, on se demande ce que peut bien être « l'Ombre de l'Infini » ?

A part cela, l'ouvrage de M. Kénilworth renferme d'excellents conseils et de belles entrevisions, inspirés des enseignements théosophiques et vedantins les plus élevés.

§

Mme Blavatsky nous entretient, dans le deuxième volume d'**Isis dévoilée**, des races pré-adamiques, de la chute dans la génération, d'Apulée, d'Oannès, l'homme-poisson, de la réincarnation, des magiciens et sorciers, des pouvoirs médiumniques, de la base physique de la vie, de l'instinct, de l'intuition, de la raison, de l'expulsion des mauvais esprits, des incubes et succubes, de l'Egypte ancienne et de ses magiciens, des aborigènes américains, du culte du Voudou, de l'Eden, de la cabale chaldéenne, des causes de la ruine de la race atlante, etc. Tout cela est intéressant et agréable à lire, malgré le manque de plan dans l'exposé des idées.

— Dans **La Vie occulte de l'Homme**, Mme Besant nous explique comment les mondes émotionnel et mental se manifestent dans le monde physique par le corps physique et comment on vit dans le monde des émotions ou astral, pendant le sommeil ou immédiatement après la mort, puis dans le monde de la pensée ou mental, qui serait réellement le monde *céleste*. Mme Besant y parle aussi des corps invisibles de l'homme et de ses pouvoirs occultes.

§

Que faut-il faire **Pour vivre longtemps?** Les Drs Michaud et Sartory nous l'indiquent dans l'intéressant et documenté volume qu'ils publient sous ce titre. Ils passent d'abord en revue les prescriptions hygiéniques propres à entretenir un bonne santé, puis ils rapportent les secrets anciens et les remèdes modernes qui permettent de prolonger la vie. Une importante bibliographie relative à ces questions termine et complète heureusement leur volume.

Mme la comtesse Calomira de Cimara a fait paraître une nouvelle traduction du **Sepher Ietzirah**, livre cabalistique de la création. Ce livre, attribué à Abraham, aurait été rédigé par Rabi Akiva, « le plus grand, assure-t-on, des cabalistes du premier siècle de notre ère ». La traduction de ce livre est accompagnée d'annotations prises dans d'anciens commentaires et de deux tableaux explicatifs inédits.

MEMENTO. — M. Julevno, l'auteur du traité moderne d'astrologie le plus complet qui ait paru en français, vient de traduire *le Langage des Etoiles* (Chacornac), de Burgoyne. C'est un excellent manuel d'astrologie élémentaire. Je signale également à l'attention du lecteur une brochure, signée Alfégas, sur *la Symbolique des chiffres* (Chacornac), *l'Œuvre du Mal* par Arsène (Emile Kumps, à Bruxelles) et une étude fort bien faite de M. E. Boirac, recteur de l'Académie de Dijon, sur *la Clairvoyance* (R. Tancrède, r. de Verneuil, 15). On louerait cet auteur sans réserve s'il ne cédait pas si souvent à la manie de créer des mots parfaitement inutiles (spiritoïde, magnétoïde, hypnoïde, métagnomie, etc., pour spirite, magnétique, hypnotique et lucidité, etc.).

— J'avais annoncé dans ma précédente chronique que Mme A. Besant, à la suite d'un jugement de la Cour d'appel de Madras, avait été privée de la tutelle de Krishnamurti et de son frère au bénéfice du père de ces jeunes gens. Mme Besant a interjeté appel devant le *Privy Council*, de Londres. Celui-ci a cassé le jugement de Madras et a donné gain de cause à la présidente de la Société théosophique.

JACQUES BRIEU.

LES REVUES

La Revue de Paris : correspondance de volontaires aux armées de la première République; la vraie tradition française. — *La Renaissance :* conversation de M. Marcel Boulenger avec un jeune homme d'aujourd'hui. — *Le Divan :* à propos du Stendhal-Club ; liste de ses membres dressée par M. A. Paupe. — *La Revue :* le Théâtre au Japon. — *L'Olivier :* poème de Mme Cécile Périn. — NAISSANCE : *La Nouvelle Journée.* — Memento.

Feu le colonel Ernest Picard a recueilli, dans les archives municipales, des lettres de volontaires aux armées de la première République. Les épistoliers sont naïfs, avec ce goût de l'emphase qui était de mode alors. Ils communiaient tous dans cet idéal de justice, de liberté, de fraternité qui, s'il n'est pas réalisé aujourd'hui et ne le fût-il jamais parfaitement, demeure la vraie tradition, active celle-ci, léguée par la Révolution à la France pour l'étendre au monde.

La Revue de Paris (15 juin) donne quelques-unes de ces lettres groupées sous ce titre éclatant : « Au service de la Nation (1792-1798). » Elles comportent une leçon de belle humeur dans le devoir et associent le lecteur au détail de la vie de ces troupiers qui accomplirent de si grandes choses.

Jules Martin, volontaire au 1er bataillon de la Creuse, mande à son père, de Verdun, en février 1793 :

Mon père, je ne suis pas fâché d'être dans les volontaires. Je m'y plais bien ; nous n'y manquons de rien. Tous les quatre jours, nous avons du pain frais, tous les cinq jours de l'argent ; même si vous en avez besoin, vous n'avez qu'à me le marquer, je vous en enverrai. Vous direz à notre cousin de retirer mon obligation, et quand le terme sera échu, de retirer l'argent, et qu'il le garde chez lui. Il doit avoir reçu de notre cousin du

Moussaud la somme de douze livres, que mon frère lui avait donnée pour lui remettre ; mon frère est bien malade voilà quelques jours.

On prétend que nous ne resterons pas longtemps où nous sommes. Les nouvelles font mention que toutes les couronnes veulent nous faire la guerre, et s'il n'y a pas de trahison, ils ne nous feront pas beaucoup de mal...

... Je finis, mon père, avec une grande inquiétude de savoir si vous avez besoin de quelque chose : vous n'avez qu'à me le marquer, je vous enverrai ce que je pourrai. Il n'y a que pour apprendre l'exercice que ça m'a un peu gêné. D'ailleurs nous sommes assez bien, et l'on peut toujours mettre quelques sous de reste.

Le chasseur Valeyre, qui est à Freckenfeld (Bas-Rhin), se plaint assez des fatigues et de la pluie. Ensuite, il écrit à ses parents demeurés à Riom :

Nous avons presque tous les jours des attaques avec l'ennemi ; mais ces esclaves tremblent à l'approche de nos fiers républicains. Nous eûmes, entre autres, une attaque le 17 du mois dernier dans une plaine à côté de laquelle il y a un bois épais ; les poltrons sortirent à peine deux cents pas dans la plaine ; cela n'empêche pas que nous les canonnâmes d'importance.

Nicolas Thirion, Lorrain des environs de Toul, n'envoie pas seulement de l'argent à son fils, qui est à l'armée de la Moselle ; il ajoute à son assignat des conseils de patriote républicain d'un prix au moins égal :

Beuvezain, 6 prairial an II de la République française
[25 mai 1794].

Liberté, égalité,

J'ai reçu, mon fils, votre lettre en date du 22 floréal; votre mère, vos sœurs et moi, nous avons tous été fort aises d'apprendre que vous vous portiez bien. La fièvre que vous avez eue n'est qu'une légère indisposition pour un républicain, qui doit savoir souffrir et mourir pour la défense de la liberté et de son pays. Tels sont, je n'en doute pas, les sentiments qui vous animent : ce sont ceux de votre père, de votre mère, de vos frères et de vos sœurs.

Vous me demandez de vous aider d'un assignat de cinquante francs; vous savez que je me suis toujours fait un plaisir de ne vous laisser manquer de rien, et je tâcherai toujours de subvenir à vos besoins tant que vous ne vous écarterez pas du chemin qui vous est tracé par l'Honneur et le Patriotisme. Vous trouverez jointe à cette lettre une reconnaissance que vous présenterez au bureau de la poste, et l'on vous remettra l'argent que vous demandez.

Tandis que vous combattez les satellites du despotisme, vos frères sont constamment occupés aux convois pour alimenter leurs frères d'armes : subsistances, fourrages, rien ne nous coûte quand il s'agit du salut de la Patrie. Nous gagnerons doucement les récoltes qui donnent les plus belles espérances.

Prenez courage ; ne vous écartez jamais des principes que je vous ai inculqués. Sachez supporter la faim, la soif, le froid, le chaud. Quand vous

souffrez, sachez que c'est pour vos parents, votre Patrie. Quand vous marchez au combat, n'oubliez pas que c'est pour votre père, votre mère, vos frères, vos sœurs, et sachez préférer la mort même à l'ignominie.

Ecrivez-nous dès que vous aurez reçu la présente et marquez-nous si vous avez reçu l'assignat que je vous envoie.

Votre mère, vos frères, vos sœurs, tous vos parents vous embrassent. Je suis toujours avec affection votre père,

NICOLAS THIRION.

A. Vidal, « tambour-major en chef de la 86e demi-brigade, devant Luxembourg », porte dans sa correspondance le prestige de sa taille, avant de signer : « votre bon fils » :

... Vous me recommandez de la surveillance et de l'activité dans le service ; cela est nécessaire surtout contre un ennemi vigilant et aguerri. Les défenseurs de la liberté n'en manquent pas et se montrent supérieurs en tout aux esclaves, soit par leur bonne conduite, soit par leur valeur. Nous les combattons toujours avec succès. Comme tambour-major, je fais porter la terreur chez eux en levant cette canne ; ce signal leur devient funeste et fatal. On bat le pas de charge, on croise la baïonnette, on immole à la liberté mille et mille esclaves ; les autres, se voyant pressés, fuient à grands pas le champ de bataille.

Huret narre à sa cousine la victoire de Jemmapes et il prend légitimement ces trois qualités : « Républicain, Français et défenseur de la Patrie. »

Chez le caporal-fourrier A. Demonchy, qui est à l'armée du Nord, on devine un intérêt personnel de bon vivant et un sens assez faible de l'équité qu'il remplace, ma foi, par une certaine allure :

Dernièrement, nous avons fait une découverte en avant, à trois lieues du cantonnement, et cela par ordre du général ; nous avons pris chevaux, poulains, vaches, moutons, cochons, enfin tous les bestiaux en général, et, d'après ces expéditions, l'on entre chez le paysan et, après avoir bien bouffé, bien bu son vin, l'on en emporte les couronnes et les esquelins. Voilà de la façon dont nous nous comportons chez messieurs les Impériaux ; ils font encore bien pire chez nous, ils agissent avec cruauté, au lieu que nous autres Français, toujours avec humanité.

Nous faisons ici des bombances éternelles : la viande y est en profusion et l'on y jette les gigots par la fenêtre ; le vin y coule, quoiqu'à 3 livres la bouteille ; nous avons pris pour 2.700 livres de cuir, que nous avons vendu à Bergues au profit du bataillon.

Antoine Jabouille vient d'être promu lieutenant de gendarmerie. Il l'apprend à son père, « chirurgien-major », de Maubeuge, où, dit-il : « Je trouve du vin, mais point de pain. » Les nouvelles militaires liquidées, il parle de soi, et voici tout un débat de famille évoqué :

J'ai un reproche terrible à vous faire, mon cher père, et cependant vous n'avez pas tort. Vous savez que, dans mon dernier séjour à Paris, je vous

parlai mariage. Vous me le portâtes bien loin; mon frère cadet ne disait pas tout à fait de même. Il me disait seulement que ma prétendue était encore trop jeune : elle avait quinze ans. Enfin je l'ai perdue, elle est morte et si, comme vous vous l'imaginiez, j'eusse consommé le mariage avant de chercher à l'épouser, elle serait encore en vie et j'aurais rendu à la société une aimable femme et une bonne mère. Oui, j'ai considérablement perdu. Figurez-vous une femme pleine de talents, de douceur, de beauté, parlant trois différentes langues et les écrivant de même, enfin dont l'éducation a plus coûté que n'ont vaillant toutes les filles de Pionsat. Je [ne] pleure pas facilement, mais si vous l'eussiez connue, vous sentiriez ma douleur et vous [ne] m'auriez pas fait l'injustice de croire que c'était une fille prostituée. Ces sortes de filles peuvent être parfois pour mes plaisirs, mais je n'en ferai jamais ma femme.

Je finis, je suis fatigué et vais me coucher. J'embrasse ma chère mère et mes sœurs et frère. Ayez soin de ma Berton (?) dans sa maladie; qu'elle ne fasse pas comme Mlle Gachot, qui avait tant désiré la connaître. Adieu.

Qu'on ne parle point de vulgarité à propos de tels papiers ! Ils sont humains et sincères. Ceux qui s'y confiaient ont collaboré à une œuvre dont la portée dure encore. Louis XIV à Versailles, dans la pompe qui cachait le pire désordre, ne réalisa jamais une force égale à celle de l'armée en sabots qui fonda la nation française en lui donnant, avec la liberté, la tradition fertile dont le fruit actuel incontestable est le progrès intellectuel des masses. Elles lisent, elles s'instruisent, au lieu que la bourgeoisie, à stagner dans sa molle suffisance, tend à devenir une élite à rebours. Il n'en sortira plus rien de viable, si réveillée qu'elle puisse être, momentanément, de sa torpeur, par l'instinct de la conservation. Mystique par mode, par mode elle danse le tango. Il lui faut les cloches et les violons pour rythmer son agonie et la délivrer de la peur.

§

La Renaissance (13 juin). — M. Marcel Boulenger rend compte, avec un charme délicat, de visites qu'il fait ou imagine, chez quelques-uns de nos contemporains significatifs. Si M. Albert Flament lui a pertinemment parlé des tendances de la jeunesse présente, un « jeune et grave visiteur » a vite participé à la conversation au point d'en exclure à peu près son hôte. Et M. Boulenger la rapporte telle :

... Mais soudain, éclatant d'une vertueuse indignation, et levant vers nous une face qu'altérait la colère, le jeune et grave visiteur prit véhémentement la parole en ces termes :

— N'écoutez pas M. Flament ! Il calomnie la jeunesse !... Sachez, Monsieur, que nous nous intéressons passionnément à la politique et aux élections, au contraire, mes camarades et moi, ou plutôt mes frères et moi : souffrez, en effet, que je préfère ce terme chrétien de « frères » à l'ignoble « camarades », que déshonorèrent d'affreux démagogues. Apprenez donc,

Monsieur, que nous sommes en train de régénérer la France. Vous l'aviez pourrie, vous autres, disciples lamentables de Renan l'empoisonneur et de cet Anatole France qu'un bon feu de peloton devrait pour jamais empêcher de nuire.

— Hélas ! ai-je malgré moi soupiré, ce sont là de bien grands écrivains !

— Nous n'avons que faire d'écrivains, nous n'avons que faire d'artistes, nous n'avons que faire de tous ces joueurs de flûte ! Ce qu'il nous faut, ce sont des hommes d'action, formés par le rugby et approuvés par la Sainte Congrégation de l'Index. C'est avec le concours de ces vaillants esprits, revenus à l'état d'angélique rusticité, que nous réformons la France, et que nous remettons le pays dans la bonne voie.

— Que vous l'y remettrez un jour, hasardai-je timidement, car on doit convenir qu'il vient de donner précisément un furieux coup à gauche, le pauvre pays ! Vous ne pouviez donc pas empêcher cela ? Des hommes d'action tels que vous, qui renoncez à tous les raffinements pour faire plus de besogne !... Dommage que les syndicalistes soient sans doute plus actifs encore...

— Parbleu ! Ils ne pensent qu'à leur cause !... Mais quand le pays sera délivré de la gangrène du sourire et de l'infection des arts, de la misérable légèreté, des vaines élégances, des coupables railleurs et des gens d'esprit plus exécrables encore...

Il poursuivit quelque temps, puis prit congé de M. Albert Flament. A vrai dire, le jeune et fougueux prédicateur était venu recommander quelqu'un : il intrigue volontiers, pourvu que ce soit très sérieux.

En partant, il dit solennellement à notre hôte : « Au revoir, Monsieur. »

— Vous êtes brouillés ? demandai-je.

— Non, répondit M. Albert Flament, pas du tout. Mais à Port-Royal, les solitaires, quelle que fût leur amitié, ne s'appelaient-ils pas « monsieur » en s'adressant la parole ? Ainsi peut-être ferons-nous tous demain : une mode est si vite lancée !

§

La « chronique stendhalienne » au **Divan** (juin), toujours si attrayante, examine, par la plume de M. Emile Henriot, la question du Stendhal-Club. Réalité ou mythe, ce club ? Il existe fort bien, assure l'un. Il n'existe pas, affirme l'autre. « Son Président », M. Remy de Gourmont, penche pour l'existence de ce club ; mais il ajoute : « Je le crois, du moins... »

— Vous en êtes le président...

— C'est exact... voyez plutôt...

Et M. de Gourmont nous fit lire des adresses, sur des enveloppes : « M. Remy de Gourmont, président du Stendhal-Club, rue des Saints-Pères... », des cartes postales signées : « M. Paupe, trésorier du Stendhal-Club... »

— Donc vous présidez ?... Donc il y a des séances du Stendhal-Club ? Où se tiennent-elles ?

— Mais... ici (et du geste, M. de Gourmont montre son cabinet, encombré de livres), ici...

Et il ajoute pour nous dépister, sans doute :

— Ailleurs aussi...

— Est-ce que les membres du Stendhal-Club reçoivent une convocation?

— Non, pas de convocation... j'écris à celui-ci, à celui-là...

— Combien sont-ils?

M. de Gourmont eut un sourire encore plus mystérieux. Je lui posai encore d'autres questions. Il y répondit avec des « peut-être », des « sans doute », des « probablement » — d'autres sourires. Puis, se livrant, cette fois :

— Voyez donc Bélugou...

M. Bélugou garantit la réalité du Stendhal-Club, et adresse M. Henriot à M. Paupe, pour information complémentaire. On ne saurait douter, après la déclaration de M. Adolphe Paupe, qu'il soit un Stendhal-Club. Ce n'est, pour M. Paul Arbelet, qu'une « spirituelle fiction », invention de C. Stryenski. Or, voici que M. Arbelet, l'excellent beyliste, figure sur la liste des affiliés au S.-C., telle que l'a fait imprimer M. Adolphe Paupe :

LE STENDHAL-CLUB

Avril 1914

—

MEMBRES

Fondateurs :

Maurice Barrès.
Léon Bélugou.
Paul Bourget.
Francis Chevassu.
André Maurel.
Casimir Stryienski †.
Jean de Mitty †.

Président :

Remy de Gourmont.

Vice-Président :

Paul Guillemin.

Membres :

Paul Arbelet.
André Billy.
Samuel Chabert.
Edouard Champion, éditeur.
Henry Debraye.
Gustave Geffroy.
Jean de Gourmont.
Doris Gunnel.
Emile Henriot.
Paul Léautaud.
Henri Martineau.
Daniel Müller.
Lucien Pinvert.
Paul Signac.
Casimir de Woznicki.
Emile Zavie.

Archiviste-Trésorier :

Adolphe Paupe.

Imprimeur :

F. Paillart.

§

De **La Revue** (15 juin). — « Le théâtre au Japon : l'année 1914, » par M. de Bauzemont :

Kawakami et Soshi-Yakusha rompirent avec cette tradition. A l'exemple d'Antoine et de Lugné-Poe, ils ne craignirent pas d'infuser au programme vieillot un sang nouveau. Ils eurent l'audace de représenter Shakespeare, Hugo, voire Daudet et Maeterlinck. On donna, en 1905, *Macbeth* à Osaka, puis vinrent des adaptations du *Marchand de Venise*, de *Hamlet*, de *Hernani*, de *Monna Vanna*, de la *Francesca da Rimini* remaniée d'après la *Divine Comédie* du Dante, de *Sapho*, d'après le roman de l'auteur.

L'érection du Théâtre impérial de Tokyo, ouvert depuis trois ans seulement, a permis à Kuzaburo Yamamoto d'entrer à pleines voiles dans cette voie de l'innovation. Il a réalisé ce qu'aucun de ses devanciers n'avait osé tenter. Chose inouïe : le spectateur japonais, délaissant tout le bagage classique, prête maintenant une oreille attentive à *Hedda Gabler* et à la *Profession de Mrs Warren*. La jeunesse nippone s'imprègne de Henrik Ibsen et de Bernard Shaw ; elle est avide de la psychologie du premier, de l'ironie fabienne du second.

Situé dans l'un des plus beaux quartiers de la ville, le Théâtre impérial offre dans la rue Maranouchi, avec sa superbe façade de pierre d'une architecture majestueuse, un aspect imposant, lorsqu'on compare ce palais aux pauvres bâtiments en bois pour la plupart qui l'avoisinent. Tokyo s'enorgueillit de ce monument où la population se rend chaque soir avec autant d'empressement curieux que de sentiment de respect pour l'art. Initié à un culte qui était jusqu'ici inconnu, on s'en montre reconnaissant. Yamamoto qui a visité Londres, Paris, Saint-Pétersbourg, Berlin, Vienne, Rome, Milan, New-York, peut se flatter de réunir dans sa salle un auditoire incomparable. Grâce à lui, le Japon ne connaît désormais point de rival sous le rapport de la mise en scène, du décor, des acteurs.

Le Théâtre impérial a du reste l'avantage immense d'être exempt de toute attache officielle. Entièrement indépendant du contrôle de l'Etat, il ne doit rien au gouvernement ; il n'y a pas de ministre dont il ait à subir ou à redouter l'ingérence. Fondé par une société privée de richissimes capitalistes à laquelle préside le baron Shóbusawa, il dispose de plus de 3 millions de francs (1.200.000 yen) pour subvenir aux frais d'exploitation et a dépensé 960.000 yen pour l'installation et l'aménagement.

§

De **l'Olivier** (juin), ce poème de Mme Cécile Périn :

Que jamais le bonheur ne soit l'hôte attendu;
Mais que sa table soit si largement ouverte
Que s'y puisse à tout heure asseoir cet inconnu,
Ce passant qu'un accueil méprisant déconcerte.

Etanche la sueur de son front. Que ta main
Lave ses pieds souillés de boue et de poussière.
Offre-lui simplement l'eau, le sel et le pain,
Et regarde soudain briller sa face claire.

Accueille, ô mon amour, les plus minimes joies ;
Celle qui se réchauffe humblement sourira
Peut-être tout à l'heure ; et sa tête qui ploie
Comme une rose pourpre en l'ombre fleurira.

§

Naissance :

La Nouvelle journée (n° 1. — 15 avril. — 5 pl. de Jussieu, Paris. — Revue mensuelle).

Cette revue a composé ainsi son *Comité de rédaction :* Dominique Anziani, Paul Archambault, Maurice Ernst, Jacques Fonlupt-Espéraber, René Frion, Paul Gemahling.

Sans programme ni manifeste, elle débute par de sérieux essais : soit, sur « Les Idées nécessaires » par M. P. Archambault ; soit, sur les « Questions Méditerranéennes », par M. D. Anziani, ce dernier paru dans le fascicule du 15 mai, où M. Jean des Cognets chante « L'Elégie de l'Aile ».

§

Memento. — *La Flora* (15 juin) : — « L'Ode à Maya », par M. Lucien Rolmer. — « Moralité insolite », par M. L. de Gonzague-Frick. — « Poëtik-Bar », par M. Raoul Toscan.

La Pensée française (15 juin) donne un assortiment complet de poésies de piété : une « Prière du matin » de M. Pierre Cabriès ; un « Sain-François d'Assise » de M. André Lamandé ; de M. Ch. de Saint-Cyr : « Près du sanctuaire de la madone de Fenestre ». — On applique un esprit tellement religieux à éditer cette revue qu'un poème de M. Ernest Prévost : *Les Anes*, a pour titre, au sommaire *: Les Ames.*

La Grande Revue (10 juin) : — M. F. Delaisi : « La Vie et les aventures d'Essad-Pacha. »

La Vie : — Fascicule sans date consacré à « L'Afrique occidentale Française », sous la gouverne de M. Robert Randau.

La Route (15 juin) : — Mme Simone Brive : « Les Gens bien pensants et la repopulation. » — « La Vague », par M. Elie Gevin. — « M. Poincaré », par M. Pierre Desclaux.

Les Soirées de Paris (15 juin) : — « Quatre reproductions » d'après les œuvres de M. A. Archipenko qui emploie le bois, la tôle et le verre ; — un poème de M. Guillaume Apollinaire, sur deux pages, d'un aspect affligeant, qui semblent une irrespectueuse déformation des recherches suprêmes de Mallarmé quand il publia « le Coup de dés ».

Les Marges (15 juin) : — M. R. de Gourmont : « La Tradition et autres choses. » — M. Pierre Lièvre : « M. Lavedan, rhétoricien. » — M. J. Bithell : « G. B. Shaw pour nous autres Anglais. » — M. Michel Puy : « Projet d'exposition permanente. »

Les Cahiers d'aujourd'hui (avril) : — M. Léon Werth : « Tradition révolutionnaire. » — « Van Gogh. » — « Amsterdam », par Mme Neel Doff. — M. Lucien Febvre : « L'Ingénieur, l'intelligence et le métier ». — M. Pierre Hamp : « Le Salut Public. »

Floréal (juin) : — « La Fin de la bergerette », par M. Louis Ripault. —

« La Malle de Péguy », par M. R. Périé. — « Les Idées philosophiques de J.-J. Rousseau » par M. Foucault.

Revue bleue (20 juin) : — « Lettres d'Espagne, de Beaumarchais », publiées par M. Louis Thomas. — M. H.-W. Steed : « La Police en Autriche. »

La Revue hebdomadaire (6 juin) : — « Au contact de la vie chinoise ». par M. le Dr S. Abbatucci.

Le Correspondant (10 juin) : — « François Ponsard », par M. F, Strowski.

La Revue critique (10 juin) : — M. de Roux : « Notes pour le Centenaire de 1814 ». — M. H. Clouard : « Les Poètes et le Néo-classicisme. »

L'Ours (12 juin) (rue de Marseille, 32, à Lyon) : — « pamphlet lyonnais du sieur Henri Béraud », d'une lecture très amusante, est rédigé à la manière de Marat, Danton, Rivarol, du « Père Duchesne » et du citoyen Camille Desmoulins, et imprimé avec goût dans le style des libelles de leur époque.

CHARLES-HENRY HIRSCH.

LES JOURNAUX

Lettres inédites de Vigny au marquis et à la marquise de la Grange (Le Temps, 18 juin). — *Enrique Larreta jugé par Ruben Dario* (L'Eclair, 20 juin).

Le Temps nous donne quelques lettres inédites d'Alfred de Vigny, extraites d'un volume qui va paraître et qui ne sera pas mis dans le commerce. Ces lettres furent adressées au marquis et à la marquise de La Grange. En voici quelques fragments.

A propos de *Servitude et Grandeur militaires*, il écrit lui-même à M. de Lagrange :

C'est un livre qui ne doit pas avoir de suite. Je suis heureux que vous l'aimiez. C'est le pendant de *Stello* : il a ses trois soldats comme l'autre ses trois poètes. Il représente une époque terminée : la vie de l'armée de la Restauration et sa mort. Il représente aussi une idée qui tient au passé. J'ai donné à cause de cela des cheveux blancs à ce livre... Je me serais donné cent ans à moi-même, si j'avais pu, pour imprimer à tout l'unité sans laquelle rien n'est solide ni durable...

Il nous dit son dédain de la gloire, il a seulement fait ce qu'il devait faire.

Dans ma solitude toujours triste, je ne sais rien de toutes les intrigues ; je m'aperçois que je suis mal connu à force d'absence et de retraite. Mais qu'importe ? Je fais ce que je devais faire. Je jette mon nom dans la balance ; qu'elle se lève ou se baisse, il en sera ce qu'on voudra.

. . . .

Je n'ai rien voulu donner à la revue depuis le dernier poème, *le Mont des Oliviers*. Je ne sais si vous l'avez lu. Cet hiver, peut-être publierai-je d'autres poèmes de ce même recueil philosophique. Ils sont de plus en plus sérieux. J'en fais d'autres encore ; qu'ils soient imprimés ou non, cela m'im-

porte peu. Mon cœur est un peu soulagé quand ils sont écrits. Tant de choses m'oppressent que je ne dis jamais ! C'est une saignée, pour moi, que d'écrire quelque chose comme *la Mort du loup*.

Et dans une autre lettre :

Les pérégrinations de mon esprit dont vous me parlez sont perpétuelles, mais il ne publiera ses voyages que lorsqu'il sera en paix. *Implora pace*.

Le poète des *Destinées* nous révèle un peu de son âme secrète :

Je porte de lourds ennuis dans l'âme et des tourments que les génies du mal ont inventés, je crois, pour m'empêcher de travailler et d'achever mes ouvrages favoris... Mes poèmes et mes drames sont épars çà et là, tout brisés, avec mes romans commencés. Ils ont tous une aile déchirée ou un pied inachevé comme des vers à soie qui ne peuvent encore s'envoler. Il faut attendre, j'y suis résigné. La résignation est l'âme de toute ma vie. Il y a longtemps que j'y suis fait, et si vous relisez quelquefois ce que j'ai écrit sur l'abnégation dans ce livre sur la *servitude* des armées, songez que j'ai souffert quinze ans de celle-là, après laquelle tout est léger... Je n'ai jamais pu vivre pour moi et comme je l'aurais voulu... J'en vois plusieurs (des chagrins) de loin, sur mon chemin, qui m'attendent comme de sombres chasseurs en embuscade, mais je suis armé contre eux. J'ai au fond de l'âme des idées qui me donnent la force qu'il faut... Ce sont des armes assez bien trempées.

De Londres, il adresse à ses amis cette curieuse lettre :

Il y a deux mois que je me repose à la campagne en Angleterre, dans la plus délicieuse habitation du comté de Surrey. De là je fais des excursions dans le pays, et presque tous les jours je vais à Londres ; ce gigantesque bazar n'a rien d'inconnu pour moi maintenant. C'est bien l'image de la civilisation moderne, la froide déesse ! Tout est industrie, luxe, élégance, ordre, travail, richesse ; cinq mille vaisseaux circulent sur la Tamise, au pied de la Tour de Londres ; et dans la rue, trois et quatre rangées de voitures se poussent, se heurtent, se renversent comme à une perpétuelle sortie d'un grand bal. Chacun est pressé, chacun va vite, et pour courir à la fortune jette son voisin par terre sans tourner la tête. Vous verriez presque dans chaque maison un gros John Bell et une blonde et triste Ketty Bell entourée d'enfants. Le *Lingot d'or* est dieu, et l'*Usurier juif* plus empereur que jamais ; mon quaker disait ici : « *Le Juif est mort, vive le Juif !* » Car celui de Francfort vient établir sa cour à Londres. Mais au milieu de tout cela, les arts du moins ne sont ni profanés ni oubliés. Shakespeare règne toujours ; de Westminster à la Tour, son nom, son buste partout. Dans chaque château, chaque villa, chaque maison de campagne, une grande bibliothèque et non les sales livres des cabinets de lecture dont vous et moi faisons honte aux belles dames de Paris. Les bas-reliefs du Parthénon ont aussi leurs adorateurs et vous jugez si j'en suis. Il y a des galeries de tableaux que les particuliers laissent voir au public et qui renferment de rares trésors. J'y ai vu des peintures antiques qui m'ont fait regretter que vous ne fussiez pas ici, un joueur de flûte et un Ganymède que l'on dit ouvrage des Grecs. Le dessin en est d'une pureté admirable... Je suis furieux contre la musique, parce qu'elle fait abandonner les théâtres de la pensée

pour les siens, qui s'admirent dans un demi-sommeil et sans la moindre application ; c'est ici comme en France, et plus encore...

Et puis cette page qui semble détachée du *Journal d'un poète :*

Savez-vous d'où vient mon silence ? Savez-vous ce qui m'est arrivé ? Vraiment, à présent que me voilà plus calme, j'ai presque honte de le raconter ; mes inquiétudes varient de forme d'une manière étrange, mais viennent toujours de ma maison et sont si bizarres que je me figure qu'on doit à peine y croire. Les médecins et les gardes-malades n'avaient plus habité ma demeure depuis votre départ ; je respirais, lorsqu'il y a trois semaines, un soir, j'écrivais dans mon cabinet, j'allais sortir, mais je ne sais quelles idées me retenaient ; je ne pouvais m'y décider. Mme de Vigny était près de moi à lire ; elle se lève, passe dans la chambre voisine et referme la porte sans que j'y fasse attention ; tout à coup j'entends un grand cri, j'y cours, je la trouve entourée de flammes, je les étouffe avec mes mains et dans mes bras ; elle est sauvée en une seconde. Alors je sonne, j'appelle ; le temps qu'on met à venir, quelque court qu'il soit, me prouve qu'en mon absence elle eût été perdue ; car déjà toutes ces sottises de dentelles que portent les femmes sur la poitrine, la robe, sur le sein, sur le bras, étaient dévorées par le feu. Elle avait la main droite brûlée, et toute l'épaule gauche, très gravement. En cinq minutes elle fut couverte de tout ce qu'un chirurgien lui donna et posa de lénitifs, de calmants, d'opium, de coton et de je ne sais combien d'appareils. Mais que de douleurs cuisantes, que de cris affreux, que de tremblements si violents que la chambre frémissait aussi ! J'ai passé les quatre premières nuits à marcher par les appartements pour aller cacher dans des coins la désolation que j'éprouvais ; enfin la science a vaincu, la fièvre a disparu, les blessures ne sont pas fermées encore, mais sans douleur à présent, et, dit-on, ne laisseront même pas de marques. Et tout cela, c'est une bougie, une simple bougie qui l'a produit ; en se baissant pour ramasser une plume, tout le monde y est pris, le flambeau se rapproche toujours du corps, remarquez cela, et avec les vêtements si légers qu'on porte tout prend feu. Enfin j'ai donc, après tout, à vous annoncer, en même temps que le combat, une victoire sur le *principe du mal* qui m'a voulu attaquer ce jour-là ! Ma pauvre blessée a eu trop de courage ; elle a cru d'abord éteindre ces flammes et y a porté la main, et ce n'est que lorsqu'elle s'est vue entourée de feu qu'elle a crié : elle avait peur de m'affliger dans le premier mouvement, dit-elle, et pensait se tirer d'affaire elle seule.

C'est une bonté désolante que celle-là ! Dieu a voulu que je ne sois pas sorti ; c'est aussi là une adorable bonté ! Grâce à lui aussi j'ai eu assez de force pour veiller et surveiller ; mais à présent je suis bien las, je l'avoue. Je n'avoue point, par exemple, que j'aie été effrayé ; je ne perds jamais la tête heureusement, et j'ai couru à ces petites flammes avec beaucoup de mépris pour elles, en les comparant à celles de la poudrière de Vincennes que j'aidai à éteindre un jour. Mais quelques heures après, en voyant le mal qu'elles avaient fait dans l'espace de temps qu'il faut pour jeter un cri, calculant ce qu'elles en auraient pu faire en une minute, j'étais et je suis encore plein d'horreur ; c'est le raisonnement qui s'épouvante en silence.

M. Homen Christo fils nous donne, dans **l'Eclair**, cette page extraite du journal *l'Espagne*, que le poète Ruben Dario consacre au romancier Enrique Larreta. Nous sommes heureux de réunir ici ces deux noms chers aux lettres françaises :

« Quand l'auteur de *la Gloire de Don Ramire* publia, pour sa propre gloire, cette œuvre admirable qui lui donna une renommée rapide et triomphante dans tout le monde littéraire, je me sentis déborder d'enthousiasme et j'écrivis en Espagne, où je me trouvais alors, un article exprimant mes sentiments en face de cet effort qui honore, non seulement la République Argentine, mais aussi tout notre continent ; je dis à M. Larreta, entre autres choses, qu'il ne lui manquait plus, pour remporter une victoire complète, que de provoquer l'hostilité et l'attaque inhérentes et, pour ainsi dire, indispensables à toute réalisation vraiment supérieure. Cela est venu en son temps, sans autres conséquences que de consacrer la solidité de l'œuvre.

Que pourrait désirer de plus l'auteur de *la Gloire de Don Ramire* ? Semblable hostilité dans le monde des lettres, il faudrait la chercher, en ces derniers temps, dans les pamphlets contre l'œuvre et la personne de Victor Hugo et que lui-même résume en le distique qui commence :

Voici le triple aspect de cet homme féroce...

Je ne connaissais M. Larreta que pour avoir causé deux ou trois fois avec lui dans les salons de l'Ancien Athénée de Buenos-Ayres. Bientôt, il publia un roman de reconstitution historique dans la *Biblioteca*, revue que dirigeait l'autorité de M. Paul Groussac. Déjà, à cette époque, on chuchotait que le jeune écrivain préparait un roman qui lui coûtait plusieurs années d'études et dans lequel apparaîtrait la personnalité de sainte Rose de Lima. Ce projet se réalisa plus tard. Nous savons que la mystique fleur péruvienne parfume, à la fin de l'œuvre combattue et victorieuse, la mort de Don Ramire.

C'est chose notoire que l'auteur argentin est un grand seigneur et un diplomate qui travaille au prestige de son pays. A Paris — où je l'ai visité, sur ses aimables instances, trois ou quatre fois, — sans négliger ses devoirs officiels, il cultive, à ses loisirs, les lettres et les arts. Il m'a fait souvent penser à l'auteur de *Zanoni*, à un Irving, à un Valera, à un Salvador Bermudez de Castro. M. Larreta, qui est jeune, qui est heureux en son foyer, en son poste élevé, en sa santé excellente, en son renom universel, possède, jointe à un grand talent, une immense fortune. Cela est impardonnable. L'*homo sapiens*, qui est le *lupus* hobbésien, se hérisse devant une semblable anomalie ; il proteste, il s'indigne. A l'homme très riche, ou simplement riche, on peut permettre, à la rigueur, comme à Chapelain ou à M. de Rothschild, des œuvres médiocres. Mais le reste est un abus du sort, une partialité manifeste de l'Omnipotence. M. Larreta, qui ne peut mais à cette exception, sourit et va de l'avant.

Des écrivains européens comme Remy de Gourmont, Maurice Barrès, Henry Roujon, Paul Adam, etc., ont dit en quelle haute estime ils tiennent le seul travail publié en volume par M. Larreta. La version française, due au premier cité de ces écrivains, donne au lecteur étranger une idée de ce que peut être fondamentalement le roman en son idiome original. Mais les

qualités de ce style flaubertien, dont on a tant parlé, seuls les peuvent apprécier les artistes qui connaissent la langue espagnole.

Intellectuellement, l'auteur de *la Gloire de Don Ramire* est placé parmi les rares figures dominantes d'Hispano-Amérique. Son livre est, en son genre, avec l'honnête aïeule *Maria*, du Colombien Isaacs, ce qu'a produit de meilleur, en matière de romans, notre littérature néo-mondiale. Que l'on fasse quelque chose de mieux et Larreta se trouvera relégué au second plan. En attendant... »

Ruben Dario est non seulement, sans conteste, la gloire maîtresse du Nicaragua, sa patrie, le plus grand poète de l'Amérique latine, mais l'un des plus grands noms des lettres espagnoles. Profondément averti de la littérature française, il a contribué à la répandre de l'autre côté de l'océan : il en a pénétré les manifestations lyriques les plus ardentes aussi bien que les plus subtiles ou les plus raffinées ; son amour pour la France se marque à la fois dans ses poèmes et dans sa vie, puisqu'il a fixé à Paris sa résidence. Quelque jour, nous montrerons quelle puissance, quelle richesse d'images, quelle beauté de forme Ruben Dario a mises au service de l'idée américo-latine.

Quant à Enrique Rodriguez-Larreta, il représente excellemment en France la République Argentine, en qualité de ministre plénipotentiaire et d'envoyé extraordinaire. Tous ceux qui ont approché le diplomate savent quelle bonne grâce l'anime et quelle connaissance profonde il possède des intérêts de sa patrie. Pour l'écrivain, le public français même peut aisément le juger, puisque *la Gloire de Don Ramire* a connu l'insigne honneur d'être traduit par M. Remy de Gourmont ; or, cet écrivain, l'un des plus curieux d'intelligence, l'un des plus désireux de sensibilité des lettres françaises actuelles, l'un des plus sûrs critiques qui soient en France, a donné, en traduisant ce livre, la mesure de l'estime dans laquelle la génération littéraire française d'aujourd'hui tient le romancier argentin ; à ce jugement de France, s'ajoute aujourd'hui ce jugement d'Amérique, équitable et fervent.

R. DE BURY.

MUSIQUE

BALLETS RUSSES : *Le Rossignol*, conte lyrique en trois actes de MM. I. Strawinsky et S. Mitousoff, musique de M. Igor Strawinsky.

Je ne crois pas qu'on ait jamais eu au théâtre une vision de beauté aussi merveilleuse et aussi accomplie que celle qu'offrit le spectacle du **Rossignol**. Les décors et costumes imaginés par M. Alexandre Benois formaient un ensemble d'une splendeur harmonieuse, qui en faisait une œuvre d'art véritable. Et c'était même une collection d'œuvres d'art, et parfois de chefs-d'œuvre, qu'on contemplait se dérouler ainsi ; car, M. Benois ayant également réglé tous les détails de la mise en scène, il en résulta que chacun des moindres épisodes de l'action constituait un tableau complet en soi et d'eurythmie vraiment suprême. On ne saurait guère nier que l'effet général ne fût surtout

décoratif et n'écrasât plutôt l'action perdue dans cet amoncellement de chatoyantes magnificences, au milieu desquelles l'Empereur, le Fils du Ciel lui-même, n'apparaissait qu'une tache irisée parmi la féerie polychrome. Il est certain que, sans le secours du programme, il n'eût pas été très commode de suivre pas à pas cette action, si ténue d'ailleurs. Ces tableaux admirables semblaient peut-être plus mouvants qu'animés ; cette beauté se divulguait plus hiératique que vivante. Ces silhouettes étranges et bariolées témoignaient évidemment, pour nous, moins de tangible humanité que de pittoresque. Mais on peut estimer aussi que cette évocation prestigieuse et vague, lointaine, soit précisément profondément adéquate à son objet, à cette âme chinoise qui gît si loin de nous, mystérieuse, anonyme, figée et puérile jusque sous l'éclatant parasol impérial. Cette plasticité distante et si intensément couleur locale conférait au gracieux conte d'Andersen une envergure de légende issue de quelque mythe, pieusement conservée par la sagesse mandarine ou populaire, et significative avant tout par le symbole qu'elle enclôt. C'est l'histoire d'un petit rossignol qui avait élu domicile dans un grand arbre au rivage de la mer de Chine. Il chantait si délicieusement dans la nuit que tous ceux qui l'entendaient en étaient ravis en extase. Les pêcheurs en oubliaient leurs filets ; les voyageurs, le but de leur voyage ; les malheureux, leurs misères et leurs peines. Sa renommée parvient jusqu'aux oreilles de l'Empereur qui envoie un chambellan, un bonze et quelques courtisans à sa recherche. Mais ces hauts personnages seraient fort embarrassés de le découvrir sans l'aide d'une humble servante de cuisine. C'est elle qui les guide et les détrompe quand ils prennent pour la voix du doux chanteur le mugissement d'une vache et le coassement des grenouilles. Lorsqu'elle leur montre enfin l'oiseau dans les branches, ils sont stupéfaits de sa petitesse, de son plumage terne, de sa mine modeste. Ils lui transmettent pourtant fort poliment le désir de leur puissant Souverain, l'invitant à venir chanter au palais, et le rossignol accepte le plus aimablement du monde. Une fête nocturne est préparée pour la circonstance, et le rossignol chante si divinement que l'Empereur est ému jusqu'aux larmes. Et l'oiseau refuse toute autre récompense que ces larmes qui, pour la première fois, ont coulé sur ce visage impassible. Mais juste à ce moment, arrive une ambassade apportant, de la part de l'empereur du Japon à son confrère de Chine, un superbe rossignol à mécanique, tout couvert de diamants et de pierreries. Ce rossignol automate chante un morceau qui suscite l'enthousiasme de toute la cour. Et, quand il a fini, l'Empereur veut entendre encore le vrai rossignol, afin de comparer les deux chants ; mais le vrai rossignol s'était envolé et avait disparu dans les jardins sans qu'on s'en aperçût. Alors, le monarque irrité le bannit de son empire

et accorde toutes ses faveurs à son rival. Cependant il advient un beau jour que la mécanique se détraque et que l'oiseau artificiel ne chante plus. La consternation est générale et s'augmente bientôt d'un plus grave souci. Mais tout cela se passe dans l'entr'acte et, lorsque le rideau se lève, on voit l'Empereur étendu mourant sur son lit de repos. Il est entouré de fantômes qui le menacent : ce sont « tous ses actes passés que rien n'effacera ». A son chevet se tient la Mort, parée de la couronne impériale et serrant entre ses doigts sans chair le glaive et l'étendard. Pour dissiper ce cauchemar, le moribond appelle en vain ses musiciens, réclame des tambours et des cymbales. Et soudain retentit le chant mélodieux du rossignol. Les spectres s'évanouissent et l'empereur est soulagé. Une paix bienfaisante, infinie, descend sur lui et le pénètre comme un baume. La Mort elle-même est fascinée. Pour entendre le rossignol chanter encore, elle abandonne sa proie, rend la couronne, le glaive et l'étendard. Alors l'Empereur, sauvé, remercie le gentil oiseau, qui lui promet de revenir tous les soirs chanter pour lui sur une branche. Un peu après, les bonzes et serviteurs s'avancent en procession pour célébrer les solennelles funérailles de leur maître. Ils sont tout ébahis de le trouver vivant et se prosternent la face contre terre devant l'Empereur, qui les salue gaiement en leur disant : « Bonjour à tous ! » On conçoit que la délicate poésie de ce conte ait pu séduire un musicien, et on n'est pas surpris surtout qu'un tel sujet ait tenté M. Strawinsky. Nul ne pouvait sans doute lui être plus favorable. En signalant, il n'y a guère, l'extrême orientalisme de son inspiration, je ne m'attendais pas à ce que le musicien en confirmât si tôt d'instinct l'observation, et d'ailleurs si heureusement. La partition du *Rossignol* est la chose la plus captivante et musicalement la plus remarquable qu'ait produite M. Strawinsky. On peut évidemment lui reprocher de n'être pas homogène. Entre le premier acte, composé en 1909, et les deux autres, écrits en 1914, la disparité apparaît presque choquante. Il n'y a pas grand'chose de perceptiblement commun entre ces deux langages sonores. M. Strawinsky n'a pas voulu refaire son premier acte, ce qui probablement ne lui eût pas été bien difficile. On répugne à le supposer pressé de finir à temps pour l'époque des Ballets russes. Sa féconde facilité en démentirait volontiers l'hypothèse. On préfère reconnaître là plutôt un geste de franchise, et le signe d'une productivité impatiente, dédaigneuse des remaniements et des retouches. Et cette hétérogénéité, en effet, a le grand intérêt, non seulement de montrer l'extraordinaire rapidité de son évolution, mais de trahir certaines des primes influences qui contribuèrent à la formation du musicien. A ce dernier égard, M. Strawinsky n'en était pas encore, en 1909, à la diversité panachée qu'étale *l'Oiseau de Feu* (1910). Sa

personnalité indécise subissait alors manifestement par-dessus tout l'ascendant de Moussorgsky et de Claude Debussy : celui-ci jusqu'à la réminiscence. *Le Rossignol* débute à bien peu près textuellement par le thème initial de *Nuages.* La mélopée du pêcheur réveille en la mémoire la complainte du mendiant de *Boris*, et maintes pages de ce tableau évoquent péremptoirement le chef-d'œuvre de Moussorgsky. On peut choisir de moins précieux modèles. S'il s'en est affranchi, l'art de M. Strawinsky n'en procède pas moins. Il a connu depuis l'harmonie ravélienne et élagué, des acquêts qu'accusait *l'Oiseau de Feu*, la clinquante élégance d'un Rimsky. Les deuxième et troisième actes du *Rossignol* l'attestent aujourd'hui en pleine possession d'une originalité personnelle entre toutes, où l'asiatisme de sa sensibilité s'adapte sans effort aux conquêtes les plus hardies et les plus raffinées de l'art occidental et les poursuit désormais avec la spontanéité la plus audacieuse. L'empirisme par lequel il se libéra était sans doute fait pour beaucoup de volonté fatalement arbitraire. Mais peut être est-ce, au fond, le cas de tout empirisme, qui tâtonne essaie, cherche. Il semble bien que M. Strawinsky ait trouvé. Il n'y a plus trace, dans son écriture actuelle, de cette polyphonie trop plausiblement fabriquée à coups d'appogiatures de seconde ; ou, du moins, la recette que je suggérais naguère pour imiter *le Sacre du Printemps* serait assurément insuffisante pour aboutir au *Rossignol.* Cette harmonie est décidément spontanée, et, partant, logique ; et l'analyse justifie singulièrement ici le plaisir que l'oreille y goûte. Sa complexité n'est plus qu'apparente ; elle s'est simplifiée, au contraire, en devenant naturelle. Il arrive bien souvent qu'elle ne dépasse aucunement ce qu'ont réalisé un Debussy, un Ravel et un Richard Strauss, mais elle se tient plus exclusivement que chez eux dans les échelons élevés de la résonance objective et en exploite à peu près immuablement les harmoniques. Elle va pourtant fréquemment plus loin que tout ce qu'on osa jusqu'à ce jour. A partir de l'harmonique 16 c'est par demi-tons de plus en plus petits que s'étagent les sons de la résonance naturelle. De là, ces multiples heurts ou frottements de pseudo-dissonances, où le musicien s'ébat dorénavant avec la spontanéité la plus sûre. On comprend aisément que la « tonalité » traditionnelle, basée sur les seules fonctions de « tonique, dominante et sous-dominante » et sur les « gammes » corrélatives, ait reçu le plus sérieux contrecoup de cette évolution de l'harmonie. En fait, tout ce que l'école et la tradition nous enseignent à cet égard est caduc. Dès Liszt et l'accord de quinte augmentée (7-9-11), l'événement s'annonçait. Les temps sont accomplis à l'heure qu'il est. La première des Chansons de Bilitis, *la Flûte de Pan*, était en réalité dans le « ton » d'un **Si**, septième naturelle de la résonance d'un *Do* ♯. La Marche Chinoise du *Rossignol* se meut à son début dans une résonance cen-

trale de *Ré* ♯, encadrée des résonances voisines par quintes supérieures et inférieures, et utilisant les harmoniques jusqu'aux sons 11, 13 et 19 ; tandis que le thème de la marche lui-même use particulièrement des septièmes naturelles de ces diverses résonances. L'effet est d'une saveur incisive, troublante, et certes inconnue jusqu'ici. Pour la sécurité de l'idiome harmonique, l'originalité novatrice, la neuve liberté de la forme et la verve de l'inspiration, ce morceau est un vrai chef-d'œuvre. Enfin on ne rencontre plus dans *le Rossignol* ces échos de rapsodies aux mélismes faciles dont la quasi-banalité déparait plus d'un endroit du *Sacre*. Sans rien perdre de son asiatisme, l'inspiration du musicien semble s'être transformée fort à son avantage. Elle apparaît plus personnelle, plus réelle expression de son individualité propre, plus abondante et, grâce au sujet peut-être, plus humaine. Elle est le plus souvent d'une extrême simplicité et n'en touche pas moins profondément. On y éprouve maintes fois toute l'émotion de *Boris*, et peut-être la prosodie russe n'est-elle pas étrangère à la force naturelle de tels accents. *Le Rossignol* pâtirait sans doute à être chanté en français, tant nous sommes portés à contaminer tout d'éloquence vite déclamatoire. Les chants et vocalises du rossignol corsaient d'ingénu pathétique un réalisme exquis, et il faut relever en passant l'art merveilleux de Mme Dobrowolska, leur interprète. Cependant, cette inspiration demeure d'haleine courte. Sa portée, comme ailleurs chez M. Strawinsky, n'excède guère jamais deux ou trois mesures. Ce sont toujours de brèves mélodies qui se succèdent et se répètent. A vrai dire, elles n'en restent pas moins remarquablement caractéristiques et il leur suffit parfois de quelques notes pour être saisissantes. La manière dont la partition du *Rossignol* est construite est très intéressante. Le musicien lui a donné la forme d'une vaste ballade lyrique, dont la chanson du vieux pêcheur agrège les trois parties. L'usage du leitmotif wagnérien lui fournit en outre un précieux élément d'unité cohésive, et, bien qu'il ne semble s'agir ici que de simples « rappels de motifs », de discrètes altérations ou fragmentations y apportent parfois des nuances très finement expressives. Mais la brièveté de l'inspiration concourt encore ici à une impression de morcellement, de mosaïque, qui se dégage inéluctable et qu'accentue une particularité assez curieuse et bien spéciale à l'art de M. Strawinsky : c'est l'absence absolue de transition dans la conjugaison des facteurs de ce lyrisme. L'un s'arrête et finit à l'instant ou l'autre commence, comme séparés par un invisible cloisonnage. Ils sont tout bonnement juxtaposés, intercalés, enchevêtrés par compartiments isolés et consécutifs. Et c'est bien là un trait flagrant de syntaxe et aussi de mentalité asiatiques. Notre réceptivité occidentale en conclut à tout le moins que M. Strawinsky manque de souffle et peut-être n'a-t-elle pas tort. Au

gré de notre sensibilité, la cohésion est la condition essentielle du chef-d'œuvre, l'indice de la puissance et du génie. Mais qui sait ce que nous réserve la maturité d'un artiste aussi rarement doué ? On rêverait de M. Strawinsky une œuvre de l'envergure de *Tristan*, rénovant véritablement l'art musical. A son défaut, peut-être ses suggestions y inciteront-elles l'un des nôtres : c'est ainsi seulement que l'assimilation de tels exemples serait féconde. Souhaitons-le sans trop l'espérer, en redoutant plutôt l'épidémie de quelque marqueterie nouvelle, alors qu'il est si grand temps pour nous de nous désengluer de la chinoiserie du fignolage, d'envoyer promener le bibelot et de renoncer au sonnet.

JEAN MARNOLD.

ART

L'Exposition des Arts et Métiers anglais (Arts décoratifs). — Exposition Picart le Doux (Gabriel Vildrac).

L'Exposition anglaise des Arts et Métiers a trait au plus glorieux et au plus récent passé. M. Walter Crane, l'admirable imagier dont l'imagination féconde a éparpillé, dans l'ornementation de tant de légendes, tant de jolies féeries, en a, dans une préface très remarquable, reporté une partie de l'honneur à un Français, Viollet le Duc, qui chez nous a été passablement combattu, après d'ailleurs qu'il ait été très admiré et qu'il ait eu le temps de marquer à son nom tous les travaux d'une école de reconstitution architecturale des plus remarquables. Il est assez curieux, mais il est peut-être fort juste, en tout cas, rien n'est fait là pour surprendre, que dans l'historique de l'origine de ce mouvement issu du préraphaélisme, le nom de Ruskin ne soit pas prononcé; sans doute il est à bon droit complètement masqué par celui de Rossetti. Il est naturel d'admettre que plus que tout autre un artiste ému, douloureux, évocateur passionné, un inspiré poète et peintre, un créateur de si attachantes images, un commentateur de si admirables effigies féminines qu'elles ont hanté le rêve de la génération qui l'a suivi, a eu, sur un mouvement esthétique une influence plus grande que le professeur, l'apôtre si vous préférez, qui souvent sermonnait, prêchait et gourmandait, et voulait régenter le libre et multiple épanouissement du peintre et poète. Cette esthétique préraphaélite, qui peu après qu'elle eut obtenu l'engouement eut tort en France, vis-à-vis des grandes trouvailles de l'impressionnisme et à laquelle se juxtapose celle de Gustave Moreau aussi idéaliste, mais plus païenne, aboutissait à un art de délicats et de puissants. On ne peut contester ni la science picturale ni la force hautaine d'un Watts, et si M. Burne-Jones s'entendit parfois reprocher, et non sans ombre de raison, quelques défauts de coloriste, il

n'en est pas moins évident qu'il a su cristalliser son rêve, son élégie en une sensualité quasi intellectuelle dans des figures d'une douceur infinie. Pour les sertir, il a trouvé des harmonies compliquées et charmantes, très appuyées, très détaillées : elles sont vassales des primitifs, dit-on : à première vue, oui. Il a pris aux primitifs le désir et le soin des grands fonds circonstanciés, des paysages composés. Sa chimère est souvent la sœur de leur naïveté. C'est parfois composite, mais c'est toujours fort intelligent. Ce serait méconnaître ces peintres que de ne pas avouer qu'ils furent glorieusement littéraires. Ils n'imitent point ; ils ne se conforment pas. Ils s'enrichissent. C'est de la peinture de gens très instruits et plus encore qu'instruits, méditatifs et poètes. Ce n'est point un art vulgaire que celui qui a produit tant de jolies silhouettes, tant de jolies formes, tant de déchirantes expressions. Si M. Burne-Jones s'est paré d'un manteau de légende médiévale, il n'a pas fait autre chose que Richard Wagner dégageant des types du poème et du roman héroïque pour leur insuffler une âme agitée de toutes les passions modernes, depuis les plus larges jusqu'aux plus particularisées, et renouvelant aux lèvres de Tristan et d'Isolde la vieille sagesse bouddhique dans sa formule la plus nouvelle, et par lui spiritualisée. Cet art où brillèrent Mad'ox Brown, Holman Hunt, Millais et surtout Rossetti et Burne-Jones et Watts, art qui se souvenait de William Blake et des Turner à personnages, et aussi des Primitifs, et qui songeait à Leys et à Overbeck, paraissait devoir être l'art d'une élite méditative. William Morris y vit le point de départ d'un art social, d'un art populaire, d'un art général. Ce poète de valeur, qui fut un socialiste militant, tenta d'élever le peuple à la compréhension d'un art intégral et de recréer l'artisan que l'ère industrielle et bourgeoise de la fabrique avait détruit. Beau rêve d'Anglais! aussi lyrique que la composition de ce roman de Dickens, *les Temps difficiles*, où un admirable caractère d'artisan, d'ouvrier, surgit parmi les horreurs morales d'une cité usinière. Il est bien vrai que le contraste est le roi du monde, puisque ce fut dans le pays et dans les villes où l'industrie et le commerce font rage, où les vapeurs industrielles tirent plus que partout ailleurs un immense voile noir entre l'homme et le ciel, que naquit un besoin d'art décoratif populaire, de luxe du home, cette idée du beau pour tous.

§

Cet idéal a-t-il été réalisé?

On en trouvera la trace à l'exposition des arts et métiers anglais aux Arts décoratifs. On n'y perdra point son temps.

Voici les merveilleuses tapisseries du Graal, les dessins de Burne-Jones, des aspects précieux de ses sveltes et charmantes figures peintes, jetées en vignettes sur des coffrets ; voici une profusion d'originaux

de Walter Crane, qui montre avec quel soin ce grand artiste en sait obtenir d'excellentes reproductions ; voici un piano merveilleux, œuvre de William Morris, tout prêt à retentir sous les doigts de fées musiciennes, voici de très beaux livres précieux et chers. Un nabab y peut se procurer un luxe admirable, simple, de bon aloi. Le peuple n'y trouverait pas grand'chose. Si vous cherchez à retenir des noms nouveaux après ceux de William Morris et de Walter Crane, vous n'en trouverez guère. Les Préraphaélites n'ont pas eu une très brillante, une très nombreuse postérité, malgré qu'il y ait du talent chez M. Morgan ou Mme Anna Bell.

Y a-t-il donc échec ? Pas précisément ! Mais la beauté décorative telle que l'a créée William Morris — c'est un peu celle qui règne dans son admirable utopie des Nouvelles de Nulle part. Elle est ébauchée pour l'âge d'or du monde, pour la cité future, où chacun aura le droit à la beauté et pourra la détenir chez soi, sans avoir, au préalable, découvert un puits de pétrole, une mine d'or, ou avoir savamment organisé à son profit une catastrophe financière. Il n'y a guère en cet art de populaire, en fait, que les albums de Walter Crane ou de Greenaway et quelques papiers peints.

Est-ce à dire que la recherche a été stérile ? Certes, non ! Elle a été inspiratrice. Si les chefs-d'œuvre mobiliers d'un Morris sont forcément des objets de musée, ils sont innombrables ceux qui, s'inspirant de sa méthode, ont créé, dans le commerce anglais, des objets commodes, ingénieux et brillants. Morris a été obéi dans les minuties. On sait que Morris, pour qu'on sût qu'un meuble avait été entièrement construit de la main de l'artisan, ne détestait pas qu'il y demeurât quelque gaucherie, quelque imperfection, naïve et légère ! Eh bien ! ces imperfections, ces gaucheries, on est arrivé à les imiter dans le travail de la machine, tant est puissant un grand exemple, et malgré tout ce que l'art décoratif usuel des Anglais contient de toc, il est certain qu'il y existe, et de façon générale, une *manière*, qui est suffisamment dérivée du grand, du noble, du parfait style de Morris et de Crane, pour qu'il y ait un *style* anglais contemporain absolument reconnaissable, et, par la bonne digestion de ses éléments assimilés, devenu parfaitement autochtone.

Et c'est très bien. De même par l'effort de nos décorateurs se crée un style français que n'arrive point à étouffer notre amour de tout le passé Henri II, Louis XIII, Louis XV, Louis XVI, Louis-Philippe, etc... Il n'est que de durer. Les Anglais ont duré. Leur grand éclat ne vient que des Maîtres, mais il y a une influence qui est bienfaisante. Chez nous, il y a moins de maîtres et de moins grands, mais l'ensemble est plus puissant. Il faut compter que toute exposition est incomplète, et que les titres en sont toujours trop généraux. Je pense bien qu'au Pavillon de Marsan nous ne trouvons *pas* tout l'art décoratif

anglais, mais simplement celui des fidèles de William Morris et de Walter Crane, et c'est déjà quelque chose de très bien.

On a beaucoup loué la présentation de cette exposition, et on a eu raison. En cette matière de présentation, les Anglais se donnent toujours beaucoup de mal et paient de leur personne. J'ai vu à son exposition internationale M. Walter Crane perché sur une échelle et accrochant lui-même ses dessins. L'ordonnance simple de l'Exposition du pavillon de Marsan est fort belle; j'ai vu, dans un excellent article d'un de mes confrères, qu'on en louait l'ordonnance et précisait le caractère durable et presque pérennel obtenu par les organisateurs. Est-ce bien cet aspect qui est essentiel à obtenir pour une exposition destinée à durer quelques semaines? Rien de moins certain; en tout cas, tout ici se voit, sans fatigue et avec plaisir.

§

M. Picart le Doux expose chez Vildrac une très belle série de toiles, parmi lesquelles dés notations de Tunis. Des carrefours, des coins de souks, des cafés maures traités avec maîtrise ; la lumière y miroite sur les murs blancs, avec les variations les plus chaudes ; les types humains sont pittoresques, les atmosphères sont traitées avec soin et l'impression est des plus agréables. A côté des aspects indigènes de Tunis, l'artiste a donné des pages très intéressantes sur des points dépouillés de pittoresque local, comme le canal de la Goulette. Ce n'est point dans ces tâches ardues qu'il est le moins captivant. C'est un Tunis d'hiver et à la saison des pluies, que M. Picart le Doux nous a présenté. Il sera tout à fait intéressant qu'un coloriste aussi doué affronte l'Afrique d'été et nous en note les merveilleux ensoleillements. Telle quelle, cette exposition fait le plus grand honneur à M. Picart le Doux, qu'il faut considérer, parmi nos jeunes peintres, comme un des plus caractérisés et des plus éminents.

GUSTAVE KAHN.

CHRONIQUE DE BRUXELLES

Lucien Solvay : *Le Calvaire du Bonheur*. — Paul André : *Jean Mœrlooze, flamingant*. — Pierre Broodcoorens : *Histoires merveilleuses*. — Charles Morisseaux : *Anselme Ledoux*. — Jean de Bère : *Aux Rives du lac bleu*, Association des Ecrivains belges. — José Hennebicq : *Une Nuit à Ispahan*. — Jose Hennebicq : *Le Pardon*. — Paul Prist : *Les Prodigues*. — Oscar Six : *Myn Wonnig Land*. — Herman van Puymbrouck : *Het Hooglied*. — *La Société Nouvelle*. — *La Belgique artistique et littéraire*. — *Parlons bien*, couronné par l'Académie française.

En dépit de l'été, il n'a jamais paru plus de livres qu'à présent et la liste seule en remplirait la place dont je dispose ici. Aussi me bornerai-je à signaler les plus intéressants :

C'est d'abord **le Calvaire du Bonheur**, un roman amer, ultra-pessimiste, un livre encore plus satirique que romanesque, dû

à M. Lucien Solvay, excellent écrivain qui ne nous avait plus rien donné depuis longtemps. M. Solvay nous décrit avec beaucoup de verve, d'entrain et surtout de mordant et d'âpreté, certains milieux financiers, noceurs, théâtreux et journalistiques du Bruxelles contemporain, un Bruxelles qui ressemble de moins en moins, hélas ! à la capitale honnête, paisible, coquette, prospère et cordiale, sans faux luxe, sans américanisme et surtout sans goujaterie plus ou moins déguisée, que nous avons connue autrefois et dont l'atmosphère se retrouve dans quelques coins de romans de Lemonnier ou de Léopold Courouble. Dupes ou dupeurs, boursicotiers, agents de publicité, cabotins, plumitifs, politiciens de bas étage, courtisanes adultères : on ne rêve pas plus triste monde ! Les prétendus artistes et gens de lettres de ce roman nous font songer à ce mot terrible de Barbey d'Aurevilly qui, ayant assisté à un dîner d'écrivains, fut tellement écœuré par leurs conversations triviales ou abjectes qu'au milieu du repas il se leva en repoussant sa serviette et en s'écriant : « Allons manger avec les maçons ! » Mais M. Solvay fait vivre et même grouiller ce monde de jouisseurs égoïstes, roués et cupides avec infiniment de prestige et de talent. A sa profession et à son expérience de chroniqueur et de critique, une manière de juge et de confesseur du monde des arts et de la prese. M. Solvay doit peut-être sa tendance à nous peindre ces êtres et ces milieux sous leurs aspects les plus noirs et les plus fâcheux. Son personnage principal excite plus de pitié que de sympathie. Les meilleurs, lorsqu'ils nous prêchent l'espoir et l'illusion, le font en des termes ironiques qui nous rendraient plus tristes que jamais !

Dans **Jean Moerlooze flamingant**, M. Paul André nous raconte le ménage d'un Flamand et d'une Wallonne qui, momentanément désunis par nos misérables querelles linguistiques, — lesquelles, empressons-nous de le dire, ont peu d'écho dans les familles, — finissent par s'accorder et se chérir mieux que jamais. A mon avis, nos artistes et nos écrivains feraient chose sage en s'abstenant dans ce conflit. Mais cette réserve faite je constate que M. André a mis beaucoup de tact dans son œuvre, et en a esquivé de son mieux le péril tendancieux ou polémiste. Il met entre autres en scène un Flamingant grossier, hableur, intrigant, arriviste sans scrupules. Le type existe. Mais heureusement à l'état exceptionnel. Cela n'empêche que, pour faire œuvre tout à fait impartiale, M. Paul André aurait dû nous présenter le pendant non moins exact de ce triste personnage : le Wallingant. Disons toutefois à la décharge de celui-ci qu'il est la conséquence regrettable, mais logique des provocations, de l'intolérance et de la goujaterie du premier. Tel qu'il se présente, le roman de M. Paul André, abondant en jolis épisodes, en détails gracieux, bien composé et agréablement écrit, me semble le plus

réussi de ceux qu'il a signés. Je préfère les chapitres qui se passent en Wallonie à ceux qui se déroulent à Bruxelles.

J'aime beaucoup aussi les **Histoires Merveilleuses** de M. Pierre Broodcoorens, un lyrique, un passionné, un réaliste du meilleur aloi, un des « Jeunes » que Camille Lemonnier considérait à juste titre comme de sa race et de sa lignée. Ce recueil de proses brillantes et pittoresques a paru dans cette « Collection Junior » à laquelle nous devons déjà tant d'éditions ou de rééditions intéressantes de nos meilleurs auteurs, et dans laquelle paraîtra bientôt *le Sang Rouge des Flamands*, une paysannerie brutale et tragique, du même Broodcoorens, qui en accorda la primeur au *Peuple*, notre principal journal socialiste.

La « Collection Junior » a repris aussi **Anselme Ledoux**, le gentil, mais bien convenable et un tantinet édulcoré petit roman de mœurs militaires belges écrit par un garçon d'esprit, doublé d'un observateur avisé et d'un ironiste élégant, feu Charles Morisseaux, emporté à la fleur de l'âge et en plein épanouissement d'un talent nerveux et sympathique. Pour cette réimpression, M. Albert Giraud, qui fut l'ami et un des parrains littéraires du défunt, a écrit une préface alerte, mordante et chaleureuse de nature à assurer un regain de faveur à cette militairerie de demi-teinte.

L'Anthologie des Ecrivains belges de langue française s'est enrichie d'un volume d'extraits de l'œuvre si noble et si variée du poète Iwan Gilkin.

M. Jean de Bère, un autre délicat et profond poète dont je vous parlai déjà, vient de publier, à l'Association des Ecrivains Belges, un nouveau volume : **Aux Rives du Lac Bleu**, dans lequel son talent, trempé aux ardeurs d'une belle et fière conscience, s'est encore affiné, approfondi et élargi. Ses notes sont aussi plus variées. S'il hante les *Rives du Lac Bleu*, le jeune poète nous évoque aussi les sites de la Campine : il confesse la grâce et la morbidesse des unes comme la mélancolie plus austère des autres ; ailleurs, il se reporte aux visions de l'antiquité, ou bien il s'attendrit sur nos souffrances modernes, par exemple dans sa *Chanson des Miséreux*, qui compte parmi les meilleurs poèmes de ce volume.

A signaler encore deux petites pièces en un acte, **Une Nuit à Ispahan** et **Le Pardon**, de M. José Hennebicq, et **Les Prodigues**, un acte bien mené de M. Paul Prist, qui nous paraîtrait plus remarquable encore si M. André Gide n'avait antérieurement à peu près traité le même sujet avec le même dénouement dans son magistral *Retour de l'Enfant prodigue*.

Il me reste à recommander aux liseurs d'œuvres en langue flamande **Myn Wonnig Land**, un roman poétique et fleuri, tout parfumé de senteur agreste, par M. Oscar Six, et **Het Hooglied**,

adaptation dialoguée et scénique, d'un lyrisme digne de celui de l'original, du « Cantique des cantiques », par M. Herman Van Puymbrouck.

Dans ses *Libertynsche Liederen*, M. J. Israël De Haan, un poète, conteur et critique hollandais d'une réelle autorité, a transposé en vers quelques épisodes, quelques caractères et quelques situations de deux de mes ouvrages, *Escal Vigor* et *les Libertins d'Anvers*. Il ne m'appartient pas d'en faire l'éloge, mais votre critique des ouvrages néerlandais vous en reparlera sans doute un jour.

Dans **La Société Nouvelle** de mai on lira des pages posthumes d'Elie Reclus, *Confabulations* de M. Georges Rens, *l'Ossuaire*, une terrifiante impression romaine de M. W. G. R. Benedictus, une étude de M. Charles Chassé sur l'excellent poète Léon Bocquet, enfin le commencement d'un sérieux et savant essai de M. Jules Noël sur la question des langues, *Dans l'Ombre de Babel*.

La Vie Intellectuelle de mai publie un acte fantastique et troublant de M. Em. Cammaerts, *la Veillée de Noël*, qui fut représenté avec succès au théâtre d'Auteurs Belges. Dans le même numéro de cette revue, on trouvera de beaux vers de Fernand Mazade et d'excellents *Propos de littérature* de M. Georges Rency.

Dans **la Belgique artistique et littéraire**, M. Maurice des Ombiaux célèbre avec une verve, un souffle et une sympathie virile, une cordialité épique bien dignes du sujet, la bravoure et l'héroïsme de nos *Wallons à la Guerre de Trente ans*.

C'est avec plaisir et non sans une certaine fierté que nos écrivains de langue française ont appris que l'Académie française avait couronné **Parlons Bien** ! l'intéressant et savant ouvrage de M. G. O. d'Harvé (Georges Rens) dont je vous parlai autrefois. Cette distinction est d'autant plus flatteuse pour l'heureux auteur, que le prix Saintour, qui lui a été décerné, est le seul qui le soit à des ouvrages de lexicologie et de grammaire.

— GEORGES EEKHOUD.

LETTRES ANGLAISES

Documents romantiques. — Orlo Williams : *Vie de Bohême, A Patch of Romantic Paris*, 15 s., Martin Secker. — Lady Ritchie : *From the Porch*, 6 s., Smith Elder. — Lieutenant-Colonel Alsager Pollock : *In the Cockpit of Europe*, 6 s., Smith Elder. — John N. Raphael : *The Caillaux Drama*, 16 s., Max Goschen. — Memento.

Les nombreux travaux, si prématurément interrompus, de M. Léon Séché nous ont rendu familiers les temps romantiques. La masse de documents que l'infatigable activité de Léon Séché a mise au jour peut être complétée, et il est à souhaiter que sa tâche soit continuée par un érudit aussi enthousiaste et d'un flair aussi subtil. Il ne faut

pas oublier que c'est lui qui a publié les *Lettres inédites* d'Hortense Allart de Méritens à Sainte-Beuve ; la *Correspondance* d'Alfred de Musset ; les *Lettres d'Amour à Aimée d'Alton ;* la *Correspondance* de Sainte-Beuve avec M. et Mme Juste Olivier ; deux copieux volumes sur *Sainte-Beuve, son esprit, ses idées, ses mœurs ;* un *Lamartine de 1816 à 1830*, le Lamartine d'Elvire et des *Méditations ;* un *Alfred de Musset* d'après des documents inédits ; trois volumes consacrés à des *Muses Romantiques : Hortense Allart de Méritens*, *Madame d'Arbouville*, et *Delphine Gay* (Madame Emile de Girardin) ; le *Cénacle de la Muse Française* (1823-1827) ; la *Jeunesse dorée sous Louis-Philippe*, avec cinquante lettres d'Alfred Tattet à Guttinguer et à Arvers ; les *Amitiés de Lamartine*, qui, comme l'ouvrage suivant, devrait être continué ; le *Cénacle de Joseph Delorme*, 1827-1830, et *Alfred de Vigny*, deux volumes fourmillant de détails inédits. N'oublions pas, non plus, les autres ouvrages sur cette époque qui figurent aux éditions du *Mercure de France :* les deux volumes de Jules Troubat, *la Salle à manger de Sainte-Beuve* et *Un Coin de Littérature sous le Second Empire, Sainte-Beuve et Champfleury ;* la *Correspondance de Gérard de Nerval* publiée par M. Jules Marsan ; le *Romantisme Français*, de Pierre Lasserre ; *L'Aube romantique, Jules de Rességuier et ses amis*, Chateaubriand, Emile Deschamps, Sophie Gay, Mme de Girardin, Victor Hugo, Lamartine, Latouche, Sainte-Beuve, Soumet, Eugène Sue, Alfred de Vigny, etc., par Paul Lafond ; *Frédéric Chopin, sa vie et ses œuvres*, par Edouard Ganche ; *Victor Hugo à vingt ans*, par Pierre Dufay ; *La Presse Littéraire sous la Restauration*, 1815-1830, par Ch.-M. des Granges ; *La Vie intérieure de Lamartine*, d'après les souvenirs inédits de son plus intime ami J. M. Dargaud, et les travaux les plus récents, par Jean des Cognets ; *Les Pamphlets contre Victor Hugo*, réédités par M. Albert de Bersaucourt, et maintes études de M. Remy de Gourmont. C'est là toute une bibliothèque de documents précieux auxquels devront recourir les historiens futurs de la littérature au XIXe siècle.

Jusqu'à quel point Mr Orlo Williams a-t-il puisé à ces sources pour écrire sa **Vie de Bohême, a Patch of Romantic Paris**, il est difficile de l'établir, d'autant plus qu'il ne donne aucune indication d'emprunt, et nous supposerons qu'il s'est suffisamment familiarisé avec ces documents et ces travaux pour n'avoir point besoin de les citer. Il apparaît fort probable qu'il les connaît, et son livre eût été plus pauvre d'autant s'il les avait ignorés. En tous cas, Mr Williams s'est assimilé toute cette documentation assez intimement pour se représenter avec une précision pleine de pittoresque la vie de Bohême, telle que la menèrent les romantiques français ; il la dépeint, il la raconte comme de première main, au lieu de pro-

céder par citations, par assemblage de fragments plus ou moins disparates, et par là son livre se lit avec un plaisir que n'interrompt nul étalage d'érudition, que n'alourdit aucun bas de page chargé de notes.

§

C'est à Miss Rhoda Broughton que Lady Ritchie dédie le recueil de souvenirs auquel elle donne ce titre à double entente : **From the Porch**. Du seuil de la maison où elles abritent une calme et glorieuse vieillesse, elles peuvent l'une et l'autre contempler un passé que masquent des événements et des figures qui ont laissé leur trace dans la mémoire des hommes. Il y a bien près de cinquante ans que Miss Rhoda Broughton écrivit son premier roman ; alors, Newman venait de composer son *Dream of Gerontius*, Carlyle écrivait ses *Reminiscences*, Dickens publiait *l'Ami Commun*, et George Eliot *Silas Marner* et *Romola* ; tout le monde lisait les *Idylles du Roi* de Tennyson, Browning continuait *The Ring and the Book*, Herbert Spencer établissait ses *Principles of Biology*, Darwin poursuivait ses travaux et Stuart Mill philosophait ; dans les essais qu'il appela : *The Crown of Wild Olive*, Ruskin attaquait l'irréligion et l'immoralité de la société moderne, en même temps qu'il défendait dans le *Times* les jeunes adeptes de la fraternité préraphaélite, Rossetti, qui peignait et enfermait ses poèmes dans le cercueil de sa femme, William Morris, qui entreprenait de rénover le goût de son temps ; George Meredith publiait *Sandra Belloni* et *Rhoda Fleming* au milieu de l'indifférence du public que réveillait soudain le coup de tonnerre des *Poems and Ballads* de Swinburne. Et depuis ce fut un demi-siècle d'histoire palpitante ; la littérature anglaise s'enrichit de quelques chefs-d'œuvre et la science réalisa des miracles inimaginables. Lady Ritchie, qui est la fille du grand romancier W. M. Thackeray, débuta plus tôt encore, peu de temps avant la mort prématurée de l'immortel auteur de *Vanity Fair*. Du porche où elle jette un regard ému sur un passé si proche et si différent, Lady Ritchie relate d'une plume alerte et spirituelle des souvenirs intéressants, comme la fondation du *Cornhill Magazine* en 1860. De nos jours, les magazines s'adressent à la foule qui sait tout juste lire et on ne se préoccupe plus autant de la valeur littéraire de ce qu'on lui donne.

§

La guerre prochaine, si tant est que nous devions en subir les horreurs, a fait écrire bien des livres et c'est là en général une littérature d'assez piteuse qualité qui fait peu d'honneur aux militaires qui la pratiquent. Leur manque d'imagination n'a d'égal que l'étroitesse de leur vue. Pourtant, il faut bien savoir ce qu'on pense dans les milieux spéciaux sur les éventualités d'un conflit armé en-

tre les nations européennes qui se targuent à tout propos d'être au premier rang du progrès et de la civilisation. Il est des gens, sans doute, que les lauriers des Bulgares et des Albanais empêchent de dormir et qui rêvent uniquement de se couvrir de sang et de gloire en faisant usage enfin des engins innombrables que l'homme ne cesse d'inventer en prévision d'une destruction inéluctable de l'humanité. On parviendra ainsi, paraît-il, à l'affranchissement du monde, si l'on en croit Wells qui l'affirme dans *The World set free*. En général, les guerres ainsi imaginées commencent par des hostilités entre l'Allemagne et la France, et c'est le cas du livre que le lieutenant colonel Alsager Pollock intitule **In the Cockpit of Europe**. Les Allemands envahissent la Belgique pour tourner la ligne de défense française, et l'Angleterre envoie un corps pour soutenir l'armée française. De là, l'auteur imagine, sur le terrain même des opérations, des péripéties et des situations qui lui permettent de démontrer la valeur et l'utilité de l'infanterie montée. Une compagnie, sous les ordres d'un officier subalterne hardi et intelligent, accomplit des prouesses. Sans encombrer son récit de détails techniques rebutants, l'auteur résout habilement des problèmes de stratégie et de tactique et démontre l'importance de l'initiative individuelle dans les conditions du combat actuel. Les techniciens lui opposeraient sans doute maintes objections et critiques dont nous n'avons que faire ici. L'essentiel est que son livre offre une lecture captivante et que les aventures de son héros ne sont ni trop invraisemblables ni trop banales.

§

Avec une laborieuse célérité, Mr John N. Raphaël a composé et fait publier un livre dans lequel il expose, pour le public anglais, les faits de ce qu'il appelle **The Caillaux Drama**. Cet exposé est fait avec une remarquable intelligence et une stricte impartialité, ce qui est fort louable dans une question aussi délicate, d'où la passion politique est presque inséparable. La tâche n'était pas aussi facile qu'on pourrait le croire; dans toute cette affaire, il y a des choses qui sont inconcevables pour des Anglais. Jamais, en Angleterre, une campagne de presse n'aurait pris un tour si agressivement personnel, jamais on n'aurait songé à se servir de documents d'ordre purement privé; non seulement les lois s'y opposent, mais ce genre d'attaques répugne essentiellement à l'esprit chevaleresque de l'Anglais; d'autre part, un Anglais n'arrive pas à admettre que la presse puisse commenter une affaire soumise à la justice, préjuger du verdict, publier des pièces du procès; tout cela constitue le délit de *contempt of court*, qui est sévèrement puni. Pour un commentaire anodin paru dans son journal à propos d'une instance en divorce, notre ami Frank Harris a été récemment incarcéré pendant un mois dans des conditions fort dures. Quant à l'attitude du procureur Fabre,

c'est pour les Anglais le fait le plus scandaleux qu'on puisse imaginer. En Grande-Bretagne, les magistrats sont indépendants de toute ingérence politique, et de pareilles palinodies apparaissent particulièrement méprisables. Bref, la tâche de Mr John N. Raphaël comportait cette difficulté d'expliquer au public anglais une série de faits qui lui causent tous la plus extrême surprise, qui tous vont à l'encontre des habitudes et des mœurs anglaises; à ce point même, comme le remarque Mr Raphaël, que si les personnages du drame étaient Anglais, lui, auteur du livre, et son éditeur seraient immédiatement emprisonnés pour l'avoir écrit et publié. Aussi n'est-il pas étonnant que l'opinion anglaise soit nettement en faveur de Mme Caillaux. Tous les comptes-rendus du livre de Mr Raphaël le prouvent : dans *The Academy*, Sir William Bull, membre de la Chambre des communes, réprouve vivement « l'extraordinaire façon dont le juge d'instruction interroge l'inculpée et les témoins, accusant et condamnant à la fois, acceptant tous les racontars, et la presse qui commente quotidiennement ce qui est dit et fait; deux partis se forment, pour et contre la prisonnière, les politiciens et les journaux se joignent à la bagarre, et des gens viennent apporter d'insignifiants témoignages qui ne feraient pas fouetter un chien en Angleterre » . Dans *The New Weekly*, c'est W. L. George qui écrit : « Est-il surprenant que, dans des circonstances où il n'y a d'autre justice que celle qui s'achète, où rien ne peut protéger l'honneur d'une femme, sinon peut-être ses faveurs, Mme Caillaux ait décidé que le révolver était la seule façon de mettre fin à la persécution qu'on lui faisait subir, à elle et à son mari aussi ? J'ai la conviction qu'elle doit être acquittée; il y a toute raison de croire que l'acte n'a pas été prémédité. » On pourrait multiplier les citations de ce genre pour montrer que l'opinion anglaise a su démêler, dans cette affaire, tous les vilains dessous de corruption financière, de basse ambition qui ne recule devant aucune violence ni aucune infamie, de haine acharnée qui ne respecte ni l'honneur, ni l'amour, ni le patriotisme, et qu'elle a pris parti sans réserve pour la femme que rien ne protégeait plus contre l'acharnement des ennemis politiques de celui dont elle porte le nom. Est-il besoin de dire qu'en France, hors du Paris factice des boulevards, il est encore des gens, en grand nombre, qui partagent cette opinion ?

Memento. — Chaque trimestre, c'est une joie de recevoir *Poetry and Drama :* tout y est intéressant et la revue elle-même est si élégamment et artistiquement présentée qu'on la feuillette avec plaisir. La collaboration est brillante, spirituelle, vivante et combative avec courtoisie. Pour les amateurs de belles et bonnes publications, *Poetry and Drama* se recommande spécialement. Faute de la pouvoir commenter longuement, bornons-nous à mentionner les vers d'Anna Wickham, Maurice Hewlett, J. Gould Fiet-

cher, Francis Macnamara, un drame par Edward Storer ; une étude sur l'impressionnisme par Ford Madox Hueffer ; des chroniques et des bibliographies par Harold Monro, Edward Thomas, Gilbert Cannan, Leonard Inkster, T. E. Hulme, John Alford et la chronique française de T. S. Flint, qui renseigne exactement et de façon remarquablement complète sur le jeune mouvement poétique et littéraire de France.

Pour juillet, le *Cornhill Magazine* donne encore un poème inédit par Elizabett Barrett Browning, *The Atlantic Monthly*, un « satiric trifle, Hall marked », par John Galsworthy ; *Scribner's Magazine*, le compte-rendu de la découverte au Brésil d'une rivière inconnue par Théodore Roosevelt, avec de nombreuses et curieuses illustrations.

HENRY-D. DAVRAY.

LETTRES ESPAGNOLES

De la Philosophie Espagnole. — Miguel de Unamuno : *Del Sentimiento tragico de la vida en los hombres y en los pueblos ;* Madrid, Renacimiento, 3 p. 50.

Y a-t-il eu une **Philosophie Espagnole ?** Telle est la question qui se débattit passionnément, il y a une quarantaine d'années déjà, entre les Revilla et les Menendez Pelayo, au cours d'une polémique restée fameuse, bien que la rhétorique y eût pris la meilleure part. Telle est la question que reprenait tout récemment, à l'Ateneo de Madrid, J. Ortega y Gasset, en présentant à un auditoire d'élite Eugeni d'Ors. L'exposé dut être animé, cette fois, d'un esprit vraiment critique. Nous regrettons de n'avoir pu en bénéficier alors surtout que le dernier ouvrage d'Unamuno, l'aîné et l'ami de ces deux jeunes philosophes aux noms déjà illustres, vient redonner à un tel sujet une magnifique actualité.

De toute façon, il faut répondre à cette question, pour peu qu'on tienne à pénétrer le secret du destin de l'Espagne, et à comprendre l'amour profond qu'ont voué de tout temps, à celle-ci, les meilleurs esprits étrangers, séduits, plus encore que par sa littérature ou son art, par la race qui s'y exprimait. La réponse ne saurait intéresser ceux qui ne vont chercher en Espagne qu'un pittoresque souvent d'assez mauvais aloi. Mais les hispanophiles même, déjà plus raffinés, qui lui réclament des spectacles de violence ou de misère, des impressions d'art, de beaux thèmes à variations romantiques sur la mort et la volupté, se sont-ils toujours bien demandé pourquoi c'est en ce pays qu'ils viennent promener, de préférence, leurs mélancolies plus ou moins fardées, leurs méditations plus ou moins neuves ; pourquoi ils croient s'y imprégner, mieux qu'ailleurs, de ce qu'un peintre catalan de mes amis appelait, non sans hostilité, « ce goût de funérailles de l'Espagne », impression qui serait assez répugnante, en effet, si elle ne s'expliquait par quelque chose de plus noble et de plus haut, et n'était point comme l'indice matériel et tangible d'une

atmosphère métaphysique moins facilement accessible. Certes, tous s'accordent à reconnaître la valeur du réalisme castillan, la valeur aussi du mysticisme castillan, et quiconque parle de l'Espagne sait jouer fort dextrement de ces deux antithèses. Mais a-t-on étudié leurs rapports, et recherché si, au lieu de s'opposer, réalisme et mysticisme ne procéderaient pas d'un même état d'esprit; si le réalisme poussé à l'excès, comme il l'est de l'Archiprêtre de Hita et des romanciers picaresques à Pio-Baroja, n'en arrive pas à dépasser le réel, et si, inversement, le mysticisme ne semble point planer si fort au-dessus de la vie, que parce qu'il repose très fermement sur elle, et s'acharne à en atteindre jusqu'au tréfonds? Une fois bien établi que ces deux essentielles manifestations de l'âme espagnole aboutissent également à nous pénétrer de l'auguste sérieux de la vie, à réveiller en nous les éternelles inquiétudes d'esprit, on saisira mieux ce qu'est cette « maladie de l'Espagne » dont se disait atteint notre Flaubert : maladie qui ne s'explique point s'il n'y a une philosophie, je veux dire un sens de la vie, proprement espagnole, une réponse espagnole à la grande énigme humaine.

Et c'est ici que nous rencontrons Miguel de Unamuno : le magistral essai intitulé **Du Sentiment tragique de la vie dans les hommes et dans les peuples** n'est, en effet, que l'expression, clairement formulée, de cette philosophie profonde de la race, philosophie qui, pour avoir été imparfaitement dégagée jusqu'ici, n'en existait pas moins; c'est l'étude de la déformation imposée par le tempérament hispanique au catholicisme, ou, si l'on veut, l'étude du Quichottisme, vraie religion, vraie philosophie nationale, qu'Unamuno avait déjà cherché à définir dans sa singulière et puissante *Vie de Don Quichotte et de Sancho*. Son nouvel ouvrage vient à point pour démontrer qu'à côté de ces hispanismes pour snobs, que nous allions nous laisser entraîner à hiérarchiser, il est un hispanisme supérieur qui domine et la littérature et l'art, et les explique, qui constitue le fond permanent de la race, et dont seuls pourront avoir la clef les Espagnols ou les étrangers assez sérieux pour étudier de très près le catholicisme ibérique, si matériel à la fois et si élevé. Dans son *Eloge de la Fainéantise*, le même Unamuno ne nous a-t-il pas, déjà aussi, expliqué que si ses compatriotes ont fait une philosophie de la façon de tuer le temps — formule qui marque une position esthétique, ils se sont encore plus préoccupés de gagner l'éternité, — formule qui marque la position religieuse : « Et c'est que, ajoute-t-il, nous sautons de l'esthétique et de l'économique au religieux, par-dessus la logique et l'éthique; de l'art, à la religion. »

Pour l'auteur du *Sentiment Tragique*, le sujet et l'objet de toute philosophie est l'homme concret, en chair et en os, qui naît, souffre et meurt, animal affectif ou sentimental autant que raisonnable, et

non l'autre homme, l'homme abstrait des sociologues et des anthropologues, le ζωον πολιτικον d'Aristote, le Contractant Social de Rousseau, l'homo sapiens de Linné, un homme sans sexe ni patrie, une idée enfin, c'est-à-dire un non-homme. Notre façon de comprendre — ou de ne pas comprendre — le monde et la vie a sa source dans notre sentiment de la vie même. La philosophie est un produit humain, de chaque philosophe, et ce dernier, qu'il le veuille ou non, ne philosophe point avec la raison seule, mais avec la volonté, le sentiment... C'est l'homme en chair et en os qui philosophe, et il le fait pour quelque chose de plus que philosopher, pour vivre. « Ainsi l'homme Kant, homme de cœur et de tête, c'est-à-dire homme, reconstruit avec le cœur ce qu'il avait abattu avec la tête. Après avoir pulvérisé par son analyse les preuves traditionnelles de l'existence de Dieu, du Dieu aristotélique, abstrait, le Dieu qui correspond au ζωον πολιτικον, il se met à reconstruire Dieu, mais le Dieu de la conscience, l'auteur de l'Ordre moral, le Dieu luthérien enfin... Car c'était un homme fort préoccupé de l'unique problème vital, le problème de notre destin individuel. L'homme Kant ne se résignait pas à mourir tout entier. Et c'est pour cela qu'il fit ce saut, le saut immortel de l'une à l'autre Critique. »

Or, cet immortel désir d'immortalité, cette bataille de l'homme pour se sauver, pour concilier les nécessités intellectuelles avec les affectives, c'est là ce qu'Unamuno définit le Sentiment tragique de la vie, sentiment qui entraîne après lui toute une philosophie plus ou moins formulée, plus ou moins consciente, la détermine plutôt qu'il n'en procède, bien qu'ensuite, comme il est naturel, elle réagisse à son tour sur lui, pour le corroborer. Ce sentiment s'incarne en des hommes tels que Marc-Aurèle, Augustin, Pascal, Rousseau, *Obermann*, Leopardi, Kierkegaard, Nietzsche, Unamuno enfin, dont la vie aussi bien que la pensée viennent à nouveau nous le représenter avec une saisissante netteté jusqu'à ce jour insoupçonnée : à cet homme qui, au même temps et sans trêve, s'est fait intelligence contre son cœur, cœur contre sa raison, il appartenait de fonder, sur cette inquiétude, restée le plus souvent latente, toute une neuve philosophie.

Dans la première partie, proprement critique, de l'Essai, l'auteur étudie les manifestations diverses que prend en chacun de nous cette anxiété de se survivre, cette faim d'immortalité personnelle. Il démontre que cet « effort par lequel nous tendons à persévérer indéfiniment en notre être propre », qui constitue, selon Spinoza, notre essence même, est la base affective de toute connaissance, et le point de départ intime de toute philosophie vraiment humaine, comme de toute religion. Après avoir critiqué les principales solutions données par les philosophes au problème, il examine la solution catho-

lique dans le chapitre intitulé « l'Essence du Catholicisme », chapitre admirable de science exégétique, de profondeur, de liberté qui n'exclut pas une vénération passionnée.

La mort de l'homme parfait, du Christ, fut la suprême révélation, préparée par les processus religieux judaïque et hellénique, de la mort, celle de l'homme qui ne devait pas mourir et mourut. Toute la christologie s'est formée autour du dogme de la résurrection du Christ, garantie de la résurrection et de l'immortalité de chaque croyant. Malgré les apparences dues à la déviation éthique du dogme proprement religieux, la rédemption eut pour fin de nous sauver de la mort plutôt que du péché, ou de celui-ci en tant qu'il implique celle-là. Le Christ athanasien, le vrai Christ catholique, n'est pas le cosmologique, ni même l'éthique, c'est l'éternisateur, le déificateur, le religieux. Qu'importe si, dès lors, « la dogmatique, selon Harnack, se sépara pour toujours de la pensée claire et des concepts démontrables, et s'accoutuma à l'irrationnel ». C'est qu'elle se rapprochait de la vie qui est contrarationnelle et opposée à la pensée claire. Et pour s'affirmer, le vital a créé, en se servant du rationnel, son ennemi, toute une construction dogmatique, et l'Eglise la défend contre le rationalisme, le protestantisme, le modernisme : elle défend la vie.

Mais, hélas ! la raison attaque, et la foi, c'est-à-dire la vie, qui ne se sent pas en sûreté sans elle, a dû pactiser avec elle. De là les tragiques contradictions et les déchirements de conscience ; de là les tentatives faites par le catholicisme, au cours des âges, pour se concilier l'appui de son ennemie : il a voulu rationaliser la foi, faire de la religion théologie, donner pour base à la croyance vitale une philosophie aristotélico-néoplatonique stoïque de XIII[e] siècle ! Et il ne s'agit plus de faire accepter le seul dogme, mais encore son interprétation médiévale et thomiste ! d'où le danger : forcer à trop croire, ou plutôt non, à vouloir croire avec la raison, et non avec la vie. On trouve ici, il est vrai, la foi des mystiques qui, comme sainte Thérèse, ne veulent pas se servir de théologie, car le catholicisme oscille entre la mystique, expérience intime du Dieu vivant dans le Christ, et le rationalisme qu'il combat ; mais le danger de la mystique peut être d'absorber en Dieu notre personnalité, ce qui ne satisfait pas à l'instinct vital. Il y a aussi la foi du charbonnier ; mais n'est pas charbonnier qui veut. Bref, la solution catholique du problème de l'immortalité de l'âme individuelle satisfait à la volonté, et partant à la vie ; mais non à la raison ; et celle-ci a ses exigences non moins impérieuses.

Cela vu, Unamuno aborde la solution rationaliste ou scientifique du problème. Et le dernier chapitre de la première partie nous montre, dès le titre, que c'est « dissolution rationnelle » qu'il faut dire. « Il paraît difficile, dit le maître du phénoménalisme rationaliste,

Hume, de prouver à la pure lumière de la raison l'immortalité de l'âme. Les arguments en sa faveur dérivent communément de topiques métaphysiques. C'est en realité l'Evangile, l'Evangile seul, qui vient éclairer de sa lumière la vie et l'immortalité. » C'est là nier la rationalité de la croyance vitale. Or, malgré l'effort de Kant, l'affirmation sceptique de Hume reste sur pied : il n'est pas de preuves rationnelles, empiriques, de l'immortalité ; il en est même du contraire, et toutes les inventions prétendues rationnelles ou logiques à l'appui de notre faim d'immortalité ne sont qu'avocasserie pure. Il faut en dire autant des inventions rationalistes — plus ou moins rationnelles — grâce auxquelles, depuis les stoïciens, on a tenté de chercher une consolation dans la vérité rationnelle et de convaincre l'homme qu'il y a des motifs d'agir, alors même que la conscience humaine serait appelée à disparaître. La vérité rationnelle et la vie, nos nécessités logiques et nos nécessités affectives et volitives sont en opposition. Le vital est irrationnel, et le rationnel antivital, parce que la raison est essentiellement sceptique. La dissolution rationnelle, en effet, aboutit à fondre la raison même dans le plus parfait scepticisme, dans le phénoménalisme de Hume ou le contingentialisme absolu de Stuart Mill, à détruire la valeur immédiate ou absolue des concepts de vérité et de nécessité : le scepticisme est le triomphe suprême de la raison raisonnante.

Ainsi, ni le sentiment ne parvient à faire de la consolation la vérité, ni la raison à faire de la vérité une consolation, à donner une finalité et un excitant à la vie. Et la raison, procédant sur la vérité, sur le concept même de réalité, arrive à s'abîmer dans un profond scepticisme. Mais voici qu'au fond de cet abîme le scepticisme rationnel et le désespoir vital se rencontrent face à face, et de leur embrassement tragique naît la sainte, la douce, la libératrice incertitude, notre suprême consolation, source de vie, d'une vie sérieuse et terrible : c'est sur cette incertitude même, mais incertitude passionnée, que le désespoir du sentiment vital doit fonder son espérance. La vie, qui se défend, cherchait le faible de la raison ou de la science, destructrice du concept de personnalité : elle l'a trouvé dans le scepticisme, et ce n'est qu'à la condition de s'attacher à cette épave qu'elle peut tenter de se sauver. Toute position d'accord étant impossible entre les puissances de raison et les puissances de sentiment, entre l'instinct de connaître et l'instinct de vivre, ou plutôt de survivre, il faut accepter l'inconciliable conflit comme tel, vivre de cette guerre même, en faire la condition de notre vie spirituelle.

Unamuno vient ainsi de retracer le douloureux processus de la pensée humaine, histoire d'une lutte entre la raison et la vie ou la foi, ces deux ennemis qui ne se peuvent soutenir l'un sans l'autre, l'irrationnel voulant être rationalisé, et la raison ne pouvant opérer

que sur l'irrationnel, se soutenir que sur de la foi, sur de la vie ; il vient d'établir la position pratique où la critique développée dans la première partie peut amener quiconque ne veut renoncer ni à la vie ni à la raison, mais œuvrer entre ces deux meules contraires qui nous broient l'âme. Après quoi, dans le reste de l'Essai, le maître s'efforce à montrer comment ce sentiment tragique de notre destin, ce désespoir religieux, qui est, plus ou moins voilé, le fond même de la conscience des individus et des peuples cultivés d'aujourd'hui, cultivés, c'est-à-dire indemnes et de stupidité intellectuelle et de stupidité affective, comment, dis-je, ce sentiment peut devenir une source d'action et de labeur humain, de solidarité et jusque de progrès. Pour agir efficacement et moralement, il n'est besoin, selon lui, d'aucune des deux certitudes, ni de celle de la foi, ni de celle de la raison, ni moins encore d'esquiver le problème ou de le déformer par un idéalisme hypocrite : l'incertitude même, telle qu'il l'a définie, et la douleur qu'elle entraîne, et la lutte acharnée, encore qu'infructueuse, pour en sortir, suffisent à cimenter notre morale.

C'est de ce point de vue qu'Unamuno va maintenant envisager notre position en face de Dieu, — ce Dieu qu'il faut créer à notre usage, s'il n'existe pas — définir la foi, foi à base d'incertitude, — la douleur et l'amour, dire le rôle de la volonté, dont on devine assez l'importance dans une éthique ainsi forgée. Nous ne le suivrons plus ici. Aussi bien nous avertit-il lui-même que cette doctrine n'est pas sortie de sa raison, mais de sa vie, quoique, pour la rendre accessible, il lui ait fallu, dans une certaine mesure, la rationaliser ; il nous prévient de ne plus chercher, dans ce champ de contradictions où il va entrer, des arguments scientifiques, des considérations logiques, des *raisons*, et qu'il ne prétend pas donner pour de la philosophie ce qui n'est sans doute que poésie, mythologie en tout cas, comme celle où Platon s'égare, après avoir aussi, dans *Phédon*, discuté de l'immortalité. De même que Galilée, adressant au duc de Toscane son livre sur le Mouvement de la terre, déclare le tenir pour « une poésie ou un songe », « un caprice mathématique », ainsi, dans cet Essai, par crainte aussi de l'Inquisition, mais de celle d'aujourd'hui, *la scientifique*, l'auteur présente la pensée jaillie du plus profond de lui-même comme « une construction pseudo-philosophique, prétendue mystique, dilettantesque, où il y a de tout, sauf de l'*objectivité*, et de la *méthode... scientifique*. » Mais il n'en lance pas moins, contre la pédanterie spécialiste, la philosophie des professionnels de la philosophie, la théologie des théologiens, contre ce qu'il y a de plus stagnant, un nouvel *Eppur si muove*. Il va être permis à tous, en France, d'applaudir ou de contredire au cri de foi du génial et déconcertant recteur de cette Université de Salamanque, qui s'appela elle-même, arrogamment, « *omnium scientiarum prin-*

ceps», et que Carlyle nommera plus tard « forteresse de l'ignorance ». J'apprends en effet que *Le Sentiment Tragique*, déjà traduit en italien depuis l'annonce que je faisais du livre en avril dernier, va bientôt voir le jour dans notre langue. Le groupe des admirateurs français d'Unamuno pourra ainsi s'accroître de tous les hommes de bonne foi qui ont souffert de l'inquiétude dépeinte par lui en termes si saisissants et si sincères.

En tout cas, le vitalisme anti-intellectualiste du maître espagnol, qui n'a rien du tâtonnant pragmatisme à la mode, bien que celui-ci puisse tirer parti de ses conclusions, ne manquera pas de susciter les disputes des connaisseurs. N'étant pas de ces derniers, j'ai simplement tenté ici l'esquisse du livre, sans en pouvoir, hélas! rendre l'accent forcené, ni animer ce trop sec et si incomplet exposé des continuels éclairs de pensée qui donnent à l'ouvrage sa lumière et sa force. Mais comment rendre un livre qui ne fait que couronner, splendidement, une pensée exprimée déjà en tant d'œuvres diverses : essais comme la *Vie de Don Quichotte et de Sancho*, première ébauche, en somme, de cette philosophie tout espagnole, toute quichottesque ; romans, comme *Amour* et *Pédagogie ;* poèmes, comme ce *Rosaire de Sonnets lyriques*, qui ont déjà de l'Essai sur le sentiment la pensée forte et neuve, tandis que ce dernier semble tenir d'eux la spontanéité et le rythme intime ? Oui, comment rendre tout cela, sans dire la vie dont cette œuvre n'est que l'aboutissement ? Vie étrange d'un solitaire qui aime à couper de longs recueillements par les plus fougueuses polémiques ; d'un tout puissant dialecticien armé d'une science extraordinaire et qui hait le scientisme d'un poète qui a frayé des voies nouvelles à une lyrique aussi fatiguée que la castillane ; mi-croyant fanatique, mi-athée désolé, qui incarne en même temps la plus pure tradition espagnole, anti-protestante, anti-renaissante, anti-révolutionnaire, et la plus audacieuse liberté d'esprit ; homme si contradictoire et si un, l'homme Unamuno enfin, tout simplement, comme il dirait un homme en chair et en os.

MARCEL ROBIN.

LA VIE ANECDOTIQUE

Le restaurateur poète et le cordonnier philosophe.— *Fantômas*. — La lutte contre la vaccination.

M'étant rencontré naguère avec Michel Pons, **le restaurateur poète** qui eut, à une élection académique, la voix de Maurice Barrès, il m'invita à aller le visiter. Et quelques jours après cette rencontre, j'arrivai au *Bouillon Michel Pons*, rue des Moulins, vers 5 heures de l'après-midi.

Une femme à cheveux blancs et très avenante de visage me dit

que le patron était au premier étage où je montai par un petit escalier en spirale.

Là, dans une salle basse, en compagnie de son ami, **le cordonnier-philosophe** André Gayet, Michel Pons collait, à la lueur d'un bec de gaz, les coupures de journaux relatives à son dernier livre de vers : *les Chants d'un déraciné.*

Michel Pons est un homme dans la force de l'âge, il est brun, pas très grand, mais large d'épaules et bien campé sur ses jambes. Il s'enthousiasme facilement et rit encore plus volontiers, accompagnant ses récits de gestes à mains fermées.

Son ami, le cordonnier-philosophe, présente avec lui un contraste frappant. Il est très grand et très mince, ce qui, malgré ses cheveux blancs, lui laisse l'air très jeune. Son visage est plein de tranquillité. Un strabisme assez prononcé donne à son regard je ne sais quoi de lointain et de mystérieux. Il parle rarement et toujours avec bon sens, et, tandis qu'il écoute, on comprend qu'il suppute la valeur de ce qu'il entend, cependant qu'il s'efforce de juger son interlocuteur avec bienveillance. Ses vêtements, très propres, sont ceux d'un artisan, mais sa taille et sa tenue leur confèrent une véritable élégance. Il m'a rappelé aussitôt un de mes amis auquel il ressemble beaucoup, René Dalize, le plus ancien de mes camarades.

Après les présentations, j'examinai avec mes deux confrères les coupures que venait de coller Michel, Pons. Ensuite, je vis toutes celles qu'il avait reçues précédemment, et elles sont très nombreuses.

Rien n'excite tant la curiosité qu'un homme de métier ayant des préoccupations intellectuelles. Et la réunion chez Michel Pons des qualités du poète et de celles du restaurateur a étonné jusqu'en Australie. On l'a interviewé plus fréquemment que M. Edmond Rostand et sa photographie a été publiée presque aussi souvent que celle d'une grande actrice.

Je vis au demeurant que Michel Pons et André Gayet, faisant grand cas de la publicité, s'occupaient avec beaucoup d'application de celle qui pouvait être faite autour de leur nom.

« Quand on croit que, par ses écrits, on rend service aux hommes, me dit le cordonnier-philosophe, n'est-il pas légitime de ne négliger aucun moyen de les atteindre ? »

Plus tard, un grand rousseau très éveillé et d'une figure agréable, qui me fit penser à l'aîné des frères du petit Poucet, arriva et, se jetant au cou d'André Gayet, l'embrassa sur les deux joues. C'était son fils, apprenti pâtissier.

« Il veut être cuisinier, dit le philosophe, et j'ai pensé qu'il lui fallait d'abord apprendre la pâtisserie... J'ai des relations du côté de la cuisine et s'il pouvait devenir un grand cuisinier, rival

de Carême ou d'Escoffier, son sort serait certainement enviable. »

Je vis ainsi que ce brave homme, plein de raison, au lieu de pousser son fils hors de sa condition, voulait lui donner, dans cette condition même, le moyen d'acquérir une situation importante.

Quant à Michel Pons, oubliant la destinée de son nouveau livre, il interrogeait son ami, lui demandant s'il avait fait le service de son volume, *la Théorie du succès*, à tel ou tel personnage utile. Il lui donnait encore des conseils sur les démarches qu'il fallait faire et je sus qu'après s'être occupé personnellement de l'édition de ce livre il avait fait lui-même mainte démarche en sa faveur, comme il avait écrit plusieurs articles pour le vanter.

Et, lorsque je quittai ces deux amis, tenant *les Chants d'un déraciné* sous le bras, j'ouvris *la Théorie du succès* et me mis à fredonner la chanson provençale citée par Mistral :

A la fontaine de Nîmes
Il y a un petit savetier
Qui tous le jour chante
En faisant ses souliers.
Et si toujours il chante,
Il ne chante pas pour nous ;
Il chante pour sa mie
Qui est auprès de lui.

§

La lecture de **Fantômas**, de Pierre Souvestre et de Marcel Allain, est en ce moment fort à la mode dans plusieurs milieux littéraires et artistiques.

Cet extraordinaire roman, plein de vie et d'imagination, écrit n'importe comment, mais avec beaucoup de pittoresque, a trouvé, grâce à la vogue que lui a conférée le cinéma, un public cultivé qui se passionne pour les aventures du policier Juve, du journaliste Fandor, de Lady Beltham, etc., etc.

La lecture des romans populaires d'imagination et d'aventures est une occupation poétique du plus haut intérêt. Pour ma part, je m'y suis toujours livré par à-coups, mais complètement, huit, dix jours de suite. Ce sont même, je crois, à peu près les seuls livres que j'aie bien lus et j'ai eu le plaisir de rencontrer nombre de bons esprits qui partageaient ce goût avec moi.

Le grand Elémir Bourges, qui a dévoué une grande partie de sa vie à la lecture des livres les plus sérieux, les plus difficiles à lire, et que peu de gens lisent, se récrée parfois en lisant des romans d'imagination. Le merveilleux Dumas père, le poétique Paul Féval, inventeur de chansons imprévues et touchantes comme celles que nous a conservées le riche folklore de la Bretagne, les épopées popu-

laires américaines : *Nick Carter* et *Buffalo Bill*, ces deux éloges de l'énergie contre lesquels s'élèvent bien mal à propos certains moralistes, n'ont pas de secrets pour lui...

Bismarck lisait Gaboriau. Vincent Muselli lit *William Tharp*.

Fantômas est, au point de vue imaginatif, une des œuvres les plus riches qui existent. Les descriptions y sont presque toujours exactes et, plus tard ce sera, pour l'argot contemporain, une mine de documents inappréciables.

§

La vaccination est-elle utile ou dangereuse? C'est une question qui préoccupe beaucoup de gens dans différents pays, mais pas en France, où je crois que l'on n'a pas encore mené de campagne contre le vaccin.

En Angleterre, au contraire, **la lutte contre la vaccination** a donné lieu à toute une littérature comportant tous les genres, du roman jusqu'à la chansonnette, du sermon jusqu'à l'allocution après banquet.

L'ouvrage anglais le plus célèbre sur ce sujet est dû à Wallace, contemporain et continuateur de Darwin ; il parut en 1898 et est intitulé : *La Vaccination est une désillusion et son obligation pénale un crime*.

L'Allemagne, le Danemark, l'Italie, etc., sont aussi, en ce moment même, le théâtre de luttes violentes contre la vaccination.

J'ai connu un jeune auteur dramatique, dont on parla un moment à cause d'une pièce sur la vieillesse (j'en ai oublié le titre). Lui s'appelait Auguste Achaume ; c'était un grand voyageur et, avant de bien le connaître, je le rencontrai plusieurs fois dans des villes que je visitais...

Il promena longtemps dans Paris une pièce contre la vaccine, mais aucun théâtre ne voulut la prendre. Elle était cependant bien émouvante et aurait surpris les spectateurs.

GUILLAUME APOLLINAIRE.

PUBLICATIONS RÉCENTES

Esotérisme

Bref exposé de la philosophie cosmique; Drubay. » »

Georges Meunier : *Les Montreurs d'Esprits* ; Nourry. 5 »

Histoire

Octave Beuve : *L'Invasion de 1814-1815 en Champagne* ; Berger-Levrault. 6 »

Albéric Cahuet : *Napoléon délivré* ; Emile-Paul. 5 50

Arthur Chuquet : *Dumouriez*. Avec 8 pl. h. t. ; Hachette. 7 50

Georges Dauville : *Francfort-1871, Saverne-1914* ; Paris-Revue. 3 50

Henri Welschinger : *La Protestation de l'Alsace-Lorraine les 17 février et 1er mars 1871 à Bordeaux*. Avec 1 pl. h. t. ; 2 fac-similés et la carte des exigences de la Prusse ; Berger-Levrault. 1 »

Littérature

Léon Bloy : *Je m'accuse...;* Bibl. des lettres françaises. 3 50
Léon Blum : *Stendhal et le Beylisme;* Ollendorff. 3 50
Louise Bodin : *Les petites Provinciales;* Crès. 3 50
Francis Carco : *Charles-Henry Hirsch.* Avec un portrait et un autographe; Sansot. 1 »
Genina Clapier : *L'Espagne légendaire;* Louis-Michaud. 3 50
Maurice Donnay : *Alfred de Musset;* Hachette. 3 50
Eugène Figuière : *Petit bréviaire de la Femme;* Figuière. 0 60
Eugène Figuière : *Petit bréviaire de la Jeune Fille.* Ill. de Domin; Figuière. 0 60
Harlor : *Léopold Lacour.* Avec un portrait, un autographe et une bibliographie; Sansot. 1 »
Pierre Martino : *Stendhal;* Soc. franç. d'Imp. et de Libr. 3 50
Mémoires pour servir à la vie de M. de Voltaire, écrits par lui-même; Conard. 5 »
Marie-Louise Néron : *Notes et impressions d'une Parisienne;* Lemerre. 3 50
Jeanne Peyrabon : *Prélude.* S. n. d'édit. » »
Ernest Renan : *Fragments intimes et romanesques;* Calmann-Lévy. 3 50
Ernest Seillière : *Le Romantisme des réalistes : Gustave Flaubert;* Plon. 3 50
Paul Souday : *Les Livres du Temps,* 2e série ; Emile-Paul. 3 50
Ernest Tisserand : *Mon Pays;* Bibl. des Marges. 3 50
Comte Elie Tolstoï : *Tolstoï, souvenirs d'un de ses fils.* Trad. du russe par Mad. Lincout Saint-Jean et Denis Roche; Calmann-Lévy. 3 50

Pédagogie

Floris Delattre : *La Culture par l'anglais.* Préface d'Emile Legouis; Didier. 3 50

Philosophie

D. Draghicesco : *L'Idéal créateur;* Alcan. 7 50
F. Pillon : *L'Année philosophique,* 1913, Alcan. 5 »

Poésie

Louis Alotte : *Le Néant du Passé;* Ficker. » »
Henri Bouvelet : *Poésies;* Fasquelle. 3 50
Paul Claudel : *Deux poèmes d'été;* Nouv. Revue franç. 3 50
E.-L. Dulhom-Noguès : *La première Gerbe.* Préface de Hugues Lapaire; A. Girard. 3 50
Henri Gelly : *Glanes;* Sansot. 3 »
Gaston Habrekorn : *Les Sacrilèges;* Figuière. 3 50
Léon Hiélard : *Images et Fétus;* Sansot. 3 50
René Jouglet : *La Conquête;* Grasset. 3 50

Publications d'Art

Vélasquez, l'œuvre du maître en 256 reprod.; Hachette. 12 »

Questions médicales

Dr F. de Vésian : *Cure de l'arthritisme par l'alimentation et la culture physique;* Maloine. 1 50

Questions militaires

Cap. Tanera : *Souvenirs anecdotiques d'un officier d'ordonnance allemand, 1870-1871.* Trad. par P. Bachelard. Préface du gén. Cherfils. Berger-Levrault. 3 50

Questions religieuses

Salomon Reinach : *Orpheus;* A. Picard. 3 50

Roman

Jean Azaïs : *Histoires impossibles;* Edit. Presse française. 3 50
René Bazin : *Gingolph l'abandonné;* Calmann-Lévy. 3 50
Binet-Valmer : *La Passion;* Ollendorff. 3 50
J. Cantel : *Myriam et Joshua.* Illust. de Jacques Cantel; Ambert. 3 50
Yves de Constantin : *La Folle de Pont-Aven;* Presse française. 3 50
Yves de Constantin : *Paysan;* Edit. Presse française. 3 50

Pierre Custot : *Chichinette et Cie* ; L'Edition. 3 50
Charles Derennes : *Nique et ses cousines* ; Michaud. 3 50
Georges Dolley : *Mimes parisiens* ; Figuière. 3 50
Suzanne Gaudion : *Mone* ; Plon. 3 50
Gyp : *Les Poires*. Illustr. de Nam ; Mignot. 0 50
Myriam Harry : *La Petite fille de Jérusalem*. Préface de M. Jules Lemaître ; Fayard. 3 50
André Lafon : *La Maison sur la rive* ; Perrin. 3 50
Eveline Le Maire : *La Méprise de Colette* ; Plon. 3 50
Marcel L'Herbier : *Au Jardin des jeux secrets* ; Sansot. 5 »
Gabriel Maurière : *Plus fort que l'amour* ; Calmann-Lévy. 3 50
Henri de Régnier : *Romaine Mirmault* ; Mercure de France. 3 50
J. d'Or Sinclair : *Deux Yeux* ; Préface de M. Camille Mauclair ; Grasset. 3 50
Une femme curieuse : *Le Journal de Marinette* ; L'Edition. 3 50
Pierre Wolff : *La Baronne de Portejoie* ; Flammarion. 3 50

Sciences

Etienne Rabaud : *La Tératogenèse*. Avec 98 fig. dans le texte ; Douin. » »

Sociologie

Marguerite de la Fosse : *Pour être Heureuse* ; Jouve. 1 50

Théâtre

Arthur Meyer : *Ce qu'il faut taire*, pièce ornée de 7 grav., précédée d'un avant-propos et d'une préface d'Adolphe Brisson ; Plon. 2 50
Victor-Emile Michelet : *La Possédée*, tragédie en 2 actes, en vers ; Figuière. 2 »
Marie Thiéry : *Jouons une pièce* ; Colin. 3 50

Varia

Annuaire illustré des Maisons de Santé, guide de tous les Etablissements médicaux et de retraites privés ou publics, français et étrangers ; Paris, 11, rue Servandoni.

Voyages

Paul Adam : *Les Visages du Brésil* ; Lafitte. 3 50
Marcel Lami : *Terres d'héroïsme et de volupté* ; Michaud. 3 50

MERCVRE.

ÉCHOS

Mort de Louis Denise. — Une lettre de Mme Jeanne Doin. — Madame de Condorcet oubliée par les féministes. — Fêtes littéraires franco-britanniques. — Le secret du bonheur. — L'Origine du sonnet d'Arvers. — Ex libris... sed non amicorum. — En mémoire de Max Waller. — Publications du *Mercure de France*. — Le sottisier universel.

Mort de Louis Denise. — La mort vient une fois encore d'atteindre cruellement le *Mercure de France*, en touchant l'un de ses onze fondateurs. Le mardi 1er juillet, Louis Denise décédait presque subitement, à l'âge de 51 ans. Vers 1883, au sortir du régiment, il faisait partie d'un groupe de jeunes hommes de lettres et d'artistes, où je l'avais amené, qui se réunissait tantôt au « Soleil d'or », tantôt chez « Clarisse », une taverne alsacienne de la rue Jacob, et qui se composait entre autres de Albert Samain, Alfred Vallette, Georges Auriol, Raymond Bonheur, Antony Mars, Edouard Dubus, Léon Riotor. C'est alors qu'avec quelques-uns de nous il se rendait parfois aux soirées du « Chat Noir », où il se lia avec Camille de Sainte-Croix et Germain Nouveau. A mesure qu'il se répandait, il sentait venir à

lui quelques sympathies sincères qui lui demeurèrent fidèles, bien qu'il crût devoir, plus tard, se retirer en quelque sorte des milieux artistiques et renoncer à toute ambition littéraire. Il publia peu, et ce que l'on sait de ses productions, en tant que vers et articles de critique, est épars dans *le Chat Noir*, *le Scapin*, *l'Artiste* et le *Mercure de France*. Ceux qui connurent bien Louis Denise et furent à même d'apprécier ses qualités d'âme et de cœur ne peuvent qu'aimer ses poésies, où ils retrouvent, avec son souci de la perfection, son ironie, assez parente de Laforgue, revêtement d'une richesse sentimentale qui était le vrai fonds de sa nature, mais qu'une pudeur exquise lui faisait céler.

En 1893, il fit paraître un petit ouvrage : *la Merveilleuse Doxologie du Lapidaire*, écrit dans la foi catholique et que J.-K. Huysmans, expert en la matière, goûta toujours particulièrement pour son sens aigu et profond de la symbolique. On a de lui, publiée en 1903, une *Bibliographie historique et iconographique du Jardin des Plantes* et, en collaboration avec M. Francisque Vial : *Idées et doctrines littéraires du XVIIe siècle et du XVIIIe siècle*. Il prit une grande part de collaboration à l'établissement du *Catalogue général des livres imprimés de la Bibliothèque Nationale*, et en rédigea particulièrement les articles *Buffon*, *Calderon*, *Cervantès*, *César*, *Descartes*. Il fonda et rédigea la *Revue française d'Ornithologie*.

A la nouvelle de sa mort, M. Remy de Gourmont lui consacra dans *la France* ces quelques lignes de souvenirs émus :

> Un poète vient de mourir qui ne fit jamais parler de lui, hors d'un cercle, mais qui n'y était pas moins considéré comme l'égal des meilleurs. Ce cercle étant le noyau primitif du *Mercure de France*, cela a tout de même son importance littéraire. Il n'avait jamais recueilli ses vers en volume, et sa seule œuvre imprimée fut une fantaisie mystique (si ces deux mots vont ensemble) sur les pierres précieuses et leur symbolisme. Evidemment cette petite chose ne réclamait pas la gloire et se passait de la célébrité, mais elle vint à son heure dans un milieu où elle était goûtée. Contradiction des poètes ! En même temps qu'il écrivait ce précieux petit traité de *la Merveilleuse Doxologie du lapidaire*, il fréquentait le « Chat Noir », se posait en admirateur de Chéret et des premiers impressionnistes, vantait le cirque aux dépens du théâtre, semblait destiné à une pure existence d'art. Ce fut la vie familiale qui s'empara de lui et le dévora. Il se maria et eut cinq filles. Très croyant et homme de devoir, il se laissa faire, accepta la tâche imprévue, se voua aux obscurs travaux du bibliothécaire. C'est aspirant à ces fonctions que je le rencontrai dans un des couloirs de la Bibliothèque Nationale. Il me dit : « Nous allons fonder une petite revue, voulez-vous en être ? » Je ne savais guère où écrire, j'acceptai. C'était *le Mercure de France*, qui devait avoir une si forte influence sur ma destinée, en achevant de me révéler à moi-même. Ce poète était Louis Denise. Je ne pouvais l'oublier au moment qu'il disparaît.

C'est, en effet, à Louis Denise que le *Mercure de France* doit la fortune de compter M. Remy de Gourmont parmi ses fondateurs. — PAUL MORISSE.

§

Une lettre de Mme Jeanne Doin.

3 juillet 1914.

Monsieur le Directeur,

Je relève, dans l'article sur Redon, paru avant-hier, une erreur de nom. Janot (page 6) n'a aucune signification. Il s'agit de Janmot, élève d'Ingres, peintre mystique, d'origine lyonnaise, et qui, à ses moments perdus, était écrivain et poète. M. Anatole France a parlé de lui incidemment en contant, naguère, aux lecteurs du *Temps*, la brève destinée de Saint-Cyr

de Bayssac (ou Beissac), et, plus récemment, M. Maurice Denis lui a consacré quelques pages dans ses *Théories*.

D'autre part, je déplore que le typographe, méconnaissant le genre cependant nettement féminin du prénom *Madeleine*, ait imposé à Mme Lemaire l'abréviation réservée en général au sexe fort.

Enfin, j'ai eu connaissance dernièrement, — trop tard pour le mentionner dans le courant de mon article, — d'un *Catalogue* de l'œuvre gravé de Redon, édité il y a quelques mois par la « Société pour l'Etude de la gravure française », et signé par M. André Mellerio. Je le signale aux amateurs.

Je vous prie d'agréer, monsieur le Directeur, l'assurance de mes sentiments dévoués.

JEANNE DOIN.

§

Madame de Condorcet oubliée par les féministes.— On a beaucoup parlé de Condorcet et peu de sa femme. Les suffragettes qui sont allées enguirlander la statue du philosophe en répandant sur lui des trésors d'éloquence ont presque fait le silence sur son épouse.

Cependant. Sophie de Grouchy, marquise de Condorcet, n'était pas une femme insignifiante. Nos féministes, dans la rapide esquisse qu'elles ont tracée d'elle, se sont plu à nous la montrer compagne effacée, cœur aimant et fidèle à la foi conjugale. Hé là ! il n'en fut pas tout à fait ainsi ! Et Condorcet, de dix-neuf ans son aîné, dut compter avec elle.

Elle passait pour la plus belle personne de son temps. Spirituelle et courageuse autant que bonne et sensible, elle avait au repos, disait-on, l'air rêveur des femmes qui ont cueilli la pervenche avec Jean-Jacques. Mais sous cet air rêveur brûlait un cœur ardent.

Pendant les premières années de son mariage, Mme de Condorcet se contenta de tenir un salon qui devint tout de suite un salon considérable et entra en rivalité avec celui de Mme de Staël. Celui-ci représentait l'idée libérale, la Monarchie constitutionnelle; celui-là la libre-pensée et la République. Ce fut, entre ces deux salons, une lutte d'influences qui ne cessa jamais. Quant aux deux femmes, elles se détestaient cordialement. L'attitude de la jeune Mme de Condorcet n'était pas pour faire oublier les diatribes de Condorcet envers Necker. Mme de Staël se vengea en publiant à son tour quelques lignes virulentes contre le philosophe.

Bientôt il ne suffit plus à Mme de Condorcet de régner sur son salon. Jalouse de la gloire de Mme de Staël, elle voulut écrire. On a d'elle une traduction élégante de la *Théorie des sentiments* d'Adam Smith. Condorcet, indulgent et très épris, laissait faire. Peu après, elle écrivit *Les Lettres sur la Sympathie*, un bien joli titre ! Cependant l'aimable Bas-bleu recevait les compliments d'une foule d'adorateurs. Elle était poursuivie des hommages publics d'Anacharsis Cloots, le fanatique révolutionnaire, qui se plaisait à la désigner comme la « Vénus lycéenne ». Condorcet, philosophe, laissait dire. Déjà le conventionnel Garat avait reçu d'elle discrètement quelques menues faveurs.

Lorsque Condorcet mourut, en 1794, le ménage était séparé depuix dix mois. Proscrit par la Convention, Condorcet, pour échapper à la Terreur,

s'était réfugié chez ses amis Verney, rue Servandoni. Il s'y cacha pendant huit mois, tandis que sa femme habitait dans une petite maison d'Auteuil et, privée de tous ses biens, en était réduite à venir chaque matin, rue Saint-Honoré, dans une arrière-boutique de lingerie, dessiner des portraits. La marquise de Condorcet, qui avait alors trente ans à peine, s'y rendait à pied d'Auteuil, tenant dans ses bras un petit enfant qu'elle chérissait et dont elle ne voulait à aucun instant se séparer. La jeune femme travaillait tout le jour. Les portraits n'étaient pas fameux, mais l'industrie du portrait était alors fort productive. Sous la menace de la mort, on faisait reproduire son image afin de laisser un souvenir aux siens. Le soir venu, la marquise regagnait Auteuil, tenant toujours dans ses bras le petit enfant mystérieux caché sous ses voiles.

Cependant Condorcet, pour ne pas exposer ses amis à la rigueur du décret portant la peine de mort contre les hôtes des députés mis hors la loi, quitta son asile de la rue Servandoni. Errant dans la campagne, autour de Paris, non pas à Auteuil, mais à Clamart, réduit à se cacher dans les carrières, il vint, un soir, mourant de faim, frapper à la porte de ses amis Suart, qui habitaient Fontenay-aux-Roses. Mme Suart avait été jadis en rivalité de salon avec Mme de Condorcet. Se souvint-elle ? Eut-elle peur ? Quoi qu'il en soit, elle n'ouvrit pas sa porte au proscrit, qui s'en alla se trahir dans un cabaret de Clamart, où la faim l'avait contraint d'entrer, en exhibant un portefeuille beaucoup trop élégant pour son extérieur misérable ; il fut arrêté, conduit à Bourg-la-Reine et jeté dans un cachot. On sait comment on l'y trouva mort, le lendemain, 28 mars 1794, du poison dont il s'était muni pour éviter l'échafaud.

La jeune veuve se consola vite. « Elle avait perdu la foi avant son mariage, écrit M. Victor du Bled, elle perdit sa pudeur après la mort de son mari, lui donnant gaillardement pour successeurs (du côté gauche) Baudelaire, Mailla-Garat, Fauriel, au point d'installer chez elle ses trop intimes amis... » Au surplus, tout en affichant ses amants, elle gardait la mémoire de son époux, dont elle publiait les œuvres en 21 volumes, non sans publicité, se montrant ainsi la première veuve d'écrivain digne de ce nom.

Dans le choix de ses amants, elle marquait son souci de perpétuer le souvenir du philosophe. Garat était le continuateur des théories de Condorcet. Il partageait même ses idées féministes. Seulement il les pratiquait à sa manière. « L'amant de Mme de Condorcet, conte Mlle Marcelle de Santa Coloma, garda jusqu'à la fin des manières galantes, une faconde quasi éloquente et l'ambition d'être aimé pour lui-même. On ne pouvait le présenter à une femme sans qu'il s'écriât, quoiqu'il fût presque aveugle : « Ah ! qu'elle est belle ! » Un jour qu'il poussait cette exclamation en croisant, dans l'escalier, une vieille fille d'une incontestable laideur, il tomba et roula jusqu'à la dernière marche sans avoir d'autre préoccupation dans sa chute que d'empêcher sa perruque, noire comme du jais et à mèches raides et tombantes, de quitter son chef. »

Sous le Consulat, Mme de Condorcet, rentrée en possession de ses biens, rouvrit son salon plus brillant que jamais et plus que jamais en rivalité avec celui de Mme de Staël. En 1802, les deux principaux centres d'opposition au Premier Consul étaient ces deux salons : l'un monarchiste, l'autre républicain, et tous deux puissants. Beaucoup d'hommes politiques et de

lettres les fréquentaient également. Avec Fauriel et Mailla-Garat, qui en étaient les familiers, on y voyait Benjamin Constant, Lemercier, Andrieux.

Vers la fin de sa vie, Mme de Condorcet quitta Paris et s'installa à la Maisonnette, près d'Acosta. Là elle continuait à recevoir. Guizot venait fréquemment chez elle pour travailler sans distraction et, dit la chronique, il arrivait chaque fois avec six ou sept cents volumes. Elle mourut en 1822, à l'âge de 58 ans.

Avait-elle exercé une influence sur Condorcet, inspirateur du féminisme moderne ? C'est plus que probable. Son esprit, sa beauté, sa jeunesse ne purent que donner au philosophe, plus âgé qu'elle de vingt ans, une idée flatteuse et extrêmement agréable des femmes. Il faut donc regretter que les organisations de la manifestation en l'honneur de Condorcet n'aient pas associé avec plus d'éclat au nom de l'époux celui de l'épouse. C'eût été aussi du féminisme, cela, et du bon...

§

Fêtes littéraires franco-britanniques. — Le premier et le second groupe d'excursionnistes français se sont réunis à Londres, le 30 juin dernier, en un banquet que leur offrait le gouvernement britannique au Savoy Hôtel. L'honorable M. Samuel, membre du Parlement, M. d'Estournelles de Constant, sénateur, M. Van der Velde, député belge, M. J.-H. Rosny aîné, qui fut salué par une ovation enthousiaste, prirent tour à tour la parole.

Le lendemain, tandis que le premier groupe, dont nous avons donné précédemment la liste, rentrait en France, le second gagnait le pays de Galles, puis la Cornouailles et l'île de Wight. Voici quelle était sa composition : MM. Eugène Brieux, de l'Académie française, Armand Dayot, directeur de *l'Art et les Artistes*, Pierre Leroy-Beaulieu, de *l'Economiste français*, Eugène Montfort, directeur des *Marges*, Boll, directeur du *Journal d'Alsace-Lorraine*, Raoul Barth d'*Excelsior*, Henri Mazel, du *Mercure de France*, Alfred Monprofit, de *la Renaissance*, Firmin Roz, de la *Revue bleue*, Montabré, de *l'Intransigeant*, Georges Besson, directeur des *Cahiers d'aujourd'hui*, André Chevrillon, Henri Cain, Henri Malo, Firmin Van den Bosch, etc.

§

Le Secret du bonheur. — C'est un livre à coins arrondis, comme la chambre à coucher idéale dont l'auteur donne la description page 68. Il porte ce titre : *Conseils à ma petite-fille. Pour être heureuse*, par Marguerite de la Fosse. Pour n'être pas la petite-fille de Mme de la Fosse, on est tout de même curieux de savoir de quoi il retourne, on ouvre la brochure, et on lit :

Pour être heureuse, il faut vouloir l'être; il faut développer sa volonté; par elle on obtient santé physique et santé morale.

On possède la santé physique par une alimentation rationnelle; une respiration parfaite; la vie naturelle au grand air ; les bains, les exercices de gymnastique, les sports.

La santé morale, qui dépend de la santé physique, est faite de simplicité, d'amour du devoir, de travail, de bonté.

Aimons la vie simple, sobre et naturelle, soyons contentes de notre sort, accomplissons notre devoir, soyons bonnes, travaillons, nous serons heureuses.

Plus brièvement : « Le bonheur, c'est d'être heureux », disait quelqu'un. Mais Mme de la Fosse entre volontiers dans des détails matériels.

La couleur des vêtements n'est pas non plus indifférente. Ils doivent être clairs l'été ; le blanc, étant mauvais conducteur de la chaleur, sera préféré ; mais, en hiver, on choisira des couleurs plus foncées, quoique les couleurs claires agissent favorablement sur le caractère et sur la santé.

Et voici la composition de l'habillement indispensable à toute jeune fille soucieuse de son bonheur.

1° Chemise en pur fil de lin ajourée, ou en grosse toile. La chemise sera échancrée, sans manches, et descendra aux genoux ;
2° Ceinture abdominale élastique, avec jarretelles. Soutien-gorge si l'on est un peu forte ;
3° Pantalon-jupon-cache-soutien-gorge d'une seule pièce, léger l'été, plus chaud l'hiver ;
4° Bas de coton ou de fil, retenus par les jarretelles de la ceinture ;
5° Chaussures faites au pied, souples, découvertes le plus possible, à talons plats, à bouts arrondis.
Toutes les fois qu'il sera possible, on marchera les pieds nus.
Pas de corset, pas de col serré, pas de jarretières, rien qui serre. Un « corset de muscles », obtenu par les frictions et les sports, dispensera la jeune fille de l'instrument de torture appelé corset, gênera moins, fera une taille plus naturelle et sera plus économique ;
6° Toilette claire, simple, élégante, de belle qualité, de confection soignée. Le choix de la meilleure qualité est une économie. On ne doit acheter que l'argent en poche ;
7° On ne portera que des chapeaux légers, ne serrant pas la tête.

Le pantalon-jupon-cache-soutien-gorge est à retenir.

En ce qui concerne l'habitation, la chambre à coucher devra être exposée au sud-est (avec un lit en fer dont la tête sera placée au nord, les pieds au sud, pour qu'il soit traversé par le courant magnétique) ; le cabinet de toilette au nord-est ; la salle à manger au sud-ouest ; la cuisine au nord-ouest ; le jardin au sud.

Reste la question de W.-C., que l'auteur aborde franchement :

Malgré certains inconvénients, il est préférable d'avoir les W.-C. dans un endroit un peu retiré du jardin, à l'abri, pourtant à proximité de la maison.
On établira un siège mobile, percé d'une lunette, et soutenu par quatre pieds ; au-dessous un seau. Chaque fois qu'on se servira des W.-C., les matières seront recouvertes de terre sèche, ou de cendre de bois, et le seau sera vidé dans le trou à fumier, lorsqu'il sera à peu près plein. Ce sera un excellent engrais pour le jardin.
On peut établir aussi un siège avec une cuvette en porcelaine et récipient d'eau communiquant par un large tuyau au trou à fumier. Ou bien encore installer des W.-C. ordinaires. Les uns ou les autres doivent être d'une scrupuleuse propreté.

Vous le voyez, Mme de la Fosse a pensé à tout, même aux W.-C. ordinaires (?). Elle est allée plus loin encore :

Si la famille est nombreuse, on surélèvera la maison ; il est toujours préférable de vivre en famille.

Voilà résolus en deux mots le secret de la repopulation et celui du bonheur : surélever la maison. C'est simple. Mais il fallait y songer.

Pour être heureuse aurait séduit Bouvard et Pécuchet. On les voit très bien installant un siège mobile soutenu par quatre pieds... et surélevant la maison !

§

L'Origine du sonnet d'Arvers. — Pailleron a fait précéder sa pièce *La Souris* d'une dédicace en vers à Mademoiselle X..., et cette dédicace est très évidemment inspirée par le célèbre sonnet d'Arvers. La différence de la forme y fait ressortir l'identité de la pensée, la parenté de sentiment et d'expression. Mais il n'y a pas que Pailleron qui ait pris son bien où il l'a trouvé, et il semble bien que le sonnet d'Arvers ne soit pas plus original que la dédicace de *La Souris*. Ne serait-ce pas aux quatrains qui suivent que nous serions redevables du sonnet qui inspira Pailleron?

Est-il tourment plus rigoureux
Que de brûler pour une belle
Et n'oser déclarer ses feux ?
Hélas ! Tel est mon sort affreux !

Quoique je sois tendre et fidèle,
L'espoir, qui, des plus malheureux,
Adoucit la peine mortelle,
Ne saurait me flatter comme eux.

Et ma contrainte est si cruelle
Que celle vers qui vont mes vœux
Lira ce récit amoureux
Sans savoir qu'il est fait pour elle.

Ces quatrains se trouvent dans un petit volume intitulé *Poésies de Cocquard*, chez François Desventes, éditeur, Dijon, 1744.

§

Ex libris... sed non amicorum. — Gœthe connut aussi la joie des livres prêtés et jamais rendus. Ses hautes fonctions ni sa renommée ne le mettaient à l'abri des emprunts ; elles suscitaient au contraire des amateurs de souvenirs au nombre même de ses amis et familiers. On en a retrouvé la preuve dans un numéro de la petite feuille officielle hebdomadaire de Weimar de l'année 1815. Faute de pouvoir récupérer ses volumes, et sans doute aussi pour s'éviter l'ennui des réclamations, il recourt à l'insertion impersonnelle suivante :

« La révision de la Bibliothèque de M. le conseiller secret von Gœthe ayant fait constater l'absence de plusieurs ouvrages, toutes les personnes qui ont reçu des livres de cette bibliothèque sont instamment priées de les rapporter au plus tôt dans la maison Gœthe. »

C'est laconique et indirect à souhait. L'histoire ne dit pas si les personnes visées s'exécutèrent.

§

En mémoire de Max Waller. — Le poète Max Waller, fondateur de la « Jeune Belgique », a maintenant son monument dans le square Ambiorix, à Bruxelles. Ce monument, élevé par souscription publique, sera inauguré ce mois-ci, à l'occasion des fêtes nationales. Œuvre de M. Victor Rousseau pour la sculpture et de M. Van Eck pour l'architecture, il se compose d'un socle surmonté d'une figure et portant en médaillon le profil de Max Waller.

§

Publications du « Mercure de France »

ROMAINE MIRMAULT, roman, par Henri de Régnier. Vol. in-18, 3.50 (31 japon à 15 fr.; 25 chine à 12 fr.; 139 hollande à 10 fr.)

§

Le Sottisier universel.

Il y a quelques jours, la jeune Serra, âgée de douze ans, se plaignait à sa fille qu'elle était l'objet de tentatives inavouables de la part du sieur Giron, menuisier, chez qui la fillette était placée comme servante. — *Le Journal*, 24 mai.

Elle se sentit prise de douleurs, et on dut la transporter à l'hôpital de la Pitié, où elle accoucha avant terme d'un fœtus de deux mois. — *Le Journal*, 5 juin.

Celui-ci ne va pas se mettre dans le mauvais cas de nettoyer la maison qu'il vient d'occuper des rats qui y sont installés. J'ai dit requins tout à l'heure ? Peu importe, il s'agit toujours de rongeurs. — *Mercure de France*, 16 juin.

Cette réponse, par trop commode, ne donna pas à juste raison satisfaction au propriétaire du restaurant, qui fit appeler les gendarmes. Ceux-ci furent mis en état d'arrestation et enfermés provisoirement à la chambre de sûreté de la brigade. — *La Petite Gironde*, 30 juin.

Mme George Sand, née Aurore Dudevant. — *Gil Blas*, 26 juin.

Ce roman facile est écrit avec une inégalité de plume déconcertante. Là où il est bon, il est excellent. Mais il est franchement pire quand il est mauvais. — *Gil Blas*, 29 juin.

Or, pendant que le remords fouaillait de son bec de vautour les entrailles d'une épouse impulsive, Puma en son gîte songeait. — *Gil Blas*, 20 juin.

Ces glorieux invalides, ces monstres sans entrailles que le suffrage électoral envoie croasser dans les marais du Palais-Bourbon... — *Gil Blas*, 24 juin.

Pour elle, il était une sorte d'horloge bien au point qui dort, s'habille, travaille et mange selon la norme d'un engrenage exact — *Gil Blas*, 17 juin.

Elle trouva dans ses entrailles les vers qu'il fallait pour consoler cette légitime douleur. — *Gil Blas*, 3 juillet.

Coquilles et drôleries.

Dans toute l'histoire d'Espagne, traversée de tant d'éclairs magnifiques et de sursauts après l'échec, il n'y aura peut-être pas de témoignage plus pissant de la grandeur de cette nation... — *Paris-Midi*, 15 juin.

Je ne songeais plus à *Macbeth*, lorsque Jules Claretie me confia qu'il voulait, après *Sherlock*, après *Otello*, donner une nouvelle œuvre de Shakespeare. — *Le Temps*, 22 mai.

Cette fois, c'est *le Barbier de Séville* que nous annonce le programme. Mlle Gilhou, gentille Rosine, baise un tout, tout petit peu. — *Le Télégramme de Toulouse*, 5 juillet.

MERCVRE.

Le Gérant : A. VALLETTE

Poitiers. — Imp. du MERCVRE DE FRANCE (G. ROY), 7, rue Victor-Hugo.

Le Livre d'occasion

PREMIÈRES ÉDITIONS DE MARCEL SCHWOB

Marcel Schwob avait beaucoup d'amis et, ce qui n'est pas commun, tous étaient ses admirateurs. Mais quiconque ne pouvait goûter ce qu'il y avait de rare et d'exquis dans sa pensée. Erudit sans pesanteur, frondeur sans fanatisme, poète avec délice, ses livres nous montrent un visage mobile, divers et insaisissable. Sa personnalité si forte et si fine a été vivement appréciée par un certain nombre de délicats. Personne, jusqu'à présent, n'a pu la louer comme elle le mérite.

Les amis de Marcel Schwob entourent avec raison ses œuvres d'un zèle pieux et en collectionnent soigneusement les éditions originales.

Son premier ouvrage, *Cœur double*, Paris, Ollendorff, 1891, s'est vendu 40 francs.

Les *Mimes*, Paris, Mercure de France, 1893, valent 50 francs l'exemplaire sur Hollande et 45 francs l'exemplaire sur Japon.

Le Roi au masque d'or, Paris, Ollendorff, 1893, est estimé 160 fr. l'exemplaire sur Hollande.

L'exemplaire sur Japon de *Le Livre de Monelle*, Paris, Léon Chailley, 1894, vaut 95 francs, alors que le Hollande de *Moll Flanders*, Paris, Ollendorff, 1895, vaut 120 francs.

Un des cinq exemplaires sur papier du Japon de *Annabella* et *Giovanni*, Paris, Mercure de France, 1895, s'est vendu 35 francs, tandis que *Vies ima ginaires*, Paris, Charpentier et Fa quelle, 1896, valent 22 fr. l'exemplai sur papier simple et 100 francs l'exem plaire sur Hollande.

La Croisade des enfants, Paris Mercure de France, 1896, vaut de 30 40 fr. l'exemplaire sur papier ordi naire et les *Mœurs des Diurnales* Traité de Journalisme, Paris, Mercur de France, 1903, se vendent 60 fran l'exemplaire sur papier de Chine 50 francs l'exemplaire sur papier d Hollande.

Enfin un des 9 exemplaires sur pa pier de Hollande de *Spicilège*, Paris Mercure de France, 1896, in-12, a é chaudement disputé par des amateu passionnés. Il s'est vendu 165 franc

On peut dire sans trop s'avancer qu ce sera un des livres que son heureu propriétaire relira maintes fois apr l'avoir lu.

FIRMIN TILLET.

PETITES ANNONCES

1 fr. la ligne de 45 lettres ou signe espaces compris. Minimum 2 lignes. L insertions sont payables d'avance. Manda poste au nom du Mercure de Franc *26, rue de Condé, Paris.*

OFFRES

G. Beranger, 40, rue de Vaugirar Paris-VIe.

Deux premières années (complètes) de *Nouvelle Revue Française.*
G. Vanor : L'art symboliste.
Plowert : Petit glossaire symboliste.
Moréas : Les Premières armes du symb lisme.

DEMANDES

Dermée, 17, rue Berthollet, Paris V

Roger Milès : Comment discerner les sty du VIIIe au XIXe siècle.
G. Riat : Courbet (Floury).

OFFICIERS MINISTÉRIELS

Ces annonces sont exclusivement reçues par M. Claude, 6, rue Vivienne.

Vente au Palais, le 29 juillet 1914, à 2 heures.
1er lot : Maison à Paris, **RUE LAPEYRÈRE, 6.** M. à pr. : 50.000 fr. — 2e lot : Maison à Paris, **R. CHAMPIONNET,** 11 *bis*. M. à p. : 100.000 fr. — 3e lot : Maison à Paris, **Rue du POTEAU,** 68 *bis*. Mise à prix : 100.000 fr. — 4e lot : Constructions et droit au bail, r. du Poteau, 1. M. à pr. : 10.000 fr. — 5e lot : Maison au **BLANC-MESNIL** (Seine-et-Oise), r. Voltaire. M. à pr. : 8.000 fr. — 6e, 7e, 8e, lots : Terrains au Blanc-Mesnil, rues Voltaire et de l'Union. M. à pr. : 2.500 fr. ; 2.700 fr. ; 1.300 fr. ; 1.250 fr. S'adr. à Me Norgeot, avoué, 4, rue Tiquetonne ; Mes Thielland, Bertrand, Joly, avoués et à Me Chauffriat, not. à Pantin.

MONTMORENCY Belle propriété, 216, route de St-Leu, et Terrain à bâtir contigu. A adj., dim. 19 juillet, 2 h., ét. Me Dupont, notaire à Montmorency, en 2 lots, fac. réun. Mise à prix : 80.000 fr. et 15.000 fr.

Vente au Palais, à Paris, le 29 Juillet 1914, 2 h., en 2 lot : 1o : **PROPRIÉTÉ à IVRY-SUR-SEINE,** 5, rue du Parc. Cont. : 20.349 m. env. ; 2o : Fonds de Commerce de **FABRICANT DE CHOCOLAT** et Confiserie y exploité. M. à p. : 900.000 f. S'adresser à Mes Beaugé, avoué, 6, rue de Trévise ; Cortot, Demoreuil, de Forges et Delihu, avoués, Maciet et Faroux, notaires.

VENTE au Palais de Justice, à Paris, le mercredi 29 juillet : Propriété à Paris (20e arrt) **CITÉ PELLEPORT, Nos 4 A 14.** Cont. : 1.592 m. env. Revenu : 4.000 fr. M. à pr. : 45.000 fr. S'adr. à Mes Paul Barbu, Nauche, Alphonse Chartier, avoués ; Desforges, not. à Paris.

HOTEL, 16, r. Eug.-Delacroix. Cont. : 420 m. Libre. M. à p. : 120.000 f. Adj. chez ..., 21 juil., Me Cottin, not., 6, r. Royale.

VENTE, Palais, 22 juillet 1914, à 2 heures.
PROPRIÉTÉ A USAGE INDUSTRIEL A MONTROUGE, 9, rue Auber, et le FONDS de COMMERCE de **FONDERIE DE BRONZE** exploité. Contenance : 460 m. 90 env. Mise à prix : ...000 francs. (Marchandises en plus à dire d'expert). S'adresser : Mes Beauvais et Bertrand, avoués, M. Gaubert, syndic.

VENTE au Palais, le 30 juillet 1914, à 2 heures.
IMMEUBLE DE RAPPORT, sis rue Eugène-Besançon, 2, à **BOIS-COLOMBES.** Cont. : 240 mètres. Rapport brut : environ 9.000 francs. Mise à prix : 75.000 francs. S'adresser à Henri ...rand, avoué, 16, place Vendôme, Paris.

Vente, Palais de Justice, Paris, jeudi 23 juillet 1914, à deux h., en un seul lot :
MAISON à Paris, **18, RUE GAUTHEY.** M. à pr. : 70.059 fr. ... net env. : 5.905 fr. S'adresser à Mes de Biéville, ...ffotte, Julliard, av. ; Sabot, not., Paris.

NOGENT.-s.-M. 3 Propr. dans l'Ile de Beauté, nos 14, 15, 13. Loués par bail. Conten. : 768, 697, 429 m. M. à pr. : 10.000 ; 7.000 ; 4.000 francs. Adj., 21 juillet. S'adresser, not., Mes Danré, à Quincy-Ségny ; Ditte et Théret, 24, boul. Saint-Denis, Paris.

VILLE DE PARIS

A adj. sur 1 ench., ch. des not., Paris, 28 juillet 1914.
3 TERRAINS d'ANGLES, r. BEAUBOURG. Surf. 188m ; 238m ; 221m env. M. à pr. : 550f et 500f le m. S'adr. Mes Delorme et Mahot de la Quérantonnais, 14, r. Pyramides, *dép. ench.*

Etude de Me Chastaing, avoué à Senlis. **Vente** sur licitation au Trib. civil de Senlis, le lundi 27 juillet 1914, à deux heures du soir, en 7 lots, **PROPRIÉTÉ A NANTEUIL** le Haudouin. Mise à prix : 50.000 francs ; **MAISON A NANTEUIL,** Rue de la Couture, 105. M. à pr. 1.000 fr. ; **MAISON,** à Nanteuil, avenue gare, M. à pr. : 5.000 fr. ; **DOMAINE** de l'Aventure à **ROZIÈRES.** M. à pr. : 100.000 fr. ; **UN BOIS A ROZIÈRES,** Mise à prix 60.000 fr. ; Un pré à Nanteuil. Mise à prix : 3.000 fr. ; Un marché de terre à **ORMOY-LE-DAVIEN,** Lévignen et Bargny. M. à pr. : 53.000 fr. S'ad. p. rens. à Mes Chastaing et Savary, avoués à Senlis ; Me Brouillaud, not. à Paris, rue St-Martin, no 323, et au greffe du Tribunal civil de Senlis.

VENTE au Palais, le mercredi 29 juillet 1914, à 2 heures, 6 lots. — 1o PROPRIÉTÉ DITE
CHATEAU DU CROCQ, sise en la commune de Colombiers, canton d'Alençon (Orne), comprenant : le Haras du Buff (contenant 28 ha. 46 ares 04 ca. Revenu possible 10.000 francs) ; la ferme du Crocq (cont. 54 h. 14 a. 52 c. Revenu : 4.060 francs 89 ; la ferme du Plessis (cont. 57 h. 10 a. 32 c. Revenu 3.454 fr.) ; Un bois taillis (contenant 3 h. 76 a. 90 c.) ; des chemins particuliers (contenant 2 h. 17 a. 42 c.) ; droit de chasse (loué 300 fr.). M. à pr. 200.000 fr. ; 2o Terre dite de Buchy, sise commune de Fosseuse, canton de Méru, arrondissement de Beauvais (Oise). Cont. 99 a. 02 c. louée 72 f. 30 M. à p. : 1.400 f. ; 3o **TERRAIN A NEUILLY-**sur-Seine, rue Chartran (côté des numéros pairs), à l'angle de la rue du Château. Contenance 172 m. env. Mise à prix : 8.000 fr. ; 4o **TERRAIN** a Neuilly-sur-Seine, r. du Château, no 16, et rue Chartran numéro 15 présumé (à l'angle de ces 2 rues). Cce 369 m. 95. M. à p. : 40.000 fr. ; 5o **TERRAIN** à Neuilly-sur-Seine, rue Chartran numéros 3, 5 et 7 présumé. Cce 902 m. 53. M. à p. : 90.000 fr. ; 6o Terrain à Neuilly-sur-Seine, avenue du Roule, 140 présumé et rue Chartran, no 2 présumé à l'angle de ces 2 rues. Contenance : 452 m. 89 c.). Mise à prix 70.000 fr. S'ad. Me Plaignaud, avoué à Paris, 14, rue des Pyramides ; Me de Forges, avoué ; Mes Crémery et Vallée, notaires ; Mes Cabot et Dufresne, not. à ... notaire à Méru ; M. ... archit...

BULLETIN FINANCIER

L'application de la taxe de 5 o/o sur les coupons de valeurs et fonds étrangers a été faite la première fois ce mois-ci, modifiant ainsi l'échelle de leur taux de capitalisation; elle a peut-être contribué pour une petite part à assurer au nouvel emprunt tout le succès qui lui avait été prédit.

Des arbitrages importants furent pratiqués en vue de cette émission et portèrent principalement sur notre 3 o/o perpétuel qui descendit en dessous de 83 francs. Les ventes ayant cessé tout naturellement, il reprit à 83,25. Sans doute, sa parité avec le 3 1/2 o/o nouveau est encore favorable à ce dernier, mais il ne serait pas impossible que le nivellement qui a déjà commencé par une reprise du 3 o/o se continue par la hausse du nouveau type 3 1/2 qui cote déjà 92 francs. On sait que l'emprunt a été couvert 40 fois, ce qui est un beau succès.

On commence d'ailleurs à ressentir un peu dans tous les groupes l'influence de juillet, où les échéances de détachements de coupons sont particulièrement nombreuses.

Les fonds russes gardent leurs positions et sont assez bien disposés, notamment le Consolidé 4 o/o à 87,35 et le 3 o/o 1891 à 72,50, tous les deux ex-coupon. Le Russe 4 o/o 1901 à 86,90, le 4 1/2 o/o 1909 à 98,75, le 5 o/o 1906, à 102,20 s'écartent peu de leurs cours de la dernière quinzaine.

La mort tragique de l'archiduc Ferdinand influença désavantageusement la tenue des fonds balkaniques et produisit un véritable désarroi à la Bourse de Constantinople. Pourtant, à la réflexion, les commentaires alarmistes suscités tout d'abord par la tragédie de Sarajevo firent place à une appréciation moins fâcheuse, et les derniers cours inscrits reflètent des dispositions plus soutenues. L'Héllenique 5 o/o 1881 se présente ex-coupon à 292; Roumain 4 o/o 1898 86,75; Ottoman unifié 4 o/o 81,45. Le Bulgare 5 o/o 1902 est à 485 fr.; les négociations pour l'emprunt avec les banquiers allemands sont terminées, la première tranche sera émise au plus tard vers la fin de l'année et la seconde deux ans après. Le Serbe 4 o/o 1895 fléchit un peu à 79,60 ex-coupon. On annonce que M. Patchou, ministre des Finances, part pour Paris, afin d'activer les pourparlers relatifs au nouvel emprunt.

L'activité fait toujours défaut sur les titres de nos grands chemins de fer qui restent néanmoins bien orientés. Orléans 1305; Est 902; Nord 1689; Midi 1095, ces deux derniers coupons détachés; Lyon 1232. — On ne relève pas de modifications bien grandes sur les actions de nos grands établissements. La Banque de Paris fait 1475, ex-coupon de 55 fr.; l'Union parisienne 832, ex-coupon de 35 fr.; le Crédit Mobilier 511, ex-coupon de 12 fr. 50; le Crédit Foncier de France ex-coupon se retrouve à 874; Banque française pour le commerce et l'industrie 265; Crédit Lyonnais 1591; Société Générale 766; Crédit français, 343; Comptoir National d'Escompte 1030.

La Banque impériale ottomane amputée de son coupon de juillet est sans changement à 597 fr. 50. La Banque russe du Commerce et de l'Industrie passe de 817 à 826 fr.

LE MASQUE D'OR.

Poitiers. — Imprimerie du Mercure de France G. ROY, 7, rue Victor-Hugo.